

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

51  
1998



Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
1999

# Cahiers

## Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale  
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure

Comité de rédaction :

RENÉ AMACKER, président  
MARIE-CLAUDE CAPT-ARTAUD, vice-présidente  
CLAIRE-ANTONELLA FOREL, trésorière  
ANNE-MARGUERITE FR BA-REBER, secrétaire  
DANIELE GAMBARARA  
PATRICK SÉRIOT,  
délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international :

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris  
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège  
KONRAD KOERNER, Ottawa  
GIULIO C. LEPSCHY, Londres  
RAFFAELE SIMONE, Rome  
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle  
PIERRE SWIGGERS, Louvain  
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction :

p. adr. Monsieur RENÉ AMACKER  
Rue des Charmilles 5  
CH-1203 GENÈVE

Diffusion :

Librairie DROZ S.A.  
Rue Massot 11  
CH-1211 GENÈVE 12

---

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

*Tous droits réservés*

ISBN: 2-600-00326-6 / ISSN: 0068-516-X

# **Cahiers**

# **Ferdinand de Saussure**

**Revue suisse de linguistique générale**

**51**  
**1998**

Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
**1999**



À PETER WUNDERLI  
À L'OCCASION  
DE SON SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE

Nous avons le plaisir d'honorer l'anniversaire d'un savant qui a consacré une importante partie de sa réflexion scientifique à la pensée de Ferdinand de Saussure. Cet intérêt pour Saussure en particulier, mais aussi pour le structuralisme en général, est précoce : à 33 ans, Peter Wunderli publie le premier article sur Saussure («*Sémantique und Sémiologie. Zwei textkritische Probleme des CLG*», *VRom.* 30, 1971, 14-31) suivi, un an plus tard, d'une première monographie (*Ferdinand de Saussure und die Anagramme*, 1971). Ces deux textes marquent le point de départ d'une longue confrontation (à travers cinq monographies et quelque vingt-cinq articles) au cours de laquelle Peter Wunderli aborde les différentes facettes et problématiques du système saussurien en se montrant constamment soucieux de mettre en valeur la souplesse et l'ouverture de la pensée de Ferdinand de Saussure.

L'œuvre de Peter Wunderli est riche et diversifiée : formé dans l'esprit de la philologie romane, Peter Wunderli est naturellement comparatiste (à part le français, ses études portent sur l'ancien occitan, l'italien, l'espagnol, le rhétoroman et le roumain). Aucune discipline linguistique n'a échappé à sa curiosité intellectuelle : la syntaxe, la morphosyntaxe, la sémantique, la lexicologie, la phonologie forment l'objet d'études tantôt synchroniques, tantôt diachroniques, à quoi viennent s'ajouter des études d'histoire de la langue et d'histoire de la linguistique. Œuvre et

*multum et multa* comme l'ont pertinemment caractérisée les éditrices des *Mélanges*<sup>1</sup> dont nous recommandons vivement la lecture.

Notre revue s'associe d'autant plus volontiers à cet hommage que Peter Wunderli a généreusement accepté de faire partie, malgré ses occupations astreignantes, de notre comité scientifique international.

(A.-M. F.-R.)

---

<sup>1</sup> Werner E., Liver R., Storck Y., Nicklaus M. (ed.), *Et multum et multa*. Festschrift für Peter Wunderli zum 60. Geburtstag, Tübingen, Narr, 1998. Ce volume contient des contributions de M. Arrivé, G. Berruto, A. Boone, J.-C. Chevalier, W. Dahmen, A. Decurtins, U.L. Figge, K. Hunnius, G. Kleiber, P. Koch, P. Léon, B. Nerlich, R. Raggiunti, S. Roggenbruck, P. Swiggers, H. Wilmet, G. Wotjak, K. Baldinger, M. Berretta, G. Colón, R. de Dardel, H. Geckeler, H. Geisler, H. Goebel, M. Grünert, G. Hilty, G. Holtus, G. Lüdi, M. Pfister, W. Schweickard, M. Burger, M.-R. Jung, G. Lindt, A. de Mandach, W. Retting.

ACTES DU COLLOQUE  
«ÉPISTÉMOLOGIE HISTORIQUE DE LA LINGUISTIQUE»  
(SION, 4-5 SEPTEMBRE 1997)





ACTES DU COLLOQUE  
«ÉPISTÉMOLOGIE HISTORIQUE DE LA LINGUISTIQUE»  
(SION, 4-5 SEPTEMBRE 1997)

A l'occasion de son cinquantième anniversaire, la *Société suisse de linguistique* a organisé, en plus de l'habituelle Ecole d'été bisannuelle, un colloque consacré à une réflexion historique et épistémologique sur sa discipline. Voici comment les organisateurs ont formulé leurs objectifs :

«Il nous a semblé particulièrement opportun, à l'occasion de ce jubilé, de jeter un regard rétrospectif sur l'histoire de notre discipline. D'autre part, l'objectif des écoles d'été de la SSL est d'apporter un complément de formation aux étudiants, doctorands et jeunes chercheurs, en diffusant des informations qui relèvent de domaines de spécialité peu ou pas représentés dans les universités suisses. Or, l'enseignement de l'histoire et de l'épistémologie de la linguistique est loin d'être assuré partout de façon systématique. Il nous est apparu qu'en choisissant ce thème, nous contribuons à combler utilement une lacune institutionnelle. Le but de l'école est non seulement de fournir aux participants des connaissances sur le passé de la linguistique (théories, doctrines, méthodes), mais aussi de favoriser l'échange d'expériences entre chercheurs, la réflexion sur les modes de construction des objets de science, et la mise en perspective des pratiques cognitives.»

L'Ecole d'été se déroula du 1<sup>er</sup> au 3 septembre 1997.

*Lundi 1<sup>er</sup> septembre*

- Konrad Kørner: *Sprachwissenschaftsgeschichte: Sinn, Zweck und Methode* (matin)
- Claudine Normand: *Le positivisme en linguistique* (après-midi)

*Mardi 2 septembre*

- Daniel Baratin / Françoise Desbordes: *La pensée médiévale et antique* (matin)
- Jean-Claude Chevalier: *Grammaire scolaire vs grammaire générale du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* (après-midi)

*Mercredi 3 septembre*

- Brigitte Schlieben-Lange: *Kontinuitäten und Brüche in sprachwissenschaftlichen Diskursen* (matin)

L'après-midi de ce 3 septembre fut consacré à l'Assemblée annuelle, agrémentée par les rétrospectives de deux protagonistes de la linguistique romane en Suisse, les prof. Rudolf Engler et Gerold Hilty. M. Simon Bouquet proposa ensuite sa contribution sur *L'histoire éditoriale des textes de linguistique générale de F. de Saussure* (reproduite dans ce numéro).

Le programme du colloque dont nous publions les *Actes* fut le suivant:

*Jeudi 4 septembre*

- D. · kilian (Zagreb): *La pensée linguistique grecque avant Socrate.*
- R.H. Robins (Londres): *Les grammairiens byzantins.*
- R. Amacker (Genève): *Le rôle du sujet parlant dans le de lingua Latina de Varron.*
- O. Pombo (Lisbonne): *La théorie leibnizienne de la pensée aveugle en tant que perspective sur quelques apories linguistiques de la modernité.*
- J. Breuillard (Lyon III): *Etre linguiste en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle: la découverte de la diversité des langues.*
- J. Trabant (Berlin): *Mithridates: de Conrad Gesner à Adelung/Vater.*

*Vendredi 5 septembre*

- P. Swiggers (Louvain): *Gilliéron: structuraliste ou anti-structuraliste?*

- 
- A. Fr̃ba-Reber (Berne): *Philologie et linguistique à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle: l'apport de la Suisse.*
  - J. Fehr (Zurich): *Semiologie im Spannungsfeld von Sprache und Schrift.*
  - D. Gambarara (Univ. di Calabria): *L'ouverture historique de l'espace de la linguistique.*
  - G. Bergounioux (Orléans): *La langue et le cerveau: genèse de l'aphasie.*



Dubravko Škiljan

## LA PENSÉE LINGUISTIQUE GRECQUE AVANT SOCRATE

C'est depuis un siècle et demi au moins que la science moderne de langage est consciente du fait que les penseurs grecs avant Socrate – suivant, bien sûr, leurs intérêts propres, spécifiques en chaque génération – ont traité des problèmes langagiers<sup>1</sup>, mais cette période de la pensée européenne n'a suscité que peu d'attention de la linguistique contemporaine. Cette négligence ne peut pas être expliquée seulement par le fait que la linguistique a renoncé à sa préhistoire pour pouvoir consolider sa position parmi les sciences modernes<sup>2</sup>, mais aussi par sa conviction que les penseurs avant Socrate n'étaient que des philosophes, dont les fragments témoignaient parfois d'une certaine philosophie du langage mais n'étaient pas sûrement éléments d'une pensée (même *ante litteram*) linguistique.

Or, il n'est point étonnant que les historiens de la linguistique, qui omettent souvent d'ailleurs dans leurs traités la période antique, même quand ils la mentionnent, ne s'arrêtent pas aux réflexions présocratiques et constatent que l'analyse réelle du phénomène langagier en Antiquité ne commence qu'avec les œuvres (philosophiques, certainement) de Platon, et surtout avec son « Cratyle ».<sup>3</sup> Même dans les

---

<sup>1</sup> Le commencement de cet intérêt est attesté par Lersch 1838 et Steinthal 1890.

<sup>2</sup> Cf. Škiljan 1991, *passim*.

<sup>3</sup> Ainsi Arens, un des historiens de la linguistique qui parlent relativement beaucoup de l'Antiquité, consacre aux penseurs avant Socrate (en les réduisant effectivement à Protagoras)

textes écrits par les linguistes pour les linguistes et consacrés explicitement aux périodes les plus anciennes de la philosophie du langage européenne, ce sont régulièrement les penseurs individuels qui sont présentés et non l'époque entière avant Socrate<sup>4</sup>.

L'actualité des fragments présocratiques concernant le langage peut être jugée à la base des critères très différents, mais une vue détaillée des textes<sup>5</sup> nous achemine vers l'idée que ces fragments pourraient susciter l'intérêt de la linguistique contemporaine du moins à quatre niveaux, dont chacun – à sa manière propre – signalerait quelques relations entre l'Antiquité et notre époque, relations qui ne sont pas toujours mises en valeur par des chercheurs modernes.

Le premier de ces niveaux sera le *niveau de l'usage pratique de la langue*, c'est-à-dire le niveau où la réalisation même du système linguistique témoigne implicitement de la conscience que le sujet parlant a de la langue qu'il parle et de sa structure. Si on accepte la supposition que chaque locuteur possède quelque sorte de compétence langagière intuitive, au sens donné à cette notion par Noam Chomsky, on peut présumer en même temps que cette intuition subit des transformations graduelles, bien différentes en sociétés et civilisations particulières, qui conduisent à un savoir conscient des éléments de la structure linguistique et des modalités de leur usage en communication. Dans toutes les civilisations qui ont maîtrisé l'écriture, le moment de transition de l'oral à l'écrit présente une preuve évidente de l'existence d'une conscience qui reconnaît que la diversité physique infinie des voix parlantes peut être limitée à un nombre défini des entités abstraites de la langue auxquelles les signes graphiques sont des équivalents. Un autre témoignage du savoir conscient des phénomènes langagiers est fourni par les diverses formes de l'éducation, où une explication expresse des éléments du système linguistique est nécessaire pour qu'on puisse faire l'usage adéquat de la langue. Enfin, il faut supposer aussi que la production littéraire, du moment où elle est perçue par une communauté linguistique comme une forme particulière de la communication publique, stimule cette transformation de l'intuition linguistique en un savoir conscient qui peut être transmis d'une génération à l'autre.

Au moment où apparaissent les premiers philosophes présocratiques parmi les Grecs, c'est-à-dire au passage du 7<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle av. J.-C., cette période initiale de la

---

une page et demie de son texte (cf. Arens 1969, 6-7), et Robins cinq pages de son livre qui s'occupe tout entier des théories anciennes et médiévales du langage (cf. Robins 1951, 5-9).

<sup>4</sup> A titre d'exemple caractéristique on peut citer le livre (d'ailleurs excellent) de Coseriu 1975, où ce n'était qu'Héraclite qui attirait l'attention particulière de l'auteur.

<sup>5</sup> Cette vue doit être fondée, sans aucun doute, sur l'édition standard Diels, Kranz 1974 (qui sera abrégée en citations : *DK*).

« conquête » du savoir conscient du langage était déjà finie : les Grecs possédaient, depuis un siècle au moins, une écriture alphabétique très bien adaptée à leur système phonologique, ils avaient atteint, avec Homère et les épopées homériques ainsi qu'avec les premiers poètes lyriques, un des apogées de l'expression littéraire, et enfin, ils connaissaient – plutôt, bien sûr dans les cités et sur les îles de l'Asie Mineure qu'en Grèce continentale – certaines formes d'éducation élémentaire formelle : l'école de filles de Sappho à Lesbos au 6<sup>e</sup> siècle av. J.-C. nous indique que ce niveau élémentaire a été parfois bien surpassé, et la formation comprenait de temps en temps les groupes sociaux inattendus.

Les Présocratiques, donc, disposaient dès le commencement de leur activité d'un certain savoir conscient des modalités de l'usage langagier et de ses possibilités communicatives, et ils avaient quelque notion (bien qu'elle fût partiellement intuitive) du système de la langue. A cause de cela, leurs fragments, même les plus anciens, sont pleins de figures et de jeux de mots, dont certains dénoncent évidemment non seulement une connaissance nette des effets possibles des messages mais aussi une aperception des caractéristiques du système de la langue. Parmi les anciens penseurs avant Socrate c'est peut-être Héraclite qui employait le plus fréquemment les jeux de mots, particulièrement ceux qui se basaient sur antonymies ; lorsqu'il dit, par exemple (*DK 22, B 62*) :

*Immortels, mortels ; mortels, immortels ; notre vie est la mort des premiers et leur vie notre mort*<sup>6</sup>,

quelle que soit l'interprétation philosophique du fragment, il est clair qu'il s'y agit d'une virtuosité linguistique qui présuppose un savoir de la structure sémantique et du potentiel du système. Ce savoir, cette fois comprenant aussi le plan de l'expression langagière et les oppositions accentuelles que connaît le grec, est encore plus évident en fragment célèbre (*DK 22, B 48*) :

*L'arc a pour nom la vie et pour œuvre, sa mort,*

avec le jeu de mots intraduisible, basé sur la différence entre *biós* « arc » et *bíos* « vie ».

Cet aspect de l'usage langagier, qui implique une connaissance du système linguistique, est attesté par presque tous les Présocratiques<sup>7</sup>, et sa nature souvent antonymique est liée au caractère de la pensée antique qui, bipolaire, dominée par les notions de l'être et du non-être, se représentait le monde d'une manière dichotomique.

<sup>6</sup> Les traductions françaises des fragments sont prises dans *Penseurs* 1964.

<sup>7</sup> On citera, à titre d'exemple, encore un fragment de Zénon (*DK B 4*) : *Le mobile ne se meut ni dans l'espace où il se trouve, ni dans celui où il ne se trouve pas.*

Une autre particularité du discours philosophique présocratique était l'usage des métaphores. Cet usage n'est pas nécessairement une preuve du savoir conscient du système linguistique, parce que l'expression métaphorique – du moins si on juge d'après les monuments écrits les plus anciens – est une marque du langage humain depuis sa naissance : quand même, la fréquence et l'importance des métaphores dans les textes des Présocratiques révèlent encore un phénomène essentiel concernant l'usage de la langue des premiers penseurs grecs. Comme le discours philosophique à cette époque n'existait pas encore, leur expression ne pouvait qu'être formée dans le domaine et aux moyens du discours littéraire<sup>8</sup> : ainsi, les premiers philosophes grecs devaient en même temps réfléchir sur le monde, examiner, au moins pour leurs propres besoins, les relations entre le monde et la langue, étudier la possibilité de la communication, et créer progressivement les règles de l'usage de la langue qui rendront possible l'expression des contenus philosophiques (c'est-à-dire : scientifiques et rationnels) la plus adéquate. Cette transformation du discours littéraire en discours scientifique – qui sera (du moins, pour la tradition occidentale) à peu près définitivement formulé par Aristote – résulta d'un effort immense et vraiment *langagier* des Présocratiques, et cet effort devait être accompagné d'un effort *linguistique*, des élaborations théoriques des relations complexes entre l'univers, la pensée et le langage, et entre la langue et son usage<sup>9</sup>.

L'existence du savoir conscient des différents aspects du langage est attestée aussi, dans les fragments présocratiques, à un second niveau de l'analyse, le *niveau des observations explicites sur le phénomène langagier*. Ce niveau concerne certaines remarques (le plus souvent, isolées) que les penseurs anciens prononçaient sur des aspects divers du langage humain, mais qui ne faisaient pas partie d'une théorie cohérente ou d'une philosophie du langage. Cette position isolée de telles remarques ne doit être acceptée que conditionnellement : la nature fragmentaire des textes présocratiques, d'un côté, peut toujours produire quelque sorte d'illusion « isolationniste », qui dissimule le fait que l'ensemble de la théorie est perdu ; de l'autre côté, ces remarques dérivent, sans exception à peu près, des points de départ philosophiques de chaque penseur et font avec eux un ensemble, qui, cependant, n'a pas un caractère linguistique.

<sup>8</sup> Il suffit de mentionner les exemples du poète et philosophe qu'était Orphée ou des philosophes-poètes Parménide ou Xénophane.

<sup>9</sup> Le rôle d'Aristote dans la constitution du discours scientifique est décrite dans Giard 1983, Larkin 1971, Cauquelin 1990, et surtout dans les notes de Dupont-Roc et Lallot dans Aristote 1980. La contribution des Présocratiques à ce procès serait l'objet d'une analyse particulière : elle consistait partiellement – comme soulignent les histoires de la philosophie, cf. Windelband 1990, 69-105 – en constitution de la terminologie scientifique, mais ne s'y limitait point.



Le niveau en question nous impressionne tout d'abord par l'étendue d'intérêt présocratique pour le langage, qui comporte les problèmes de la pratique communicative ainsi que, par exemple, l'origine de la langue.

Au temps de l'activité des Présocratiques le monde grec subissait une transformation profonde de l'espace de la communication publique, et une grande partie de leurs remarques se rapportait à la théorie comme à la pratique de cette communication, représentant ainsi le noyau du domaine qui deviendra, à la fin de la période, le domaine de la rhétorique et la base théorique et pratique du discours politique. On peut trouver beaucoup de telles directives pour une communication efficace dans les maximes des Sept Sages (*DK* 10, 3), par exemple dans les prescriptions attribuées à Cléobule de Lindos (*Il faut aimer écouter, mais pas tout indistinctement, Donne à tes concitoyens les meilleurs conseils*), à Solon (*Scelle tes paroles par le silence et le silence même par les circonstances, Ne mens pas, dis la vérité*), à Chilon le Lacédémonien (*En buvant, garde-toi de parler beaucoup; tu ne manquerais pas de commettre des fautes, Que ta langue ne devance pas ta raison*), ou à Bias de Priène (*Sois un auditeur complaisant, Parle à propos*)<sup>10</sup>.

Des indications semblables, parfois plus développées et parfois pareillement lapidaires, se trouvent dans la doctrine des Pythagoriciens<sup>11</sup> ou dans les fragments divers de Démocrite<sup>12</sup>. Nous savons aussi que quelques-uns des Présocratiques postérieurs s'occupaient de la théorie de la rhétorique (Trasymachos, par exemple<sup>13</sup>), ou qu'ils étaient orateurs célèbres qui ont légué un canon stylistique aux générations ultérieures (Critias, par exemple<sup>14</sup>).

Or, comme nous avons déjà dit, les Présocratiques antérieurs, les philosophes de la nature, se sont intéressés davantage à la constitution du discours philosophique et à ses traits spécifiques, et les plus anciennes traces de cet intérêt sont signalées peut-être dans les vers de Thalès, où la concision et l'univocité de l'expression philosophique s'opposent à l'ampleur et l'absurdité de l'usage quotidien de la langue<sup>15</sup>.

Une autre conception du discours philosophique est présentée par Héraclite qui vise à conformer le contenu linguistique à la nature même (*DK* 22, B 112<sup>16</sup>):

<sup>10</sup> Il n'est pas difficile de reconnaître en certaines de ces prescriptions les formulations les plus vieilles des principes et maximes pragmatolinguistiques.

<sup>11</sup> Cf. le témoignage de Iamblichos (*DK* 58, D 5).

<sup>12</sup> Par exemple: *DK* 68, B 53a, 55, 68, 110, 145, 226 etc.

<sup>13</sup> *DK* 85, A 1.

<sup>14</sup> Cf. *DK* 87, A 1 et A 20.

<sup>15</sup> Cf. *DK* 11, A 1/35/.

<sup>16</sup> Marković 1983, 32 suppose, probablement avec raison, que le fragment est d'une inspiration stoïcienne et donc inauthentique.

*La pensée est la plus haute vertu; et la sagesse consiste à dire des choses vraies et à agir selon la nature, en écoutant sa voix.*

Un domaine des remarques concernant le langage recouvre les fragments qui se réfèrent à l'aspect physique de la parole, particulièrement à sa dimension acoustique. Le problème de la perception et de la sensation suscitait un grand intérêt des anciens philosophes de la nature. Selon Aétius, l'explication de la sensation de l'ouïe qu'offrit Empédocle était la suivante (DK 31, A 135/55/):

*L'audition se produit par le choc du souffle sur le cartilage qu'il dit suspendu à l'intérieur de l'oreille comme un battant de clochette.*

Démocrite donna une interprétation de la perception acoustique qui était d'accord avec sa théorie atomistique (DK 68, A 126):

*L'air tombant dans le vide produirait un mouvement; si d'ailleurs il peut pénétrer de même dans tout le corps, il entre surtout et en plus grande quantité dans les oreilles, là où il y a le plus de vide, et il traverse sans séjourner. Ainsi la sensation a-t-elle lieu là, et non dans le reste du corps.*

Il faut aussi mentionner ici que les Pythagoriciens, comme ils avaient une connaissance profonde de la théorie de la musique, comparaient les tons musicaux avec les sons du langage, et que, dans une période ultérieure, selon l'attestation de Platon dans «Cratyle»<sup>17</sup> et des «Dissoi logoi», les Grecs savaient beaucoup non seulement des caractéristiques acoustiques et articulatoires des sons mais aussi de leur fonction distinctive et des éléments suprasegmentaux<sup>18</sup>.

Du point de vue de la linguistique moderne, au même domaine phonologique on pourrait ajouter les observations, peu nombreuses d'ailleurs, sur les relations des lettres et des sons<sup>19</sup>, tandis que les autres niveaux du plan d'expression et leurs entités ne sont que rarement mentionnés par les penseurs grecs avant Socrate<sup>20</sup>.

Au contraire, le plan de contenu des signes linguistiques et son rapport avec les phénomènes signifiés est une thématique préférée et très ancienne en philosophie grecque, particulièrement quand il s'agit de divers types de recherches et de

<sup>17</sup> Cf. *Cratyl.* 426 C *sqq.*

<sup>18</sup> Cf. DK 90, 5.

<sup>19</sup> Cf. DK 23, A 6b, sur la différence entre occlusives aspirées et non aspirées reflétée en lettres spécifiques qu'inventa, peut-être, Epicharme.

<sup>20</sup> Un témoignage tardif (provenant de scholies byzantines de «L'Art de Grammaire» de Denys le Thrace) affirme, par exemple, que le Présocratique Théagène fut le premier grammairien, au 6<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (DK 8, 1a), et le dictionnaire «Suda» précise que c'était le sophiste Thrasymaque qui décrivit le premier la construction syntaxique de la phrase (DK 85, A 1).

conclusions étymologiques. Or, beaucoup de philosophes ont cru que la forme actuelle des mots était un résultat des changements qui avaient eu lieu au cours du temps : la recherche de la forme et du contenu originaires, de l'étymon du mot, était donc en fonction de l'investigation de son adéquation au phénomène signifié, sans égard au choix du point de départ, qui pouvait être au domaine du conventionnalisme qu'à celui du physéisme.

Dans « Cratyle », dont les participants à la discussion sur les questions langagières fondent leur argumentation en grande partie sur des preuves étymologiques, il y a une étymologie (celle du mot *sôma* « corps », qui aurait son étymon dans le mot *sêma* « tombeau », puisque le corps est tombeau de l'âme<sup>21</sup>) attribuée à Orphée même ou à ses successeurs. Nous savons aussi que, dans le débat philosophique entre Hippon et Héraclite sur la question si l'âme provient du chaud ou du froid, des arguments étymologiques ont été d'une importance prépondérante<sup>22</sup>.

Enfin, ce niveau des observations explicites sur le langage comporte deux théories glossogoniques, dont une mentionna Platon, lorsqu'il raconta, sous le nom de Protagoras, le mythe de genèse de l'homme, disant que son habileté adapta la voix à la parole et aux mots<sup>23</sup>. La deuxième théorie, celle de Démocrite est plus complexe<sup>24</sup>.

Ainsi, nous sommes certains que de nombreux aspects du langage ont été décrits par les Présocratiques, mais leurs connaissances – examinées sur ce niveau – ne représentent que *membra disiecta*, lesquels il serait difficile de rassembler en une théorie cohérente. Il faudrait, quand même, supposer que les textes présocratiques contiennent des traces des théories linguistiques plus homogènes, parce que les penseurs avant Socrate, surtout ceux qui appartenaient aux générations des cosmologues et des philosophes de la nature, visaient sans aucun doute à reconnaître la totalité de l'univers et à constituer une relation entre le macrocosme et le microcosme humain individuel, sachant bien qu'on ne peut établir cette relation que dans la pensée et dans la langue.

Il semble donc permis d'essayer, au troisième niveau d'analyse des opinions présocratiques, de découvrir et de séparer les fragments contenant (même si cela est une interprétation *ex post*) des théories du langage plus cohérentes. Comme la langue, avant Platon et Aristote, n'était pas un objet réel et explicite (et encore moins central) de la pensée philosophique grecque, telles théories ne sont néces-

<sup>21</sup> *Cratyl.* 400 B-C.

<sup>22</sup> Cf. *DK* 84, A 13-14 = *Protag.* 337 A-C et 340 A-B.

<sup>23</sup> Cf. *DK* 80, C 1 = *Protag.* 322 A.

<sup>24</sup> Cf. *DK* 68, B 5,1.

sairement que des éléments des systèmes philosophiques plus larges, et il ne faut pas attendre qu'elles soient des explications compréhensives de la totalité du phénomène langagier. A cause de leur caractère limité et plus ou moins partiel, ce niveau d'analyse sera nommé le *niveau des théories linguistiques in nuce*, et nous supposerons qu'elles étaient des noyaux qui rendirent possible la création des théories plus compréhensives postérieures, telles qu'étaient les théories péripatéticienne ou stoïcienne.

Les fragments qui, à cause de leur orientation théorique directe vers le langage, sont d'un intérêt particulier pour la linguistique contemporaine, il paraît opportun de les étudier en leur diachronie (autant qu'il est possible de l'établir), parce que les systèmes philosophiques grecs ont été constitués dans un dialogue permanent (et durant au cours des siècles), où les thèses s'attachaient ou s'opposaient l'une à l'autre, et ces théories « nucléo-linguistiques » ont connu elles-mêmes une sorte de continuité propre.

Dans la période la plus ancienne, quand le discours philosophique était à peine en train de se constituer, le problème fondamental que rencontraient les Présocratiques était le problème de la possibilité même d'une connaissance de la réalité et d'une communication de cette connaissance, ce qui, *in ultima linea*, peut être réduit au problème de la relation entre l'univers des signes ou de la langue et la réalité signifiée par des signes linguistiques. Ce sont les questions qu'aborde (en vers encore, c'est-à-dire en discours poétique) Xénophane, qui pensait évidemment qu'une connaissance totale de la réalité n'est pas possible et qu'une possibilité de l'expression de cette réalité est douteuse (*DK* 21, B 34):

*Il n'y eut dans le passé et il n'y aura jamais dans l'avenir personne qui ait une connaissance certaine des dieux et de tout ce dont je parle. Même, s'il se trouvait quelqu'un pour parler avec toute l'exactitude possible, il ne s'en rendrait pas compte par lui-même. Mais c'est l'opinion qui règne partout.*

Ayant constaté que le savoir certain et réel n'existe pas, Xénophane, par sa proposition hypothétique (... *s'il se trouvait...*), montre qu'il n'y a pas d'adéquation entre la langue et la réalité qui rende possible une communication vraie des connaissances ainsi imparfaites.

Le fragment de Xénophane, bien qu'il soit ouvert aux interprétations diverses, est relativement simple en comparaison avec le passage célèbre d'Héraclite (*DK* 22, B 1), par quoi commençait peut-être son traité philosophique et où la notion de *lógos* est interprétée:

*Ce mot (lógos), les hommes ne le comprennent jamais, aussi bien avant d'en avoir entendu parler qu'après. Bien que tout se passe selon ce mot, ils sem-*

*blent n'avoir aucune expérience de paroles et de faits tels que je les expose, en distinguant et en expliquant la nature de chaque chose. Mais les autres hommes ignorent ce qu'ils ont fait en état de veille, comme ils oublient ce qu'ils font pendant leur sommeil.*

En négligeant même les problèmes philologiques (bien qu'ils puissent être vraiment pertinents pour une interprétation linguistique)<sup>25</sup>, la question principale est évidemment : que signifiait pour Héraclite *lógos* et en quelle relation est-il vis-à-vis de la langue et de l'univers ? A la différence des exégèses philosophiques de cette notion antérieures, qui ont été d'une diversité remarquable<sup>26</sup>, les interprètes modernes sont pour la plupart d'accord que *lógos* chez Héraclite désigne la loi et le principe fondamental de la constitution de l'univers. Coseriu dit que *lógos* est en même temps loi de l'univers et *ratio* de doctrine d'Héraclite, qui correspondent nécessairement l'un à l'autre, dans l'optique du philosophe grec qui ne doutait point de la véridicité de sa doctrine<sup>27</sup>. Ce *lógos* peut être compris, selon Coseriu, avant qu'on entende la parole sur lui ou après telle parole : donc, il est un principe commun au monde réel (*érğa*) et à l'expression de ce monde (*épea*), une synthèse qui englobe l'univers ainsi que la langue.

D'après Marković, qui traduit ce passage différemment<sup>28</sup>, *lógos* est le principe de l'unité de deux oppositions qui s'affirme constamment en *praxis*<sup>29</sup>. En mettant l'accent sur ce qu'il appelle le pragmatisme d'Héraclite, Markovic pense, avec une référence au fragment cité, où l'arc « a pour nom la vie et pour œuvre sa mort », que, selon Héraclite, dans le mot il faut distinguer son nom et son action ou fonction<sup>30</sup>, si bien que le nom seul reflète une moitié de l'univers et de *lógos*.

Quelle que soit l'interprétation acceptée, et sans égard aux implications philosophiques très différentes possibles, dans une perspective linguistique le fragment d'Héraclite se manifeste comme une théorie du langage *in nuce*, selon laquelle l'énonciation comprendrait l'essence de l'univers, *lógos*, et c'est là que les mots rencontrent les phénomènes réels signifiés ; quand même, ce fait ne garantit point une possibilité de communication de *lógos*, les hommes étant généralement incapables de le comprendre, quoique ils le rencontrent dans les mots comme dans les choses. Il semble, donc, que Coseriu a raison lorsqu'il dit que le problème

<sup>25</sup> Une telle analyse se trouve dans Coseriu 1975, 21-25.

<sup>26</sup> Cf. Coseriu 1975, 22 *sqq.*, et Penseurs 1964, n. 48, p. 233.

<sup>27</sup> Cf. Coseriu 1975, 23.

<sup>28</sup> Marković 1983, 39.

<sup>29</sup> Marković 1983, 209 et 42 *sqq.*

<sup>30</sup> Marković 1983, 43 et 96.

d'exactitude (*orthotēs*) des noms au sens platonique n'avait pas d'importance pour Héraclite, car les mots en *lógos* sont forcément conformes aux choses significées ou ne sont guère des mots<sup>31</sup>. De cette manière Héraclite serait un adhérent du rapport « naturel » entre les mots et les choses, c'est-à-dire, sa position serait physeïste, avant même que l'opposition *physei/thései* soit apparue en philosophie.

Les relations entre l'univers, la langue, la connaissance et la possibilité de sa communication sont, on l'a vu, très complexes chez Héraclite, mais c'était Parménide, son contemporain, qui les posa avec une complexité encore plus grande, bien que sa théorie « nucléo-linguistique » soit plus explicite et, au premier abord, plus claire. Or, dans son poème « De la nature » une déesse, qu'on ne peut pas identifier, attire l'attention du poète aux deux chemins de la connaissance, le chemin de la vérité et le chemin de l'apparence, chacun étant désigné par des signes spécifiques<sup>32</sup>. Le chemin de la vérité conduit jusqu'à l'Être, et par l'autre chemin la connaissance fautive rejoindrait le Non-Être, mais la déesse dit explicitement (*DK* 28, B 2, 5-8, B 3) :

*L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-Être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. Car on ne peut saisir par l'esprit le Non-Être, puisqu'il est hors de notre portée ; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles ; en effet, c'est la même chose que penser et être*<sup>33</sup>.

La conclusion probable en serait que l'opinion de Parménide ne diffère pas beaucoup de celle d'Héraclite, parce qu'on ne peut ni dire ni penser le Non-Être : par conséquent, toute énonciation, puisqu'elle se réfère à l'Être, devrait être vraie. De l'autre côté, le chemin de l'apparence, qui se base sur des croyances humaines privées des arguments de la vérité, bien qu'il soit « impensable et innommable »<sup>34</sup>, peut être exprimé cependant par des mots, qui – en ce cas – ne sont que noms vides (*DK* 28, B 8, 38-39) :

*Ainsi donc toutes ces choses ne sont que des noms donnés par les mortels dans leur crédulité...*<sup>35</sup>

<sup>31</sup> Cf. Coseriu 1975, 29.

<sup>32</sup> Pour une discussion sémiologique et linguistique intéressante sur ces signes, cf. Maricki Gađanski 1975, 26 et 29.

<sup>33</sup> On peut y ajouter deux autres fragments, *DK* 28, B 6, 1 (*De toute nécessité, il faut dire et penser que l'Être est...*), et *DK* 28, B 8, 8-10 (*Je ne te laisserai ni dire ni penser que c'est par le Non-Être*).

<sup>34</sup> Cf. *DK* 28, B 8, 17.

<sup>35</sup> Le rôle des croyances ou des opinions humaines (*dóxai*) dans la construction de telles énonciations est souligné aussi dans *DK* 28, B 19 : *Ainsi voilà, d'après l'opinion, ce qui a existé et ce qui existe ; puis tout s'accroîtra et mourra. A chacune de ces choses les hommes ont attribué un nom particulier*.

Or, il n'y a que deux solutions: ou l'Être et la vérité sont seuls exprimables, et les hommes ne parlent pas mais font usage de noms vides, ou les deux langues existent, la langue de la vérité, que parle la déesse et que comprend Parménide, et une autre langue, qui n'est qu'une tentative manquée des hommes d'atteindre la vérité qui reste inaccessible<sup>36</sup>. Il faut souligner le fait que ces deux langues ne diffèrent pas nécessairement au plan de l'expression (Parménide ne mentionne nulle part que la déesse parlerait une langue *différente*); la différence pourrait se réaliser dans la liaison entre signe linguistique et phénomène signifié: pour les mortels cette liaison s'établit par leur expérience et au moyen de croyance incertaine, et son vrai critère est situé en *lógos*, qui est une réflexion de l'essence de l'univers qui transcède toute expérience<sup>37</sup>.

Si une telle interprétation est vraisemblable (ou si du moins elle n'est pas complètement fautive)<sup>38</sup>, la langue de la vérité (qui est – ce qui est une innovation de Parménide – liée avec la pensée rationnelle) exprime l'Être même de l'univers, et ses signes sont, comme ceux d'Héraclite, conformes *physei* aux phénomènes signifiés. Au contraire, la langue des hommes, où il est permis de dire et de penser simultanément des oppositions, et qui, pour cela, conduit en apparence au Non-Être, a l'air un peu lacanien: elle représente une tentative vaine de l'articulation fautive de l'univers, tandis que les locuteurs croient que cette articulation soit vraie. Puisque les mots de cette langue, étant un résultat de l'acte de nomination humaine, ne sont pas adéquats aux choses signifiées, la vision parméniennne de la langue humaine pourrait être considérée comme un précurseur des théories conventionnalistes qui expliquent par convention (*nómō*) les relations entre signes et phénomènes extralinguistiques.

Quelques-uns des philosophes du 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ont examiné, eux aussi, les possibilités de transmission de la connaissance au moyen de la langue. Empédocle, selon la citation de Sextus Empiricus, affirma que critère de la vérité n'étaient pas les sensations mais la réflexion véritable, dont une partie appartenait aux dieux et l'autre aux hommes: la partie divine ne peut pas être communiquée, à la différence de la partie humaine qui est exprimable<sup>39</sup>. La preuve que pour Empédocle la langue humaine est imparfaite et que ses noms sont inadéquats à la réalité signifiée se trouve dans le fragment suivant (*DK 31, B 8*):

<sup>36</sup> Maricki Gađanski 1975, 30 *sq.* démontre que chez le philosophe grec les mots *ónoma* «nom» et *onomázein* «nommer» sont réservés à la langue humaine, tandis que le mot *épos* «mot, parole» se réfère à la langue de la déesse.

<sup>37</sup> Cf. *DK 28, B 7, 3-5*.

<sup>38</sup> Cf. aussi Maricki Gađanski 1975, 30 *sqq.* avec des assertions semblables (mais non identiques).

<sup>39</sup> Cf. *DK 31, B 2*.

*Je te dirai encore autre chose: il n'y a pas de naissance pour aucune des choses mortelles; il n'y a pas de fin par la mort funeste; il y a seulement mélange et dissociation des composants du mélange. Naissance n'est qu'un nom donné à ce fait par les hommes*<sup>40</sup>.

L'approche d'Empédocle est en apparence semblable à celle de Parménide, mais il y a une différence remarquable: chez Empédocle on ne parle plus de *deux* langues, une vraie et l'autre fausse, mais seulement d'une langue, humaine, imparfaite et inadéquate à la communication de la vérité de l'univers connu.

Cette conclusion (comme les conclusions de Parménide et, peut-être, d'Héraclite) posa aux philosophes une question insoluble: comment communiquer la connaissance vraie? En même temps, on en peut déduire une conséquence qui marqua fortement la dernière période de la pensée présocratique: s'il n'y a plus que la langue humaine, dont les énoncés ne contiennent pas nécessairement la vérité et l'être, il faut que les philosophes réexaminent ses propriétés afin qu'ils en fassent – autant qu'il est possible – un moyen plus efficace pour transmettre leur propres connaissances.

La moitié du 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. a vu la bifurcation de ces réexamens: une orientation conduisait à la recherche de la structure du système langagier, c'est-à-dire à la grammaire, tandis que l'autre amenait à l'étude de l'efficacité de la langue en communication humaine, c'est-à-dire à la rhétorique. Les deux orientations ont eu leur origine en vieille Sophistique qui – dans le domaine du langage aussi – ne s'intéressait plus à la problématique macrocosmique et cherchait à répondre aux questions de la vie quotidienne: la valeur utilitaire du langage devint ainsi plus intéressante que les relations entre l'univers, la langue et la pensée.

Il semble que parmi les sophistes c'était Protagoras qui, en examinant les facultés de la langue, aperçut le premier certains rapports entre ses éléments appartenant aux niveaux différents. Nous ne savons pas aujourd'hui dans quelle mesure ses observations se basaient sur une analyse systématique, mais nous pouvons supposer qu'elles étaient ordonnées par un critère de fonctionnalité des entités linguistiques en dialogue et en communication en général<sup>41</sup>.

Quant aux théories linguistiques, cependant, une position exceptionnelle est réservée pour Gorgias de Léontins, dont l'œuvre comporte une théorie du langage tout à fait spécifique qui dépasse la formulation «nucléo-linguistique» caractéristique pour les auteurs déjà mentionnés. Sa conception, parvenue à nous en deux

<sup>40</sup> Cf. aussi Maricki Gađanski 1975, 33.

<sup>41</sup> Cf. DK 80, A 1 et Aristote, *Rhet.* 3.5.1407b6.



versions qui ne sont pas complètement identiques, chez Sextus Empiricus et dans le traité de Pseudo-Aristote «De Méliossos, Xénophane et Gorgias», au premier abord se présente comme une négation absolue de la possibilité de communication. Sextus Empiricus en dit (*DK* 82, B 3, VII, 65):

*Dans son livre intitulé: Sur le Non-Etre ou sur la Nature, Gorgias établit successivement trois principes: l'un, le premier, qu'il n'y a rien, le second, que, s'il y a quelque chose, ce quelque chose est inconnaissable à l'homme; le troisième, que, même si ce quelque chose est connaissable, il ne peut être ni divulgué ni communiqué à autrui*<sup>42</sup>.

Le nihilisme ontologique de Gorgias est causé, peut-être, par sa prétention de montrer, au moyen d'une argumentation négative, dans quelle mesure les doctrines de Parménide et de Zénon sont dépourvues de fondement théorique: cet aspect du problème appartient à la philosophie<sup>43</sup>. Son agnosticisme, provenant en partie du fait que ce philosophe niait l'existence de réalité, se base aussi à la présupposition qu'il n'y ait pas d'interaction entre les formes particulières de perception, chacune d'elles créant son propre objet, intransmissible à une autre sensation<sup>44</sup>.

Sa troisième thèse est certainement la plus intéressante à la linguistique contemporaine. D'après Sextus Empiricus l'argumentation de Gorgias était la suivante (*DK* 81, B 3, VII, 84-86):

*Car le moyen pour nous de signifier, c'est la parole, et la parole n'est pas ce qui est donné et ce qui est; ce n'est donc pas ce qui est que nous signifions aux autres, mais la parole, qui est différente de ce qui est donné. De même donc que ce qui est visible ne saurait devenir audible, et réciproquement, de même, puisque l'être est donné comme extérieur, il ne saurait y avoir de parole vraiment à nous. Et de ce fait, elle ne saurait se communiquer à autrui...Car si le langage est donné, il diffère des autres données, et les corps visibles sont, au plus haut point, différents des paroles*<sup>45</sup>.

Or, Gorgias croit que l'abîme ontologique entre signe linguistique et phénomène signifié (si toutefois celui-ci existe) est insurmontable, de façon que le signe ne pourrait pas exprimer des propriétés des choses; s'il pouvait le faire, la diversité des expériences du locuteur et de l'auditeur empêcherait chaque communication,

<sup>42</sup> L'autre version est traduite et suivie d'une analyse linguistique détaillée et bien argumentée en Dukat 1978.

<sup>43</sup> Cf. Dukat 1978, 60-61.

<sup>44</sup> Cf. *DK* 81, B 3, VII, 81-82; v. et Maricki Gađanski 1975, 40-41.

<sup>45</sup> La formulation de Pseudo-Aristote est peut-être encore plus claire, cf. *De Melisso...*, VI, 21-25.

comme le répétera l'hypothèse de Sapir et de Whorf deux millénaires et demi après.

La langue étant ainsi une entité autonome, sans rapport avec l'univers extralinguistique et *in ultima linea*, du point de vue ontologique et gnoséologique, neutre, elle est inutilisable en communication pour transmettre des informations. En dépit d'une telle conclusion, Gorgias – ce qui n'est un paradoxe qu'en apparence – dans son « Eloge à Hélène » exprime pareillement un éloge au mot, où il souligne le grand pouvoir du mot qui peut effectuer des œuvres « le plus divines » et provoquer le plus profondes sensations<sup>46</sup>.

Si la langue et la parole chez Gorgias ont perdu leur liaison sémantique avec l'univers extralinguistique et si elles sont privées de leur fonctionnalité communicative, elles se transforment – dans une perspective à peu près pragmatolinguistique – en moyen de persuasion interpersonnelle, capable de créer une communion dont les fondements sont émotifs et irrationnels. Il n'est donc pas étonnant que Gorgias fut tenu pour premier théoricien de la rhétorique<sup>47</sup>. Enfin, le sophiste grec ne pouvait évidemment considérer la langue que comme un système conventionnel, ce qui est conséquence du manque de relations entre les signes et leur référents<sup>48</sup>.

Ce bref aperçu des théories linguistiques présocratiques *in nuce*, tout incomplet et privé de contextes philosophique et philologique qu'il est, nous renseigne sur quelques faits. Tout d'abord, bien que cette période n'ait point connu une philosophie du langage en tant que domaine philosophique particulier, des temps les plus anciens les philosophes grecs n'abordaient pas la langue seulement au niveau phénoménologique mais ils visaient aussi à révéler son essence : cet intérêt pour langage et ses divers aspects était, sans aucun doute, soutenu par leur intention de constituer la langue comme moyen de réflexion philosophique, cette intention qui précédait toutes les tentatives semblables, du moins dans la tradition occidentale. Ensuite, il faut distinguer deux phases successives du raisonnement linguistique présocratique : une, plus ancienne, qui est marquée avant tout par la recherche de relations entre la langue, la pensée et l'univers et par l'intérêt pour le caractère ontologique et gnoséologique de la langue ; et une autre, plus récente, où l'attention se déplaça vers le langage même, soit vers les particularités du système de la langue soit vers le rôle de la langue en communication humaine ; la deuxième phase est ainsi plus proche de problèmes et discussions encore ouverts en linguistique

<sup>46</sup> Cf. *DK* 81, B 11, 8.

<sup>47</sup> Cf. *DK* 81, A 2.

<sup>48</sup> La position conventionnaliste était caractéristique pour les autres sophistes aussi, par exemple pour Antiphon (cf. *DK* 87, B 1), mais également pour certains philosophes en dehors de l'orientation sophistique, comme l'était Démocrite (cf. *DK* 68, B 26).

contemporaine. Enfin, parallèlement à cette transformation de la manière dont on abordait le langage, la définition de relation entre le signe linguistique et le phénomène signifié subit, elle aussi, un changement. Au commencement, les philosophes grecs préféraient la thèse selon laquelle un même principe régnerait sur des univers linguistique et extralinguistique en les réunissant par sa nature ; plus tard, ils inclinèrent de plus en plus à l’assertion que les signes linguistiques étaient conventionnels. De Socrate et Platon jusqu’à nos jours, ce débat, avec des arguments anciens et nouveaux, verra d’incessants renouvellements.

Toutes les observations présocratiques concernant le langage proviennent – comme nous l’avons déjà mentionné – des doctrines philosophiques plus compréhensives, et il est parfois très difficile d’attribuer aux théories linguistiques une place exacte dans les systèmes philosophiques qui les dotaient de base épistémologique. Malgré cela, la linguistique moderne pourrait, dans ces systèmes ou dans leurs éléments au moins, reconnaître quelques déterminants de ses propres paradigmes scientifiques. C’est le quatrième niveau, le *niveau des constructions épistémologiques*, où un dialogue virtuel entre les penseurs grecs les plus anciens et les linguistes modernes pourrait avoir lieu.

Le plus souvent, par exemple, l’origine du structuralisme se place dans le domaine de la linguistique, et les apories théoriques qui dominent aujourd’hui la science de la langue dérivent, pour la plus grande partie, de l’opposition aux thèses structuralistes fondamentales : Henri Lefebvre a démontré déjà que le conflit des structuralistes et de leurs opposants épistémologiques n’est qu’une reprise des traits fondamentaux de la discussion présocratique entre Zénon et Héraclite<sup>49</sup>. En effet, l’affirmation éléatique qu’il n’y a pas de mouvement, ou bien l’être parfait, immuable et éternel de Parménide, ce sont en quelque sorte prédécesseurs de cette *Structure* universelle qui, en version structuraliste orthodoxe (dans le domaine de la linguistique aussi), par son invariabilité détermine tout changement superficiel. De même, dans le *pánta rheî* d’Héraclite les adhérents de l’interaction incessante entre l’homme, la langue et l’univers et de la mutabilité continue de ces trois phénomènes trouveraient leur représentant le plus ancien.

Si l’Un de Parménide et de Zénon ne fut que système, un système d’où rien n’est pas encore séparé, c’est-à-dire un système sans structure, les Pythagoriciens y ont ajouté, en partant des relations de nombres, un réseau relationnel abstrait, tandis que les Atomistes – en le décomposant en éléments infinis qui ne diffèrent que par leur forme, leur ordre et leur position – l’ont doté des membres virtuels. Ainsi, toutes les conditions pour la constitution du structuralisme en tant que réflexion sur

---

<sup>49</sup> Lefebvre 1974.

l'univers ont été satisfaites. Il ne faut pas oublier finalement le fait que les premiers cosmologues déjà, Anaximandre et Anaximène, ont introduit dans la connaissance l'observation des antinomies dichotomiques, qui anticipaient directement les oppositions au moyen desquelles la linguistique d'aujourd'hui décrit un système.

Ce parallélisme de la pensée présocratique et de la science du langage contemporaine comprend même une perspective diachronique, la formation de grands paradigmes épistémologiques et la transformation de la connaissance scientifique. En effet, après la période de la constitution de grands systèmes cosmologiques et de l'interprétation de la totalité cosmique, la philosophie ancienne grecque a vu l'époque des sophistes qui s'occupaient de l'homme et de ses problèmes microcosmiques; de même, la réponse au structuralisme avec sa position abstraite en linguistique moderne consiste pour la plupart dans l'examen de la condition de l'homme en langage, soit dans le contexte des structures sociales (en sociolinguistique), soit dans le cadre d'aptitudes psychiques humaines (en psycholinguistique), soit – enfin – dans l'interaction communicationnelle (en pragmalinguistique).

On voit que certaines constellations de la pensée se répètent depuis les temps antiques jusqu'aujourd'hui constamment: comme la linguistique contemporaine est justement à la recherche de son avenir, elle devrait savoir qu'un indicateur nécessaire pour cette recherche se trouve dans ses propres origines.

Les Présocratiques – dont l'apport théorique comprenait d'un côté la langue de Parménide, qui fut un chemin vers *logos*-Etre même, ou le signe linguistique des premiers philosophes, qui fut un agent de la vérité divine de l'univers, et de l'autre côté la langue de Gorgias, où le *logos* fut réduit à la parole et l'être n'existait plus, ou encore le signe de Socrate, qui fut destiné au bien commun – ont entamé toute une série de discussions, dont la plupart n'est pas encore terminée, mais en même temps ils appropriaient la langue à ces débats: ce n'est qu'après les Présocratiques qu'il est devenu possible de réfléchir sur des théories globales et extrêmement complexes de la langue et de les formuler, comme l'ont fait Platon et Aristote. La conséquence ultime en est que les Présocratiques se trouvent sans doute à l'origine de la linguistique moderne, qui en hérite – dans une continuité de deux millénaires et demi, et n'ayant pas toujours une conscience nette de cette continuité – l'instrument et l'objet de sa recherche.

*Adresse de l'auteur:*  
Vitasovičeva poljana 6  
10000 Zagreb, Croatie

## LITTÉRATURE

- Arens 1969 = H. Arens, *Sprachwissenschaft*, Karl Alber Verlag, Freiburg /München, <sup>2</sup>1969.
- Aristote 1980 = Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par R. Dupont-Roc et J. Lallot, Editions du Seuil, Paris, 1980.
- Cauquelin 1990 = A. Cauquelin, *Aristote, Le langage*, P.U.F., Paris, 1990.
- Coseriu 1975 = E. Coseriu, *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart*, Teil I, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1975.
- Diels, Kranz 1974 = *Die Fragmente der Vorsokratiker*, herausgegeben von H. Diels und W. Kranz, 1 und 2, Weidmann, Berlin, <sup>13</sup>1974.
- Dukat 1978 = Z. Dukat, «Gorgija o prirodni jezične komunikacije», *Suvremena lingvistika* 17-18 (1978), 59-63.
- Giard 1983 = L. Giard, «Logique et langue: le grec jusqu'à Aristote», *Travaux d'Histoire des Théories Linguistiques*, série I, 1 (1983), 5-30.
- Larkin 1971 = M.Th. Larkin, *Language in the Philosophy of Aristotle*, Mouton, The Hague – Paris, 1971.
- Lefebvre 1974 = H. Lefebvre, «Klod Levi-Stros i novi eleatizam», in: *Markszizam – Strukturalizam*, Nolit, Beograd, 1974, 235-261.
- Lersch 1838 = L. Lersch, *Die Sprachphilosophie der Alten*, I-III, Bonn, 1838-1841.
- Maricki Gađanski 1975 = K. Maricki Gađanski, *Helenska glotologija pre Aristotela*, Matica srpska, Novi Sad, 1975.
- Marković 1983 = M. Marković, *Filozofija Heraklita Mraĉnog*, Nolit, Beograd, 1983.
- Penseurs 1964 = *Les penseurs grecs avant Socrate, de Thalès de Milet à Prodicos*, traduction, introduction et notes par J. Voilquin, Garnier-Flammarion, Paris, 1964.
- Robins 1951 = R.H. Robins, *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe*, G. Bell & Sons Ltd, London, 1951.
- Steinthal 1890 = H. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, I-II, Berlin <sup>2</sup>1890-1891.
- Škiljan 1991 = D. Škiljan, *Kraj lingvistike?*, SOL – Filozofski fakultet, Zagreb, 1991.
- Windelband 1990 = W. Windelband, *Povijest filozofije*, 1-2, Naprijed, Zagreb, 1990.

## RÉSUMÉ

Les traces de l'intérêt des penseurs grecs avant Socrate pour la pratique et pour la théorie langagières peuvent être examinées aux quatre niveaux différents. Le premier concerne l'usage du langage, qui témoigne implicitement de la conscience des locuteurs de leur propre langue et de sa structure: ce sont les jeux de mots et les métaphores usées par les premiers philosophes grecs (Héraclite ou Zénon, par e.) qu'on peut citer à titre d'exemples de cet aspect de l'usage langagier.

Le second niveau exprime des observations explicites sur les phénomènes linguistiques, sur la pratique ou la théorie rhétoriques (les Sept Sages, Démocrite etc.), sur la constitution du discours philosophique (Héraclite ou Thalès), sur l'aspect physique (acoustique et articuloire) de la parole, sur l'étymologie (dont l'illustration célèbre se trouve en « Cratyle » de Platon), ou sur la genèse de la langue et de la parole humaines (les théories de Protagoras et de Démocrite).

Le troisième domaine, le plus intéressant peut-être pour la linguistique contemporaine, est constitué par des théories linguistiques *in nuce*: on examinera brièvement telles théories d'Héraclite, de Parménide, d'Empédocle, de Gorgias et de Démocrite.

Enfin, le quatrième niveau est le niveau des constructions épistémologiques qui correspondent virtuellement avec la linguistique moderne.

R.H. Robins

### THE BYZANTINE GRAMMARIANS

The Byzantines have had a «bad press», even though today there is a more sympathetic appreciation of their visual art and their architecture, and a more general understanding of Byzantine civilization as a whole, through the works of scholars such as Sir Steven Runciman (1933; 1970).

In the last century Lecky, the renowned historian, dismissed Byzantine politics as «a monotonous story of the intrigues of priests, eunuchs, and women» (1869 1:14) and today «Byzantine» has become a standard term of abuse for obstructive bureaucracy, despite the success of the Byzantine bureaucracy in maintaining a civilization for over one thousand years in the face of what the western Latins did in 1204 and what they failed to do in the middle of the fifteenth century. Sir John Sandys (1958: 1.438) reluctantly acknowledges the utility of the Byzantine scholars in their preservation of classical manuscripts and in the teaching of classical Greek, «pedantic, dull, blundering as they too often are». Krumbacher, in the preface to his authoritative *Geschichte der byzantinischen Literatur* (1897: v) apologizes to his readers for dealing with the literature of so low a level of the Greek language. More closely related to the history of linguistics, a contributor to Pauly-Wissowa (1916: 1749) dismisses the Byzantine grammarians, in that it is vain to look for any originality of thought in their work. The now classic account of Renaissance civilization by Burckhardt (1860) makes only passing reference to

the contribution of Byzantium to the teaching and learning of Greek in the West (1944: 118-119). If such august predecessors speak thus, what can we expect subsequent students to do?

It is the contention of this paper that the contribution to scholarship of the Byzantine grammarians was a positive one, and that more attention should be paid to them by western mediaevalists and by historians of linguistics. I have noticed how few are the references to Byzantine grammar in the specialist periodical literature of Byzantine studies.

It was the Byzantines who created usable school and university textbooks in Greek grammar; they did not inherit them, but they endowed the West with such books and with teachers of Greek from the fourteenth century and on, for the renewal of Greek studies in Italy and then in the rest of Renaissance Europe. Though much source work remains to be done, we have now a number of edited and printed texts to enable us to appreciate and evaluate their achievement.

Byzantine scholars inherited the short *Téchnē grammatikē*, ascribing rightly or wrongly to Dionysius Thrax, a teacher of Greek in the Roman world of around 100 B.C., which passed through several editions to leave them, and us, with a final and accepted text, perhaps belonging to the third or fourth century A.D. What it amounts to is a brief summary account (fifteen pages in print) of classical Greek orthography, phonology, and morphology. They also had the complete works on syntax by Apollonius Dyscolus (c. 200 A.D.), of which some survive today, including his four books *On Syntax*. In the early sixth century, when the Eastern Empire was still in theory Latin speaking, Priscian wrote his massive eighteen volume *Institutiones grammaticae*, as a teachers' resource book for those in charge of teaching Latin to Greek speaking pupils. Priscian's volumes include Latin phonology, morphology, syntax, treated on the same lines and with the same categories as had been developed and used by Dionysius and Apollonius. Priscian greatly admired and repeatedly referred to Apollonius as his foremost authority on grammar. But none of these texts provided a comprehensive book on Greek grammar concise enough to be used as an actual school textbook. This is what the Byzantine grammarians had to devise and compose for themselves.

Byzantines realized their duty to preserve and to cherish the classical Greek language and literature of the former unified Roman Empire. The western Latin world had collapsed; Athens was soon to decline into a small and rather unimportant city; as one Byzantine visitor found it, «The city which was once the home of learned men is now best known for its bee-keepers» (Hercher 1873: 722). But the Byzantines were still *Romaïoi*, the guardians of a vanished culture.



In their work, preservation and teaching were supported by commentaries and explanations, the province of the so-called scholiasts. Most important for the linguist are the massive series of *scholia*, comments on Dionysius's *Téchnē*, running into far more pages than the all too brief original (Uhlig 1901, 1.3).

In their attempt to preserve the correct forms of classical Greek against the contemporary *Umgangssprache* (*koinē*, which was steadily approaching the language of the modern Greek state, they prepared inflectional tables of Greek nouns and verbs, listing also the forms available in their separate subclasses. Most famous and most used were the *Kanónes* of Theodosius (late fourth century), listing all the theoretically possible inflections of the verb *typtō* (strike), some of which hardly ever appear in classical literature (Uhlig 1889, 4).

Gobbets of this sort of grammatical information were incorporated with other information, sometimes in question-and-answer form, into extended comments on items of classical and Biblical literature for the use of school pupils, written on boards (*schéde*), rather like the slates of earlier English schooldays. From a single verse of Homer or from a Psalm pupils would have a complex of grammatical and lexical information assigned to a succession of the major words (cp. Robins 1993, chapter 7). The technique of composing these was called *shedographía*.

A typical *schédos*, based on the word *anēr* (man), taken from *Psalm 1*: «Blessed is the man who does not walk in the counsel of the ungodly ...», includes the following pieces of information: *Anēr* is a noun of masculine gender. It has four meanings: a male human, the husband of a wife, a courageous man, and an adult man. It is a common noun expressing qualities, e.g. courage, and relationships e.g. husband of. The declined forms both Attic and Homeric, are given, with rules relating to their formation, with additional information about similar nouns, such as *sōtēr*, saviour, and *astēr*, star. All this fills rather more than two pages of print, and it must have filled more than one *schédos*, board. (Robins 1993: 130-135).

*Schéde* were part of the material and the means of teaching. The famous lady historian Anna Comnena disliked it intensely, for reasons similar to those given today by people opposed to rote instruction and learning by heart (Reifferscheid 1884: 293-294). But it was this sort of teaching that trained pupils in ecclesiastical and in secular life for their detailed and accurate copying and explanation of texts from the classics, so that ancient standard Attic Greek should be able to maintain itself in the face of varieties of *koinē* now being spoken and written, and the lapsed standards of contemporary or recent literature could be resisted and corrected. The variety of pupils taught in this way is well presented in Anna's account of her father's orphan school in her *Alexiad*.

There remains a large number of Byzantine grammars in manuscript form in Greek and in other universities and monasteries, awaiting a cataloguing process comparable to Bursill-Hall's *Census of medieval Latin grammatical manuscripts* (1981). Some of the earlier Byzantine grammarians' work and the extensive *scholia* on Dionysius's *Téchnē* have been published in volumes of *Grammatici Graeci* (Uhlig 1878-1910). Modern critical editions of the texts of two grammarians, Michael Syncellus and Gregory of Corinth (ninth and twelfth century respectively) have been published by Donnet (1982; 1967) with full critical apparatus and commentary. Others have come down to us from earlier edited and printed texts by Renaissance and post-Renaissance scholars. Notable among these are John Glykys, Maximus Planudes, and Chrysoloras of the fourteenth century (Jahn 1839; Bachmann 1828; Chrysoloras 1512), and Theodore of Gaza (fifteenth century, published 1525).

During most of the Byzantine centuries the theme and the purpose of grammar writing were the presentation in concise form of the standards set by the classical authors. The morphological inflections of nouns and verbs were tabulated *in extenso* by Theodosius and by his commentators Choeroboscus and Sophronius of the ninth century (Uhlig 1889-1904, 4), and summaries of Greek syntax were made by the grammarians from Apollonius and, by those who could read Latin, from Priscian.

Typically such grammars as we have access to list the eight word classes (parts of speech) of the *Téchnē*, with special emphasis on the noun and the verb as the minimal constituents of syntactic structures, on the cases of Greek nouns and pronouns, and on the tenses, voices, and moods of the Greek verbs. Particular attention was paid to case meanings and the specific functions of different cases constructed with a single verb or preposition. This was an area in which the earlier delicacy and precision of the classical language was being lost or rules even deliberately broken for the sake of vividness in style and effect.

Michael Syncellus dedicated his *Méthodos perì tês toû lógou syntáxeos* to his son, hoping that he had written a fuller work than some of his predecessors in an elementary introduction to Greek syntax.

Gregory of Corinth is more explicit in his title, foregrounding the avoidance of mistakes (solecisms): *Perì syntáxeōs toû lógou étoi perì toû mē soloikízein* (On the syntax of the sentence, or rather on avoiding grammatical mistakes).

In their intention to maintain the grammatical correctness of classical Greek, it was natural for the Byzantine grammarians to focus their attention on the case inflections of nouns and their several meanings. As we know, classical Greek had

three oblique cases, morphologically distinct, accusative, genitive, and dative (we may leave aside here the special position of the vocative). Prepositions and transitive verbs governed at least one oblique case, some verbs governed two, and several prepositions were tricasual, governing three cases with subtle differences in the basic meaning of the preposition. But this was changing, and in the opinion of the grammarians going wrong, in the metaphor of one writer like a river overrunning its banks and obliterating established paths and channels. This development in the *koiné* led to the disappearance of the dative case in modern Greek, and the great Byzantinist Karl Krumbacher apologized in his preface for writing about a form of the Greek language which constructs *apó*, from, with the accusative, as it does today.

Of course the classical authors were intuitively aware of the semantic distinctions maintained by the oblique cases; and by the time of Apollonius Dyscolus, the syntactician who worked around the early third century, the concept of government was variously rendered by a number of verbs as the creation of a technical metalanguage out of available object language continued. Examples are *phéresthai*, to be carried towards, and *apaiteîn*, to demand; but at least in his surviving works, we do not find an explicit analysis of verbal and prepositional meanings in relation to the different cases.

The Byzantines went into detail. For example Gregory of Corinth (twelfth century) illustrated the tricasual semantics of the Greek preposition *pará*, by the side of, meaning «from the side of» with the genitive «my help comes *parà* *Kyríou*, from the side of the Lord), «to the side of» or «to the presence of» with the accusative (*pará se êlthon*, I came into your presence), and «at the side of» with the dative (*pará soi pâsa hē êlps mou*, all my hope rests with you). In English, where prepositions have taken over much of the semantic content of case endings, we can compare the common content of *side* or *presence* with the specific meanings of the prepositions *from*, *(in)to*, and *at/with*. He also lists three meanings of the verb *anéchomai*: with the genitive «to make light of», with the accusative «to endure», and with the dative «to support oneself with».

More significantly a later grammarian, John Glykys (Jahn 1939: 22-27), identified, to the best of my knowledge for the first time, the so-called ethic dative, Latin *dativus ethicus*, now regularly made part of the grammar of Greek and Latin (*quid mihi Celsus agit*, tell me, what is Celsus doing?).

While discussing the partitive genitive with verbs like *koinōnō*, to share (*koinōnō tôu ágrou*, I share a field), he distinguishes this from the benefactive use of the dative, as in *koinōnō soi tou ágrou*, I share the field with you. But he points out that *koinōnō* with the genitive is a specific use of the partitive genitives with a

specific verb, whereas the dative can be used with any verb, and he employs a different metalinguistic term for the two syntactic relations; the dative, he writes, may «attract» (*ephélkesthai*) all verbs, where the meaning is «for someone's benefit», as in *akoúō soi tade*, I am listening to this for you (to tell you later). But the specific cases governed by specific verbs are regularly rendered by *syntássesthai metá*, to be constructed with (*ésti ... tò akoúō genikēi kai aitiatikēi syntassómenon*). One classical instance of these two uses of the dative in a single sentence appears in Homer (*Iliad* 14: 510-502) *eipémenai moi, Trôes, agaíou Ilionēos patrì philōi kai mētrì goēmenai en megároisin*, Trojans say for me to the father and mother of noble Ilioneus to weep in their homes.

In English the ethic dative meaning is usually represented by *for*, and the more specific dative meaning, the concept of giving, by *to*. Each can be omitted as in «Please fax (for) me this letter to the Secretary», and «Please fax (to) me a letter when you arrive». But though the meaning is clear enough the omission of both prepositions at once is rather odd: «?Please fax me the Secretary this letter».

It was, however, the later grammarian Maximus Planudes (c. 1260-1310) who is seen by many linguists as the exponent, if not the inventor, of the explicit localist theory of case, making locative relations the original and basic meanings of the oblique cases in Greek, extended by degrees to temporal and then more general and abstract relationships. The evolution of the localist theory of case in the work of Planudes is a matter of controversy and scholars have taken up different positions on the subject. Planudes states that it is «by some natural agreement» that the three questions «whence?», «where?» and «whither?» have had assigned to them the three oblique cases, genitive, dative and accusative respectively (*katá tina physikē n hai tréis haútai erôtēseis, tò póthen kai pou kai pē tās tréis plagías eklērōsanto ptōseis* (Bachmann 1828: 122)). Some argue that these words do not convey a localist meaning, and others say that he has done no more than formalize earlier statements to this effect, while yet others, beginning with Hjelmslev (1935: 10-12), have accepted his words as a presentation of localist theory. My own opinion, which is set out in Robins (1993: 215-227), is that in their search for basic meanings or *Grundbedeutungen* for the three Greek oblique cases, genitive, dative and accusative, the Greek grammarians gradually extended the specific local meanings of the cases to cover their temporal and more abstract uses. Historically it is not unreasonable to believe that mankind's first use of language was mainly local, for pragmatic reasons; and in recorded historical changes one can see a progressive delocalization of prepositional meanings: Latin *de*, for example, down from, came to mean also «about» or «concerning» and over the years in Modern French has come to a nearly complete grammaticalization in some uses (*il est honteux de mentir*, it is shameful to tell lies).

In modern times the localist case theory has been taken up by Bopp (1833: 136): «Die Kasus-Endungen drücken auch auf Zeit und Ursache übertragenen, Verhältnisse der Nomina, d. h. der Personen der Sprachwelt zu einander aus.» The question was taken up again by Hjelmslev (1936: 36-61), where he distinguishes localist theories from others such as «antilocalist» relying on the primacy of such concepts as subject, object, cause, and effect as basic meanings. The historical interpretation of Planudes's treatment of case meanings remains a matter of debate; different viewpoints are to be found in Anderson 1973, 1977, Blank 1987; Chanet 1985, Murru 1979a, b; Robins, 1974, 1984, 1993.

Maximus also tried to analyse the distinctive meaning of the Greek middle voice, concentrating on the future and aorist tenses where it is morphologically distinguished from the passive. This has long been and continues to be a topic for investigation. In another book, a dialogue in Platonic style, *On grammar*, two linguists are represented debating the specifically reflexive meanings of such verb forms as *louísomai*, I shall wash myself, and *louthḗsomai*, I shall be washed. In both verbs some experiencing or passivity is involved, but purposive activity predominates in reflexive activity, and so he argues that the reflexive middle is nearer the active voice than the passive.

Maximus Planudes also penetrated more deeply into the tense meanings of the Greek verbs than had been done since the Stoic grammarians of the classical age. Greek tense forms, like those of many other languages, indicate both temporal and aspectual differences (cp. In English *I was reading* and *I have read*). The Stoics realized this and set it out clearly, as did Varro, very much under Stoic influence, in his study of the Latin verb (cp. *De lingua Latina* 9.96-97, 10.48). But mainstream grammatical writers, Greek and Latin, under Aristotelian influences, sought to bring all tense meanings, in Greek and Latin, under a single dimension, that of time, past, present, and future. Maximus did not free himself entirely from this distorting framework, but he clearly saw the need to distinguish time of speaking or writing and time of reference to a past or future time in what is said or written (Bachmann 1828: 6-7).

Despite their use of some Stoic terminology in the naming of the tenses (e.g. *paratitikós*, *imperfectus*), the mainstream grammarians sought to bring all tense meanings within the single dimension of time, thus distinguishing perfect *gégrapha*, I have written, from *egegráphein*, by the use of temporal adverbs like *árti*, recently, and *pálai* or *ékpalai*, long ago. These are irrelevant, even if in some sentences they fit the facts described. One must distinguish the time of speaking or writing and the time relative to the event referred to. In English it is appropriate to say «The solar system has existed for millions of years» and «I had just written

you a letter when you rang me up». And in Greek we find such examples as «*Epimelōs hoī ánthrōpoi déontai kateskeuákasin*, carefully have the gods provided what men need (perfect referring to the far distant past), and ‘*Tòn d’ élipe psychè, katà d’ ophthalmôn kéchyt’ achlys*, his spirit left him; a mist had come down over his eyes (pluperfect referring to the almost immediate precedence) (Xenophon, *Memorabilia* 4.3.3; Homer, *Iliad* 5.696). Planudes made the distinction very clear; if one is asked what he was doing at sunrise yesterday, he would say «I was writing», but if I had been asked at the time what I was doing then, I would have said «I am writing», with different tense used in reference to the same event. If I am asked what I had finished doing at sunrise yesterday, I would say «I had been writing», but if asked at sunrise yesterday what I had finished doing, I would have said «I have been writing» (Bachmann 1828: 6-7).

In the greater part of the Byzantine Middle Ages, Greek and Latin grammarians had been working independently of one another. Priscian’s Latin grammar had been the last joint product of linguistic scholarship in the united Empire. In the years when Greek learning declined to a very low level in the West, Latin became almost extinct in the East, save for a few Byzantine scholars (cp. Runciman 1933: 232). Periodical political contacts were maintained, but generally they were either disastrous as in 1209, or unhelpful as with the Crusades in general and most ecclesiastical conversations.

However in the later fourteenth and the fifteenth centuries bilateral contacts became much more intense. Teachers of Greek arrived in Italy as refugees from the Turkish conquests, like Theodore of Gaza, or by invitation, or as envoys, like Chrysoloras, from Byzantium in the negotiations leading up to the Council of Florence (1439). Several remained as teachers of Greek, in particular Chrysoloras, who was responsible for the first Greek grammar to be produced in the western Renaissance, the *Erÿtémata*, question-and-answer, probably written before the end of the fourteenth century, and printed in the next. He also published an open letter written to the Byzantine Emperor, the *Synkrisis*, *Comparison*, likening the two cities, «Old Rome» and «New Rome» (Constantinople) and urging close mutual support.

By this time Latin grammatical ideas were being taken over by the Byzantines. In his *Erÿtémata* Chrysoloras presented Greek morphology in general very much in the form set out in the *Téchnē*; but the morphology of Greek nouns was revised into declensions, on the lines originating with Varro and established by Donatus and Priscian. This replaced the much less systematic listing of fifty-six nominal subclasses in Theodosius’s *Kánonēs*. Chrysoloras’s declensional paradigms have been altered in detail, but the principle, long used in Latin, has been consistently

maintained in the teaching of Greek. A much fuller grammar of Greek in four volumes was written in the fourteenth century by a refugee from the East, Theodore of Gaza, which was printed in 1525 and remained in print as a textbook into the nineteenth century.

The revival of Greek language and literature in Italy and then in the rest of western Europe was a principal feature of the Renaissance as a whole; it gave it its very name, and it established the structure of the classical curriculum in European universities and schools. Italian enthusiasm for Greek and for the teachers of Greek was unbounded, and printing provided the means for the rapid dissemination of teaching material.

Within the second fifty years of the fifteenth century the last of the Old World of the Roman Empire fell in 1453; in 1492, with the European discovery of the Americas, modern history, by general consent, began. In their maintenance of classical Greek and its transfer back to western Europe the Byzantine grammarians played a massive and indispensable part in Renaissance culture. They deserve our gratitude and respect for what they set themselves to do, and our careful and appreciative study of their achievement.

*Adresse de l'auteur:*  
65 Dome Hill  
Caterham  
GB Surrey CR3 6EF

## REFERENCES

- Anderson, John, M., 1973, In memoriam Maximi Planudis. In Ferenz Kiefer & Nicolas Ruwet (ed.), *Generative grammar in Europe*. Dordrecht: Reidel 20-47.
- 1977, *The grammar of case*. Cambridge: University Press.
- Apollonius Dyscolus, c.200, See Uhlig, *Grammatici Graeci* 2.
- Bachmann, Ludwig, 1828, *Anecdota Graeca* 2. Leipzig: Hinrichs.
- Blank, David L., 1987, Apollonius and Maximus on the order and meaning of the oblique cases. In Daniel Taylor (ed.), *The history of linguistics in the classical period*. Amsterdam: Benjamin 67-83.
- Bopp, Franz, 1833, *Vergleichende Grammatik*. Berlin: Dümmler.
- Burckhardt, Jacob (1860), 1944, *The civilization of the Renaissance*. Oxford: Phaidon Press.
- Bursill-Hall, Geoffrey, 1981, *A census of medieval Latin grammatical manuscripts*. Stuttgart: Frommann-Holzboog.

- Chanet, Anne-Marie, 1985, Maxime Planude, localiste? *Histoire épistémologie langage* 7: 27-148.
- Chrysoloras, Manuel, 1512, *Erotemata*. Venice: Aldine Press.
- Dionysius Thrax, c. 100 B.C., *Techne grammatike*, See Uhlig, *Grammatici Graeci* 1.1.
- Donnet, Daniel (ed.), 1967, *Le traité peri syntaxeos tou logou de Grégoire de Corinthe*. Rome: Institut historique belge.
- 1982, *Le traité de la construction de la phrase de Michel le Syncelle*. Rome: Institut historique belge.
- Hercher, Rudolph, 1873, *Epistolographi Graeci*. Paris: Firmin Didot.
- Hjelmslev, Louis, 1935, *La catégorie des cas*. Aarhus: Universitetsvorlaget.
- Jahn, Albert (ed.), 1839, *Joannis Glykæ opus de syntaxeos ratione*. Bern: Jenn.
- Krumbacher, Karl, 1897, *Geschichte der byzantinischen Literatur*. München: Beck.
- Lecky, William, 1869, *A history of European morals*. London: Longmans, Green & Co.
- Maximus Planudes, 14<sup>th</sup> century, See Bachmann 1828.
- Murru, Furio, 1979a, *Planudea*. *Indogermanischen Forschungen* 84: 120-131.
- 1979b, *Sull'origine della teoria localista di Massimo Planude*. *Antiquité classique* 48: 82-97.
- Pauly, August & Georg Wissowa, 1916, *Real encyclopädie* 9.2. Stuttgart: Metzler.
- Reifferscheid, Augustus (ed.), 1884, *Annae Comnenae Alexias*. Leipzig: Teubner.
- Robins, Robert H., 1974, *The case theory of Maximus Planudes*. In Luigi Heilmann (ed.), *Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists*. Bologna: Il Mulino 197-111.
- 1984, *Ex Oriente Lux: the contribution of the Byzantine grammarians*. In Sylvian et al. (ed.), *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*. Lille: Presses Universitaires 217-225.
- 1993, *The Byzantine grammarians, their place in history*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Runciman, Sir Steven, 1933, *Byzantine civilization*. London: Arnold.
- 1970, *The last Byzantine renaissance*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sandys, Sir John, 1958, *A history of classical scholarship*. New York: Hafner.
- Theodore of Gaza, 1525, *Theodorou grammatikes biblia D*. Venice: Aldine Press.
- Uhlig, Gustav (ed.), 1878-1910, *Grammatici Graeci*. Leipzig: Teubner.



René Amacker

LE RÔLE DU SUJET PARLANT  
DANS LE *DE LINGUA LATINA* DE VARRON

0. *Introduction*

Ce qui nous reste de l'ouvrage de Varron consacré à la langue latine représente moins du quart de l'ensemble : six livres, et encore incomplets, sur vingt-cinq que comptait le traité ; trois d'entre eux sont consacrés à l'étymologie pratique (livres 5 à 7) et trois à la morphologie théorique (livres 8 à 10). Quoiqu'il y enregistre parfois apparemment ses propres observations, en particulier sur l'organisation du système verbal latin, de nombreux indices suggèrent que Varron – qui bien entendu connaît la science grammaticale grecque – s'inspire souvent de très près de textes qu'il traduit, adapte et abrège de manière parfois un peu rapide.

Dans le bloc des trois livres morphologiques conservés, on voit apparaître, outre les considérations purement grammaticales qui constituent la théorie de la *declinatio* naguère étudiée par Taylor<sup>1</sup>, différents passages qui mettent en évidence

---

<sup>1</sup> Daniel J. Taylor, *Declinatio: A Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro* (Amsterdam : John Benjamins, 1975 [Studies in the History of Linguistics, vol. 2]). – La *declinatio* comprend toutes les variations formelles, c'est-à-dire la flexion (déclinaison et conjugaison) et la *Wortbildung* (dérivation et composition) ; le traducteur doit parfois rendre le terme par deux mots (p. ex. dans le texte [4]).

le rôle des sujets parlants dans la langue. Pour utiliser la distinction introduite il y a quelques années par Raffaele Simone, on peut dire qu'on trouve, chez Varron, à côté d'une théorie *language-centered* (attachée à la description du système), des éléments d'une théorie *user-centered* (attentive au rôle du sujet parlant dans la constitution de la langue)<sup>2</sup>. Ce sont ces éléments surtout que je voudrais examiner ici.

Il s'agira donc d'abord d'énumérer les diverses classes de sujets parlants mentionnés, avec leur différent degré d'autorité; ensuite, de montrer que cette autorité, en tant que possibilité d'agir sur la langue, se présente sous deux aspects principaux, à savoir la création lexicale et la correction des irrégularités (ce qui débouche sur un authentique embryon de politique linguistique). En troisième lieu, j'examinerai certains des arguments qui justifient – dans le cadre de l'opposition entre la norme (*consuetudo* «usage») et le système (*ratio* «rationalité») – la position défendue par Varron; cela me conduira à relever dans le *De lingua Latina* quelques éléments de nature philosophique qui peuvent servir à déterminer une partie de la trame épistémologique de l'ouvrage. Et l'on verra, je l'espère, que le sujet parlant n'est pas absent de cette partie non plus de ma communication.

### 1. *Les sujets parlants dans le De lingua Latina*

Je considère comme sujets parlants tous les acteurs impliqués dans les phénomènes linguistiques, des simples usagers aux théoriciens de la langue. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de distinguer sûrement les spécialistes de la masse des profanes:

[1] 9,112 Quem ad modum is qui peccat in his uerbis ubi duobus modis dicuntur non tollit rationem cum sequitur falsum, sic etiam in his quae non duobus dicuntur si quis aliter putat dici oportere atque oportet non scientiam tollit orationis sed suam inscientiam denudat.

9,112 De même que celui qui se trompe à propos des mots qui se disent de deux façons<sup>3</sup> n'abolit pas la rationalité de la langue quand il suit la forme

<sup>2</sup> Raffaele Simone, «The Language User in Saussure (and After)», dans *Saussure and Linguistics Today* (ed. by Tullio De Mauro and Shigeaki Sugeta, Roma: Bulzoni, 1995), p. 313-331. – Le sujet parlant (*language user*) y est défini par les caractéristiques fondamentales suivantes: «(a) he is a processor of information and knowledge; (b) as a knowledge and information processor, he is crucially defined by a set of biological limitations (of memory, attention, perception, etc.); (c) he is the seat and the source of specifiable pragmatic needs [...]» (p. 317).

<sup>3</sup> Par exemple, à l'ablatif, *monte ~ monti*; en français, *je peux ~ je puis*. – Mes traductions intègrent tacitement les éléments nécessaires à la compréhension (p. ex. ici, *ratio* traduit par «rationalité de la langue» ou *falsum* traduit par «la forme considérée comme fausse»).

considérée comme fausse, de même aussi, à propos des mots qui ne se disent pas de deux façons, si quelqu'un pense qu'il faut les dire autrement qu'il faut, il n'abolit pas la connaissance de la langue mais il met à nu son ignorance.

On ne saurait décider si le second sujet parlant supposé dans le texte [1] est un profane (qui dirait p. ex. en français *infractus* pour *infarctus*) ou un grammairien (qui enseignerait p. ex. qu'il faut féminiser tous les noms de profession en français par un *-e* final, et dire ainsi *une mannequine*).

1.1. Il arrive que le sujet parlant soit simplement cité; c'est le cas notamment quand il est question des défauts d'un « orateur peu clair et trop bavard » (8,26) ou de « celui qui souhaite bien parler » (9,8). Un pluriel collectif fait parfois tout aussi bien l'affaire (cf. 8,16):

[2] 8,5 *Impositicia nomina esse uoluerunt quam paucissima, quo citius ediscere possent, declinata quam plurima, quo facilius omnes quibus ad usum opus esset dicerent.*

8,5 On a voulu que les mots primitifs fussent aussi peu nombreux que possible, afin que les gens pussent les apprendre par cœur plus rapidement, et que les mots dérivés fussent les plus nombreux possible, afin que tous pussent formuler plus facilement ceux qui étaient nécessaires à leur usage.

1.2. Il est plus intéressant de trouver les sujets parlants mentionnés pour leur autorité; dans la partie morphologique du *De lingua Latina*, il s'agit des orateurs et des poètes:

[3a] 9,5 *Alia enim populi uniuersi, alia singulorum, et de eis non eadem oratoris et poetae, quod eorum non idem ius. Itaque populus uniuersus debet in omnibus uerbis uti analogia et, si perperam est consuetus, corrigere se ipsum, cum orator non debeat in omnibus uti, quod sine offensione non potest facere, cum poeta transilire lineas impune possit.*

[3b] 9,115 *Neque id mirum est, cum singuli quoque non sint eodem iure: nam liberius potest poeta quam orator sequi analogias.*

9,5 Certains mots appartiennent au peuple tout entier, certains aux individus, et parmi ces derniers, ce ne sont pas les mêmes mots qui appartiennent à l'orateur et au poète, parce qu'ils n'ont pas les mêmes droits. C'est pourquoi le peuple tout entier doit se servir de l'analogie dans tous les mots et, s'il a pris une mauvaise habitude, se corriger soi-même, alors que l'orateur ne doit pas s'en servir dans tous les mots, parce qu'il ne saurait le faire sans choquer, tandis que le poète peut franchir impunément les limites.

9,115 Et il n'y a là rien d'étonnant, étant donné que les individus non plus n'ont pas les mêmes droits : car le poète peut suivre les analogies avec plus de liberté que l'orateur<sup>4</sup>.

Parmi eux, les poètes décidément ont une influence plus marquée ; historiquement d'ailleurs, ce sont eux les véritables créateurs de la littérature, qui ont par là fortement contribué à fixer la langue standard :

[4] 9,17 Quas nouas uerbi declinationes ratione introductas respuet forum, his boni poetae, maxime scaenici, consuetudine subigere aures populi debent, quod poetae multum possunt in hoc : propter eos quaedam uerba in declinatione melius, quaedam deterius dicuntur. [...] Verba perperam dicta apud antiquos aliqua<sup>5</sup> propter poetas non modo nunc dicuntur recte, sed etiam quae ratione dicta sunt tum nunc perperam dicuntur.

9,17 Les nouvelles formes fléchies ou dérivées d'un mot, introduites conformément au système rationnel de la langue, que le forum rejettera, les bons poètes, surtout les auteurs de théâtre, doivent y soumettre par accoutumance les oreilles du peuple, parce que les poètes ont un grand pouvoir en cette matière : à cause d'eux certains mots se disent plus correctement, d'autres moins correctement, dans la flexion ou dans la dérivation. [...] Des mots dits de manière fautive chez les anciens, certains, grâce aux poètes, non seulement se disent de manière correcte maintenant, mais encore ceux qui se sont dits alors selon la rationalité de la langue maintenant se disent à cause d'eux de manière fautive.

1.3. En face de l'autorité linguistique en quelque sorte juridiquement reconnue aux orateurs et surtout aux poètes, il y a la simple masse parlante, le *forum* (c'est-à-dire la place publique, l'homme de la rue) du texte [4], le *uolgus* (la foule indistincte) du texte suivant :

<sup>4</sup> La plus grande liberté d'usage reconnue aux individus semble s'étendre à la fois du côté de la régularisation des formes irrégulières et du côté de l'adoption exceptionnelle de formes irrégulières (les métaplasmes) : au début du livre 9 (texte [3a]), Varron dit que les poètes peuvent s'affranchir de l'analogie, tandis que, à la fin du même livre (texte [3b]), il suggère qu'ils peuvent y recourir contre l'usage, c'est-à-dire qu'ils peuvent s'affranchir de l'anomalie ; si la même idée d'une double action des poètes apparaît dans le texte [4], il reste néanmoins que, dans [3b], l'adverbe *liberius* pourrait désigner leur indépendance à l'égard du carcan analogique, ce qui donnerait aux deux passages [3a] et [3b] le même sens.

<sup>5</sup> Le texte transmis est *aliquos* ; mais l'allusion à « certains anciens » n'a pas de sens satisfaisant dans ce passage où Varron parle du rôle des poètes en général (pour la même raison, il est exclu de penser à « quelques poètes », en accordant *aliquos* à *poetas* qui suit). – La syntaxe de Varron est souvent très parlée ; dans les traductions, j'ai cherché à rester aussi près du texte que possible, la correction du français dût-elle en souffrir.

[5] 9,107 ...Sequitur ut contra, quoniam est *soleo*, oporteat dici *solui*, ut Cato et Ennius scribit, non ut dicit uolgens *solitus sum* debere dici.

9,107 ...Il s'ensuit que, au contraire, puisque l'on a *soleo* «j'ai coutume», il faut dire *solui* «j'ai eu coutume», comme écrivent Cato et Ennius, non pas qu'on doive dire, comme dit la foule, *solitus sum* «j'ai été accoutumé».

Quant au «peuple», son rôle est assez spécial, comme on l'a peut-être deviné à la lecture du texte [3a], sur lequel il faudra revenir (voir mon paragraphe 3.4); en tant que masse parlante opposée aux spécialistes, *populus* apparaît dans la première partie du *De lingua Latina*, là où il est question des différents degrés de l'explication étymologique :

[6] 5,7 Infimus (*scil. gradus*) quo *populus* etiam uenit: quis enim non uidet unde *cretifodinae* et *uiocurus*? Secundus quo grammatica escendit antiqua... 5,8 Tertius gradus quo philosophia ascendens peruenit...

5,7 Le degré le plus bas est celui où même le peuple est arrivé: qui donc ne voit pas d'où vient *creti-fodinae* «carrière de craie» et *uio-curus* «(fonctionnaire) qui est responsable (*curat*) de la voie publique»? Le deuxième est celui où la grammaire ancienne s'est hissée... 5,8 Le troisième degré est celui où la philosophie, dans son ascension, est parvenue...

La grammaire ancienne explique la formation des mots poétiques, tandis que la philosophie rend compte des mots de l'usage courant. Quand au quatrième degré, ce serait celui qui dévoilerait l'origine première du langage (5,8) – passage qui a fait couler beaucoup d'encre, et sur lequel je ne m'étendrai pas ici. Dans le cadre de cette communication, il me suffira d'avoir rappelé la hiérarchie de base qui se trouve impliquée dans ces paragraphes: peuple – grammairiens – philosophes.

## 2. Deux formes de l'intervention délibérée du sujet parlant

Le sujet parlant intervient délibérément dans la langue soit, comme profane, en créant des dérivés nouveaux, soit, comme spécialiste, en cherchant à régler l'usage.

2.1. Il n'est pas nécessaire d'être philosophe ou grammairien pour intervenir consciemment dans la langue. Chaque fois qu'il crée un mot (dérivé ou composé), le sujet parlant la modifie un tant soit peu. Pour comprendre la prochaine citation, on doit connaître la division principale des éléments du lexique en mots primitifs (*impositicia uerba*) et mots «dérivés» (*declinata uerba*), qu'il s'agisse – dans cette seconde éventualité – des formes fléchies d'une unité singulière donnée (p. ex. *tourne* – *tourmons* – *tournez*) ou de mots différents tirés d'une unité de base (p. ex. *tourner* – *retourner* – *contourner* – *la tournure* – *les entournures* – *le tour de rein*).

Souvent, dans la partie morphologique de son livre, Varron désigne la création d'un dérivé ou d'un composé, faite aujourd'hui, comme une *impositio* (création d'un mot attribué à une chose), qu'il convient de considérer comme seconde relativement à l'*impositio* première (création des mots de base, avant toute *declinatio*). Le principe qui règne dans la *Wortbildung* proprement dite relève de l'arbitraire — volonté ou caprice — du sujet parlant (*uoluntas, libido*), celui qui règle la flexion relève de l'organicité de la langue, que la collectivité impose au sujet parlant (*natura*).

[7a] 8,21-22 Declinationum genera sunt duo, uoluntarium et naturale; uoluntarium est quo ut cuiusque tulit uoluntas declinauit. [...] Contra naturalem declinationem dico quae non a singulorum oritur uoluntate sed a communi consensu.

[7b] 10,51 Voluntatem dico impositionem uocabulorum, naturam declinationem uocabulorum, quo decurritur sine doctrina.

8,21-22 Il y a deux genres de variation formelle, le volontaire et le naturel; le volontaire est celui selon lequel chacun a créé un dérivé ou un composé comme sa volonté l'a poussé. [...] En revanche j'appelle naturelle la variation formelle qui provient, non pas de la volonté des individus, mais d'un commun accord entre eux.

10,51 J'appelle «volonté» la création des mots, «nature» la flexion des mots, à quoi on arrive en passant d'une forme à une autre sans enseignement.

Varron ne donne guère d'exemple dans ce contexte. Le plus net est celui qui nous montre trois personnes acquérir chacune un esclave à Ephèse :

[8] 8,21 Sic tres cum emerunt Ephesi singulos seruos, non nunquam alius declinat nomen ab eo qui uendit Artemidorus atque «Artemam» appellat, alius a regione, quod ibi emit, ab Ionia «Iona», alius, quod Ephesi, «Ephesium», sic alius ab alia aliqua re ut uisum est.

8,21 Ainsi quand trois personnes ont acheté chacune un esclave à Ephèse, il arrive que l'une fasse dériver le nom du sien de celui qui le vend, par exemple Artémidore, et l'appelle Artémas, qu'une autre fasse dériver le nom du sien de la région en question, parce que c'est là qu'elle l'a acheté, l'appellant Ion du nom de l'Ionie, qu'une autre, parce qu'elle a acheté le sien à Ephèse, l'appelle Ephésius, chacune de cette façon ayant donné tel nom à partir de tel élément, comme il lui a paru bon.

La création des dérivés ou des composés, laissée au caprice des individus, est sujette à l'erreur :

[9] 10,60 Facile est enim animaduertere peccatum magis cadere posse in impositiones eas quae fiunt plerumque in rectis casibus singularibus, quod homines imperiti et dispersi uocabula rebus imponunt quocumque eos libido inuitauit; natura incorrupta plerumque est suapte sponte, nisi qui eam usu inscio deprauabit.

10,60 Il est facile, en effet, de se rendre compte que l'erreur peut affecter davantage les créations linguistiques qui s'effectuent la plupart du temps au nominatif singulier, du fait que des hommes ignorants et isolés les uns des autres attribuent des noms aux choses en suivant toutes les directions où leur caprice les a engagés; tandis que la nature de la flexion est spontanément non corrompue, à moins que quelqu'un ne la fausse par un usage ignorant.

Dans ces conditions, l'erreur peut être, naturellement, individuelle, mais il arrive aussi qu'elle soit collective:

[10a] 9,9 Si quis in oratione in pronuntiando ita declinat uerba ut dicat disparia, quod peccat redigere debemus ad ceterorum similium uerborum rationem.

[10b] 9,15 Et hi qui pueros in ludum mittunt ut discant quae nesciunt uerba quem ad modum scribant, idem barbatos qui ignorabunt uerba quem ad modum oporteat dici non docebimus ut sciant qua ratione conueniat dici?

9,9 Si quelqu'un dans son parler, en s'exprimant, fléchit les mots de telle manière qu'il prononce des formes irrégulières, nous devons ramener son erreur à une forme correcte en suivant le principe rationnel des autres mots semblables.

9,15 Et ceux qui envoient leurs enfants à l'école pour qu'ils apprennent les mots qu'ils ignorent, comment les écrire – les hommes faits qui ignoreront comment il faut dire certains mots, ne le leur enseignerons-nous pas pareillement, afin qu'ils sachent comment il convient de les dire<sup>6</sup>?

La faute peut même concerner le peuple tout entier:

[11] 9,6 Vt suam quisque consuetudinem, si mala est, corrigere debet, sic populus suam.

9,6 De même que chacun doit corriger son usage s'il est mauvais, de même le peuple le sien.

<sup>6</sup> La phrase latine a une syntaxe parlée, avec une anacoluthie que la traduction cherche à rendre au plus près de l'original (il faut peut-être comprendre, au lieu de «les hommes faits qui...», «à eux, hommes faits qui...»).

2.2. Comme les textes [9] à [11] le montrent bien, à la constatation de l'erreur s'associe le souci de la correction. Par là Varron met la langue sur le même pied que les autres domaines de la civilisation, vêtement (8,28), ameublement (9,9), médecine (9,11) – notamment orthopédique (9,10) –, art (9,12) – y compris militaire (9,13) –, droit (9,14), etc. L'évolution de la langue dans le temps est donc tout aussi naturellement admise que le changement dans les us et coutumes (cf. 9,13):

[12] 9,17 *Consuetudo loquendi est in motu; itaque solent fieri et meliora deteriora et deteriora meliora.*

9,17 L'usage linguistique est en mouvement; c'est pourquoi d'ordinaire non seulement des mots très corrects deviennent des plus incorrects, mais aussi des mots très incorrects deviennent des plus corrects.

Si certains sujets parlants ont une autorité particulière en matière linguistique (comme on l'a vu dans les textes [3] à [5]) et si effectivement la langue change (en bien ou en mal, comme le suggère le texte [12]), cette propriété elle-même peut être mise à profit pour orienter l'évolution dans le sens d'une plus grande régularité de la langue:

[13] 9,16 *Sed ut nutrix pueros a lacte non subito auellit a consuetudine, cum a cibo pristino in meliorem traducit, sic maiores in loquendo a minus commodis uerbis ad ea quae sunt cum ratione modice traducere oportet. Cum sint in consuetudine contra rationem alia uerba ita ut ea facile tolli possint, alia ut uideantur esse fixa, quae leuiter haerent ac sine offensione commutari possunt statim ad rationem corrigi oportet, quae autem sunt ita ut in praesentia corrigere nequeas quin ita dicas, his oportet, si possis, non uti: sic enim obsolescent ac postea iam oblitterata facilius corrigi poterunt.*

9,16 Mais de même que la nourrice n'arrache pas soudainement à leur habitude alimentaire les enfants qui sont au sein, quand elle les fait passer de leur nourriture antérieure à une meilleure, de même il faut faire passer peu à peu les adultes, s'agissant de langue, de mots peu avantageux à ceux qui s'accompagnent de rationalité. Etant donné qu'il y a dans l'usage des mots qui heurtent la rationalité de manière qu'il est toutefois facile de les en supprimer, et d'autres, de manière qu'ils semblent y être ancrés, ceux qui n'ont qu'une légère attache dans l'usage et peuvent être changés sans choquer doivent être corrigés aussitôt selon la rationalité, tandis que ceux qui sont tels qu'on ne saurait pour le moment les corriger pour empêcher qu'on ne les dise comme on le fait, il faut si possible ne pas s'en servir: de cette manière, en effet, ils tomberont en désuétude et, plus tard, désormais oubliés, ils pourront être corrigés plus aisément.



La politique linguistique de standardisation que ce paragraphe implique valait-elle – ou aurait-elle pu valoir – pour le latin? Ou bien n'est-ce que le reflet d'une préoccupation grecque hellénistique, apparue au moment de la lente homogénéisation des dialectes en une langue plus unitaire, la *koinè*? Je dois avouer que je penche pour cette seconde hypothèse.

### 3. Norme d'usage et système rationnel

3.1. Il nous faut quitter momentanément le sujet parlant, pour envisager maintenant quels sont les enjeux de cette politique linguistique. La tentative de ramener l'usage irrégulier à la régularité systématique (évidente dans ce qui précède, et déjà dans le texte [4]) se place au croisement de deux conceptions dont la source est sans doute philosophique. La première se résume dans la polarité anomalie ~ analogie, qui oppose l'absence de *nomos*, de loi, à l'existence de rapports d'identité partielle, selon un *logos*, une raison, dont les proportions mathématiques sont l'exemple canonique (Varron d'ailleurs, en 10,43, illustre précisément le principe de l'analogie par un exemple numérique); la seconde conception reconnaît que, dans le monde des hommes, le temps qui passe s'accompagne de changements inévitables – l'évolution linguistique n'étant qu'un genre de changement parmi tous les autres. Dans la langue comme ailleurs, l'intervention humaine délibérée peut transformer l'évolution en progrès; et justement le paragraphe 9,16 sur la politique linguistique suit la mention des progrès en peinture et dans l'art militaire. Dans ces domaines en tout cas, le progrès semble bien identifié, par les partisans de l'analogie, à un accroissement de *ratio*, de rationalité, c'est-à-dire à la fois de systématisme, de régularité proportionnelle, et de pure et simple raison.

3.2. Dans l'usage linguistique, la part d'irrégularité est irréductible; mais ce n'est pas un motif suffisant, aux yeux des partisans de l'analogie, pour dire avec certains de leurs adversaires que toute la langue est soumise au principe de l'anomalie. Telle est la position d'Aristarque que Varron nous a conservée:

[14] 9,1 Aristarchus de aequibilitate cum scribit eiusdem (*scil.* sermonis), uerborum similitudinem quandam in inclinatione sequi iubet, quoad patiatur consuetudo.

9,1 Quand Aristarque écrit sur la régularité de la langue, il nous invite à suivre une sorte de similitude [*c.à.d.* d'analogie] dans la flexion<sup>7</sup>, dans la mesure où l'usage courant le tolère.

<sup>7</sup> Le manuscrit porte seulement *inclinazione*, parfois aussi corrigé en *in declinatione*, ce qui signifierait « dans la flexion et dans la dérivation ».

D'ailleurs, le prince des anomalistes, Chrysippe, ne niait sans doute pas l'existence de régularité dans la langue. Pour lui, ce qui importait, c'était qu'il n'y a pas d'isomorphisme entre le langage et la réalité extérieure; c'est ainsi en tout cas que j'interprète le fragment suivant, extrait du même paragraphe de Varron :

[15] 9,1 Chrysippus de inaequabilitate cum scribit sermonis, propositum habet ostendere similes res dissimilibus uerbis et dissimiles similibus esse uoculis notatas, id quod est uerum.

9,1 Quand Chrysippe écrit sur l'irrégularité (*c.à.d.* l'anomalie) de la langue, il se propose de montrer que (a) des choses semblables (*c.à.d.* en relation mutuelle d'analogie) ont été désignées par des mots dissemblables (*c.à.d.* sans relation mutuelle d'analogie), et (b) des dissemblables par des noms semblables – ce qui est vrai<sup>8</sup>.

Chez Varron, l'usage linguistique se dit le plus souvent *consuetudo*, rarement *usus*. Dans un premier emploi, *consuetudo* représente la langue tout entière :

[16] 9,3 Quod consuetudo ex dissimilibus et similibus uerbis eorumque declinationibus constat, neque anomalia neque analogia est repudianda.

9,3 Du fait que l'usage est constitué de mots dissemblables (*c.à.d.* hors analogie) et de mots semblables (*c.à.d.* réunis par des rapports analogiques) et par leur formes fléchies et dérivées, il ne faut écarter ni l'anomalie ni l'analogie.

C'est une telle *consuetudo* qui peut être correcte ou fautive :

[17] 9,18 Qui ad consuetudinem nos uocant, si ad rectam, sequemur (in eo quoque enim est analogia); si ad eam inuitant quae est deprauata, nihilo magis sequemur, nisi cum erit necesse, quam in ceteris rebus mala exempla: nam ea quoque, cum aliqua uis urget, inuiti sequemur.

9,18 Ceux qui nous appellent à respecter l'usage, si c'est l'usage correct, nous les suivons (en cela aussi, en effet, il y a de l'analogie); s'ils nous invitent à respecter celui qui est fautif, nous ne les suivons pas plus – sauf quand cela sera inévitable – que dans les autres domaines les mauvais exemples: car ces derniers aussi, quand quelque contrainte nous presse, nous les suivons, quoique contre notre gré.

Mais le plus souvent *consuetudo* s'oppose à *ratio*, soit – chez les anomalistes – comme un principe contre un autre, soit – dans la réponse analogiste bien tempérée

<sup>8</sup> On a par exemple en français (a) *pain* et *boulangerie*, et (b) *bouche* et *boucherie*.

de Varron ou de sa source – comme le tout de la langue à une de ses parties, celle justement qui est systématique :

[18] 9,8 Quod aiunt, qui bene loqui uelit consuetudinem sequi oportere, non rationem similitudinum, quod alteram si neglegat sine offensione facere non possit, alteram si sequatur, quod<sup>9</sup> sine reprehensione non sit futurum, errant, quod qui in loquendo consuetudinem qua oportet uti sequitur, eam sequitur non sine ratione.

9,8 Quant à ce qu'ils prétendent, à savoir que celui qui veut parler correctement doit suivre l'usage, non pas la rationalité des similitudes (*c.à.d.* l'analogie), prétextant que, s'il néglige le premier, il ne peut le faire sans choquer, mais s'il suit la seconde, prétextant que cela ne sera pas sans attirer le blâme, ils se trompent, parce que celui qui, dans son parler, suit l'usage dont il doit se servir<sup>10</sup> le suit non sans rationalité.

Selon ce point de vue équilibré, qui admet qu'il y a dans la langue à la fois des règles et des exceptions, c'est l'usage qui est premier et qui donne naissance à la fois à la régularité et à l'irrégularité :

[19] 9,2-3 Sed ii qui in loquendo partim sequi iubent nos consuetudinem, partim rationem, non tam discrepant, quod consuetudo et analogia coniunctiores sunt inter se quam iei credunt, quod est nata ex quadam consuetudine analogia et ex hac consuetudine item anomalia.

9,2-3 Mais ceux qui, s'agissant de notre parler, nous invitent à suivre, qui l'usage, qui la rationalité, ne sont pas tellement en désaccord, parce que l'usage et l'analogie sont plus liés entre eux qu'ils ne croient, étant donné que l'analogie est née d'un usage déterminé et que, de cet usage, de même est née l'anomalie.

Dans cette vue en somme très moderne du problème, l'usage est non seulement, au point de vue synchronique, un mixte de régularité et d'irrégularité (cf. texte [16]), mais encore, au point de vue diachronique, source d'irrégularité et de régularité nouvelles ; à cet égard, c'est l'usage – et, par implication, le sujet parlant – qui est créateur et moteur de la langue.

3.3. Le sujet, comme on l'a vu plus haut (texte [7]), a personnellement, en effet, un indéniable pouvoir de création lexicale, notamment dans la *Wortbildung*, qui est

<sup>9</sup> Il faut peut-être athétiser ce mot, qui pourrait s'être introduit faussement dans le texte sous l'influence des *quod* qui l'entourent ; on traduirait alors «...mais que, s'il le suit, cela ne sera pas sans attirer le blâme».

<sup>10</sup> Comprendre peut-être *qua* non pas comme pronom, mais comme adverbe : «suit l'usage là où il doit s'en servir» ou «dans la mesure où il doit s'en servir».

conçue comme étant l'origine de l'irrégularité (car elle est soumise à la volonté du locuteur et sujette à l'erreur, comme nous l'a enseigné le texte [9])<sup>11</sup>. Varron – ou sa source – ne se contente pas de constater l'existence de cette création parfois fautive, ni de proposer une politique de correction des irrégularités fondée sur l'analogie. Il s'intéresse aussi aux mécanismes généraux qui sont à l'œuvre dans chaque cas. Ces mécanismes sont fondés, d'une part, sur l'ancrage nécessaire des mots dans la réalité et, d'autre part, sur les potentialités du système morphologique. Par là, le *De lingua Latina* aborde des thèmes éminemment épistémologiques.

3.3.1. Je commencerai par les potentialités du système, c'est-à-dire la capacité créatrice de l'analogie. Aux critiques anomalistes qui, pour refuser l'analogie, allèguent (en 9,75) le fait que tels ou tels mots n'ont pas de nominatif correspondant régulièrement au reste de la déclinaison (exemple de *colis* «chou»), ou pas de cas oblique correspondant régulièrement au nominatif (exemple de *Diespiter* «Jupiter»), Varron répond par une sorte de pirouette en déplaçant la question, du plan de l'usage effectif, au plan des potentialités théoriques :

[20] 9,76 Ad haec respondeo et priora habere nominandi et posteriora obliquos. [...] Sic secundum naturam nominandi est casus *cols*, secundum consuetudinem *colis*, cum utrumque conueniat ad analogian, quod [...] id quod in consuetudine non est cuius modi debeat esse apparet [...]. 9,77 Sic in obliquis casibus cur negent esse *Diespitri Diespitrem* non uideo, nisi quod minus est tritum in consuetudine quam *Diespiter*, quod in nihil argumentum est, nam tam casus qui non tritus est quam qui est. Sed esto in casuum serie alia uocabula non habere nominandi, alia de obliquis aliquid: nihil enim ideo quo minus siet ratio percellere poterit hoc crimen.

9,76 A cela je réponds que les premiers ont le cas de la nomination (*c.à.d.* le nominatif), tout comme les seconds ont les cas obliques. [...] Ainsi le cas de la nomination de «chou» est, selon la nature (*c.à.d.* selon la flexion ou *declinatio naturalis*), *cols* (forme inventée), mais selon l'usage, *colis*<sup>12</sup>, alors que l'une et l'autre forme convient à l'analogie, puisque on voit bien comment

<sup>11</sup> Ce pouvoir se manifeste dans ce que j'ai appelé l'*impositio* seconde (2.1); mais à l'origine, quand il s'agissait de créer les mots de base (par *impositio* première), le même caprice (*libido*) ou la même volonté (*uoluntas*) moins inflexiblement appliqués qu'il n'aurait fallu ont provoqué déjà de l'irrégularité: 8,7 *et enim illi qui primi nomina imposuerut rebus fortasse an in quibusdam sint lapsi* («en effet, même ceux qui les premiers ont donné les noms aux choses, il se peut qu'ils aient trébuché à propos de certains noms»), avec les exemples des *pluralia tantum* tels que *scopae* «le balai», des épiciens tels que *aquila* «aigle» mâle ou femelle, et des mots à syncrétisme formel tels que *ouis* «mouton» au nominatif et au génitif (le manuscrit porte *uis* «force», qu'il faut à mon sens corriger d'après le passage parallèle de 9,76).

<sup>12</sup> Ce mot est connu en fait sous les formes de nominatif *caulis*, *colis*, *caules* et *coles*.

doit se présenter celle qui n'est pas dans l'usage [...]. 9,77 De même, aux cas obliques, pourquoi ils affirment que *Diespitri* et *Diespitrem* n'existent pas, je ne le saisis pas – sinon que cela est moins courant dans l'usage que *Diespiter*; or c'est là un argument qui ne porte sur rien, car est forme casuelle aussi bien celle qui est courante que celle qui ne l'est pas. Mais admettons que, dans la série des cas, certains noms ne possèdent pas celui de la nomination, d'autres ne possèdent pas telle ou telle forme parmi les cas obliques : ce reproche ne pourra bien sûr nullement ébranler la rationalité au point d'empêcher, pour ce motif, qu'elle n'existe.

A ce texte pourraient s'en ajouter quelques autres, notamment sur les *pluralia tantum* dont le système induit des singuliers parfois finalement admis dans l'usage (tel *ceruix* dès Hortensius : 10,78), parfois déclarés seulement potentiels (tel *biga* « bige », *nuptia* « noce » : 10,66), voire expressément dits inexistantes (*faux* « gorge, gueule » : 10,78), sans que la différence entre l'impossible et le potentiel soit jamais théorisée.

3.3.2. L'ancrage nécessaire des mots nouveaux dans la réalité découle d'un principe d'origine sans doute philosophique, dont pourtant, dans le *De lingua Latina*, nous ne saisissons qu'une version adaptée à la grammaire, précisément à la définition de la variation morphologique, autrement dit à la possibilité d'y voir l'analogie à l'œuvre :

[21a] 9,37 In quo animaduertito natura quadruplicem esse formam ad quam in declinando accommodari debeant uerba: quod debeat subesse res quae designetur, et ut sit ea res in usu, et ut uocis natura ea sit quae significabit<sup>13</sup> ut declinari possit, et similitudo figurae uerbi ut sit ea quae ex se declinatu genus proderet certum possit.

[21b] 10,83 In quibus debeat quaeri analogia fere totidem gradus debent esse coniuncti: primum ut sint res, secundum ut earum sit usus, tertium uti haec res uocabula habeant, quartum ut habeant declinatus naturalis.

9,37 A ce sujet, on observera que, par nature, le patron sur lequel, s'agissant de leur variation formelle, les mots doivent se régler est quadruple : à savoir (1) qu'il doit exister préalablement une chose à désigner, et (2) que cette chose doit être en usage, et (3) que la nature de la forme vocale qui la signifiera doit être telle qu'elle puisse varier morphologiquement, et que (4) la similitude à l'égard d'autres mots de la formation du mot doit être telle qu'elle puisse révéler, par variation morphologique à partir de soi, une catégorie lexicale ou grammaticale déterminée.

<sup>13</sup> Le manuscrit porte *quae significauit* « qui l'a signifiée »; il faut évidemment corriger.

10,83 Quant aux mots dans lesquels l'analogie peut devoir être recherchée, il faut généralement qu'un même nombre de stades (*c.à.d.* quatre) se trouvent réunis : en premier lieu, qu'il existe des choses ; en second lieu, qu'il y ait un usage de ces dernières ; en troisième lieu, que ces choses possèdent des noms ; en quatrième lieu, que leurs noms possèdent des flexions naturelles.

Je ne discuterai pas ici de la théorie sémantique impliquée par ces textes, sinon pour dire que les choses – qui préexistent (*subesse*) à leur désignation linguistique<sup>14</sup> – reçoivent une désignation linguistique à condition qu'elles aient un usage ou une utilité (*usus*) pour les hommes. Dans le cas de la création lexicale par dérivation, la différenciation linguistique potentiellement opérée par le nouveau mot relativement au mot de départ doit correspondre à une différenciation parallèle parmi les choses ; et c'est cette chose ainsi différenciée qui doit avoir son utilité pour que le dérivé existe en acte. C'est pour cette raison que l'on rejettera la critique des anomalistes sur ce point, selon laquelle (9,55) il faudrait, pour que l'analogie existât, que tous les *nomina* – substantifs et adjectifs confondus, comme on sait – connussent des formes des trois genres, comme *albus alba album* « blanc » (alors qu'il en existe à deux formes, comme les noms propres *Metellus Metella*, et à une seule forme, comme les noms épïcènes de nombreux animaux, tels *coruus* « corbeau » ou *panthera* « panthère ») :

[22] 9,56 Ad haec dicimus, omnis orationis, quamuis res naturae subsit, tamen si ea in usum non peruenerit, eo non peruenire uerba ; ideo *equus* dicitur et *equa* (in usu enim horum discrimina), *coruus* et *corua* non, quod sine usu id quod dissimilis naturae.

9,56 A cela nous répondons que, de toute expression linguistique, quoiqu'une chose de la nature existe préalablement à elle, pourtant, si cette chose n'est pas entrée en usage, les mots n'y entrent pas non plus ; c'est pourquoi on dit *cheval* et *jument* (leur différenciation est, en effet, dans l'usage), mais *corbeau* et non pas *corbelle*, parce que ce qui a une nature différente (*c.à.d.* femelle) est ici sans utilité.

Avec le progrès, des différences réelles d'abord négligées ont pu s'imposer, par exemple entre pigeons mâles et femelles, qui, à cause de leur utilité domestique, s'appellent maintenant *columbus* et *columba* (9,56). En revanche, faute de différenciation réelle possible, il y a des mots potentiels qui ne sauraient jamais devenir actuels :

<sup>14</sup> Précisément, qui « existent sous » leur désignation », comme réalité sous-jacente et soumise à la langue, et donc nécessairement préexistante à elle. Le verbe *subesse* traduit le grec *hypokeisthai*, dont le sens philosophique est « être posé comme fondement ».

[23] 9,38 Quo neque a *terra terrus* ut dicatur postulandum est, quod natura non subest ut in hoc alterum maris alterum feminae debeat esse.

9,38 Raison pour laquelle on ne doit pas non plus exiger que, de *la terre*, on dise par dérivation *le ter*, parce qu'il n'existe pas préalablement de nature (*c.à.d.* de différence naturelle) telle qu'il doive y avoir dans cet exemple une désignation du mâle et une désignation de la femelle.

Ainsi, il y a des choses réelles provisoirement sans noms faute d'utilité pour les hommes, et des noms potentiels sans application imaginable, faute de réalité naturelle à qui les attribuer<sup>15</sup>.

3.4. Avant d'en arriver à mon dernier point, je voudrais revenir sur le texte [3a], où le peuple dans son ensemble était opposé, notamment, aux sujets parlants individuels. Cette opposition surprenante se retrouve à diverses reprises dans le *De lingua Latina*, soit – comme dans [3a] – quand Varron mentionne les conditions d'emploi de l'analogie<sup>16</sup>, soit quand il définit théoriquement ces conditions, comme dans le texte suivant :

[24] 10, 74 Analogia non item ea definienda quae derigitur ad naturam uerborum atque illa quae ad usum loquendi. Nam prior definienda sic : « analogia est uerborum similium declinatio similis » ; posterior sic : « analogia est uerborum similium declinatio similis non repugnante consuetudine communi ». At quom harum duarum ad extremum additum erit hoc : « ex quadam parte », poetica analogia erit definita. Harum primam sequi debet populus, secundam omnes singuli e populo, tertiam poetae.

10,74 On ne doit pas définir de la même manière l'analogie qui concerne la nature des mots et celle qui concerne l'usage de la langue<sup>17</sup>. En effet, il faut définir la première ainsi : « l'analogie est la variation formelle semblable de mots semblables » ; la seconde ainsi : « l'analogie est la variation formelle

<sup>15</sup> Je reprends, pour ce paragraphe, une partie de l'analyse proposée dans mon article « Operazioni mentali e *rerum discrimina* nella teoria Varroniana dei casi », dans F. Albano Leoni, D. Gambarara, S. Gensini, F. Lo Piparo, R. Simone (a cura di), *Ai limiti del linguaggio. Vaghezza, significato e storia* (Roma-Bari: Laterza, 1998), p. 151-178 (aux p. 172-174).

<sup>16</sup> On ajoutera en tout cas 9,114 *aliud debet praestare populus, aliud e populo singuli homines* (« le peuple doit s'acquitter d'une tâche [*c.à.d.* suivre une règle], les personnes individuelles dans le peuple, d'une autre »).

<sup>17</sup> En 9,4 cette distinction est la première d'une série de trois (*natura ~ usus*; extension et délimitation de la place de l'analogie dans le lexique; manière dont les divers sujets parlants doivent s'en servir) : *aliud est dicere esse uerborum analogias, aliud est dicere uti oportere analogiis* (« c'est une chose de dire que les analogies des mots existent, une autre de dire qu'il faut se servir des analogies »).

semblable de mots semblables sans que l'usage commun y fasse obstacle.» Mais quand, à la fin de ces deux définitions, on aura ajouté: «dans une certaine mesure», on aura défini l'analogie poétique<sup>18</sup>. De ces définitions, le peuple doit suivre la première, tous les individus parmi le peuple la seconde, les poètes la troisième.

Je ne suis pas sûr de bien comprendre ce que signifie vraiment, dans ce texte et dans les passages comparables, l'opposition entre le peuple (évidemment fait d'individus) et tous les individus qui le composent, ni le fait que l'un et les autres doivent avoir par principe des comportements linguistiques différents; en particulier, je ne saisis pas bien comment Varron pouvait prétendre que le peuple ne doit pas respecter les limites que l'usage impose en revanche à chacun. Néanmoins, je proposerai tout à l'heure une hypothèse interprétative.

Dans un autre passage, Varron se sert d'une comparaison maritime (qui trahit son origine grecque) pour commenter comme il suit l'opposition entre le *populus* et les *singuli*, dans le cadre de la différence d'autorité qui les sépare:

[25] 9,6 Vt rationi obtemperare debet gubernator, gubernatori unus quisque in nauis, sic populus rationi, nos singuli populo. Quare ad quamcumque summam in dicendo referam si animaduertes, intelleges utrum dicatur analogia esse an uti oportere ea.

9,6 De même que le capitaine doit obéir à la rationalité de l'art de la navigation et chacun dans le navire, au capitaine, de même le peuple doit obéir à la rationalité de la langue et nous individuellement, au peuple. C'est pourquoi, si l'on prend garde au principe, quel qu'il soit, auquel je renverrai dans mon texte, on comprendra s'il y est dit que l'analogie existe ou s'il y est dit qu'il faut s'en servir.

Si l'idée d'obéissance traduit bien les rapports d'autorité dont il est question dans le paragraphe précédent (cf. texte [3]), la notion de *ratio*, quant à elle, fait allusion au moins implicitement aux règles de l'analogie, comme on l'a vu plus haut (textes [18] et [19]). Or la rationalité de la langue est précisément celle qui règle l'analogie pure, l'analogie qui concerne la nature des mots (texte [24]), c'est-à-dire leurs variations formelles (*declinatio*) – et surtout leur flexion – selon l'opposition entre *uoluntas* et *natura* (texte [7]).

<sup>18</sup> Dans l'explication qu'il donne de ces définitions, Varron ne parle plus de poésie à propos de la restriction qu'il a ajoutée, mais il cite les formes fléchies défectives, donnant comme exemple l'inexistence du vrai passif pour les verbes intransitifs (10,78). C'est là chez lui un des nombreux exemples d'incohérence banale, due vraisemblablement à une adaptation maladroite de son original grec.



A suivre le raisonnement ainsi reconstruit, au peuple est dévolue la régularité analogique de la langue, aux individus le mixte de régularité et d'exceptions qu'est l'idiome dont ils se servent. Dans une publication récente<sup>19</sup>, j'ai émis l'hypothèse qu'on pourrait identifier l'abstraction «peuple» au système linguistique, c'est-à-dire à la langue conçue comme un ensemble de règles, et les sujets parlants concrets, à la norme d'usage. Si cette hypothèse interprétative devait être acceptée, il faudrait encore se poser la question de savoir pour quel domaine culturel vaut l'identification du peuple à sa langue, conçue comme parfaitement régulière et opposée à l'usage qu'en font les sujets parlants : domaine latin, du temps de Varron, ou domaine hellénistique, avec ses dialectes illustrés par la littérature classique (et par là passant pour parfaits) mais en voie d'homogénéisation dans la *koinè*? Ici encore, je croirais volontiers qu'il s'agit d'une problématique éminemment grecque.

#### 4. *Aperçus épistémologiques*

J'ai déjà rappelé que le traité de Varron n'est pas purement grammatical ; il contient d'assez nombreuses allusions philosophiques pour qu'on puisse y chercher à juste titre une philosophie du langage, ou plutôt l'écho de discussions portant sur la philosophie du langage. A leur tour, ces discussions semblent bien avoir eu pour arrière-plan des conceptions épistémologiques générales, telles qu'elles étaient en honneur dans les différentes écoles, notamment stoïcienne (Varron mentionne à plusieurs reprises en particulier Chrysippe)<sup>20</sup>. Sans entrer dans le détail compliqué de ces conceptions, je voudrais simplement, pour finir, énumérer quelques-uns des passages du *De lingua Latina* où elles se manifestent de manière indiscutable.

4.1. Varron lui-même (ou sa source) signale, au détour d'une phrase, le caractère de philosophie du langage de son traité :

[26] 5,9 ...quod non solum ad Aristophanis lucernam, sed etiam ad Cleanthis lucubraui.

5,9 ...parce que j'ai étudié non seulement à la lumière de la lampe d'Aristophane, mais aussi à celle de Cléanthe<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> «Operazioni mentali e rerum discrimina...», cité note 15. Je reprends ici deux ou trois passages de Varron que je citais déjà là (p. 176-177).

<sup>20</sup> Dans l'allusion aux «hommes ignorants et isolés les uns des autres» du texte [9], on peut vraisemblablement voir une touche épicurienne ; l'étymologie des premiers livres du *De lingua Latina*, certes stoïcienne pour le détail, a des aspects platoniciens et même pythagoriciens (cf. 5,11).

<sup>21</sup> Il s'agit d'Aristophane de Byzance, le fameux grammairien alexandrin (env. 257-180 avant notre ère) et de Cléanthe d'Assos, philosophe stoïcien, deuxième chef de l'école (mort en 231 avant notre ère).

Ce caractère se manifeste par exemple dans l'usage d'une catégorie fondamentale de la philosophie morale pratique, l'*utile*, l'avantageux. Cette catégorie est bien connue des Romains, car elle a été mise en vogue par les rhéteurs. Les anomalistes en font apparemment le critère essentiel, en lui subordonnant les autres considérations (en l'occurrence celle de l'analogie), tandis que les analogistes tempérés répondent en renversant l'argumentation :

[27a] 8,28 *Accedit quod, quaecumque usus causa ad uitam sint assumpta, in his nostrum est utilitatem quaerere, non similitudinem. Itaque in uestitu cum dissimillima sit uirilil toga tunicae, muliebris stola pallio, tamen inaequabilitatem hanc sequimur nihilo minus.*

[27b] 9,48 *Ego utilitatis causa orationem factam concedo, sed ut uestimenta. Quare ut hic similitudines sequimur, ut uirilil tunica sit uirili similis, item toga togae, sic mulierum stola ut sit stolae pro portione et pallium pallio simile, sic, cum sint nomina utilitatis causa, tamen uirilia inter se similia, item muliebria inter se sequi debemus.*

8,28 S'ajoute le fait que, à propos de tout ce qui a été adopté dans notre existence pour son utilité, il nous appartient de rechercher l'avantageux, non pas le semblable. Ainsi, en matière de vêtement, quoique la toge des hommes soit très différente de leur tunique, et la robe des femmes, de leur manteau, nous n'en suivons pourtant pas moins cette irrégularité.

9,48 Pour ma part, je reconnais que la langue a été créée pour son utilité, mais comme les vêtements. C'est pourquoi, de même qu'en cette matière nous suivons les similitudes, en ce qu'une tunique d'homme est semblable à une tunique d'homme, et pareillement une toge à une toge, et également pour les femmes, en ce qu'une robe est proportionnelle (*c.à.d.* analogue) à une robe et un manteau à un manteau, de même, quoique les noms existent pour leur utilité, nous devons cependant nous attacher, pour ceux des hommes, à ceux qui sont semblables entre eux et pareillement, pour ceux des femmes, à ceux qui sont semblables entre eux<sup>22</sup>.

4.2. La critique de l'analogie en grammaire ne comporte pas le refus de l'analogie en soi ; bien plutôt, comme le montre l'exemple des vêtements (texte [27]), certains des anomalistes devaient insister sur le fait que la langue est une institution comme les autres, comme les autres essentiellement différente des phénomènes naturels où, en revanche, règne la vraie analogie, la vraie régularité, celle de la loi scientifique :

<sup>22</sup> Il est probable que Varron pense, non pas aux noms dont on désigne les hommes et les femmes, mais plutôt aux noms masculins et féminins.

[28] 9,34 Qui autem duo genera esse dicunt analogiae, unum naturale, quod ut ex satis nascuntur lentibus lentis sic ex lupino lupinum, alterum uoluntarium, ut in fabrica cum uident scaenam ut in dexteriore parte sint ostia sic esse in sinisteriore simili ratione factam, de his duobus generibus naturalem esse analogian, ut sit in motibus caeli, uoluntariam non esse, quod ut quoique fabro lubitum sit possit facere partis scaenae; sic in hominibus partibus esse analogias, quod eas natura faciat, in uerbis non esse, quod ea homines ad suam quisque uoluntatem fingat itaque de eisdem rebus alia uerba habere Graecos, alia Syros, alia Latinos.

9,34 Quant à ceux qui disent qu'il y a deux types d'analogie, l'un naturel – en ce que, comme de lentilles semées naissent des lentilles, de même du lupin naît du lupin – l'autre volontaire – par exemple en architecture, quand on voit bien qu'une scène, comme les entrées en sont faites du côté droit, doit avoir été construite d'une manière semblable du côté gauche – de ces deux types ils disent que la naturelle est une analogie au sens propre, par exemple dans les mouvements du ciel, mais que la volontaire ne l'est pas, du fait que chaque architecte peut faire les deux côtés d'une scène selon son caprice; que de même, en ce qui concerne les hommes, les membres ont des analogies, parce que c'est la nature qui les fait, mais que les mots n'en ont pas, parce que ce sont les hommes qui les forgent chacun selon sa volonté et qu'ainsi, à propos des mêmes choses, les Grecs ont tels mots, les Syriens tels autres, les Latins tels autres encore.

On aura reconnu ici, dans un cadre philosophique, l'opposition entre nature et volonté du texte [7] par exemple, que Varron s'empresse de répéter, un peu hors de propos, dans la suite immédiate du paragraphe 9,34.

Il faudrait aussi s'interroger sur l'intrusion, à tous égards exceptionnelle, de la diversité des langues (et non pas des seuls dialectes grecs) dans le texte, notamment sur le rôle d'argument anomaliste qui lui est dévolu; mais pour l'instant je n'ai rien à en dire, sinon qu'ailleurs, en revanche, l'économie que représente la *declinatio* au sens large, fondée sur l'analogie, est mise au compte de l'universalité du langage:

[29] 8,3 Declinatio inducta in sermones non solum Latinos, sed omnium hominum utili et necessaria de causa; nisi enim ita esset factum, neque discernere tantum numerum uerborum possemus (infinitae enim sunt naturae in quas ea declinantur) neque quae didicissemus ex his quae inter se rerum cognatio esset appareret.

8,3 La variation formelle a été introduite dans les langues, non seulement des Latins mais de tous les hommes, pour une raison utile et nécessaire; en effet,

si tel n'avait pas été le cas, nous ne pourrions pas apprendre un si grand nombre de mots (car les natures [*c.à.d.* les choses et leurs différents aspects] pour désigner lesquelles ils subissent des variations formelles sont sans limite) et, sur la base de ceux que nous aurions appris, il n'apparaîtrait pas clairement quelle est la parenté mutuelle des choses.

4.3. Les limites mémorielles et cognitives qui apparaissent dans ce texte (et déjà dans l'extrait [2]) me donnent l'occasion de passer au troisième et dernier point que je voudrais signaler ici, à savoir le rattachement du langage à la psychologie. Le langage, en effet, est le produit d'une partie de notre âme ; en tant que tel, il est naturel, comme le sont les membres du corps. Et comme les membres sont soumis à l'analogie naturelle (texte [28]), le langage doit l'être aussi :

[30] 9,29 Non sic ex uiro et muliere omnis similis partus, quod pueri et puellae? Non horum ita inter se omnia similia membra ut separatim in suo utroque genere similitudine sint paria? Non omnes cum sint ex anima et corpore, partes quoque horum pro portione similes? 9,30 Quid ergo, cum omnes animae hominum sint diuisae in octonas partes, hae inter se non pro portione similes (quinque quibus sentimus, sexta qua cogitamus, septima qua progeneramus, octaua qua uoces mittimus)? Igitur quoniam qua loquimur uoce oratio est, hanc quoque necesse est natura habere analogias; itaque habet.

9,29 N'est-il pas vrai, de même, que tout être engendré d'un homme et d'une femme est semblable à eux, en ce qu'il s'agit des garçons et des filles? N'est-il pas vrai que tous leurs membres sont semblables entre eux de telle manière que séparément, chacun selon son sexe, ils sont égaux en ressemblance? N'est-il pas vrai que, puisque tous sont composés d'une âme et d'un corps, les parties de ces derniers sont aussi semblables entre elles proportionnellement? 9,30 Et, comme toutes les âmes des hommes sont divisées en huit parties, ces dernières ne sont-elles donc pas semblables entre elles proportionnellement (les cinq parties par lesquelles nous exerçons nos sens, la sixième par laquelle nous pensons, la septième par laquelle nous engendrons<sup>23</sup>, la huitième par laquelle nous émettons les sons parlés)? Puisque donc ce par quoi nous parlons avec la voix est le discours (*c.à.d.* la langue), il est inévitable que ce dernier aussi contienne par nature des analogies ; aussi en contient-il.

Ce raisonnement, apparemment solide, pourrait pécher sur un point : Varron ou sa source, s'appuyant sur l'idée que l'âme est structurée comme le corps, étend une faculté supposée naturelle de l'âme à un produit conventionnel que cette faculté

<sup>23</sup> Il s'agit vraisemblablement, bien au contraire, du *logos spermatikos* de la psychologie stoïcienne, qui fait qu'un être devient ce qu'il doit être par nature.

rend possible: la réponse analogiste à l'objection anomaliste du texte [28], encore une fois (cf. 3.3.1 et texte [20]) déplace la question en situant le débat sur un terrain qui n'est pas celui que l'adversaire a choisi.

Dans le même ordre d'idées, il faudrait encore mentionner le modèle botanique de la morphologie, avec ses souches, ses racines, ses pousses latérales (cf. 8,1. 4. etc.), ou la comparaison médicale de 9,11, ou encore la mention des savants naturalistes en 10,55. Ces références scientifiques, qui semblent maniées aussi bien par les anomalistes que par les analogistes, montrent que la philosophie du langage (dont le *De lingua Latina* est pour nous le reflet parfois déformé) a bel et bien été un des enjeux de la discussion philosophique hellénistique, même si la forme sous laquelle Varron nous la présente, à savoir comme une opposition nette entre analogie et anomalie, est peut-être exagérée<sup>24</sup>.

## 5. Conclusion

Quoi qu'il en soit de la version philosophique de l'opposition entre analogie et anomalie, l'emploi qui en est fait en grammaire, dans l'analogisme bien tempéré qui est la leçon du *De lingua Latina*, témoigne d'une synthèse intéressante: outre les indéniables irrégularités qui s'observent dans l'usage, la langue connaît des règles qui, bien qu'étant d'application limitée, sont analogues aux lois de la nature; vouloir le nier en matière de langue revient à méconnaître ce qu'est l'univers:

[31a] 9,23 Quae enim est pars mundi quae non innumerabiles habeat analogias, caelum an mare an terra <an><sup>25</sup> quae in his ?

<sup>24</sup> Sur cette question, voir en dernier lieu Daniel J. Taylor, *Varro, De Lingua Latina X. A New Critical Text and English Translation with Prolegomena and Commentary* (Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, 1996 [Studies in the History of the Language Sciences, vol. 85]), p. 9-10. Taylor admet l'hypothèse de Detlev Fehling (« Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion », *Glotta* 35, 1956, p. 214-270 et *Glotta* 36, 1957, p. 48-100), foncièrement reprise par Jean Collart (« Analogie et anomalie », dans AA. VV. *Varron* [Entretiens sur l'antiquité classique, 9], Genève: Fondation Hardt, 1962, p. 117-132), selon laquelle c'est Varron lui-même qui présenterait sa matière selon le schéma rhétorique de l'argumentation *in utramque partem* (*De lingua Latina*, livres 8 et 9), suivie d'un exposé de synthèse, au livre 10 (pour Taylor, seul ce livre 10 nous livrerait « the key to understanding Varro the grammarian » [p. 10]). Personnellement, sur la base des indices qu'on peut tirer de Varron lui-même, je pense qu'il y a eu, dans la Grèce hellénistique, un véritable débat de philosophie du langage tournant sur les statuts respectifs de la règle et de l'exception dans le monde naturel et dans les institutions conventionnelles, que Varron nous présente sans doute assez fidèlement, peut-être même d'après une source organisée sur le même plan que celui de son traité. En tout cas, on doit évidemment tenir compte des trois livres morphologiques pour reconstituer la pensée linguistique que Varron nous transmet.

<sup>25</sup> La suite développant *caelum* (9,24-25), *mare* (9,26), *terra* (9,27) et poursuivant par les animaux qui occupent successivement les airs, les eaux et les terres (9,28), il faut à mon sens

[31b] 9,33 Quare qui negant esse rationem analogiae non uident naturam non solum orationis sed etiam mundi.

9,23 Quelle est, en effet, la partie de l'univers qui ne contienne d'innombrables analogies, ciel ou mer ou terre ou ce qui se trouve dans ces éléments ?

9,33 C'est pourquoi ceux qui nient qu'il y ait une rationalité de l'analogie ne comprennent la nature, ni seulement de la langue, ni même encore de l'univers.

Introduisant dans la langue elle-même l'opposition épistémologique de base entre univers naturel constant et volonté (ou convention) humaine inconstante et arbitraire (cf. 9,35)<sup>26</sup>, cette synthèse se caractérise en premier lieu par la répartition originale qu'elle fait de la volonté et de la nature, réservant l'une en priorité à la *Wortbildung*, l'autre à la flexion, et en second lieu par la distinction qu'elle établit entre les formes théoriques de l'analogie d'une part et la réalité de l'usage, garantie par la majorité des sujets parlants, d'autre part, la première n'impliquant pas la seconde :

[32] 9,35 Neque ideo statim ea in omnibus uerbis est sequenda; nam si qua perperam declinavit uerba consuetudo, ut ea aliter non possint efferi sine offensione multorum, hinc rationem uerborum praetermittendam ostendit loquendi ratio.

9,35 Et ce n'est pas un motif suffisant pour qu'il faille en conséquence la suivre (*c.à.d.* l'analogie) dans tous les mots ; car si l'usage a fléchi ou dérivé certains mots de manière fautive, au point qu'on ne puisse les exprimer autrement que ne le veut l'usage sans choquer beaucoup de gens, alors l'essence de la langue parlée montre qu'il faut renoncer à suivre la rationalité des mots<sup>27</sup>.

Produit conventionnel d'une faculté mentale universelle, la langue se met au service de l'individu, qui peut notamment être créateur de mots en fonction de ses besoins changeants. Au même titre que les autres institutions des hommes, la langue évolue, et comme la société elle-même, elle peut être policée. La philoso-

---

que le groupe *quae in his* soit sur le même plan syntaxique que les trois éléments mentionnés ; d'où la correction que je propose (sinon, la syntaxe est acrobatique et le sens douteux : «...d'innombrables analogies ? Ciel, mer ou terre, celles qui s'y trouvent», avec changement de ponctuation).

<sup>26</sup> Il s'agit là d'un avatar intéressant de l'opposition classique entre *physis* et *thesis*.

<sup>27</sup> Le français ne permet pas de rendre par un terme ambigu l'ambiguïté de *ratio* dans cette phrase (d'abord « les principes » du parler ou « ce qui fait » la langue », sa « nature », puis « analogie »).

---

phie du langage qui transparaît dans le *De lingua Latina* n'est donc pas seulement *language-centered*, en tant qu'elle défend l'analogie, mais, en tant que sensible aux besoins, aux réactions et même aux erreurs des sujets parlants, elle a aussi un indéniable aspect *user-centered*, comme je voudrais en avoir convaincu le lecteur.

*Adresse de l'auteur:*  
Rue des Charmilles 5  
CH-1203 Genève





Olga Pombo

LA THÉORIE LEIBNIZIENNE DE LA PENSÉE AVEUGLE  
EN TANT QUE PERSPECTIVE  
SUR QUELQUES-UNES DES APORIES LINGUISTIQUES  
DE LA MODERNITÉ

On sait tous comment le XVII<sup>e</sup> siècle a été particulièrement sensible aux problèmes du langage. La décadence du Latin, l'importance croissante des idiomes nationaux, les récits des grands voyages qui font connaître des langues aussi étranges et exotiques que le chinois ou le mexicain, contribuent, parmi beaucoup d'autres raisons, à rendre chaque fois plus manifeste l'irréductible diversité des langues. Langues que le XVII<sup>e</sup> siècle étudie, compare, classe, essaie de régler et de grammaticaliser. En plus, l'émergence de la science physicomathématique de Galilée vient mettre en évidence l'importance cognitive d'un langage qui puisse exprimer rigoureusement la pensée et ses articulations.

Michel Foucault (1966) a lumineusement montré comment, à l'aube de l'âge classique, le langage s'émancipe du royaume des choses pour se constituer dans la sphère de la représentation en tant qu'instrument de l'activité humaine de comparaison et d'analyse. La réflexion sur le langage est en fait un des traits les plus caractéristiques de la pensée moderne. Un trait qui n'a d'ailleurs pas cessé de se prolonger jusqu'à nos jours.

Or, Leibniz occupe une place centrale dans la pensée linguistique de la modernité. En premier lieu, à cause de la diversité et de la richesse de ses multiples intérêts et investigations linguistiques (étymologiques, philologiques, comparativistes, cryptographiques, pasigraphiques, relatives aux langues naturelles – de l'allemand au chinois – à la caractéristique universelle ou à la grammaire rationnelle). Deuxièmement – et surtout – à cause de la profondeur de sa réflexion sémiologique. Celle-ci l'amène au-delà d'une conception simplement communicative du langage, c'est-à-dire, l'amène à reconnaître, après les tâtonnantes réflexions de Hobbes dans ce domaine et bien avant notre siècle, la fondamentale fonction cognitive du langage.

L'objectif de cette communication est justement de montrer comment la théorie de la pensée aveugle constitue un moment particulièrement aigu de la réflexion sémiologique de Leibniz; comment Leibniz, avec cette réflexion comme cadre, formule et développe de la façon la plus explicite sa conception cognitive du langage, c'est-à-dire, reconnaît la nature constitutivement symbolique de la pensée humaine. C'est aussi cette théorie qui permet à Leibniz de se situer critiqueusement face aux plus importants paradigmes linguistiques de son temps (l'intuitionisme communicationniste de Descartes, le mouvement pasigraphique d'un Wilkins, par exemple, le lullisme tardif d'un Kircher ou le conventionalisme de Hobbes ou Locke) qui nous permettra – nous l'espérons – de mieux comprendre les apories de quelques-uns de ces paradigmes. Il ne s'agit pas, bien sûr, de dire que cette théorie permet de *résoudre* les apories des paradigmes linguistiques face auxquels elle se situe. Au contraire, il s'agira de montrer comment la théorie leibnizienne de la pensée aveugle – elle-même contenant des apories internes – peut, cependant, constituer une perspective privilégiée pour la *compréhension* des apories soulevées par quelques-uns des paradigmes linguistiques de la modernité.

On commencera donc par une brève exposition de cette théorie pour après, dans un second temps, essayer de mesurer ses propres difficultés internes et celles appartenant aux autres paradigmes qu'elle permet, peut-être, de mieux comprendre.

### 1. *Théorie de la pensée aveugle ou symbolique*

Il s'agit d'une théorie qui traverse toute l'œuvre de Leibniz, dès le *De Arte Combinatoria* de 1666, jusqu'aux *Nouveaux Essais* de 1703/4, en passant par d'autres textes et fragments aussi importants que le *Dialogus de Conexione inter Res et Verba* (1677), l'*Analysis Linguarum* (1678), le *Signes et Calculus Logique* (1684?), les *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis* (1684) ou le *Discours de Métaphysique*.

C'est pourtant dans le débat avec Descartes que la théorie de la pensée aveugle trouve ses formulations les plus explicites. En fait, un des composants les plus décisifs de ce débat est celui qui concerne la façon dont chaque philosophe, dans le cadre de ses différentes positions métaphysiques et gnoséologiques, pense la nature et le rôle du symbolisme en général et du langage en particulier. À l'intuitionisme de Descartes, on voit ainsi s'opposer le formalisme de Leibniz car, si le principe de l'évidence entraîne une conception instrumentale et à peine communicative du langage, comme c'est le cas de Descartes, le refus de ce principe par Leibniz va être à la base même de sa réflexion sur le rôle constitutif du symbolisme<sup>1</sup>.

Précisément dans le texte qui ouvre ce débat, les déjà citées *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis*, l'un des rares textes publiés par Leibniz, dans les *Acta Eruditorum*, en 1684 (texte donc tout à fait représentatif de la pleine maturité de sa pensée), en dénonçant les insuffisances de la théorie cartésienne de la connaissance et de la subjectivité du *criterium* de vérité qui lui est sous-jacente, Leibniz montre l'importance d'un type de connaissance qui n'a pas besoin de l'intuition de son objet et que, justement pour cette raison, il appelle pensée aveugle ou symbolique (*cogitatio caeca vel symbolica*):

«Lorsque je pense à un chiligone, c'est-à-dire, à un polygone de mille côtés, je ne considère pas toujours ce qu'est un côté, une égalité, le nombre mille (ou le cube de dix), mais je me sers mentalement de ces mots pour qu'ils tiennent lieu des idées que j'ai des choses – bien que sans doute j'aie le sens de ces mots confusément et imparfaitement présent à l'esprit – parce que j'ai conscience de posséder la signification de ces mots et que j'estime que l'explication n'en est pas nécessaire pour le moment. J'appelle cette connaissance aveugle ou encore symbolique; nous en faisons usage dans l'algèbre et dans l'arithmétique et presque dans tout domaine» (GP 4. 423).

Première observation: l'exemple du chiligone, en tant qu'exemple tiré de la géométrie, est particulièrement significatif, car c'est ce type de pensée qui, selon Leibniz, constitue le secret même des mathématiques, la principale cause de leur succès. Contrairement à Descartes, pour qui la certitude des mathématiques se fonde sur le caractère intuitif de leurs objets et principes et pour qui, donc, la symbolisation n'est qu'un support imaginaire uniquement auxiliaire et facilitateur de la pensée géométrique, pour Leibniz – qui part d'une expérience arithmétique et algébrique où la symbolisation joue effectivement un rôle beaucoup plus constitutif qu'en géométrie<sup>2</sup> – pour Leibniz, disions-nous, c'est la réduction des opérations

<sup>1</sup> Cf. Dascal (1978: 173-231). Cf. aussi du même auteur (1977: 387-398).

<sup>2</sup> Sur ce sujet, cf. Knecht (1981: chap. 3 et 5), Serres (1968: 310 ss.). Pour une comparaison entre Leibniz et Descartes, cf. Belaval (1960: 38 ss.) et Pombo (1987: 103 ss.).

mentales à des opérations symboliques – des opérations qui ne coûtent que « de l'encre et du papier », comme il le dit souvent<sup>3</sup> – qui, seule, peut garantir la rigueur formelle et donc la nécessité logique de ses opérations. C'est-à-dire que la certitude des mathématiques résulte précisément de l'utilisation qu'elles font du symbolisme lequel permet, non seulement de *guider*, mais aussi de *substituer* le raisonnement en le dispensant de penser clairement et exhaustivement les idées qu'il manipule et qu'il pense aveuglement. Comme Leibniz l'écrit dans la *Préface à la Science Générale* de 1677 :

« Les mathématiques portent leur épreuve avec elles car quand on me présente un theoreme faux, je n'ai pas besoin de l'examiner (...) puisque j'en découvriray la fausseté *a posteriori*, par une expérience aisée qui ne coûte rien que de l'encre et du papier (...) car elle ne se fait pas sur la chose même, mais sur les caracteres que nous avons substitués à la place de la chose » (C 154).

Deuxième observation: la *cogitatio caeca* « nous en faisons usage (pas seulement en mathématiques mais) presque en tout domaine ». Effectivement, pour Leibniz, la presque totalité de nos idées sont comme celles du chiligone: des idées qui enveloppent une multitude de déterminations (polygone, côté, mille); des idées qu'on ne peut penser de façon absolue que virtuellement. C'est-à-dire, des idées qui sont elles mêmes des symboles de ses multiples déterminations; des idées qui renvoient toujours, dans leur singularité conceptuelle actuelle (chiligone), à l'horizon de toutes les idées qu'elles enveloppent (polygone, coté, mille) mais qui jamais ne se donnent de façon adéquate. Chaque idée comporte donc une tension permanente entre l'*un* de sa compréhension actuelle (plus ou moins confuse, plus ou moins distincte) et le *multiple* de son analyse ultime (toujours possible mais jamais actuellement réalisable).

Or, c'est justement le mot – en tant que marque univoque et symboliquement individualisée – qui permet de stabiliser ce mouvement infini de l'un au multiple, de l'actuel au possible, de la compréhension présente (plus ou moins confuse) à la signification idéelle visée: celle qu'on pourrait obtenir seulement si on pouvait conduire l'analyse jusqu'au bout.

Bien sûr, on ne peut penser le mot indépendamment de son coté idéal. Mais, tandis que celui-ci est infini, le mot, par sa nature sensible (graphique ou phonique) est fini, délimité, et, en tant que tel, il peut servir de point de repère ou du pôle de condensation significative. Chaque idée (comme celle du chiligone) ne se laisse donc saisir que symboliquement (aveuglement), c'est-à-dire, comme nom. Nom écrit ou prononcé qui, comme on a vu, tout en étant investi d'une signification qui

<sup>3</sup> Par exemple, C 154.

surpasse largement la compréhension qu'on peut avoir à chaque moment de l'idée qu'il représente, permet de représenter aveuglement l'ensemble de toutes ses déterminations possibles.

On pourrait ajouter ici d'autres arguments permettant de renforcer la reconnaissance du rôle cognitif du langage chez Leibniz. Par exemple, en pensant le langage en tant que détermination expressive. Comme il est dit dans les *Nouveaux Essais*:

« Il n'y a point de terme si absolu ou si détaché qu'il n'enferme des relations et dont la parfaite analyse ne mène à d'autres choses et même à toutes les autres » (NE II 26.10)

Ce qui veut dire que, puisque chaque idée dépend des autres idées qui la définissent et que celles-ci renvoient à d'autres et cela à l'infini, à la limite chaque idée ne peut être isolée du réseau infini des signifiés où seulement peuvent se constituer les multiples définitions qui l'expriment<sup>4</sup>. Disons que l'idée représente, non un contenu conceptuel mais une essence (la possibilité de ce que l'on pense) et que c'est pour ça que son sens excède de beaucoup ce que nous concevons d'elle.

De la même façon, puisque :

« Il n'y a qu'une essence de la chose mais (...) il y a plusieurs définitions qui expriment une même essence, comme la même structure ou la même ville peut être représentée par différentes scénographies, suivant les différents côtés dont on la regarde » (NE III 3.15)

alors, c'est aussi le mot, en tant qu'entité discrète au seuil de ce *continuum* expressif, qui permet la relative stabilisation (cette fois de façon horizontale) de l'idée à l'intérieur du jeu relationnel de toutes ses définitions possibles.

Il y aurait, sans doute – ici comme dans tous les autres domaines de la pensée leibnizienne – la possibilité de faire appel, dans la démonstration d'un point particulier de sa doctrine, à des arguments d'ordre divers, provenant d'autres lieux de sa pensée mais toujours convergents. Il s'agirait, encore une fois, de réaffirmer la singulière mais puissante systématité de la pensée leibnizienne.

Pourtant, ce qui nous intéresse le plus en ce moment c'est de montrer comment, contrairement à Descartes, pour qui on pense toujours *sans* le langage, simple auxiliaire extérieur ou communicatif d'une pensée auto-évidente à soi-même, Leibniz va justement montrer par sa théorie de la pensée aveugle – de laquelle, comme il dit, « nous en faisons usage (...) presque en tout domaine » (GP 4. 423) –

<sup>4</sup> Cf. le chapitre dédié à Leibniz par Brice Parain dans sa magnifique étude *Recherches sur la nature et les fonctions du langage* (1942: 161-186).

que toute la pensée est linguistique, c'est-à-dire, qu'*on ne peut penser qu'avec le langage*.

C'est ainsi que dans le célèbre *Dialogus de conexione inter res et verba* (1677), un des textes où cette thèse est le plus nettement affirmée, Leibniz fait que les deux interlocuteurs – le B (Leibniz) et le A (Hobbes) – soient d'accord sur ce point :

« B: Je ne pourrais jamais connaître, découvrir, prouver, sans me servir de mots ou sans que d'autres signes soient présents dans mon esprit. A: Et même s'il n'y avait pas de caractères, on ne penserait distinctement et on ne raisonnerait pas » (GP 7. 191).

Dans certains contextes, Leibniz arrive même à suggérer qu'*on peut penser seulement avec le langage*. C'est la fascination – aussi baroque que contemporaine – pour la machine à penser qu'y travaille. Fascination qui, d'ailleurs, est à la base de ses projets calculatoires et combinatoires tels que celui de l'*Ars Combinatoria*, de la *Characteristica Universalis*, du Calcul Logique, ou bien des machines à calculer (arithmétique en 1673 et algébrique en 1674) que Leibniz a inventées et même construites pendant son séjour à Paris.

On touche ici un point limite sur lequel débouche la théorie leibnizienne de la pensée aveugle. Point qui comporte deux éléments : un premier – la reconnaissance du pouvoir non seulement judiciaire ou démonstratif mais aussi prospectif et heuristique du symbolisme (au fond, c'est le développement même de la conception cognitive du langage que, comme on a vu, Leibniz opposait à l'intuitionisme de Descartes dans le cadre de sa théorie de la pensée aveugle) ; un second – l'idée d'un formalisme absolu où le fonctionnement automatique d'un ensemble de règles opératoires pourrait donner l'illusion de permettre le progrès de la connaissance.

Leibniz essayera de défendre le premier élément et de se défendre du second. Dans la critique qu'il fait de ses prédécesseurs dans les domaines de la combinatoire et de la langue universelle (la ligne qui va de Lull à Kircher et celle qui part des *pasigraphes* anglais et arrive jusqu'à Dalgarno et Wilkins), ce sont justement ces deux éléments qui sont utilisés. En fait, d'après Leibniz, ses prédécesseurs n'ont pas su garantir les virtualités heuristiques que le symbolisme peut offrir (premier élément) et se sont laissés attirer par une compréhension à peine automatique du formalisme (deuxième élément). Pourquoi ? Parce que – et c'est une critique fréquemment répétée<sup>5</sup> – les systèmes symboliques qu'ils ont proposés ne sont pas bien fondés. Ils ne se fondent pas sur une vraie et conséquente analyse des pensées ; concrètement, ils

<sup>5</sup> Cf., par exemple, GP 7.184, 17 et 19

se sont construits sur des tables de catégories (*predicamenta* ou *summa genera*) qui dénoncent les insuffisances d'analyse de ses auteurs (cf. GP 3. 216).

Or, pour Leibniz, la vraie Langue Philosophique, celle qui sera le nouveau « organon » de la raison et qui, comme le microscope ou le télescope, prolongera le pouvoir de l'esprit (cf. GP 7.187) et « rendroit l'invention des belles choses tout à fait aisée » (C 155-7), doit nécessairement passer par la détermination de toutes les idées simples ou primitives dans lesquelles tous les concepts sont résolubles<sup>6</sup>. Il est vrai que cela supposerait que la frontière entre termes primitifs et termes composés fût parfaitement établie (ce qui veut dire que les premiers fussent absolument irrésolubles afin que les seconds puissent découler d'eux ou à eux puissent être reconduits). Il est vrai aussi que, d'un autre côté, la liste des termes primitifs devrait être exhaustive sans quoi la combinatoire de ses éléments ne permettrait pas de produire la totalité des concepts nécessaires à la connaissance du réel. Mais ce serait seulement ainsi que, selon Leibniz, le système serait bien fondé, c'est-à-dire, sémantiquement ouvert au monde qu'il devrait permettre de dire<sup>7</sup>.

On comprend bien l'objectif de Leibniz : garantir le fondement sémantique du système pour défendre les virtualités cognitives et heuristiques du langage et pour se défendre de tomber dans le formalisme d'un langage bien fait mais vide.

Mais c'est une exigence énorme ! Encyclopédique ! Exigence qui suppose la vraie philosophie comme Descartes avait averti dans sa fameuse lettre à Mersenne de 20 Novembre de 1629<sup>8</sup>, bien que pas dans son achèvement, comme on sait que Leibniz a remarqué à Descartes<sup>9</sup>. Exigence que Leibniz lui-même n'arrivera pas à résoudre. On sait qu'il n'a jamais donné une liste définitive des termes primitifs, ni ne le pouvait, bien sûr ! Exigence aussi qui, comme on l'a vu, permet à Leibniz de se situer critiqueusement face à ses prédécesseurs et qui, à nous, nous permet de comprendre l'échec des projets d'une langue philosophique auxquels se sont consacrés tant d'investigateurs (Leibniz inclu) aussi bien au XVII<sup>e</sup> siècle que beau-

<sup>6</sup> Cf., par exemple, GP 4.72-73.

<sup>7</sup> Cf. Pombo (1987 : 171-173).

<sup>8</sup> « L'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes, et de mettre par ordre, ni seulement de distinguer en sorte qu'elles soient claires et simples » (AT 1.81).

<sup>9</sup> Na verdade, numa nota manuscrita à margem de uma cópia da carta de Descartes, entretanto publicada por Clerselier, Leibniz escreve: « Quoique cette langue depende de la vraie philosophie, elle ne dépend pas de sa perfection, c'est-à-dire, cette langue peut être établie quoyque la philosophie ne soit pas parfaite, et à mesure que la science croistra, cette langue croistra aussi » (C 28). Pour une analyse de la réponse leibnizienne à Descartes, Cassirer (1923/9 : i.73-78) et Pombo (1987 : 95-100).

coup plus tard, comme dans le cas de la *Begriffsschrift* de Frege (1848-1925) ou du *Latino sine flexione* (1903) et de la *Interlingua* (1910) de Peano (1858-1932), pour ne citer que deux des plus grands<sup>10</sup>.

Mais, ce qui nous intéresse maintenant – et c’est le deuxième temps de notre exposé – ce n’est pas de mesurer les difficultés – voire l’impossibilité – d’un tel projet, mais de montrer comment cette exigence découle de la théorie de la pensée aveugle et de ses propres apories internes. Voyons donc comment cette exigence renvoie à l’intérieur de la théorie de la pensée aveugle, concrètement, à ce qui y constitue sa difficulté majeure, à savoir, l’aporie du simple et du composé qui y est sous-jacente.

## 2. Apories internes de la théorie leibnizienne de la pensée aveugle

Pour bien fonder un système symbolique il est nécessaire, dit Leibniz, de trouver les termes primitifs à partir desquels il serait possible de recomposer tout les concepts nécessaires à la complète connaissance du réel. Mais, comment trouver ces termes primitifs ? Comment les établir sans employer les définitions qui les convertiraient dans des termes composés ? Puisqu’ils sont irréductibles, indécomposables, simples, ils ne peuvent être compris que par eux-mêmes, c’est-à-dire, intuitivement. C’est ce que Leibniz lui-même reconnaît quand il écrit dans les *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis* (1684) :

« D’une notion distincte et primitive il n’y a pas d’autre connaissance possible qu’intuitive » (GP 4. 423).

Mais, ce que Leibniz opposait à l’intuitionisme de Descartes n’était-ce pas justement la thèse de la nécessité, de l’importance et de l’application universelle (« presque en tout domaine ») d’un type de pensée qui n’avait pas besoin de l’intuition de son objet – la pensée aveugle ou symbolique – et dans lequel résidait le secret du succès des mathématiques ?

Dans le cadre de la théorie de la pensée aveugle, on l’a vu aussi, Leibniz avait été amené à défendre qu’on ne peut penser qu’avec le langage. Il a même presque dit qu’on peut penser seulement avec le langage. Je dis *presque* car Leibniz, comme on a vu, fait dépendre cette possibilité – la possibilité de penser et même d’inventer seulement avec le langage – de l’exigence référée, c’est-à-dire, du fait que le langage soit bien fondé, qu’il soit sémantiquement ouvert au monde qu’il doit pen-

<sup>10</sup> Pour un étude du projet idéographique de Frege dans ses relations avec le projet leibnizien d’une caractéristique universelle, cf. Kluge (1979 : 21 ss.) et Imbert (1979 : 621-665). Sur la participation de Peano au mouvement interlinguiste, cf. Couturat / Léau (1903 : 262 ss.).



ser. Mais, pour que le langage soit extrinsèquement fondé, ne doit-il pas reposer, selon Leibniz, sur l'établissement des termes primitifs, lesquels ne peuvent être pensés que *hors* du langage, dans la transparence de l'auto-évidence de la conscience à soi-même, c'est-à-dire, dans cette intuition que la théorie de la pensée aveugle se proposait justement de surpasser ? Cette pensée qui est dite *aveugle* par opposition à la *vision* excessive de l'intuition qu'elle remplace par la concrète manipulation des signes ; cette pensée qui, comme dit Michel Serres est « plus lucide que la vision car elle évite les risques de l'intuition » (1968 : 2.417).

Ces apories, résultantes de l'application de la théorie de la pensée aveugle à la construction d'un système symbolique, ont pourtant leurs racines à l'intérieur même de cette théorie.

En fait, la propre définition de pensée aveugle en tant que pensée des idées composées suppose une théorie des idées simples ou primitives. Comme Leibniz dit encore une fois dans les *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis* (1684) :

« Lorsque la notion est très composée, nous ne pouvons embrasser à la fois par la pensée toutes les notions qu'elle enveloppe ; mais quand cela peut se faire ou, au moins dans la mesure où cela peut se faire, j'appelle cette connaissance intuitive (GP 4.423).

Cela veut dire que les idées primitives, éléments des idées composées, sont exigées par la définition même de la pensée aveugle étant donné qu'elles sont les composants minimales de son propre objet. La pensée intuitive, *correlatum* gnoséologique des idées simples, est donc le fondement postulé de tout le symbolisme<sup>11</sup>.

Quel est alors le statut de la pensée aveugle ou du symbolisme en général ? Est-il une *limite* à laquelle l'homme est condamné une fois qu'il ne peut (comme Dieu seul le peut) penser distinctement et simultanément la totalité des déterminations que chacune de ses idées enveloppe ? Est-il un moyen par lequel l'homme doit s'aider face à l'impossibilité de surpasser sa finitude et vaincre la distance qui le sépare de Dieu – un Dieu qui, lui, connaît tout de façon intuitive, infini et intemporel<sup>12</sup>. Ou, au contraire, est-il un recours plein de virtualités, le moyen naturel, nécessaire et essentiel de la raison humaine qui a le pouvoir *positif* d'apercevoir dans chaque signe, sa signification virtuelle ?

<sup>11</sup> Cf. Pombo (1987:101-109) où nous présentons cette thèse de façon plus développée.

<sup>12</sup> Comme Leibniz écrit dans ce beau passage : « Il est vrai que Dieu ne raisonne pas, à proprement parler, employant du temps comme nous, pour passer d'une vérité à autre : mais comme il comprend tout à la fois toutes les vérités et toutes les liaisons, il connaît toutes les conséquences, et il renferme éminemment en lui tous les raisonnements que nous pouvons faire, et c'est pour cela même que sa sagesse est parfaite » (J. 370-371). Sur ce sujet, cf. Jalabert (1960 : notamment 156-161).

On peut, bien sûr, valoriser l'une ou l'autre de ces deux directions d'interprétation. Il y a peut-être autant de textes qui vont dans une direction que dans l'autre.

Si l'on valorise la *première ligne* d'interprétation, on est conduit à souligner l'abîme qui sépare l'homme de Dieu; concrètement, la discursivité de l'un vis-à-vis la *scientia visionis* (cf. GP 4. 440-441) de l'autre. C'est dans ce sens que Dieu – seule idée véritablement primitive, comme Leibniz va jusqu'à l'écrire (cf. C. 513) – est dit, dans une lettre à Sophie de Hannover, être le fondement de sa Caractéristique (cf. GP 4.296). Dans cette ligne d'interprétation se situe, par exemple, Derrida (1967:116-118) pour qui le projet leibnizien d'une caractéristique universelle a comme fondement une théologie infinitiste et donc ne fait que prolonger le logocentrisme qui caractérise toute la pensée métaphysique. Il s'agirait, en tous cas, de souligner les *limites* de la pensée humaine.

### 3. Pour une deuxième ligne d'interprétation

Mais, comme Leibniz dit dans une très belle lettre à Morel de 1698 :

«Il y a partout des limites dans la créature, comme il y a partout des points dans la ligne. Cependant, la créature est quelque chose de plus que ses limites (...) comme la ligne est autre chose que des points. Car, dans le fond, le point (*terminus lineae*) n'est que la négation du progrès ultérieur de ce qu'il termine.»

Pour notre part, nous choisissons la *deuxième ligne d'interprétation*. Le symbolisme n'est pas une limite de la raison humaine mais son «organe» propre, ce qui lui permet d'opérer avec des significations idéelles que seul le signe établit et que seul le signe permet de penser<sup>13</sup>.

Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là. En choisissant cette deuxième perspective, on doit penser à nouveau le rôle que ces idées primitives sont alors appelées à jouer à l'intérieur de la théorie de la pensée aveugle. L'intuition des idées primitives, en tant que postulat sur lequel, comme on a vu, se bâtit la théorie leibnizienne du symbolisme, ne peut plus être considérée comme le point faible de la doctrine. Au contraire, elle serait la marque de la reconnaissance par Leibniz de la nécessité de trouver un fondement extrinsèque pour le langage comme moyen d'éviter le formalisme oisif et de garantir l'inventivité du système symbolique.

Cette option interprétative nous apparaît comme plus intéressante car elle nous permet aussi de comprendre ce qui détermine et mobilise les deux directions fon-

<sup>13</sup> C'est aussi la position de Cassirer qui a été le premier à très clairement mettre en évidence le caractère *positif* du symbolisme chez Leibniz (cf. 1923/29: 1.76-77).

damentales (et apparemment divergentes) des investigations linguistiques de Leibniz : l'étude des langues naturelles et le projet de construction d'une langue artificielle. A notre avis, c'est parce que Leibniz a compris le besoin de trouver un fondement extrinsèque pour le langage et que, d'un autre côté, il a su mesurer les difficultés auxquelles le modèle du fondement sémantique par les idées primitives conduit, qu'il a essayé un autre modèle capable de renforcer ou même de remplacer le premier modèle.

Cet autre modèle, Leibniz le trouve – cette fois contre le conventionalisme de Hobbes et de Locke – déjà en fonctionnement dans les langues naturelles, à la motivation de leurs signes, à la racine étymologique de leurs mots. Les langues naturelles sont déjà bien fondées. En fait, elles le sont dès leur lointaine origine<sup>14</sup>. C'est aussi cet autre modèle qui, dans le cadre de ses investigations pour la construction d'une langue universelle, guide l'idée de la représentativité du signe caractéristique qui, seule, donne le vrai sens des multiples recherches et investigations que Leibniz a développé dans cette direction.

Pourtant, ces deux modèles sont tout à fait différents. Si, au niveau du premier, la fondation extrinsèque du langage se faisait par l'ouverture du système à l'univers idéal donné par l'intuition des idées primitives – raison pour laquelle il peut être dit *intelligible* – au niveau du second modèle – qu'on propose d'appeler *sensible* – la fondation serait donnée, autant dans la motivation des langues naturelles que dans la représentativité cherchée pour les signes caractéristiques, c'est-à-dire, dans l'exigence leibnizienne de trouver un système symbolique capable de garantir l'isomorphisme entre les signes et les entités signifiées<sup>15</sup>.

Leibniz ne thématise jamais les différences entre ces deux modèles. Et pourtant, le fait même qu'il ait étudié un si grand nombre de niveaux de motivation des langues naturelles (phénomènes de symbolisme phonétique, rythmique, articulatoires, des onomatopées, etc.) et, parallèlement, ait essayé autant de systèmes de représentativité du signe caractéristique<sup>16</sup>, montre bien toute l'importance qu'il donnait à la possibilité de renforcer, ou même de remplacer par ce modèle de fondation « sensible », la très difficile fondation intelligible par les idées primitives.

---

<sup>14</sup> Cf., par exemple, la position de Leibniz sur la langue allemande présentée aux *Nouveaux Essais* (NE 3.2) et aux *Unvorgreifflichen Gedancken* (D. 6.2.6-51). Cf. Pombo (1987: 131-150).

<sup>15</sup> Pour une présentation développée de ces deux modèles, cf. Pombo (1988).

<sup>16</sup> Pour un étude des différents systèmes de représentativité du signe caractéristique chez Leibniz, nous renvoyons à nouveau à Pombo (1987: 176-189 et 1987a).

C'est que, ces deux modèles, ne sont pas du tout opposés ou antagonistes aux yeux de Leibniz. Ni ne pouvaient l'être car, chez Leibniz, entre le sensible et l'intelligible aucune rupture n'a encore été établie. On sait que Kant l'a établie. Par sa doctrine, des catégories, Kant et toute la pensée postérieure qui s'en inspire, retiendra le modèle intelligible de fondation sémantique de la pensée. Herder, par contre, et avec lui presque tout le romantisme allemand, héritera du modèle sensible.

Aujourd'hui encore, on vit sous cette rupture et c'est peut-être pour cette raison qu'on a une telle confiance dans le postulat saussurien de l'arbitrariété du signe. Postulat qui, formulé à l'aube de notre siècle, permet de dire qu'il est venu sanctionner une telle rupture.

Mais chez Leibniz – sur ce point, dernier défenseur et spectateur mélancolique des beautés profondes et cachées de cet horizon analogique crépusculaire qu'il veut encore garder et contenir dans les plis d'une raison enveloppante et caressante – il y avait encore harmonie. Comme il écrit aux *Nouveaux Essais*:

«Car c'est par une admirable économie de la nature que nous ne saurions avoir des pensées abstraites qui n'aient point besoin de quelque chose de sensible, quand ce ne serait que des caractères tels que sont les figures des lettres et des sons; quoiqu'il n'y ait aucune connexion nécessaire entre tels caractères arbitraires et telles pensées. Et (je souligne) *si les traces sensibles n'étaient point requises, l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, n'aurait point lieu*» (NE I.1.5) (c'est nous qui soulignons).

*Adresse de l'auteur:*  
Olga Pombo  
Faculté des Sciences  
Université classique de Lisbonne  
Edifício C1  
Rua Ernesto de Vasconcelos  
P-1700 Lisboa  
opombo@fc.ul.pt

## BIBLIOGRAPHIE

- AT** *Œuvres de Descartes. Edités par Charles Adam and Paul Tannery.* Paris: Vrin, 1964-76.
- C** *Opuscules et fragments inédits de Leibniz. Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Hannover par Louis Couturat,* Hildesheim: Olms, 1961.

- D** *Gothofredi Guillelmi Leibnitii, Opera omnia Nunc primum collecta par Ludovici Dutens*. 6 vol. Geneva: Fratres de Tournes, 1768.
- GP** *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz, hrsg. v. Carl Immanuel Gerhardt*, vols. 1-7. Hildesheim: Olms, 1960.
- J** *Œuvres Philosophiques de Leibniz. Avec introduction et notes de Paul Janet*. 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, Paris: Alcan, 1900.

### Études

- Belaval, Y. (1960). *Leibniz Critique de Descartes*. Paris: Gallimard.
- Cassirer, E. (1923). *Philosophie der Symbolischen Formen*. Erster Teil. *Sprache* (trad. fr. par Hansen-Love et Jean Lacoste). Paris: Minuit. 1972).
- Couturat/Léau (1903). *Histoire de la Langue universelle*. Paris: Hachette
- Dascal, M. (1978). *La sémiologie de Leibniz*. Paris: Aubier Montaigne.
- (1977). «Caractères et pensée dans les ‘Notes Parisiennes’ de Leibniz». *Etudes Philosophiques*, 4. 387-398.
- Derrida, J. (1967). *De la Grammatologie*. Paris: Minuit.
- Imbert, C. (1979). «Le projet idéographique», *Revue Internationale de Philosophie*, 130. 620-665.
- Jalabert, J. (1960). *Le Dieu de Leibniz*. Paris: PUF.
- Kluge, E.W (1979). «Frege, Leibniz and the notion of an Ideal Language», *La Filosofia en America*. IX Congresso Interamericano de Filosofia, II. 21-29. Caracas.
- Knecht, H. (1981). *La logique chez Leibniz. Essai sur le Rationalisme Baroque*. Lausanne: L’Age d’Homme.
- Parain, B. (1942). *Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage*. Paris: Gallimard.
- Pombo, O. (1987). *Leibniz and the Problem of a Universal Language*. Münster: Nodus Publikationen.
- (1987a). «The Leibnizian Theory of Representativity of the Sign», in *ICHOLS IV. Proceedins of the IV Internationale Konferenz zur Geschichte der Sprachwissenschaften, Trier, 1878*, Den Haag: Martinus Nijhoff.
- (1988). «Leibnizian Strategies for the Semantical Foundation of the Universal Language», *Aktualitat, V Internationaler LeibnizKongress*, Hannover, 753-760.
- Serres, M. (1968). *Le Système de Leibniz et ses Modèles Mathématiques*. Paris: PUF.



Jean Breuillard

ÊTRE LINGUISTE EN RUSSIE  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

L'historien de la linguistique aperçoit dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle deux types de production. L'une que l'on qualifierait aujourd'hui de « scientifique ». Les *Rudiments* de grammaire russe d'Adodourov, le *Dialogue sur l'orthographe* de Vassili Trediakovski, la *Grammaire russe* de Lomonossov, la *Grammaire russe* d'Antone Barsov, les travaux d'August Schlözer sur la parenté des langues slaves, sans oublier le dictionnaire académique de 1794, sont des ouvrages qui conservent aujourd'hui un intérêt réel pour l'étude de la langue russe. Et une autre série de travaux, qui relèvent de la « préhistoire » de la linguistique, et dont l'intérêt actuel n'est pas de nous apprendre des choses sur la langue russe, mais de nous apprendre quelles représentations mythiques, idéologiques ou politiques ont accompagné les premiers pas de la linguistique russe. C'est cette deuxième série « préscientifique » de travaux qui nous retiendra ici, replacée dans la crise d'identité que traverse alors la Russie.

C'est dans ce contexte que se situe l'étape que Sylvain Auroux appelle la « grammatisation » et que Pierre Swiggers désigne du nom de « mise en grammaire ».

*Russe et slavon russe*

Jusqu'au premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, la langue écrite valorisée en Russie est le slavon. Le slavon est l'accommodation, sur le sol russe, de la langue dans laquelle les prédicateurs Méthode et Constantin-Cyrille ont traduit les Évangiles, au IX<sup>e</sup> siècle, plus d'un siècle avant le baptême de la Russie (988). Contrairement à ce qui s'observe en Occident, c'est la religion qui a apporté l'écriture aux Slaves de l'Est.

La langue que pratiquaient Constantin et Méthode était le vieux-bulgare ou vieux-bulgaro-macédonien, parlé dans les faubourgs de Salonique. C'est elle que les slavistes français appellent traditionnellement le «vieux-slave». Diffusé chez les Slaves de l'Est au rythme de la conversion, cette langue se mâtime d'éléments issus des vernaculaires et donne naissance à plusieurs slavons, langues liturgiques seules dignes de l'écriture valorisée. Le vernaculaire russe, de son côté, a été très tôt écrit lui aussi, comme l'attestent les lettres écrites sur écorces de bouleau découpées à Pskov et Novgorod.

Cette langue liturgique dérivée du vieux-bulgare, le Russe l'entend dès sa naissance. Il la parle dans ses prières. C'est dans le Psautier et le Ménologe qu'il apprend à lire. Aussi, pour un Slave de l'Est, du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, le slavon liturgique ne diffère-t-il pas essentiellement du vernaculaire qu'il parle tous les jours. Il ne peut imaginer que le second ne dérive pas du premier.

Le Russe est d'autant moins porté à s'interroger sur l'hétérogénéité de sa parole que slavon et vernaculaire russe ne sont jamais en position de concurrence fonctionnelle. Les conditions d'emploi de ces deux langues ne sont pas le bilinguisme, mais, comme le note Boris Ouspenski, de diglossie, c'est-à-dire de distribution complémentaire. C'est ce que Heinrich Wilhelm Ludolf, neveu de l'orientaliste Job (Hiob) Ludolf, dans la préface à sa *Grammatica russica* publiée en 1696 à Oxford, exprimait dans la formule lapidaire: «Adeoque apud illos [Russos] dicitur, loquendum est Russice & scribendum est Slavonice.» La diglossie maintient la stabilité du système; elle suppose un univers fixe.

Cette vision homogène du russe est l'une des raisons qui peuvent expliquer le retard de la «mise en grammaire» du russe vernaculaire. Cette mise en grammaire est elle-même corrélée à la perte de la stabilité culturelle et politique de la Russie dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, puis au début du XVIII<sup>e</sup>.

*Une culture en crise*

De la chute de Constantinople en 1453 au règne d'Ivan IV le Terrible, qui meurt en 1584, la Russie s'était affirmée comme l'héritière de l'empire byzantin. En



1472, le grand-prince de Moscou, Ivan III, en épousant Sophie (Zoé) Paléologue, nièce du dernier empereur, devenait symboliquement le dépositaire de la culture grecque. En 1547, son petit-fils Ivan IV prend le titre de tsar, c'est-à-dire de César, dans le fil de la thèse développée en 1510 par l'abbé Philothée : « Moscou est la troisième Rome. Il n'en sera pas de quatrième. » Jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la Russie produit une littérature parénétiq ue abondante, qui rayonne au-delà des frontières nationales. Dimitri Likhatchev parle d'une « communauté d'évolution littéraire » entre les Slaves du Sud (Bulgares, Serbes) et les Slaves de l'Est (Russes, Ukrainiens et Biélorusses). Cette communauté, liée par l'orthodoxie, était soudée par le slavon.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce dynamisme s'éteint. La Russie du Temps des troubles (1584-1613) se replie sur elle-même : les ouvrages traitent de sujets étroitement liés au pays et à l'époque. Au XVIII<sup>e</sup> siècle s'accroît la sécularisation de la littérature russe, commencée au siècle précédent dans les œuvres de Siméon de Polotsk, de Sylvestre Medvediev ou de Karion Istomine. Corollaire de celle-ci, la référence littéraire n'est plus l'orthodoxie, qu'elle se situe en deçà ou au-delà des frontières (Serbie, Roumanie, Bulgarie), mais l'Europe occidentale. Le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle est marqué par un *ralentissement* de la production littéraire. Puis en quelques années, à partir, en gros, de 1730, une nouvelle organisation littéraire voit le jour, une nouvelle définition des genres prend forme.

### *La rupture pétrinienn e*

Les Russes qui entrent dans la carrière littéraire quelques années après la mort de Pierre I<sup>er</sup> prennent la mesure des changements rapides qui ont affecté leur pays. Rappelons en quelques-uns : victoire sur la Suède (1710) ; fondation d'une capitale de type occidental (1703) ; création d'une noblesse de service (*dvorianstvo*) ; mise en place d'un appareil administratif centralisé ; création d'une industrie lourde ; refonte de l'alphabet ; fondation de l'Académie des sciences ; européanisation forcée jusque dans les mœurs (taxe sur la barbe). Symboliquement, Pierre I<sup>er</sup> prend en 1711 le titre d'« imperator », revendiquant un héritage non plus oriental, mais occidental.

### *Retard et rattrapage*

En tirant son point de référence vers l'Ouest, la Russie entrait dans une problématique nouvelle : celle du *retard* (*otstalost'*) par rapport à l'Occident. Cette notion de retard suppose une vision non eschatologique de l'Histoire, la linéarité du devenir historique (les métaphores du chemin, de la route, de la voie commencent à

apparaître sous la plume des écrivains russes). Elle entraîne aussi la comparaison, l'évaluation. Apparaît la notion de *rattrapage* (*dogon*) et de dépassement de l'Occident; l'idée selon laquelle la Russie rattrapera et dépassera l'Occident n'a pas attendu l'ère soviétique; elle date des humanistes universalistes de la Russie des Lumières.

### *Le temps des poètes linguistes*

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les seules grammaires existant chez les Slaves de l'Est sont des descriptions du slavon, depuis le manuscrit retrouvé par Vatroslav Jagić intitulé *Des huit parties de l'énoncé* (XV<sup>e</sup> siècle), puis le « pseudo-Damascène », dont le texte est imprimé en 1586 à Vilnus, adapté du Donat, en 1522, puis la grammaire helléno-slave d'Adelphotès, qui démarque la grammaire grecque de Lascaris, comme l'a noté Olexa Horbatsch, et enfin les deux grandes grammaires du slavon que sont l'ouvrage de Laurent Zizanius, publié en 1596 à Vilnus et celui de Méléce Smotritski, qui paraît pour la première fois en 1618 à Vilnus, puis à Moscou en 1648. Tous ces textes sont désormais accessibles grâce aux efforts d'Olexa Horbatsch et de Gerd Freidhof, dans la collection *Specimina Philologicae Slavicae* publiée à Francfort.

Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaissent les premières grammaires russes. On a longtemps dit que Lomonossov, en publiant sa *Grammaire russe* en 1757 (le volume est daté de 1755), avait le premier décrit le russe vernaculaire. C'est là un mythe qui permet sans doute de satisfaire la fierté nationale russe, mais qui retarde la datation de la grammatisation, en la situant *après* la rupture pétrinienne, sous le règne d'Elisabeth. Or c'est bien dès le début du siècle, *sous* Pierre I<sup>er</sup>, qu'on voit apparaître les premières descriptions du russe. Et celles-ci sont le fait non pas de Russes, mais d'étrangers. Même la grammaire que l'on attribue, depuis Boris Ouspenski, au Russe Adodourov (1709-1780), les *Anfangs-Gründe der Russischen Sprache*, publiés en allemand en 1731 en annexe au dictionnaire trilingue allemand-latin-russe de Weisman, est démarquée, comme l'a montré Lubomir Duroviã, de la grammaire dite *Extranea*, découverte en 1987 en Suède par Durovic lui-même et Sjöberg. Citons Heinrich Ludolf, déjà mentionné, le pasteur Johann Glück, Martin Schwanwitz, Joachim Stahl, avec aussi, isolés parmi tous ces Allemands, l'Anglais Mark Ridley et le Français Jean Sohier.

Considérons d'abord la première génération des linguistes russes, celle dont l'activité couvre le deuxième tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle (1730-1760) et dont l'époque est appelée le « classicisme russe » et empruntons à Claude Hagège<sup>1</sup> l'expression de

<sup>1</sup> Cl. Hagège, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985, p. 159.

« poète linguiste » qu'il applique à Vassili Trediakovski (1703-1768), pour désigner également Antioche Kantemir (1706-1746), Mikhaïlo Lomonossov (1711-1765) et le poète et dramaturge Alexandre Soumarokov (1717-1777). Ces hommes ont réfléchi sur la langue russe, ainsi qu'au problème posé par la di- et même la triglossie (si l'on inclut le latin) de la production écrite de leur temps. Cette réflexion s'est traduite, selon les cas, par des recherches sur l'origine du russe, par des traités de poésie et de versification, par des grammaires. Tous, à des degrés divers, sont des théoriciens qui pratiquent et des praticiens qui théorisent. Tous ces hommes, enfin, sont polyglottes. On ne trouve pas chez eux de grammairiens du type de l'académicien français Conrart, qui voyait dans son ignorance des langues le gage de la pureté de son français. Qu'ils aient séjourné à l'étranger, comme Kantemir, Trediakovski, Lomonossov, ou qu'ils soient toute leur vie restés dans les frontières de l'Empire, ces hommes connaissaient plusieurs langues anciennes et modernes : le grec et le latin pour celles-là, l'allemand, le français, l'anglais et l'italien pour celles-ci.

Le programme linguistique et littéraire des Russes du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (1730-1760) est défini par Trediakovski dans son *Discours sur la pureté de la langue russe* prononcé devant l'Assemblée de Russie le 14 mars 1735. Ce discours lui-même démarque la *Lettre à M. Dacier sur les occupations de l'Académie* de Fénelon (1713), mais reprend aussi les *Statuts* de l'Académie française. Trediakovski assigne à l'Académie les tâches suivantes : 1<sup>o</sup>) Perfectionner et poursuivre la traduction des bons auteurs anciens et modernes. 2<sup>o</sup>) Ecrire une grammaire russe. 3<sup>o</sup>) Confectionner un dictionnaire russe « complet ». 4<sup>o</sup>) Ecrire une rhétorique russe. 5<sup>o</sup>) Elaborer une « science de la versification » russe.

### *Au service de la Russie*

Ces hommes entendent accomplir dans le domaine de la langue la modernisation qu'ils voient à l'œuvre dans les domaines économique, politique et administratif. La France leur apparaît comme le modèle à suivre. Lomonossov le dit clairement : « On peut se demander si c'est plus par sa puissance qu'elle a conquis l'estime des autres Etats ou plutôt par les sciences, philologiques [*slovesnye*] en particulier, après qu'elle eut purifié et embelli sa langue par le travail des bons écrivains. »<sup>2</sup> Tous ont l'ambition d'insérer la Russie au sein de l'Europe ; la Russie est pour Lomonossov « un membre essentiel de tout le système européen »<sup>3</sup>. Cette ambition est elle-même liée à la pensée des Lumières qui pose une chance égale pour chaque peuple d'accéder à l'histoire mondiale.

<sup>2</sup> M. Lomonossov, *O.C.*, t. 7, M.-L., 1952, p. 581.

<sup>3</sup> M. Lomonossov, *O.C.*, t. 8, p. 392.

### *Le mythe de l'autogénèse*

Avec les poètes linguistes se constituent un certain nombre de mythes qui façonneront durablement le rapport des écrivains et des linguistes à leur langue.

### *La «nouvelle» littérature russe*

Le premier de ces mythes pose une coupure radicale entre la littérature précédente et les œuvres des poètes linguistes. Le mot utilisé en l'occurrence, «novyj» («nouveau»), indique le refus de l'héritage, l'abolition du passé. Alors que le mot français «moderne» suppose une simple différence d'indexation sur l'axe du temps, le «novyj» russe instaure un présent anhistorique. Le concept des «nouveaux écrivains» apparaît pour la première fois sous la plume de Kantemir<sup>4</sup>. Il est ensuite repris régulièrement. Cette littérature nouvelle repose sur la construction d'une langue russe nouvelle. Trediakovski lui donne un nom: le *slavorusse*, terme qui sera repris quelques décennies plus tard par Alexandre Chichkov.

### *Les pères sans père*

Cette nouveauté supposait que les poètes linguistes ne se reconnaissent pas de modèles dans leur propre pays. Certes, les étrangers (Boileau, Corneille, Voltaire) sont régulièrement invoqués. Mais ces écrivains russes n'ont pas de maîtres *russes*. Soumarokov déclare: «Il n'y a point de livres russes» et Lomonossov: «Notre poésie ne fait que commencer.» Là est la grande différence entre les hommes du «classicisme» russe et leurs contemporains occidentaux. En France, la «querelle des Anciens et des Modernes» permit de mettre les genres hérités du classicisme au service des idées des Lumières. Rien de tel en Russie où les fondateurs du «classicisme» furent *en même temps* les introducteurs des Lumières. Ce sentiment de ne pas hériter justifie en grande partie l'affirmation de l'autogénèse. Ces hommes se voient *eux-mêmes* comme les pères de la nouvelle langue et de la nouvelle littérature russes. Ces «pères sans père» partagent la même idéologie de la création, calée sur le déisme rationaliste. Leur Dieu est le «grand horloger» de Voltaire, l'architecte qui a conçu le monde et lui a donné l'impulsion initiale. Pour les poètes linguistes, la création est d'essence divine.

---

<sup>4</sup> A. Kantemir, *Sočinenija, pis'ma i izbrannye perevody knjazja Antioxa Dmitrieviča Kantemira* (v 2-x tt.), SPb, 1868, t. 1, p. 143.

### *L'ancienneté de la langue russe*

Avant 1740, la langue ne faisait pas l'objet d'appréciation de la part des écrivains. Désormais, elle siège au centre de leur attention. La commande nationale qui guide l'action sur la langue, la thématique du retard et du rattrapage imposaient que la langue fût célébrée avant même d'être amendée<sup>5</sup>. Il y avait là une contradiction : comment célébrer une langue dont on dénonce chaque jour l'insuffisance ? Les poètes linguistes répondent : l'ancienneté de la langue russe est gage de sa force ; cet outil qui a su traverser le temps a qualité pour devenir aussi la langue de l'avenir, celle de la Russie « nouvelle ». Il fallait donc l'ancrer dans le passé pour fonder sa légitimité.

L'ancienneté de la langue russe était ainsi lourde d'un enjeu national. Lomonossov considérait que le russe avait montré sa vitalité parce qu'il s'était maintenu pendant de nombreux siècles sur de vastes espaces, épreuve que n'eurent pas à affronter les autres langues européennes.

### *Étymologie et ethnogénèse*

Si, pour Lomonossov, l'ancienneté du russe est la preuve de sa puissance, Trediakovski met, quant à lui, la philologie au service de l'ethnogénèse des Russes. L'outil de cette investigation est l'étymologie. Bien entendu, en dépit de la relative rationalisation introduite par Ménage, quelque 60 ans avant les travaux de Bopp et de Brugmann, l'étymologie reste chez Trediakovski hautement fantaisiste. Mais si les mêmes divagations se rencontrent abondamment dans les autres pays, on notera qu'en Russie elles ont connu une faveur singulière. A la fin de la deuxième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, alors même que l'Europe occidentale connaît les travaux de Bopp, de Friedrich Schlegel, de Wilhelm von Humboldt, de Grimm, on voit des linguistes russes comme Alexandre Chichkov continuer de proposer les rapprochements les plus échevelés. En elles-mêmes, ces étymologies délirantes mériteraient une étude qui grouperait au moins une dizaine d'auteurs russes. Mais il est intéressant de voir qu'elles font toujours système, qu'elles tendent à une fin. Cette étymologie du *délire* est en fait une étymologie du *désir*. Docile, elle épouse les vœux de l'auteur et ne contredit jamais son propos.

---

<sup>5</sup> L'influence des grammairiens français du XVII<sup>e</sup> siècle, et en particulier des académiciens, doit aussi être soupçonnée dans cette célébration. On a coutume de citer la formule de Rivarol « Ce qui n'est pas clair n'est pas français » extraite de son *Discours sur l'universalité de la langue française* (1783). En fait, le mythe de la clarté du français affleure déjà chez Boileau (« Ce que l'on conçoit bien... ») et surtout chez Vaugelas : « Il n'y a jamais eu de langue où l'on ait écrit plus purement et plus nettement qu'en la nôtre ; qui soit plus ennemie des équivoques et de toute sorte d'obscurité » ; cité par Sainte-Beuve, « Vaugelas », *Lundis* (21 déc. 1863), Paris, 1872, p. 362.

### *L'antériorité des Russes*

La demande de reconnaissance des Russes passait par l'affirmation de l'« antériorité » (*pervenstvo*) des Slaves sur les Germains, et donc du russe sur l'allemand. L'antériorité marque un degré supérieur dans la dignité, un rapport de père à fils. Trediakovski développe son argumentation dans trois études :

1. *De la précellence de la langue slave sur la langue teutonique;*
2. *De l'antériorité des Russes;*
3. *Des Varègues russes de nom, de race et de langue slaves.*

Dans la première, il se propose de « montrer avec une vraisemblance suffisante que la langue slave est antérieure à la teutonnie ». Les Russes sont selon lui les descendants des Scythes qui formaient avec les Celtes deux peuples distincts, mais d'origine commune. Il s'appuie sur la Bible pour déclarer que « les descendants des fils de Japhet, c'est-à-dire les Scythes et les Celtes, après la confusion des langues, avaient une langue d'abord unique et commune, à savoir la langue scythe qui était la langue slave et qui, ultérieurement, à la suite des différences de lieux, de fusions et de divisions à partir de leur racine commune, se divisa en de nombreuses langues parentes et proches ».

Trediakovski puise une partie de son argumentation dans la Bible. Se référant à deux passages d'Ézéchiel où Gog est qualifié de « prince de Roch, de Mésech et de Thubal »<sup>6</sup>, il identifie Roch avec... les Russes. Dans *De l'antériorité des Russes*, se référant à la *Géographia sacra*<sup>7</sup> de Samuel Bochart, il se propose « d'établir l'origine des Russes [*Rossy*] depuis la plus haute Antiquité; et de montrer avec certitude que le peuple des Russes ou des Ross était bien, depuis l'origine, le même qui s'appelle maintenant *Russien* (*Rossijskij*) et qu'il parlait d'abord la langue

<sup>6</sup> Ézéchiel 38 : 2; 39 : 1. La Bible slave reprend la Bible grecque (Septante) : « Gog – chef de Rosh, Meshek et Thubal ». Parfois identifié au roi de Lydie Gyges (660 av. JC), Gog est mentionné dans la littérature rabbinique, avec Magog, comme le chef des ennemis qui attaqueront Israël à l'âge messianique. Si Meshek et Thubal peuvent être identifiés avec les pays « au nord et à l'est de la mer Noire », ou encore avec la Phrygie et la Cappadoce, on ne connaît pas de pays du nom de Rosh. La plupart des exégètes, s'appuyant sur la Massorâ, pense donc que Rosh a ici son plein sens hébreu (« tête », « chef ») et que « prince de Rosh » est à entendre comme « chef principal », « premier chef »; cf. le *David Kimhi Commentary on Ezekiel in the Rabbinic Bible*; cf. la *Bible de Jérusalem*, 2<sup>e</sup> éd. (1973), la *Traduction œcuménique de la Bible*, et P. Pirot et Al. Clamer, *Introduction à la Bible*, Paris, 1946, t. 7, p. 586; cf. aussi G.A. Cooke, *A Critical Exegetical Commentary on the Book of Ezekiel*, Edinburgh, 1951, pp. 408-409; sur l'histoire de la Bible slave (que nous préférons appeler « slavonne »,—J.B.), cf. J. de Proyart, « La Bible slave », in: *Le Grand siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1990, pp. 383-422.

<sup>7</sup> 1646; Trediakovskij a certainement utilisé la 2<sup>e</sup> éd. de 1681.

slavonne puis le slave, puis de nos jours le slavorusse (*slavenorossijskij*)<sup>8</sup>. Trediakovski dérive *Moskva* (*Moscou*) de l'hébreu *Mosokh*, le sixième fils de Japhet<sup>9</sup>, l'ancêtre des « Russes » étant identifié comme Rosh Mosokh. *Rosh* signifiant « la tête » et *mosokh* « la suite, la continuation », Trediakovski pose donc l'origine... hébraïque des noms *Russie* et *Moscou*: « Par conséquent, en vérité (bien que je puisse affirmer sans hésiter que je suis le premier Russe de cet avis), je conclus: *Russien* et *Moscovite*, et donc aussi *Russie* et *Moscovie* signifient par leur origine hébraïque 1°)« la continuité de la primauté » ou encore 2°)« la primauté continuée » (*glavnosti prodoljénie* ou *glavnost prodoljaiüchtchäiasia*).

### *L'appropriation de l'espace européen*

L'inscription dans le texte sacré garantissait la supériorité par l'ancienneté. Il est plus intéressant de voir Trediakovski découvrir une origine slave aux ethnonymes, toponymes et hydronymes d'Europe et même du monde. Le nom des Scythes (*skity*) provient de *Jolty* (« les jaunes ») parce que leurs cheveux étaient blonds; *amazone* ne signifie pas « sans mamelle », mais « femmes viriles » (de *mouj* homme); les Ibères doivent leur nom à *Oupery* (« confinés »), parce qu'ils sont cernés par la mer; la Lusitanie est la *Lichédania* ou « perte du jour », parce que le Portugal est le pays européen situé le plus à l'Ouest; la Gaule est la *Joltaia* (« la jaune »), peuplée d'hommes blonds; l'Helvétie est la *Golvætia* ou *Golovætija*, la « dépouillée », à cause de « la faible fertilité de son sol »; la Britannie est la déformation de *Brodania* la « barbue », en référence à la pilosité de ses indigènes; mais elle peut être aussi la *Bratania* (« la fratrie »), parce que les Bretons celtes sont de la même souche que les Gaulois; à moins encore qu'elle ne soit la *Pristania* (de *pristan'*, « débarcadere »), ainsi nommée « par les premiers hommes qui y accostèrent ». Le premier idiome parlé en Ecosse était le slave, comme l'atteste le nom Calédonie, issu de *Khladonia* (« le pays froid »). Les Belges sont les « hommes blancs » (*belye*) et la Batavie, dont le nom est issu de *Bodavia* (« la piquante ») tire son nom du goût de ses habitants pour les armes d'estoc, à moins qu'il ne provienne de *voda*, l'« eau ». Le Danemark (*Dania*) tire son nom de *dan*, le jour, et la Suède, parallèlement, de *svet*, la lumière. S'agissant de l'Allemagne, Trediakovski propose trois origines possibles: *Kholmania* (« le pays des collines »), *Iarmania* (de *iarmo*, le « joug », parce que les habitants y sont « laborieux et dociles ») ou encore *Kormanian* (le pays du fourrage, parce que le bétail y trouve une abondante pâture).

<sup>8</sup> *Ibid.*, « O pervonaãalii Rossov », *ibid.*, p. 370.

<sup>9</sup> II-*Chroniques*-I, 1 : 5. Mosokh est cité au Psaume 119 de la Bible slavonne.

Trediakovski conclut ainsi à l'origine slave de toute la toponymie européenne. Souvent, plusieurs étymologies se pressent sous sa plume, interchangeables. Cette slavisation générale des origines de la civilisation a pour effet non seulement de procurer racines et dignité, mais aussi de *déplacer* le centre du monde, le point de référence universel. On a là une tentative de résoudre le « complexe de la périphérie », qui sous-tend tout rapport entre la Russie et l'Occident ; ce fantasme du changement de coordonnées se lit clairement dans l'étymologie de l'Italie, dont la capitale, l'Urbs par excellence, était l'abscisse universelle. Son nom ne proviendrait pas du nom du roi Itale, ni de celui du bœuf Italos, ni du latin *vitulus* (« le veau »), mais bien de *Udalia*, « le pays éloigné » : éloigné « du Nord », bien sûr, c'est-à-dire de la Russie (au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie n'est pas à l'« Est », mais au « Nord »). Les premiers habitants de l'Italie étaient d'ailleurs des Slaves, comme l'indique le nom *Sabins*, issu de *Zabiny*, les « massacreurs » ; leur dieu Sabo n'étant autre que *Zaboï*, le « carnage ». Les Etrusques sont les « rusés », du mot *khitrost* (« la ruse »), parce qu'ils cultivaient les techniques. La Sicile est la *Setchelia* (la « retranchée », de *setch*, trancher), coupée de l'Italie. Hérodote avoue ignorer l'origine du mot *Europe*. Trediakovski propose le slave *iarop*, de *iarina*, claire comme le blé, parce qu'elle est...peuplée d'hommes au teint clair ! *Asie* vient d'*Osia*, la « lumineuse », parce que le soleil s'y lève, et *Afrique* de *Oprika*, c'est-à-dire *opritchnaïa*... l'« opprimée » !

Cette page de linguistique fantastique est contemporaine de la polémique sur les Varègues et l'origine scandinave de l'Etat russe ; la théorie « normande » avait été formulée pour la première fois en termes « scientifiques », au sein de l'Académie russe, par l'Allemand G.-S. Bayer (1694-1738)<sup>10</sup>, contre lequel Trediakovski rompt des lances dans les études citées plus haut. La polémique, exacerbée par la guerre contre la Suède et contre la Prusse, trouvera unis, par delà leurs différends, Trediakovski et Lomonossov. Le grand savant Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), qui avait pris en 1748 la nationalité russe et russifié son prénom et son patronyme (en Fédor Ivanovitch Miller), déclencha une tempête en 1749 en prononçant un discours sur *L'origine du peuple et du nom russes*. Jugeant le discours « diffamatoire », Lomonossov obtint la destruction du texte imprimé. Il ne sera publié que dix-neuf ans plus tard, et en Allemagne.

Cette revendication de dignité est conforme à ce qui accompagne les processus de « mise en grammaire » et, pour reprendre le terme de Pierre Swiggers, de « politisation » des autres langues européennes. Elle est l'expression, en terrain russe, des différentes mythographies que l'on constate ailleurs : la celtomanie et le mythe

<sup>10</sup> G.-S. Bayer est l'auteur de *De Varagis, Origines russicae, De origine et priscis sedibus Scytharum*.



gaulois en France, le mythe flamand en Flandres, qui tendaient à renverser le dogme de l'hébreu, langue mère unique. La seule différence est que ces mythographies s'originent en Occident à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. La Russie accuse un retard de près de deux siècles. On en conclura à la validité des observations effectuées sur le matériau occidental : ce qui s'observe en Occident se vérifie en Russie.

### *L'universalité du russe*

L'ancienneté et la dignité du russe n'est pas la seule revendication qui accompagne la « politicisation » du russe au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un autre mythe se met alors en place : l'universalité de la langue russe. La dédicace au futur Pierre III, que Lomonossov place en 1755 au début de sa *Grammaire russe*, s'ouvre sur cette déclaration :

Souveraine de nombreuses langues, la langue russe est grande devant toutes celles d'Europe non seulement par l'étendue des lieux où elle règne, mais aussi par sa propre ampleur et sa propre richesse. Les étrangers auront peine à le croire, ainsi que certains Russes natifs qui ont appliqué plus d'efforts aux langues étrangères qu'à la leur. Mais quiconque, affranchi des préjugés de grandeur sur les autres langues, appliquera sa raison à notre langue et prendra soin de l'étudier, en conviendra avec moi. L'empereur romain Charles Quint aimait à dire qu'il seyait de parler espagnol avec Dieu, français avec les amis, allemand avec les ennemis et italien avec les femmes. Mais s'il avait connu la langue russe, il aurait sûrement ajouté que celle-ci convenait pour parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la douceur de l'italien et, de surcroît, la richesse et la puissante brièveté descriptive du grec et du latin.

Cette caractérisation des langues par leur allocutaire idéal se retrouve dans plusieurs ouvrages du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles. Sylvie Archaimbault l'a retrouvée chez Pierre Bayle, chez Le Laboureur, et déjà chez Marin Mersenne. Si Lomonossov la reprend, c'est parce qu'il revendique le droit pour sa langue à être admise au rang des grandes langues de culture. Mais en outre il crédite le russe d'une qualité qui n'est pas de même rang : l'universalité. Le russe est une sorte de super-langue, une hyperglosse subsumant les qualités particulières des autres. Soumarokov ne dit pas autre chose : « Notre belle langue est apte à tout. »<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> Al. Sumarokov, *Polnoe sobranie vsëx sočinenij v stixax i proze* (2<sup>e</sup> éd.), Moscou, 1787, p. 10.

Il est intéressant de noter que l'universalité de la langue russe sera, comme la clarté pour le français, un *topos* extrêmement vivace : un véritable dogme. C'est par l'universalité de la langue russe que les poètes justifient les transpositions et les traductions de la poésie de différentes cultures. Il est remarquable que l'on retrouvera cette idée à la base des expériences poétiques de Pouchkine, qui adaptera la poésie de langues très variées, européennes et non-européennes, avec la conviction que le russe a vocation universelle.

Ce que dit Lomonossov de sa langue se rattache dans le passé, au plan politique, au mythe de la Russie héritière de Byzance, mais annonce surtout, au XIX<sup>e</sup> siècle, en philosophie, la question du « problème national » au XIX<sup>e</sup> siècle, et la recherche de « l'essence propre », du « principe » de la civilisation russe. La pensée de Lomonossov sur sa langue annonce l'idée de Kireevski et des premiers slavophiles russes, selon laquelle la philosophie nationale russe n'est pas une philosophie parmi d'autres, mais bien la synthèse absolue et, comme le formule Alexandre Koyré, « l'achèvement définitif de l'histoire spirituelle du genre humain »<sup>12</sup>. La Russie est ainsi l'héritière de l'Europe entière, et les qualificatifs de « souple et réceptif » que Kireevski assigne au peuple russe traduisent assez bien ce que Lomonossov disait soixante ans avant lui de la langue russe. Ainsi la *vocation à la synthèse*, qui cristallise pour Lomonossov le génie de la langue russe, définira dans les années trente du XIX<sup>e</sup> siècle la civilisation russe dans son ensemble. On voit sur cet exemple apparaître un fait remarquable : la pensée sur la langue préfigure, des décennies avant l'influence de Schelling, une des positions fondamentales de la philosophie russe du XIX<sup>e</sup> siècle... et au-delà.

### *La grande langue russe*

Toujours associée à l'universalité, apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle l'idée que la langue russe est grande et forte. La langue russe est ici métonymiquement associée à l'espace géographique de la Russie. Il est étonnant de constater que dans sa *Préface sur l'utilité des livres ecclésiastiques pour la langue russe*, Lomonossov insiste sur la parfaite inter-intelligibilité des russophones répartis sur un immense territoire, et l'oppose aux difficultés de compréhension qui séparent les paysans bavarois et mecklembourgeois, ou brandebourgeois et souabes. Il est intéressant de mettre en parallèle les déclarations de Lomonossov sur la langue et l'introduction à son *Histoire de la Russie Ancienne* ou encore son *Eloge de Pierre-le-Grand*. Un mot revient constamment : la grandeur, toujours associée à l'espace. La langue russe,

<sup>12</sup> Al. Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1976 [1<sup>e</sup> éd. : 1929].

comme l'Empire russe, est vaste, multiple, ancienne, puissante. Elle assure l'unité par delà la diversité des lieux. Lomonossov n'a pas intitulé sa grammaire *Rousskaïa grammatika*, mais justement, reprenant le néologisme qui apparaît avec Pierre I<sup>er</sup>, *Rossijskaïa grammatika*, ce que les contemporains traduisaient *Grammaire russe*. Or *rossiïski* est l'épithète qui s'applique à l'empire et à l'empereur. C'est une notion fédératrice, impériale. Cette nuance s'est pérennisée, puisque, de nos jours, le mot *rossiïskii* indique l'appartenance à la Fédération de Russie, indépendamment de la nationalité («rousskiï»). Il est clair que c'est chez ces «poètes linguistes», et plus particulièrement sous la plume de Lomonossov que s'origine la célébration de la «grande langue russe» jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, célébration qu'a explorée et analysée Patrick Sériot.

### *Quelle norme?*

L'identité de la langue russe se retrouvait avec acuité dans la définition de la norme, en raison de la distinction malaisée entre le russe et le slavon. Dans son *Dialogue sur l'orthographe* (1748), Trediakovski fait converser un Russe et un étranger. Or le passage qu'il consacre à l'usage est à sa manière une réponse à Vaugelas :

Quel usage, Monsieur? Je sais bien que tous, savants et ignorants, ne cessent de parler de l'usage; mais quant à savoir en quoi il consiste et dans quelle mesure son empire sur la langue doit être tenu pour légitime, cela, personne ne le définit. Si l'on se contente de parler du seul usage, alors l'usage des crépriers doit être tenu pour important.

En fait, Trediakovski réserve aux savants et aux «citadins habiles» la définition de l'usage, et la refuse aux «laboureurs», aux «ignorants grossiers» et à la «populace informe et sans jugement».

C'est une autre solution que propose Lomonossov, qui, dans le sillage de Bernard Lamy (*La Rhétorique ou l'art de parler*, 1675), distingue classiquement les trois registres qu'il appelle «humble», «moyen» et «élevé», en affectant à chaque style un dosage approprié de mots slavons et de mots russes, dans un système littéraire rigide, dans lequel chaque genre ressortit à un seul style. Telle est la doctrine lomonossovienne des «trois styles», définie dans sa *Préface sur l'utilité des livres ecclésiastiques dans la langue russe* (1758).

<sup>13</sup> Cf. V.V. Vinogradov, *Veličie i mošč' russkogo jazyka* [La grandeur et la puissance de la langue russe] (1944) et *Velikij russkij jazyk* [La Grande langue russe] (1946).

### *Face à l'Est: le défi sibérien*

La rupture pétriniennne est habituellement aperçue depuis cette abscisse zéro que serait l'Europe occidentale. Or le XVIII<sup>e</sup> siècle a été pour la Russie le temps d'une *autre* conquête et d'une *autre* expérience de l'écart. Conquise militairement au XVII<sup>e</sup> siècle, la Sibérie est découverte scientifiquement un siècle plus tard. Là encore, les initiateurs sont les Allemands, qui ont apporté leur expérience du voyage exploratoire, des notes scientifiques et de la collecte d'objets d'intérêt ethnographique. Au départ, Leibniz exhorte les savants allemands à « débarbariser ce vaste empire ». Les savants qui se lancent dès le début du siècle dans la description de la Sibérie éprouvent l'ivresse adamique de nommer les choses pour la première fois. Il s'y ajoutait le vertige de la délimitation: l'Asie était-elle rattachée à l'Amérique? Où l'Europe s'arrêtait-elle? Et, surtout, où la Russie s'arrêtait-elle? Avec l'inventorisation *en extension* de l'univers sibérien, la Russie dit adieu au monde de l'infini et du non dénombré, pour entrer dans le dénombré, le fini, le repérable. C'est l'une des définitions possibles de la Modernité.

L'une des retombées de l'appropriation scientifique de la Sibérie fut le questionnement de la russité. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le critère de l'identité russe était simple: il recouvrait l'adhésion à la foi orthodoxe. Avec la description des ethnies sibériennes, l'on voit apparaître d'autres critères. Yuri Slezkine<sup>14</sup>, qui s'est intéressé à la découverte de la diversité ethnique des peuples sibériens, a relevé qu'en 1733, les instructions ethnographiques que reçut Gerhard Friedrich Müller (Miller) contenaient une liste de 11 traits distinctifs. Les instructions que lui-même rédige pour l'expédition de Johann Eberhard Fischer quelques années plus tard en contiennent... 923. La tâche consistait à réaliser dans le domaine de la description des peuples ce que Linné avait fait en botanique. Où étaient les pistils et les étamines qui permettraient de bâtir la classification générale des populations? Parmi les traits retenus, on trouve l'autonyme (le nom qu'un peuple se donne à lui-même), le territoire occupé, la foi, la nourriture, le mode de vie (sédentaire ou nomade, agricole ou pastoral, pédestre ou monté), les qualités spirituelles (*Gemüths-Beschaffenheit*), etc. La diversité ethnique fait passer les ethnographes de l'Académie des sciences dans un monde privé de centre, un monde divers, pluriel.

### *Les langues*

Au centre de ces recherches sur les similitudes et les différences, au cœur des tentatives des traceurs de limites, il y a les langues. Leibniz assure ses correspon-

<sup>14</sup> Yu. Slezkine, « Naturalists Versus the Nation: Eighteenth-Century Russian Scholars Confront Ethnic Diversity », *Representations*, 47, 1994, p. 170-195.

dants que le langage «est le meilleur moyen de découvrir les liens entre les nations». Il insiste pour obtenir la traduction de l'Oraison dominicale (le *Notre Père*) dans toutes les langues de l'empire russe. L'idée que la nature «ne fait pas de sauts» le conduit à rechercher des apparentements et lui suggère que «tous les peuples, depuis les Lapons jusqu'aux Tatares, qui vivent au-delà de la Caspienne, sont apparentés, et que les Finnois, les Estoniens, les Livoniens, les Permes, les Samoyèdes et même les Hongrois appartiennent à la même catégorie». Leibniz a la préscience de la famille finno-ougrienne.

Son rôle auprès de Pierre I<sup>er</sup> est essentiel, comme le montre le livre de Guérié, publié en 1871. A sa première rencontre avec le souverain, en 1698, à Hanovre, il lui fait promettre de lui fournir des informations sur les langues parlées dans son empire, mû par l'idée courante selon laquelle l'étymologie permettrait de reconstruire l'histoire de l'humanité. Sa correspondance avec l'orientaliste Job Ludolf, en 1692, est éclairante à ce sujet. En 1708, lors de sa deuxième entrevue avec Pierre, Leibniz lui rappelle que celui-ci est investi d'une mission quasi divine: «Il semble que Dieu ait décidé que la science fasse le tour du monde et pénètre maintenant jusqu'en Scythie, qu'il ait désigné Votre Majesté pour être son instrument à cet effet, alors qu'Elle est en état de tirer de l'Europe d'une part, et de la Chine de l'autre, ce qu'il y a de meilleur». C'est bien à *un décentrement du monde* qu'appelle Leibniz et c'est la Russie qu'il impatronise dans ce rôle de «décentreur».

Les linguistes, ethnographes, explorateurs et historiens travaillant en Russie se mettent au travail: l'orientaliste Gotlib Bayer; les historiens Tatichtchev et Schlözer; Gerhard Friedrich Müller (Miller); les explorateurs de la Sibérie Messerschmidt, le Suédois Philip Tabbert von Strahlenberg qui, dès 1730, étudie les langues altaïques, Johann Eberhard Fischer, Hartwich Bacmeister, Simon-Peter Pallas. A la fin du siècle, les familles finno-ougriennes et turkes sont caractérisées, et la Bible est traduite en tatar. Mais la grande leçon qui résulte de ce choc avec la diversité linguistique est le *désaccouplement* de catégories qui, jusque-là, étaient liées dans les représentations: nation, langue, territoire, religion, coutumes, mode de vie. La langue elle-même est un critère insuffisant, car les langues se réunissent dans des groupes, comme le montrent les premiers pas du comparativisme.

L'événement scientifique de la fin du siècle est le *Dictionnaire comparatif de toutes les langues* dirigé par le savant berlinois Peter-Simon Pallas pour le compte de Catherine II, qui réalise l'un des projets de Leibniz et, plus immédiatement, la proposition de Court de Gébelin dans le *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (Paris, 1773-1781). La base du dictionnaire était formée par les travaux de Bacmeister qui, en 1773, puis en 1784, s'était adressé aux savants de

tous les pays pour obtenir des échantillons de toutes les langues possibles (*Idea et desideria de colligendis linguarum speciminibus*, SPb., 1773). Pallas prend la suite de Bacmeister et reçoit le concours du savant et libraire berlinois Nicolai qui rédige pour l'impératrice un *Tableau général de toutes les langues du monde* (1785), dont Adelung traduisit la préface en allemand en 1815. Pallas mit à contribution tous les savants dont il pouvait disposer, mais aussi les ambassadeurs russes. Washington lui-même prêta son concours au projet impérial. La première édition paraît à Saint-Petersbourg en 1787: c'est le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa, Augustissima cura collecta*, qui comprenait 250 vocables traduits en 200 langues d'Europe et d'Asie. Une édition en quatre volumes, refondue et enrichie par Jankiewitch de Miriewo, qui portait à 272 le nombre de langues, dont 30 africaines et 23 américaines, est publiée en 1790-1791. Ce qui est décrit dans ce dictionnaire est le signifiant phonique d'un mot, dont on donne le sens en russe et dans les langues les plus diverses. Les auteurs ont donc mis au point une notation phonétique, avec introduction de plusieurs signes diacritiques. Ainsi, à la page 6, on apprend ce que le mot «A» signifie dans seize langues, dont l'hébreu, l'irlandais, le «créole de Surinam», le «copte d'Egypte», le lezgin, le tchouktche, etc.

Parmi les luxueux volumes publiés, seuls quarante furent réservés aux bibliothèques et librairies de Russie. Les autres furent distribués à l'étranger et offerts aux académies européennes. L'entreprise visait à l'évidence la promotion de la science russe. Elle précédait celle du jésuite espagnol Lorenzo Hervás, dont le catalogue paraît à Madrid en six volumes au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle annonce les traductions du *Notre Père* en plus de 500 langues, contenues dans le *Mithridate* de Johann Christoph Adelung, dont le premier volume paraît en 1806 et dont la publication sera conduite à bonne fin par Johann Severin Vater.

Le dictionnaire comparatif de Pallas-Catherine II caractérise la visée quantitative, encyclopédiste des premiers pas du comparativisme. Faute d'armature théorique, grevé d'erreurs, l'ouvrage n'eut guère d'impact en Europe. Après même que Bopp eut fait paraître son étude sur la conjugaison du sanskrit (Francfort, 1816), cet ouvrage alimentera longtemps en Russie des recherches fantaisistes sur l'origine des langues et fournira sa matière à Alexandre Chichkov, président de l'Assemblée russe, qui y puisera ses arguments en faveur de l'origine onomatopéique du langage (cf. son étude «Sur l'origine, l'unité et la diversité des langues», de 1817, prolongée en 1822). Le Dictionnaire de Catherine II est toujours présenté ici comme la référence scientifique essentielle, et Friedrich Adelung, en 1815, dans son *Catherinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachkunde*, lui réserve toujours une place dominante. Pouvait-il d'ailleurs faire autrement ?

### Conclusion

Le XVIII<sup>e</sup> siècle russe se caractérise par une crise d'identité aux multiples questionnements : qu'est-ce que le russe par rapport au slavon ? Qu'est-ce que la Russie par rapport à l'Europe ? Qu'est-ce que le russe par rapport aux langues européennes ? Et, face à la conquête de la Sibérie, qu'est-ce qu'une langue ? Où s'arrêtent les familles de langues ?

On voit se former, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de traits qui caractériseront la linguistique russe ultérieure :

- la célébration de la grande langue russe ;
- l'idée que la langue russe est synthétique et rassemble les qualités des autres grandes langues de culture ; cette idée sera reprise par les slavophiles du XIX<sup>e</sup> siècle (Konstantin Aksakov) et préfigure l'idée romantique des philosophes selon laquelle la mission de la Russie est la synthèse des cultures ;
- la découverte de la diversité des langues conduit les Russes à une recherche hardie des similitudes entre langues. En un siècle, les savants russes ont appris à penser la diversité. Il ne paraît pas abusif de dire que la Russie était bien le pays dans lequel devaient apparaître des théories telles que l'« union des langues » (Troubetzkoy, 1923) ou la théorie « nostratique ». Certes, le théoricien du nostratisme est Holger Pedersen. Mais c'est à Saint-Petersbourg que ce Danois a reçu sa formation et c'est un Russe, V.M. Illitch-Svitytch, qui a consacré sa vie à tenter de valider son hypothèse.

Dans ces premiers pas de la linguistique russe, bien des choses nous paraissent familières. Pourtant, pour reprendre l'excellente formule de Patrick Sériot, cette « familiarité » est en même temps « étrange ». Ainsi, le slavon semble occuper la place du latin chez nous. Cependant, la lutte contre le slavon n'est en rien comparable à l'éviction du latin dans notre tradition grammaticale. Comment expliquer, de même, la fidélité des Russes pour des recherches abandonnées en Occident ? La *Grammaire de Port-Royal* est traduite pour la première fois en... 1810. Le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* du Président de Brosses (1765) est traduit en russe en... 1822. Les historiens de la linguistique, tel Boulitch, se lamentent devant un tel retard et confessent leur perplexité. Ne conviendrait-il pas de poser la question autrement, en se demandant si ce retard n'a pas des causes plus profondes, s'il s'agit effectivement de « retard » ou bien plutôt de *lignes d'intérêts* qui traverseraient, avec une remarquable permanence, l'ensemble du discours russe sur la langue ?

Adresse de l'auteur :  
6, rue des Erables  
F-86000 Poitiers





Jürgen Trabant

MITHRIDATES :  
DE GESNER JUSQU' À ADELUNG ET VATER

On sait bien que la linguistique moderne est née en Suisse, à Genève. Il est peut-être moins connu que la linguistique tout court a ses racines en Suisse. Cependant, quand on regarde un peu plus loin dans l'histoire, on trouve la figure de Conrad Gesner dont le célèbre *Mithridates. De differentiis linguarum*, paru à Zurich en 1555, est sans aucun doute un des documents les plus importants de la naissance de la linguistique en Europe. Et la biographie de Gesner nous renvoie même à la région du Lac Léman: Gesner fut professeur de grec à Lausanne entre 1537 et 1540. Un biographe nous raconte que Gesner nageait souvent dans le Lac Léman, bien sûr pas pour faire des recherches linguistiques, mais pour cueillir des plantes aquatiques, « daß er weit im Genfersee herumschwamm, um Wasserpflanzen zu erreichen » (Escher 1857: 346). Un autre chercheur cependant voit bien une connexion entre ces intérêts botaniques et ses intérêts linguistiques: la collection de noms de plantes et d'animaux aurait animé l'intérêt pour les parentés entre les langues (Peters 1974: 16). Quoiqu'il en soit: On doit avouer que le résultat de son séjour à Lausanne n'est pas un livre sur le langage, mais sur un autre sujet important: *De lacte et operibus lactariis* (1541). Je suis persuadé que le livre sur le lait nourrit en quelque sorte le livre sur les langues qui nous intéresse plus particulièrement ici.

1. *Mithridates 1555 et 1809*

1.1. Gesner commence le passage sur l'anglais de la manière suivante :

De anglica lingua.

Oratio Dominica Anglice conscripta.

Our father whiche arte in heaven, halowed be thy name. Thy kyngdome come. Thy wyll be done in earthe, as it is in heaven. Geve us thys day our dagly bread. And forgeve us our trespasses, as we forgeve our trespassers. And leade us not in to temptacion. But delyver us from evyll. Amen. (Gesner 1555: 106)

Il donne donc un texte, le texte connu par tous les Chrétiens, le Pater, pour que le lecteur ait une première et immédiate impression de la langue en question. Le *Mithridates* de Gesner n'est pas le premier livre à utiliser ce procédé, mais c'est certainement le plus connu<sup>1</sup>. Après le Notre-Père, Gesner ajoute un petit commentaire. Il dit que tous les mots du Pater anglais sont germaniques : « sunt autem vocabula Germanica vel Saxonica omnia », ou quelque peu déformés ou inaltérés : « sed aliquo modo detorta, vel immutata. » Comme mots saxons déformés, il cite les mots *arte* et *be*, *but* et *heaven*. Puis il remarque qu'il y a des mots français : « gallica vocabula: trespasses et delyver. » Et il finit par dire que dans les temps anciens il y avait moins de mots français ou latins, mais que maintenant – par snobisme – on les mêle à la conversation. Deux cents ou trois cents ans plus tôt, les livres auraient été complètement écrits en saxon. Gesner semble ignorer la raison historique de ce fait, la conquête normande<sup>2</sup>. Comme autorité qui confirme le mélange germano-roman il cite Sebastian Münster qui avait dit : « Anglica lingua mixta est ex multis linguis praesertim Germanica et Gallica. Olim mere fuit Germanica. » Et ce passé purement germanique est confirmé par le Vénérable Bède.

Le livre de Gesner *Mithridates* – nommé ainsi d'après le roi du Pont qui aurait parlé vingt-deux langues (et qui était le dernier ennemi sérieux de Rome) – est le point de départ – peut-être pas le seul, mais de toute façon le plus connu – de l'entreprise moderne de la description des langues du monde, donc de la linguistique. Gesner connaît son Saint-Augustin, il sait donc que, après Babel, il y a soixante-

<sup>1</sup> Le second *Mithridates* donne une liste très intéressante de tous les « paternostristes » (Vaterunser-Polyglotten) de 1427 jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle: Adelung/Vater 1806-17 I: 643-676.

<sup>2</sup> Cf. aussi ce qu'il dit de l'anglais dans l'introduction : « Anglica omnium maxime mixta hodie corruptaque videtur. Primum enim vetus Britannica lingua imperio Saxonum partim abolita, partim corrupta est: deinde Gallica etiam vocabula plurima assumpsit, sive propter multitudinem mercatorum ex Gallia vicina, vel aliorum hominum ex eadem profectorum ut inhiberent » (Gesner 1555: 3r).

douze langues dans le monde<sup>3</sup>, et il note ce qu'il en sait. Gesner est un grand compilateur, auteur de la première bibliographie littéraire (*Bibliotheca universalis*), quelqu'un qui, dans des domaines différents, rassemble le savoir de son temps, le savoir de l'Europe érudite, pour cette Europe avide de nourritures savantes. En ce qui concerne les langues, ce savoir collectionné dans le *Mithridates* est plutôt petit. Gesner mentionne à peu près cent quarante langues ou noms de peuples – les langues modernes sont mélangées aux langues anciennes – c'est déjà le double de ce qu'avait dit Saint-Augustin. Mais, vu d'aujourd'hui, il n'en sait pas grand-chose : Quelquefois Gesner donne un texte, le Pater noster (j'ai compté vingt-six Pater) ou une autre prière, quelquefois il a une petite liste de mots, mais pour la plus grande partie il n'a que le nom de la langue et une brève indication géographique.

Et que dit Gesner de ces langues dont il sait quelque chose, comme l'anglais ? 1° S'il a un Pater, il fait des remarques *lexicales*, plus exactement des remarques sur l'*origine* des mots. 2° Il n'y a *pas de remarques grammaticales*, même là où on s'attendrait à en trouver. Par exemple : Gesner cite l'Ave et le Notre-Père en hongrois, une langue qui est structurellement très différente du latin ou de l'allemand, mais il ne dit pas un mot sur la grammaire de cette langue. 3° Mais il y a des remarques sur l'histoire de la migration des Hongrois : l'origine du *peuple* qui parle une langue est donc plutôt visée que la langue elle-même. 4° La *perspective* de sa présentation est celle d'un locuteur de langue *allemande*. Ainsi p.ex. il ne fait aucun effort pour expliquer lesquels des mots dans le Pater anglais cité sont des mots germaniques.

Les langues sont donc considérées comme des *vocabulaires*, les « *differentiae linguarum* » du titre du *Mithridates* sont des différences lexicales, plus exactement des différences de *signifiants*, des différences superficielles. Et les langues servent de preuves et d'indicateurs pour un *savoir historique* : l'origine des peuples.

Le *Mithridates* n'est bien sûr qu'un début. Mais on doit tout de même s'étonner 1° du *manque de profondeur* du savoir linguistique et 2° de la *pauvreté* de ce savoir linguistique de l'Europe au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle : Les archives linguistiques de l'Europe sont mal fournies. Et elles ne sont pas bien ordonnées. Gesner introduit l'ordre *alphabétique* pour donner un peu d'ordre à ce chaos. La presse d'imprimerie pour laquelle Gesner travaille, favorise l'ordre alphabétique. Mais si nous appliquons un ordre géographique au matériel rassemblé par Gesner, on voit que des rayons entiers sont vides : Seules les langues européennes et les langues asiatiques et africaines de la Méditerranée sont connues et documentées. L'Europe ne sait pas encore grand-chose sur le globe. Son monde est encore dans une large mesure celui

<sup>3</sup> Sur la tradition des soixante-douze langues cf. l'étude classique de Borst 1957-63, sur saint Augustin en particulier vol. II : 399 sq.

de l'Antiquité. Le Nouveau Monde est mentionné, mais il est encore complètement inconnu en 1555: Gesner raconte que Christophe Colomb a ramené quelques hommes d'Hispaniola et qu'on a écrit quelques-uns de leurs mots. Mais c'est tout. De l'intérieur de l'Afrique on ne sait rien, l'Asie ne va pas très loin: une «lingua indica» est mentionnée.

1.2. Deux cent cinquante-quatre ans plus tard, dans le livre qui délibérément reprend le titre de Gesner, dans le *Mithridates* d'Adelung et Vater, la situation a beaucoup changé: Dans le deuxième volume du nouveau *Mithridates* (1809) nous n'avons pas seulement un seul Pater noster anglais, mais il y a seize versions anglaises de l'oraison dominicale, de 875 jusqu'aux temps modernes et dans des dialectes différents<sup>4</sup>. Adelung et Vater connaissent très bien l'histoire de la langue anglaise, des Anglo-Saxons via les Danois et les Normands, et les raisons historiques du mélange de français et de germanique. Ils connaissent des variantes diatopiques de l'anglais. Ils font – chose vraiment nouvelle – des remarques pertinentes sur la structure grammaticale de l'anglais. La bibliographie est énormément augmentée: Gesner ne cite que deux livres (Sebastian Münster et le Vénérable Bède), chez Adelung et Vater nous avons une bibliographie de cinquante livres sur l'anglais. Si nous regardons l'ensemble de l'information, les dimensions quantitatives des deux archives, nous constatons une multiplication par vingt: le *Mithridates* de Gesner est un petit livre de 150 pages, les cinq volumes d'Adelung et Vater ont plus de 3000 pages. Les archives linguistiques de l'Europe se sont donc bien remplies. Et, finalement, Adelung et Vater ne se contentent plus du principe contingent d'ordre, de l'alphabet. Ils introduisent l'ordre géographique dans un globe qui s'est énormément étendu, et ils répartissent leur savoir linguistique de la manière suivante:

1. Asie
2. Europe
- 3.1. Afrique
- 3.2. Amérique du Sud
- 3.3. Amérique Centrale et du Nord  
(la 3e partie est en deux volumes)
4. corrigenda et addenda.

Mais, même si les archives linguistiques de l'Europe sont incomparablement mieux fournies et mieux rangées au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elles sont, comme nous le savons aujourd'hui, loin d'être complètes. Et même si les descriptions des

<sup>4</sup> Cf. Adelung/Vater 1806-17 II: 331-338.

langues individuelles sont beaucoup plus détaillées dans le nouveau *Mithridates*, elles seront considérées insatisfaisantes, elles seront critiquées comme des portraits mal réussis, comme des caricatures plutôt que des images fidèles. Le *Mithridates* d'Adelung et Vater, certainement une grande entreprise scientifique, sera considéré, dès sa parution, plus comme un cabinet de curiosités qu'une collection scientifique, comme appartenant à un monde scientifique passé au début de ce siècle qui se veut scientifique.

## 2. *Catholicisme linguistique*

Quoiqu'il en soit, nous constatons une énorme augmentation des connaissances linguistiques dans les 250 ans qui séparent les deux *Mithridates*. Pour comprendre comment cette croissance du savoir linguistique s'est produite, nous devons d'abord nous demander quelles sont les raisons de la pauvreté de ce savoir jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Car c'est quand même une chose étonnante que l'Europe, avant le XVI<sup>e</sup> siècle, sût si peu sur les langues, sur les langues de l'Europe (sauf le latin) à peine plus que sur les langues du reste du monde. Ceci est étonnant face au fait que le multilinguisme était une expérience européenne quotidienne et d'autant plus que, pour faire des recherches linguistiques, on n'a pas besoin d'appareils compliqués comme des télescopes, des microscopes, des stéthoscopes, si importants pour la recherche scientifique. La raison en est ce que j'appelle ici le catholicisme linguistique.

Déjà les Grecs ne s'intéressaient pas aux langues de leurs voisins (qu'ils considéraient à peine comme des humains, plutôt comme des êtres qui produisent des sons animaux : *brbr*, et qu'ils appelaient donc *barbaroi*), ils ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes. Les Romains non plus n'avaient aucun sens pour les langues des peuples de leur immense Empire, et le Moyen Age était comme sourd aux différentes voix de l'Europe et quasi monolingual, c'est à dire latin. Il n'y avait pratiquement pas de descriptions de langues en dehors de la grammaire latine. Je n'ignore pas qu'il y a des essais de grammaire d'autres langues, pour des fins pratiques, avant le XVI<sup>e</sup> siècle, comme le *Donatz proensals*. Mais les débuts des descriptions des langues vernaculaires coïncident plutôt avec cette naissance d'une curiosité pour les langues du monde, telle qu'on la trouve dans le *Mithridates*. Ceci est pourtant curieux et digne de quelque réflexion.

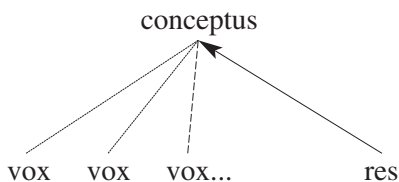
L'Europe était convaincue que les langues sont profondément identiques et que les différences linguistiques sont seulement des différences superficielles, des différences de sons, de signifiants, et que, par conséquent, ces différences n'ont aucun intérêt, sont des différences extérieures, purement matérielles et donc négligeables. Elle perçoit la diversité linguistique seulement comme une « *Verschiedenheit von*

Schällen» comme dira Humboldt. Ceci est toujours la conviction naïve des gens qui ont peu d'expérience de l'altérité linguistique. Des gens qui croient par exemple que traduire ne serait que l'échange de signifiants. Mais pas seulement chez des gens naïfs, mais en linguistique même, à l'heure actuelle, cette conviction regagne du terrain: les prophètes de la Grammaire Universelle exaltent l'identité universelle des langues et regardent les différences comme des variations purement superficielles. La vieille conception redevient conviction moderne, agressivement propagée. Elle a de profondes racines dans notre culture et peut se référer aux autorités les plus augustes.

Car le Philosophe lui-même – Philosophus – a enseigné à toute l'Europe que la pensée est la même chez tous les humains et que les langues ne sont que des sons différents par lesquels les humains communiquent ces pensées universelles: Le célèbre passage de *De interpretatione* dit à peu près ceci:

Ce qui est dans la voix est symbole des affections de l'âme, et ce que l'on écrit est symbole de ce qui est dans la voix. Et comme les humains n'ont pas tous les mêmes lettres, ils n'ont pas non plus les mêmes sons [phonai]. Mais les affections de l'âme [pathemata tes psyches], dont ces sons sont des signes [semeia], sont les mêmes pour tous, comme sont les mêmes les objets [pragmata] dont ces affections sont des images [homoiomata]. (*De int.* 16a)

Le triangle sémiotique entre le monde, la pensée et les langues qui résulte de ce passage se présente schématiquement de la manière suivante (dans sa version européenne générale et latinisée):



La pensée – ou comme on le dit dans le jargon moderne: la *cognition* –, la relation entre *res* et *conceptus*, est pré- ou extra-linguistique et la même chez tout le monde. Le langage, de l'autre côté, n'est qu'un instrument phonétique (*vox*) pour la *communication* de cette pensée. Et cet instrument phonétique a des formes différentes. Les différents sons sont liés *kata syntheken* avec la pensée universelle. *kata syntheken*, qui veut dire «selon la tradition historique», fut traduit en latin par *secundum placitum*, *secundum arbitrium*. Voici la source de l'arbitraire du signe, pourtant transformé d'une manière radicale au bord du lac Léman.

Voici le modèle standard européen de la relation entre langage et pensée. Ce modèle est – évidemment – un obstacle sérieux à penser la diversité des langues. Pourquoi s'occuper des langues si elles ne sont que des moyens secondaires pour la chose importante qui est derrière, pour la pensée universelle ? Pourquoi s'occuper des langues si elles ne sont que des signes matériellement différents pour la même chose ? Pourquoi cette richesse superflue de sons différents ? Ne serait-il pas beaucoup mieux d'abolir ces obstacles à la communication de la pensée universelle ?

Cette conception grecque de l'unité universelle de la pensée derrière la diversité superficielle des langues est confirmée par l'autre tradition de l'Ouest, par la narration biblique. Avant Babel, il y avait une seule langue, la langue adamique. Derrière toutes les langues, il y a donc une seule langue originaire, et les soixante-douze langues différentes sont le résultat d'une punition divine. La langue du Paradis est bonne, la diversité linguistique le résultat d'une deuxième chute. Le mythe de Babel instaure un mépris de la diversité linguistique et une nostalgie de la langue unique. Le résultat de l'union de la pensée grecque et de la pensée biblique en matière de langage est l'exaltation de l'unité et le dédain de la diversité.

L'Antiquité et le Moyen Âge sont donc carrément universalistes, catholiques. Les différences des langues ne sont pas perçues, il y a comme une cécité pour les langues. Et il y a aussi – il ne faut pas l'oublier – un profond mépris pour ceux qui ne parlent pas la langue de la culture dominante, pour les *barbaroi*. Comment donc naît, après des siècles de cécité – ou mieux : surdité – linguistique l'intérêt pour les langues ? Il y a bien sûr toute une gamme de causes, peu d'événements révolutionnaires ont en effet une seule cause. Mais je vais en relever deux principales.

### 3. *L'Amérique et le protestantisme linguistique*

3.1. Le renouveau du savoir au XVI<sup>e</sup> siècle en général et la révolution des media de communication, l'imprimerie et la diffusion du savoir devenue possible grâce à elle, sont certainement aussi à la base de la naissance de la curiosité linguistique. Le *Mithridates* de Gesner – l'œuvre de Gesner toute entière – est visiblement lié à l'entreprise de son imprimeur, le célèbre Froschauer de Zurich. Mais dans l'ensemble de la révolution culturelle de ce siècle, deux causes me semblent particulièrement décisives pour la naissance et surtout pour l'approfondissement de la curiosité linguistique.

La première est la rencontre de l'Europe avec la véritable altérité, la rencontre avec l'Amérique. Chez Gesner elle est encore un épisode marginal, mais elle s'annonce et elle deviendra de plus en plus importante. L'Europe fait l'expérience d'un

monde autre, d'un *orbis novus*, elle se rend compte du fait qu'il y a des êtres humains qui sont profondément différents des Européens. Et la différence des langues, comme partie de cette différence radicale, est une différence qui s'avère de plus en plus profonde, voire une différence de pensée.

La seconde cause de la genèse de l'intérêt linguistique est la perte de la langue adamique et universelle, la perte de cette langue du Paradis qui a pratiquement prévalu pendant le Moyen Age, la perte du latin. Les Européens écrivent de plus en plus de livres dans leurs langues nationales, laissant le latin derrière eux comme langue de la Vieille Culture et de la Vieille Eglise. Gesner écrit encore en latin, mais un quart de son *Mithridates*, trente-six pages, est dédié à sa langue maternelle: «de lingua germanica», qu'il commence à utiliser aussi par écrit. C'est ce que j'appelle le protestantisme linguistique<sup>5</sup>.

3.2. Cette perturbation de vieilles certitudes universalistes, catholiques, crée donc une curiosité mais aussi, en même temps, une irritation en face des diversités linguistiques, surtout de la part des philosophes: Bacon découvre les *idola fori*, c'est-à-dire qu'il se rend compte du fait que dans les mots des langues vernaculaires il y a ce que les Lumières appelleront des «préjugés». Ces préjugés dans les mots sont les regards particuliers sur le monde, sédimentés dans les significations des mots des langues dites naturelles. En tant que vrai philosophe et scientifique, Bacon y voit un obstacle à la recherche de la vérité. Mais ce qu'il découvre avec cette critique des langues c'est le fait que les langues elles-mêmes se mêlent à la pensée. Il découvre le fait que les langues individuelles ont des sémantiques individuelles, que la pensée n'est pas si universelle que le Philosophus ne pensait, mais qu'elle est déjà influencée – teintée – par les langues. Ceci est quelque chose qui gêne le philosophe, une obscurité dont la philosophie et toute la tradition analytique veulent se libérer. Mais la lutte de la philosophie contre les «préjugés» linguistiques est aussi le début de la recherche linguistique.

Après ces intuitions de Bacon, c'est surtout Locke qui précise les différences profondes, sémantiques, entre les langues, et ce n'est pas un hasard si, dans ce contexte, il se réfère aux langues américaines. Lui aussi, en bon philosophe, veut se libérer des sémantiques particulières qu'il appelle «a mist before our eyes», une brume devant nos yeux. Et Condillac aussi, qui a cependant déjà plus de sympathie pour ce qu'il appelle le «génie des langues», l'individualité sémantique des langues, finit par faire des propositions sur la manière comment on peut se libérer des soi-disant préjugés sédimentés dans les langues. La pensée philosophique

---

<sup>5</sup> Les événements symboliques de ce mouvement sont, bien sûr, la traduction de la Bible par Luther et la traduction en français de l'*Institution* de Calvin en 1541.



hérite donc d'une certaine manière de l'universalisme de la vieille Europe (la philosophie des Lumières étant la véritable Eglise Nouvelle).

3.3. Mais aussi chez les « linguistes », si on peut les appeler ainsi, la sensibilité et la curiosité pour les particularités linguistiques, le protestantisme linguistique, crée d'abord une espèce de Contre-Réforme. Comme si la diversité des langues leur faisait peur, beaucoup d'érudits qui s'occupent des langues se hâtent d'accroître leur uniformité : Il y a deux mouvements linguistiques universalistes au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : l'*harmonia linguarum* et la *grammaire philosophique ou générale*. L'*harmonia linguarum* cherchait le mot original derrière les différents mots des langues différentes, c'était donc un projet universaliste – édénique – dans le domaine du vocabulaire<sup>6</sup>. Un peu plus tard, pendant le siècle philosophique, le projet – plus intelligent – de la grammaire générale recherche « tout ce qui est commun aux langues », comme l'explique le titre de la Grammaire de Port-Royal (1660). La grammaire philosophique est, comme l'*harmonia linguarum*, une réaction catastrophiste face au danger de la perte de l'unité de l'Esprit Humain, une tentative de sauver sa catholicité.

3.4. Mais il y a aussi une autre réaction à l'expérience de la diversité sémantique et donc cognitive des langues : la réaction jubilatoire. Car on peut aussi célébrer la diversité linguistique, une attitude que l'on pourrait appeler le chemin protestant face aux « idola fori », face au « mist before our eyes ». Je fais allusion à Leibniz qui – aux lamentations de Locke – oppose sa joie de la diversité. Ce que Locke déplore être « une brume devant nos yeux », un obstacle à voir la vérité universelle, est considéré par Leibniz comme une richesse cognitive. Dans le passage suivant des *Nouveaux essais* Théophile-Leibniz exalte les langues non pas seulement comme des monuments historiques mais aussi comme des trésors philosophiques :

On enregistrera avec le temps et mettra en dictionnaires et en grammaires toutes les langues de l'univers, et on les comparera entre elles ; ce qui aura des usages très grands tant pour la connaissance des choses, puisque les noms souvent répondent à leurs propriétés [...] que pour la connaissance de notre esprit et de la merveilleuse variété de ses opérations. (Leibniz, *NE*, III, ix)

Nous devons mettre en dictionnaires et grammaires toutes les langues de l'univers et les comparer « pour la connaissance de notre esprit et la merveilleuse variété de ses opérations ». Ce passage n'est rien moins que le certificat de naissance de la linguistique comme une science descriptive autonome. « La connaissance de notre

<sup>6</sup> Cf. Klein 1992 : 297sq.

esprit et de la merveilleuse variété de ses opérations» voici la plus profonde – et à mon avis la seule – fin de la recherche linguistique. L'Europe avait quand même eu besoin de cent cinquante ou deux cents ans de réflexion linguistique – avec Leibniz nous somme en 1704 ou 1765 – pour donner un sens profond aux tentatives du *Mithridates* de Gesner.

Mais il ne faut pas taire que cette profonde légitimation de la linguistique n'est tout de même pas la seule raison de la recherche linguistique pour Leibniz. Leibniz ne quitte pas encore la tradition du *Mithridates* gesnerien : car il ajoute au passage cité : « Sans parler des origines des peuples qu'on connaîtra par le moyen des étymologies solides que la comparaison des langues fournira le mieux. » Chez Leibniz, la recherche linguistique reste encore une science hétéronome, une science ancillaire de l'histoire. C'est cette fin que Leibniz lui-même accentue dans le seul article linguistique publié de son vivant : La « *Brevis designatio meditationum de originibus gentium ductis potissimum ex indicio linguarum* » (1710). Les langues comme *indices de l'histoire*, voilà l'autre branche, plus traditionnelle, du projet linguistique de Leibniz.

#### 4. Vers la recherche de la merveilleuse variété

De toute façon, l'enthousiasme leibnizien pour les études linguistiques – « mettre en dictionnaires et grammaires toutes les langues de l'univers » – avait un grand succès en Europe. À côté du catholicisme des grammaires générales, la recherche de la diversité linguistique de l'humanité se poursuit. Des érudits comme de Brosses et Court de Gébelin suivent Leibniz, et l'impératrice de Russie, Catherine II, une princesse allemande et elle-même membre de l'Académie de Berlin fondée par Leibniz, initie l'enregistrement des langues de son vaste empire<sup>7</sup>. Le plus célèbre résultat de ces activités sont les *Vocabularia comparativa* de Pallas. Adelung dépend de cette entreprise russe même s'il la considère insuffisante et veut la compléter et l'améliorer. Et finalement Hervás, le jésuite espagnol, collectionne à Rome, dans un esprit bien leibnizien, les grammaires et les vocabulaires des langues amérindiennes, constituant ainsi les archives les plus riches des langues du Nouveau Monde. Adelung et Vater utilisent ces archives et ils recourent aussi aux matériaux linguistiques ramenés du Nouveau Continent par Alexander von Humboldt et complétés par son frère Wilhelm qui selon toute probabilité disposait, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des archives linguistiques les plus riches en Europe.

4.1. Pour comprendre le chemin de la recherche linguistique européenne après Leibniz, on doit pourtant dire que la motivation principale du projet linguistique

<sup>7</sup> Cf. la contribution de Breuillard dans ce volume.

russo-germanique ne fut pas tellement ce que j'appelle la véritable fin de la linguistique, c'est-à-dire la description de la merveilleuse variété de l'esprit humain. C'était plutôt la seconde fin, le vieux but historique du *Mithridates*, la recherche des origines « ex indicio linguarum ». Dans Pallas nous pouvons voir cela très clairement : Le vocabulaire comparatif est un ensemble de listes comparatives de mots considérés les plus importants – Dieu, homme, eau, arbre etc. (273 mots) – dans deux cents langues. Le but de la comparaison est de montrer les parentés des nations à travers la similitude des mots, de regrouper des familles de langues sur la base de l'identité du vocabulaire nucléaire.

Il est évident que le but historique ne favorise pas la description des langues ou de leur merveilleuse variété. Au contraire : la recherche de l'origine *réduit la diversité* à l'unité. Elle dépend donc toujours profondément de la vieille idée de la lingua adamica. Elle est la forme à peine modernisée de la recherche de la langue du Paradis. Ceci sera vrai aussi pour la linguistique dite historico-comparative du XIX<sup>e</sup> siècle qui ne s'intéresse point à la merveilleuse variété des opérations de l'esprit humain, mais qui, au contraire, recherche la profonde unité derrière les différentes manifestations linguistiques superficielles (structurellement la linguistique universaliste actuelle est donc bien la fille de la vieille linguistique !).

Adelung aussi, pour finalement revenir à notre second *Mithridates*, confirme explicitement ce but historique. Dans l'introduction au *Mithridates* il dit qu'il est bien intéressant d'avoir des connaissances de beaucoup de langues mais que la fin « supérieure » de toutes ces connaissances serait la reconstruction des relations parentales entre les langues<sup>8</sup>. Mais il y a une espèce de ruse de l'histoire : La structure du *Mithridates* favorise plutôt la poursuite de l'autre fin leibnizienne, la démonstration de la merveilleuse variété de l'esprit humain. Car, le *Mithridates* d'Adelung n'est pas une série de listes de mots, mais c'est une série de « portraits » de langues dans un ordre géographique. Et ces portraits sont beaucoup améliorés, comparés aux tentatives de Gesner, d'abord, comme nous l'avons vu, à cause de l'augmentation de la quantité de l'information, mais surtout à cause d'un changement de perspective : à cause du déplacement de l'attention du vocabulaire à la *grammaire*. Je ne crois pas que ce soit un réflexe de l'intuition révolutionnaire de Friedrich Schlegel de 1808 que la grammaire doit être le centre de la recherche comparative des langues, mais ce changement important dépend certainement du procédé de Lorenzo Hervás dans son *Saggio pratico*, œuvre explicitement mentionnée par Adelung.

L'essentiel de l'œuvre linguistique de Hervás consiste en trois livres qui représentent trois manières différentes de s'approcher des langues du monde : Le

<sup>8</sup> Cf. Adelung/Vater 1806-17 I: iii sq.

*Catalogo delle lingue*, son œuvre la plus célèbre, est exactement ce que dit le titre : un catalogue des noms des langues et des indications géographiques. Le second livre, le *Vocabolario poligloto*, consiste comme le vocabulaire de Pallas, en des listes de mots désignant la même chose pour mettre en évidence les affinités des langues. Et le troisième livre, le *Saggio pratico*, est un autre *Mithridates* : il présente le Pater dans 326 langues, mais justement, à la différence de Gesner, il ajoute des remarques grammaticales. Hervás utilise un instrument analytique génial et simple pour illustrer les structures grammaticales : la *version interlinéaire*<sup>9</sup>. Cet instrument analyse les séquences, segmente la chaîne et démontre ainsi les propriétés structurales des langues analysées. Voici l'exemple du Paternoster nahuatl : *sanctificetur* (nomen tuum) est en nahuatl *ma yectenehuallo*. Hervás (1797 : 116 sq.) segmente de la manière suivante, utilisant l'italien comme langue de la version interlinéaire (à laquelle j'ajoute le français) :

ma	yec	ten	ehual	lo
o-se	buono	labbro	alzato	sia
o-si	bonne	lèvre	élevée	soit

La segmentation morphémique qui est toujours utilisée comme un instrument puissant de description structurale (et qui n'est donc pas une invention du structuralisme moderne), donne une bonne première impression des procédés structuraux de la langue en question.

4.2. Adelung et Vater combinent l'information que donne Hervás dans les trois parties différentes de son œuvre, pour faire des descriptions plus complètes des langues individuelles. C'est cette patience pour les individualités qui me fait dire que, quoiqu'ils disent dans leur préface, ils poursuivent plutôt le premier but leibnizien, celui de démontrer la merveilleuse variété des langues. Voici comment ils procèdent dans leur essai de faire des « portraits » linguistiques.

Dans le cas du nahuatl, ils ont d'abord un long passage sur l'histoire du Mexique et de sa langue, puis ils donnent des informations sur les affinités linguistiques, et enfin ils font des remarques sur ce qu'ils appellent le « caractère grammatical » de la langue. Dans cette partie, ils procèdent de la manière suivante : Ils parcourent les catégories grammaticales qui leur sont connues, donc les catégories des langues indo-européennes, et ils notent ce qui en diffère dans la langue en question. Ces remarques sont donc faites du point de vue de la grammaire « normale », c'est-à-dire de la grammaire gréco-romaine. Dans le cas du nahuatl, la perspective

<sup>9</sup> Coseriu croit que c'est Hervás qui inventa ce procédé, mais Lanjuinais remarque déjà en 1816 que Dumarsais utilisait cet instrument et que l'abbé Pluche l'avait repris.

est plus exactement celle de la grammaire espagnole qui est la langue de leurs sources. Ainsi ils remarquent par exemple que le nahuatl n'a pas de /ñ/ ni de /λ/. C'est une remarque complètement aberrante pour un locuteur allemand, mais elle dépend des grammairiens espagnols qui avaient remarqué que ces deux phonèmes espagnols étaient inexistantes en mexicain. Dans le paragraphe sur les temps verbaux, ils remarquent que le nahuatl n'a pas de prétérit et d'imparfait. De nouveau, une telle remarque n'a pas de sens pour un locuteur allemand, mais il est clair que le fond de cette remarque grammaticale est la grammaire espagnole. Les grammairiens espagnols avaient noté l'absence de prétérito e imperfecto comme un trait caractéristique du nahuatl. Les traits caractéristiques sont donc avant tout des *déviations* d'une norme européenne. Après la caractérisation grammaticale viennent les indications bibliographiques et finalement l'oraison dominicale avec des explications grammaticales qui sont pratiquement copiées de Hervás.

##### 5. *Conclusion: Mithridate ou le Paradis*

J'ai voulu montrer la continuité et l'énorme transformation du projet mithridatique depuis sa création en Suisse jusqu'à sa forme berlinoise au début du XIX<sup>e</sup> siècle, transformation quantitative et qualitative considérable. Mais dès sa parution, il y a aussi une critique du *Mithridates* d'Adelung et Vater et l'intention de tout refaire. Un des buts du grand projet de Humboldt, de l'étude comparative des langues («*vergleichendes Sprachstudium*»), est celui de faire une «*encyclopédie complète et universelle des langues connues*» (III: 327), c'est-à-dire de refaire le *Mithridates*, mais sur des bases nouvelles, structurales. Je ne peux qu'indiquer brièvement ce que Humboldt avait à critiquer et ce qu'il proposait.

- D'abord: «la connaissance de notre esprit et de la merveilleuse variété de ses opérations», ce but philosophique de la linguistique, cette véritable base de la science linguistique, est la légitimation de toute l'entreprise linguistique pour Humboldt, sans hésitation, clairement.
- Dans la perspective de ce but, Humboldt critique la manière peu systématique de décrire les langues, surtout celle de faire des remarques sur des particularités structurales du point de vue de la grammaire gréco-latine (ou espagnole) ce qui revient à faire une *tératologie* des langues, une collection de curiosités monstrueuses.
- Les langues sont des êtres organiques que l'on n'a pas le droit de «rompre dans des pièces si accidentelles» («*in so zufällige Stücke zerschlagen*», IV:10). On doit les traiter comme des tous organiques. Humboldt propose pour cela de faire des études systématiques de ce qu'il appelle «la connexion interne» («*der*

innere Zusammenhang», IV : 10), nous dirions aujourd'hui : de la *structure*, terme utilisé par Humboldt lui-même.

- Il faut pour cela surtout se libérer de la grammaire gréco-latine ou espagnole ou autre et trouver les catégories propres, les lois internes, de cette langue.
- L'instrument analytique le plus important – et ici il joint Hervás – pour trouver ces lois internes est justement la version interlinéaire.
- Humboldt tente de réaliser une description d'une langue selon ses propres principes dans sa grammaire du nahuatl, qui vient d'être publiée<sup>10</sup>.
- Mais finalement, même ces descriptions structurales sont encore insatisfaisantes. L'être organique ne se montre vraiment tel que dans sa vie même, c'est-à-dire dans son usage, dans les textes. C'est pourquoi il faut compléter les descriptions structurales par ce qu'il appelle la « peinture du caractère » de cette langue, « Charaktergemälde », à partir de son usage littéraire.

Nous savons que le XIX<sup>e</sup> siècle – au moins dans la linguistique historico-comparative – ne poursuivra pas ce projet mithridatique, mais plutôt l'autre, adamique, de la reconstruction de la vieille langue. C'est seulement le XX<sup>e</sup> siècle qui a travaillé dans le sens de Humboldt et réalisé des descriptions structurales de toutes les langues de l'univers. Mais ce *Mithridates* de notre siècle, n'est plus un petit livre suisse de 150 pages, ni un gros livre prussien de 3000 pages, mais c'est l'ensemble des descriptions des langues du monde, des milliers de livres. Dans les presque deux cents ans depuis Adelung et Vater, la linguistique est devenue une entreprise mondiale avec un succès considérable. Le vingtième siècle voit le triomphe de Mithridate. Ce *Mithridates* mondial n'a pas été entièrement réalisé à la manière de Humboldt : Les « Charaktergemälde » n'ont pas été faites, la linguistique les a considérées comme des aventures littéraires et peu scientifiques. Mais nous pouvons dire que le *Mithridates* comme ensemble de descriptions structurales est grosso modo accompli.

C'est peut-être pour cela que, aujourd'hui, à la fin de ce siècle mithridatique, la linguistique a décidé de disparaître, de se dissoudre dans la recherche universelle et universaliste de la psychologie cognitive. Comme au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ces psycho-linguistes semblent avoir pris la diversité des langues en horreur et la recherche linguistique tout entière devient extrêmement critique du *Mithridates* et des *differentiae linguarum*. Elle se détourne de la diversité et rejoint le vieux mainstream de la pensée occidentale, l'universalisme catholique. Elle recherche la langue du Paradis sous-jacente à toutes ces différences. La linguistique est retour-

<sup>10</sup> Humboldt 1994.

née à l'*harmonia linguarum*, à un vocabulaire universel qu'elle appelle «Mentalese»<sup>11</sup>. Et elle est retournée à la grammaire générale, radicalisée comme Grammaire Universelle innée. Le rêve théologique de la langue adamique, le Paradis donc, règne de nouveau, après cet étrange épisode de la célébration de la merveilleuse variété des langues. Mithridate, ce roi de Pont qui parlait vingt-deux langues, est chassé du Paradis où l'on n'en parle qu'une seule.

*Adresse de l'auteur:*  
Freie Universität Berlin  
D-14195 Berlin

### BIBLIOGRAPHIE

- Adelung, Johann Christoph /Vater, Johann Severin 1806-17. Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünf hundert Sprachen und Mundarten. 4 Teile. Berlin (réimpr. Hildesheim/New York: Olms 1970).
- Aristotle 1962. The Categories. On Interpretation. Prior Analytics (éds. Harold P. Cook & Hugh Tredennick). London: Heinemann/Cambridge: Harvard UP.
- Auroux, Sylvain /Hordé, Tristan 1992. Les grandes compilations et les modèles de mobilité. In: Sylvain Auroux (éd.): Histoire des idées linguistiques. Vol. II. Liège: Mardaga 1992: 538-579.
- Bacon, Francis (1620). Novum Organum. In: The Works of Francis Bacon (éd. James Spedding et alii). Vol. I. London 1958 (réimpr. Stuttgart-Bad Cannstatt: Frommann-Holzboog 1963).
- Borst, Arno 1957-63. Der Turmbau von Babel. 4 vols. Stuttgart: Hiersemann (réimpr. München: dtv 1995).
- Condillac, Etienne Bonnot de (1746). Essai sur l'origine des connaissances humaines (éd. Charles Porset). Auvers-sur-Oise: Galilée 1973.
- Coseriu, Eugenio 1978. Lo que se dice de Hervás. In: Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach. Vol. III. Oviedo: Universidad de Oviedo: 35-58.
- Court de Gébelin, Antoine 1816. Histoire naturelle de la parole ou grammaire universelle à l'usage des jeunes gens (éd. Jean Denis Lanjuinais). Paris: Plancher/Eymery/Delaunay.

<sup>11</sup> Cf. Pinker 1994: chap. 3.

- Escher 1857. Gessner (Conrad). In: J. S. Ersch / J. G. Gruber: Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste. Leipzig: Brockhaus: 345-358 (réimpr. Graz: Akademische Druck- und Verlagsanstalt 1973).
- Gesner, Conrad 1541. *Libellus de lacte et operibus lactariis*. Zürich: Froschauer.
- Gesner, Conrad 1555. *Mithridates. De differentiis linguarum tum veterum tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt*. Zürich: Froschauer (réimpr., éd. Manfred Peters. Aalen: Scientia Verlag 1974).
- Hervás y Panduro, Lorenzo 1785. *Catalogo delle lingue conosciute*. Cesena (réimpr., éd. Antonio Tovar & Jesus Bustamante. Madrid: Sociedad General Española de Libreria 1986).
- Hervás y Panduro, Lorenzo 1787. *Vocabolario poligloto. Saggio pratico delle lingue*. Cesena (réimpr., éd. Manuel Breva-Claramonte & Ramón Sarmiento. Madrid: Sociedad General Española de Libreria 1990).
- Humboldt, Wilhelm von 1903-36. *Gesammelte Schriften*. 17 vols. (éd. Albert Leitzmann et alii). Berlin: Behr (réimpr. Berlin: de Gruyter 1967).
- Humboldt, Wilhelm von 1994. *Mexicanische Grammatik* (éd. Manfred Ringmacher). Paderborn: Schöningh.
- Klein, Wolf Peter 1992. *Am Anfang war das Wort. Theorie- und wissenschaftsgeschichtliche Elemente frühneuzeitlichen Sprachbewußtseins*. Berlin: Akademie Verlag.
- Lanjuinais, Jean Denis 1816. *Discours préliminaire*. In: Court de Gébelin 1816: I-LVII.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm 1710. *Brevis designatio meditationum de originibus gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum*. In: *Miscellanea Berolinensia ad incrementum scientiarum*. Berlin: Papen: 1-16.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm (1765). *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (éd. Jacques Brunschwig). Paris: Garnier-Flammarion 1966.
- Locke, John (1690). *An essay concerning human understanding*. 2 vols. (éd. John W. Yolton). London: Dent / New York: Dutton: 1971/74.
- Pallas, Peter Simon 1786/89. *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*. 2 vols. Petersburg (réimpr., éd. Harald Haarmann. Hamburg: Buske 1977/78).
- Percival, W. Keith 1992. *La connaissance des langues du monde*. In: Sylvain Aurox (éd.): *Histoire des idées linguistiques*. Vol. II. Liège: Mardaga 1992: 226-238.
- Peters, Manfred 1974. *Introduction à la réimpression de Gesner (1555)*. Aalen: Scientia: 5-84.
- Pinker, Steven 1994. *The Language Instinct*. New York: Morrow.



Port-Royal (Arnauld, Antoine & Lancelot, Claude) (1660). Grammaire générale et raisonnée (réimpr. de l'édition de 1830: Paris: Paulet 1960).

Schlegel, Friedrich 1808. Über die Sprache und Weisheit der Indier. Heidelberg (réimpr. Amsterdam: Benjamins 1977).

Trabant, Jürgen 1990. Traditionen Humboldts. Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Trabant, Jürgen 1992. Humboldt ou le sens du langage. Liège: Mardaga.



Pierre Swiggers

LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE DE JULES GILLIÉRON :  
AUX RACINES DU CHANGEMENT LINGUISTIQUE

« On m'a reproché [...] de conduire de jeunes linguistes dans une salle d'hôpital. Qui dit mort, dit maladie ; qui dit transformation, dit guérison ; qui dit vie, dit nécessité de vivre ! Où devais-je donc les conduire ? Au bal masqué, où tourbillonnent les mots, et où les maîtres de danse, à chaque entrée et à chaque départ, enregistrent des noms sans autre formalité d'enquête sur les causes de départ ou d'arrivée, pas plus d'ailleurs que sur celles qui font changer de masque aux premiers participants ? » (Gilliéron 1921a: 34).

0. *Introduction*

Dans cette introduction<sup>1</sup>, nous voudrions expliciter les motifs qui sous-tendent cet examen d'une œuvre linguistique foisonnante, mais souvent mal comprise et, il faut le dire, peu appréciée dans sa richesse et sa complexité conceptuelles.

---

<sup>1</sup> Ce texte est la version écrite d'un exposé oral, fait sous forme de séminaire et dont certaines parties n'ont pu être développées ici, à cause de contraintes d'espace. Je tiens à remercier les participants à l'École d'été de Sion pour leurs remarques et suggestions.

Je n'ai pu approfondir ici les rapports entre l'œuvre de Jules Gilliéron et celle de Karl Vossler ou de Henri Frei. Quant à l'influence de Gilliéron sur Walther von Wartburg, voir Chambon-Swiggers (1995); sur les rapports entre Gilliéron et Schuchardt, voir Swiggers (1999b).

S'intéresser à Gilliéron – qui a commencé sa carrière par des enquêtes sur les dialectes du Valais –, est plus qu'un acte de piété historiographique: il est vrai que cet homme, qui a marqué de toute son empreinte au moins deux générations de romanistes et de dialectologues<sup>2</sup>, est aujourd'hui une figure négligée par les historiens de la linguistique, à en juger par la place réduite qu'il occupe dans les histoires de la linguistique. L'éclipse des études dialectologiques (et tout particulièrement de ce mélange très fin de recherche dialectologique et de travail étymologique) y est certes pour quelque chose, mais la raison essentielle nous semble être qu'on s'est trop peu intéressé aux questions fondamentales – « vitales », vu qu'elles concernent la vie du langage – que soulève l'œuvre gilliéro-nienne et qu'elle thématise, de façon constante et insistante, sans toutefois apporter une réponse « définitive », sous la forme de principes tranchés. Si la position de Gilliéron a pu paraître sur certains points autoritaire, on ne saurait oublier que sa pensée n'a cessé d'évoluer et que son œuvre fut une lutte continuelle, avec lui-même, avec ses élèves et avec ses adversaires, pour tirer au clair ce qui se passe au plus profond des *locuteurs*, source et réceptacle du changement linguistique.

En deuxième lieu, on ne saurait dissocier l'œuvre de Gilliéron de celle d'un autre Suisse: Ferdinand de Saussure<sup>3</sup>. Si Ferdinand de Saussure a pu bâtir une théorie de linguistique générale sur les fondements empiriques d'une œuvre comparatiste, le dialectologue Jules Gilliéron a élargi l'horizon empirique de la linguistique comparative et générale, en apportant des matériaux qui nécessitaient une réflexion plus approfondie sur les causes du changement linguistique et sur le rapport entre structures linguistiques et usages langagiers. On peut ainsi comprendre pourquoi Antoine Meillet soulignait, déjà en 1916, l'apport théorique fondamental de Gilliéron et reconnaissait la valeur méthodologique de la géographie linguistique:

« Les conférences de M. Gilliéron à l'Ecole des Hautes Etudes ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans: elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une révision de bien des doctrines sur la phonétique romane [...] Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. Et en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant

<sup>2</sup> On consultera par exemple Pop-Pop (1959: 53-58), où l'on trouvera une liste des élèves que Gilliéron a eus pendant ses 43 années d'enseignement à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1883-1926); la liste comprend les noms d'entre autres J.-P. Rousselot, J. Jeanjaquet, P. Passy, E. Tappolet, Th. Gartner, M. Bartoli, A. Dauzat, K. Jaberg, O. Bloch, A. Terracher, J. Jud, J.-U. Hubschmied, Ch. Bruneau, E. Gamillscheg, B. Terracini, L. Spitzer, J. Orr, W. von Wartburg, V. Brøndal, P. Aebischer, A. Rosetti, J. Kuryłowicz, P. Skok, G. Gougenheim, I. Jordan et S. Pop.

<sup>3</sup> Voir à ce propos Engler (1980).

apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire» (Meillet 1916: 65, 67).

«Partout où l'on a pu appliquer la méthode géographique, elle a donné lieu à des progrès décisifs. Elle exige des enquêtes aussi étendues qu'il est possible et l'utilisation de toutes les données qu'on possède sur l'ensemble d'un domaine linguistique. La méthode comparative gagne par là une précision, une étendue et une aisance jusqu'alors imprévues» (Meillet 1925: 70)<sup>4</sup>.

Mais il faut aussi envisager l'œuvre de Gilliéron dans son aspect plus combatif, par lequel elle s'oppose au courant néogrammairien, et plus particulièrement à l'idée que le changement serait l'effet de lois phoniques (ayant une très grande généralité d'application). Là où les néogrammairiens s'accordent à considérer les lois phoniques (*Lautgesetze*) comme exerçant leur empire avec une nécessité aveugle, à l'intérieur d'un même dialecte et à l'intérieur d'une même période<sup>5</sup>, des auteurs comme Ludwig Tobler et Hugo Schuchardt avaient critiqué la notion de loi, revêtue d'une charge «naturaliste», et avaient insisté sur le caractère foncièrement historique des changements linguistiques<sup>6</sup>. Schuchardt y ajouta encore des critiques plus précises: il fit remarquer que la nécessité des lois phoniques postulée par les néogrammairiens reposait sur un clivage injustifié entre l'aspect physiologique (censé être régulier) et l'aspect psychologique (jugé être «capricieux») du langage, que les lois phoniques postulées sont limitées dans le temps et dans l'espace et que la notion de «dialecte homogène» était un mirage. C'est dans la mouvance de la pensée de Schuchardt<sup>7</sup> que Gilliéron portera d'autres coups destructeurs à l'édifice néogrammairien. Or, la force de la critique gilliéronienne réside justement dans le fait qu'elle s'appuie sur une documentation très vaste, sur un travail – mené pendant près d'un demi-siècle – de collecte de matériaux et de

<sup>4</sup> On verra aussi à ce propos Meillet (1921), où l'auteur affirme que Gilliéron a été celui qui a exercé l'influence la plus profonde sur ceux «qui ont étudié l'histoire des parlers gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique historique en général».

<sup>5</sup> Ces vues avaient été exprimées de façon tranchée par August Leskien (*Die Declination im Slavisch-Litauischen und Germanischen*, 1876) et par Karl Brugmann et Hermann Osthoff (*Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, 1878; la préface qui contient la formulation célèbre à propos de la nature des lois phoniques a été rédigée par Brugmann).

<sup>6</sup> Les textes-clés sont L. Tobler, «Über die Anwendung des Begriffes von Gesetzen auf die Sprache» (dans: *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1879) et H. Schuchardt, *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker* (Berlin, 1885). Sur la controverse, voir Schneider (1973), Wilbur (1977) et Swiggers (1982).

<sup>7</sup> Voir à ce propos Swiggers (1999a).

réflexion sur les processus en jeu, sur un réseau de concepts qui s'articulent autour d'une visée de la langue comme activité, sociale et individuelle, comme héritage et comme lieu de production. Cette visée, qui se rattache à des vues défendues par des linguistes et philologues comme Michel Bréal et Karl Vossler, par des psychologues comme Wilhelm Wundt et des philosophes comme Benedetto Croce, était profondément enracinée dans la personnalité même du chercheur, un savant en quête perpétuelle de la nature profonde du langage.

### 1. Jules Gilliéron : *Quelques jalons biographiques et bibliographiques*<sup>8</sup>

Né à La Neuveville, le 21 décembre 1854, Jules Gilliéron fut le quatrième fils, en secondes noces, d'un professeur de progymnase. Des excursions en montagne, en compagnie de son père, lui donnèrent le goût de l'exploration géographique et géologique et de la saisie des faits dans leur contexte naturel, dans l'espace.

Gilliéron fit ses études à l'Académie de Neuchâtel (où il eut Cyprien Ayer<sup>9</sup> comme professeur); avant de se présenter aux épreuves, Gilliéron fit un voyage en Orient (son journal de voyage a été conservé et est déposé à la Bibliothèque nationale de Berne), en compagnie de son frère Alfred. En automne 1875, il se présenta aux examens, mais ayant reçu le rapport sur ses examens, il s'adressa au Conseil de la Faculté pour demander qu'on ne lui décerne pas le diplôme (décision dans laquelle il fut appuyé par son père). «Je me vois dans la nécessité de refuser le diplôme que vous êtes disposés à me donner par *bienveillance*, avec la mention de *suffisant*, en qualifiant mon examen d'inférieur à tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent pour l'obtention de ce titre [...] Je vous prie de ne pas prendre la peine de me décerner un diplôme que je refuse absolument, vu les conditions dans lesquelles il m'est offert.»

En hiver 1875, Gilliéron s'inscrivit à l'Université de Bâle et y suivit les cours de Jacob Burckhardt, Friedrich Nietzsche et Jules Cornu; ce dernier conseilla à son jeune élève d'aller suivre les cours de Gaston Paris et de Paul Meyer – dont il avait lui-même suivi l'enseignement – à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et à l'Ecole des Chartes.

<sup>8</sup> On se reportera aussi à Bloch (1929), Jaberg (1937: 292-297), Roques (1926, 1930), Spitzer (1926) et Terracini (1926).

<sup>9</sup> Celui-ci, dans son *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* (1878), avait reconnu l'intérêt fondamental des études portant sur des dialectes sans tradition écrite: «Dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture, la prononciation ne dépend jamais des caprices de l'orthographe, comme ç'a été le cas pour le français, mais elle est soumise aux influences naturelles du milieu géographique, c'est-à-dire de l'altitude, du sol, du climat, et par suite du genre de vie des populations qui la parlent.»

En 1876-1877, Gilliéron fut auditeur dans les cours de G. Paris, de M. Bréal, d'A. Darmesteter et de L. Havet à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, et de P. Meyer à l'Ecole des Chartes. Les deux années suivantes, il suivit surtout l'enseignement de G. Paris et s'attela à la rédaction d'une thèse, qui fut présentée et publiée en 1880 sous le titre *Le Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*. De 1878 à 1897, Gilliéron enseigna l'allemand au collège Chaptal, charge qu'il combina, à partir de 1883, avec un enseignement à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes portant sur les « patois vivants de la France », en rapport avec les variations dialectales de l'ancien français. Gilliéron a continué son enseignement à l'Ecole jusqu'à l'année de sa mort. Son enseignement à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes prit d'abord la forme d'une conférence, ensuite celle d'une Section de Dialectologie de la Gaule romane, dont Gilliéron fut nommé directeur adjoint en 1892 et directeur d'études en 1916.

Sur l'enseignement de Gilliéron nous avons les témoignages de quelques-uns de ses élèves, qui en ont retenu l'intensité presque dramatique, les élans de passion scientifique et de colère, mais aussi le souci de la discussion ouverte et de l'honnêteté scientifique<sup>10</sup>.

« De stature herculéenne, la figure vivement colorée, il faisait retentir de sa forte voix les locaux ordinairement silencieux de l'Ecole des Hautes Etudes. Il arpentait la petite salle à grands pas, heurtait violemment le tableau sur lequel il épinglait les cartes linguistiques, interpellait ses auditeurs, les harcelait, provoquait la contradiction pour pouvoir l'écraser. Quand les deux heures de ces conférences passionnées étaient écoulées, Gilliéron amenait chez Balzar les plus intimes de ses élèves; et nous buvions des demis. Et comme les discussions continuaient assez vives, nous buvions beaucoup de demis. Il est presque inutile de dire que nos voisins et nos voisines regardaient parfois avec étonnement cet homme puissant et ces jeunes gens parler avec tant de chaleur d'abeilles, de guêpes, de mouches à miel et semblaient se demander avec inquiétude quels étaient ces êtres aux noms mystérieux que nous appelions *ep*, *cep*, *mouchep*; et pourtant c'étaient bien les ancêtres de nos auditeurs involontaires qui avaient ainsi nommé la simple abeille.

Quand il s'avancait, la taille haute, coiffé d'un chapeau aux larges bords, appuyé sur une canne de montagnard, une pipe de terre à la bouche, qui aurait pensé, en le voyant, se trouver en présence d'un chercheur, d'un

---

<sup>10</sup> Voir aussi le témoignage de Spitzer (1926) et les « souvenirs » de S. Pop, A. Grier, J.U. Hubschmied, G. Bottiglioni recueillis dans Pop-Pop (1959: 178-193).

savant, d'un homme qui passait ses journées, penché sur les cartes d'un atlas» (Bloch 1929: 657-658).

C'est en conjonction directe avec son enseignement de dialectologie que Gilliéron a conçu le projet d'un atlas des dialectes français. L'*Atlas linguistique de la France* est l'entreprise à laquelle Gilliéron a voué trois-quarts de sa carrière. Après l'échec<sup>11</sup> du projet lancé par la *Revue des patois gallo-romans* (1887-1893), visant à mobiliser les érudits et amateurs et à coordonner les efforts par la recommandation d'une méthodologie uniforme, suivi du fiasco de la Société des parlers de France (1893-1898), Gilliéron décida de mettre en chantier, avec l'aide d'un seul collaborateur (Edmond Edmont)<sup>12</sup>, un atlas linguistique de la France, un «recueil de matériaux», sous forme de cartes onomasiologiques. L'atlas fut en quelque sorte le remaniement d'un projet entamé dès 1883 par Gilliéron, celui d'un atlas phonétique de la France (conformément au souhait exprimé par Gaston Paris)<sup>13</sup>. Les enquêtes commencèrent en août 1897 et prirent fin au printemps 1901. En quatre ans, Edmont visita 992 localités; dans 639 points le questionnaire (qui s'augmenta de 1421 à 1920 questions) fut rempli<sup>14</sup>. Le report des réponses (environ un million) sur les cartes fut l'œuvre de Gilliéron; l'*Atlas* fut publié de 1902 à 1910 et inaugura une nouvelle tradition, celle de la géographie linguistique à base d'enquêtes orales menées sur une grande échelle.

<sup>11</sup> Dans le dernier numéro de la *Revue des patois gallo-romans*, on peut lire l'aveu suivant de Gilliéron et de Rousselot: «Si nous cessons notre publication, ce n'est pas que les encouragements des savants et l'appui des Pouvoirs publics nous aient manqué, ce n'est pas que nous ayons moins de foi dans la grande portée de l'œuvre, c'est (nous ne voulons pas le dissimuler) que nous n'avons pas réussi à gagner le public à nos travaux et que, par conséquent, la *Revue* ne répond pas à l'urgence de l'entreprise. En effet, en face de l'imminente destruction des patois qu'il y a un intérêt national et scientifique à recueillir, tout effort isolé est insuffisant. La *Société des parlers de France*, déjà constituée et prête à entrer en fonctionnement, avec son bulletin à bon marché et relativement populaire qui sera entre ses mains un instrument de propagande et d'enquête, peut seule (croyons-nous) être à la hauteur de la tâche.»

<sup>12</sup> Sur la personnalité d'Edmont, conseiller municipal et plus tard maire de Saint-Pol, voir les données biographiques recueillies par Lauwers (1996: 34-39).

<sup>13</sup> Paris (1888: 168): «La grande tâche qui s'impose à nous, et qui ne peut s'exécuter que par la collaboration active et méthodique des savants de la France entière, est de dresser l'atlas phonétique de la France, non pas d'après des divisions arbitraires et factices, mais dans toute la richesse et la liberté de cet immense épanouissement.»

<sup>14</sup> Dans la majorité des points, une seule personne a été interrogée. Dans plus de 70 localités, deux personnes ont répondu au questionnaire. Dans huit villages, trois ou quatre personnes ont été interrogées.



## 2. *L'approche géographique du langage*

Quelles sont les raisons qui expliquent (et qui justifient) pourquoi Gilliéron a eu recours à la géographie du langage ?<sup>15</sup> Il y a d'abord l'intérêt que Gilliéron portait – dès son enfance – à l'histoire, et surtout à l'histoire des grands ensembles : histoire des phénomènes géologiques, des civilisations, des langues. Ensuite, la géographie était pour lui le reflet, en synchronie, de processus temporels qui avaient laissé des sédimentations spatialement reconnaissables (l'idée apparaît déjà en 1883, avec application à la phonétique)<sup>16</sup>.

A cette conception, ses travaux sur les patois apporteront la confirmation décisive.

«Prononcer *sans examen géographique* que tel point de l'aire **serrare** par exemple a tiré régulièrement du mot latin \**resecare* sa forme actuelle **reseg**, c'est s'exposer cent fois à commettre une erreur capitale pour n'avoir qu'une fois la chance de rencontrer la vérité » (Gilliéron-Mongin 1905 : 25).

«C'est l'étude des cartes de l'Atlas linguistique qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici : la distribution géographique du mot » (Gilliéron-Mongin 1905 : 3-4).

La géographie linguistique, l'examen de la dispersion dans l'espace de traits ou de formes linguistiques, se base sur l'examen de cartes linguistiques, où le dialectologue distingue, à l'aide de procédés graphiques (hachures, grisés, couleurs), des aires linguistiques distinctes, occupées par les types lexicaux. [Voir, en annexe, la reproduction de la carte ABEILLE, la première carte de l'*Atlas linguistique de la France*.]

L'adoption de la perspective géographique implique, pour Gilliéron, deux décisions :

(1) celle de refuser le concept opérationnel de «patois», «cette fausse unité linguistique dénommée patois, cette conception d'une commune ou même d'un groupe qui serait resté le dépositaire fidèle d'un patrimoine latin » (Gilliéron-Mongin 1905 : 26-27). A l'unité artificielle de patois, Gilliéron oppose l'unité lexicale : l'**individualité des mots**. C'est l'histoire des mots qui permet de

<sup>15</sup> Pour l'insertion de l'œuvre de Gilliéron dans l'histoire des études dialectologiques, voir Desmet-Lauwers-Swiggers (1998).

<sup>16</sup> Voir le compte rendu que Gilliéron a publié de Ch. Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Etude de phonétique et d'ethnographie* (1882), dans la *Romania* 12 (1883), 393-403.

construire une chaîne continue<sup>17</sup>, alors que les patois sont « une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour ».

(2) corrélativement, la notion de « loi phonétique » n'est plus au centre du changement linguistique: de phénomène temporel, au départ individuel et physiologique, elle devient progressivement un phénomène spatial, social et psychique, tout en conservant bien sûr son inscription dans le temps.

La conception géographique (et plus tard géologique) du langage<sup>18</sup> se développe dans la mesure où s'élabore l'*Atlas linguistique de la France*. Cet atlas, conçu comme « un recueil de matériaux devant servir à l'étude des patois de la France romane et de ses colonies linguistiques limitrophes », représente les aires de distribution de faits lexicologiques, phonétiques, morphologiques et syntaxiques de 639 parlars à distances à peu près égales les uns des autres (en évitant les centres urbains)<sup>19</sup>. L'*Atlas* est en quelque sorte la réalisation « par saccades » de l'entreprise massive et totalitaire qu'avait souhaitée Gaston Paris en 1888, à savoir la constitution d'un « grand herbier national des patois français »: « Pour réaliser cette belle œuvre, il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles. »

L'*Atlas* se veut un enregistrement synchronique rigoureux, par prises instantanées, des emplois linguistiques individuels saisis sur le vif<sup>20</sup>, et nullement retravaillés par l'enquêteur ni par le dialectologue. La méthode interprétative se veut conforme au calcul des probabilités.

L'enquête est basée sur un questionnaire composé de mots syntaxiquement isolés ainsi que de phrases fort peu compliquées. Si les mots isolés (dont le nombre a

<sup>17</sup> A propos de cette continuité, voir ci-dessous.

<sup>18</sup> Pour Gilliéron, l'approche géographique apporte une perspective proprement scientifique: « En voulant soustraire la linguistique à l'examen de la géographie on la diminue d'un facteur puissant – le plus puissant peut-être – qui peut lui donner le droit d'être considérée comme une véritable science » (Gilliéron 1915: II, 10).

<sup>19</sup> L'entreprise reposait sur une répartition méthodologiquement réfléchie du paysage dialectal: la France romane (avec la Belgique wallonne et la Suisse romande) a été découpée en 10 secteurs et dans chaque secteur 100 points théoriques ont été fixés en allant du centre à la périphérie. Des 1000 points, Edmont en a prospecté 992; les résultats publiés concernent 639 points. Voir Pop-Pop (1959: 74-76) et la description, comportant quelques erreurs, de Martel (1959).

<sup>20</sup> « Les réponses que nous reproduisons dans nos cartes représentent toujours l'inspiration, l'expression première de l'interrogé, une traduction de premier jet » (Gilliéron 1902: 7). C'est explicitement à cette approche « concrète » que se rattachent K. Jaberger et J. Jud dans leur *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*: « Wir geben Sprechen wieder, nicht Sprache ».

augmenté de 1400 à 1920) servent à montrer la variation phonétique et lexicologique des parlers, les phrases sont capitales pour décrire le sens d'homonymes, c'est-à-dire de mots variant sémantiquement selon les emplois observés.

Dans l'interprétation des cartes de l'*Atlas*, deux aspects cruciaux – marquant la transition de la géographie à la géologie et à la biologie<sup>21</sup> – sont à distinguer :

- (1) *l'interprétation générale de la variation* (ou de la variété) qu'on observe ;
- (2) *la reconstruction des processus historiques*.

Dans les deux cas, Gilliéron propose des vues intéressantes.

Se gardant de délimiter les aires par des frontières linguistiques nettes, Gilliéron propose une conception *graduelle* des variantes linguistiques. L'unité relative d'une aire linguistique est le produit de conditions sociales qui excluent la « différenciation à l'infini de la matière lexicale », plus précisément le produit de l'influence (normative) des centres intellectuels, sociaux, politiques et religieux. La différenciation est toujours dans un rapport dialectique avec l'uniformisation.

Les langues tendent, d'une part, à la différenciation en patois ou parlers populaires, différenciation qui est le signe de l'état vital de la langue (comme le prouve la floraison d'étymologies populaires<sup>22</sup>). A cette fragmentation s'oppose, d'autre part, la tendance à l'uniformisation, garantie par la prépondérance sociale de la langue littéraire (Gilliéron 1919 : 67). A l'opposé des patois, la langue littéraire est caractérisée par une prise de distance par rapport aux déviations de l'usage popu-

<sup>21</sup> Dans leur notice à propos de Gilliéron-Mongin (1905), L. Gauchat et J. Jeanjaquet ont, de façon fort judicieuse, relevé cette transition : « Cette recherche, qui rappelle les procédés de la géologie, conduit à l'aire primitive SERRARE, datant de l'époque de la romanisation du pays [...] Recueillir les traces directes et indirectes d'anciens types lexicaux à l'aide des cartes de l'Atlas, aussi de celles où ils apparaissent avec des significations nouvelles ou dans des dérivés, s'en servir pour reconstituer les couches lexicales successives du sol de France, tel est donc l'*objectif de la géographie linguistique*. C'est en même temps réfléchir sur les causes de ces refoulements et supplantations ou faire de la *biologie linguistique* » (Gauchat-Jeanjaquet 1920 : 158-159).

<sup>22</sup> « C'est à toutes les époques de la langue que se manifeste l'étymologie populaire, et qu'elle soustrait aux lois phonétiques des mots qu'elles auraient broyés et la plupart du temps condamnés à produire des équivoques et par conséquent à provoquer et à activer l'emprunt à des langues étrangères, notamment au latin classique » (Gilliéron 1918 : 224-225) ; « Je veux chercher à convaincre que 'La faillite de l'étymologie phonétique' n'est pas un titre de réclame, mais qu'il renferme l'expression exacte de ma pensée, que je résume ainsi : l'étymologie primaire n'a souvent qu'une valeur fugitive ; une fois embarqué, le mot français vogue où le pousse le français, obéit à l'étymologie populaire, devient papillon, de chrysalide qu'il était et à l'état de quoi il reste selon les lexicographes » (Gilliéron 1921a : 19). Par son appréciation de l'action de l'étymologie populaire, Gilliéron s'oppose nettement à Saussure.

laire. Toutefois, son développement linguistique est tout à fait analogue à celui des patois (Gilliéron 1919: 34-35).

Entre le patois et la langue littéraire, caractérisée par un centre national unique, se situe le dialecte, régi de son côté par un centre régional (Gilliéron 1918: 58). Les dialectes représentent l'état de centralisation « vers lequel s'achèment nos patois avant d'être absorbés par la langue littéraire » (Gilliéron 1919: 9-10). Cet accaparement progressif des patois par la langue littéraire rencontre une opposition des patois et amène une scission: à mesure que « l'élément cultivé de la société » abandonne l'utilisation du patois, celui-ci se différencie à son tour de la norme nationale en s'alimentant à des aires voisines.

L'unité des variantes linguistiques respectives est elle-même un concept relatif. Aussi bien au niveau lexical qu'au niveau phonétique, la communauté linguistique est le produit d'une œuvre d'uniformisation et d'assimilation. Gilliéron insiste sur la non-homogénéité lexicale du patois: tout patois présente une quantité considérable de mots empruntés (c'est l'inégalité de souche), et les mots ont été introduits à des moments différents (c'est l'inégalité d'entrée). Cette double inégalité lexicale est responsable de l'inégalité phonétique du patois, qui est détruite progressivement au moyen de retouches phonétiques légères (Gilliéron-Mongin 1905: 25-26). Si les patois se distinguent entre eux par « un noyau lexical représentant une tradition phonétique », Gilliéron relativise en même temps leur unité en attirant l'attention sur leurs variations à l'infini (Gilliéron 1919: 124-125) et en insistant sur le travail d'uniformisation lexicale et d'assimilation phonétique qui les précèdent:

« Il est clair que l'uniformité lexicale présente d'une aire comme **resecare** ou **sectare** est un aboutissant, qu'elle n'est non pas *unité*, mais *uniformisation* [...] Un noyau lexical représentant une tradition phonétique s'assimile les apports de tous les âges avec un sentiment des équivalences qui varie naturellement à l'infini selon les patois et le moment de ces patois. L'œuvre de l'assimilation se fait par des étapes » (Gilliéron-Mongin 1905: 25-26).

Le dialectologue explorant le paysage linguistique doit donc dégager les couches de formation qui ont conduit à l'état présent des patois. Si le recensement des formes dans l'espace, au plan synchronique, est affaire de géographie linguistique (la distribution de types lexicaux), l'interprétation requiert une phase géologique et une phase biologique. La phase géologique consiste à restituer la chronologie des étapes lexicales, à situer les diverses couches lexicales et à définir leurs rapports. L'explication des rapports de succession, de superposition (partielle ou totale) relève de la biologie du langage, l'étude de la vie des patois. Au centre de cette biologie se trouvent les concepts d'évolution et de changement.

### 3. *La biologie du langage : de l'évolution du langage au changement linguistique*

L'*Atlas linguistique de la France* est l'instrument qui permet à Gilliéron de faire « l'histoire linguistique de la France » (Gilliéron 1902: 3). L'entreprise qui consiste à interpréter les matériaux bruts de l'*Atlas linguistique de la France* est une « stratigraphie des mots dans l'histoire des faits linguistiques » (Gilliéron 1918: 1). L'étude sur les noms de l'abeille (Gilliéron 1918) est représentative de cette *Wortgeschichte* à travers l'espace. Gilliéron y replace les mots dans leur milieu naturel, c'est-à-dire celui de la diversité infinie des besoins, des états sociaux, des « mille manières de sentir et d'agir ». La synchronie instantanée que reproduit la carte est le condensé d'une histoire complexe des mots, « et par là des choses et des idées » (Gilliéron-Mongin 1905: 3-4; Gilliéron 1918: 3-4). La géographie linguistique se convertit ainsi en une géologie des usages linguistiques, en une chronologie de couches linguistiques, où l'élément pivot est le **mot**:

« Un mot a ses conditions géographiques précises qu'il importe avant tout de déterminer. Un fait géographique est souvent la clef de son histoire. De par les conditions géographiques, une étymologie, possible ailleurs, est impossible là. [...] Nous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse » (Gilliéron-Mongin 1905: 3).

Par rapport aux néo-grammairiens, Gilliéron introduit un changement de perspective radical: les lois phonétiques ne sont pas des formules captant le changement linguistique, mais elles sont vues comme des principes exerçant leur régime implacable sur l'évolution des langues, créant par là des conditions de changement. Il faut donc faire la distinction entre **évolution**, c'est-à-dire le cours évolutif « naturel » du langage, et **changement**, la modification introduite dans la langue par les locuteurs, et cela à la suite d'un état de contrainte. Le changement est donc toujours un nouvel état auquel on aboutit par réaction à un état antérieur ressenti comme pathologique, et comme entravant la communication langagière.

L'évolution du langage se produit en dehors du contrôle par le sujet humain: elle est ébranlée par des développements dans la réalité (l'univers extralinguistique) et par des développements dans l'univers intralinguistique, où certains processus affectent la forme et/ou le sens des mots, sans que le sujet linguistique n'intervienne. On constate que les mots s'usent formellement et subissent des altérations (éventuellement par une analogie inconsciente<sup>23</sup> ou par une dérivation débridée) et qu'au plan sémantique, il y a des emplois abusifs de mots.

<sup>23</sup> L'analogie peut aussi avoir une fonction thérapeutique: dans ce cas-là, elle relève du *changement* linguistique. Voir Gilliéron (1919: 55-56) à ce propos.

L'évolution du langage aboutit, dans l'optique de Gilliéron, à une contrainte «physique»: le côté formel et le côté sémantique de la langue sont atteints<sup>24</sup>, de façon contraignante, par l'évolution. Or, comme le langage est un instrument, cette évolution contraignante est ressentie comme une pression psychique et plus particulièrement comme une pathologie: la langue, instrument menacé dans son fonctionnement par l'évolution, doit être «réparée»<sup>25</sup>. C'est dans ce travail de réparation que réside la liberté du locuteur, qui pour le reste est contraint par le système linguistique et par les évolutions affectant ce système<sup>26</sup>. Cet état pathologique où se trouve la langue est le résultat de l'évolution de formes, le plus souvent sous l'influence de développements spontanés ou conditionnés de sons, mais parfois aussi de développements morphologiques ou d'évolutions sémantiques (ou sémantico-formelles). Gilliéron observe que l'action des lois phoniques – c'est-à-dire l'évolution régulière du langage – aboutit à un «charabia» et à des dommages:

«Nous croyons prétendre qu'il n'est aucune loi phonétique qui, dans le long cours d'un parler, s'effectue sans causer des dommages nécessitant une œuvre de réparation et des modifications de tout ordre» (Gilliéron 1915: 4).

Au total, on peut relever chez Gilliéron sept types d'évolutions engendrant une pathologie linguistique:

- (1) l'homonymie<sup>27</sup> (ou le télescopage de formes) et la mutilation
- (2) l'irrégularité morphologique
- (3) la synonymie
- (4) la sursaturation sémantique
- (5) la transgression des contraintes dérivationnelles
- (6) la perte de transparence étymologique

<sup>24</sup> Cf. Gilliéron (1918: 258-259): «L'état pathologique a été engendré d'une part par la convergence en un même point de l'action des lois mécaniques (collision formelle des mots), d'autre part par la convergence en un même point de perceptions et de conceptions psychologiques (collision sémantique dans un mot).»

<sup>25</sup> «La langue n'est-elle pas un instrument qu'il faut réparer, quand il est faussé?» (Gilliéron 1923: 25); «Le langage est ainsi l'objet d'une étude incessante, d'un travail d'amélioration et de retouche» (Gilliéron-Roques 1907: 143).

<sup>26</sup> Sur la dialectique de la contrainte et de la liberté chez Gilliéron, voir Chambon-Swiggers (1995: 489-492) et l'analyse détaillée de Lauwers (1996).

<sup>27</sup> L'œuvre de Gilliéron a mis en relief l'importance de l'homonymie dans la vie du langage. «C'est par centaines que se chiffrent les substitutions à des mots 'indésirables' pour cause de pléthore sémantique, par centaines même celles qui ont pour cause la collision homonymique. Cette dernière catégorie de substitutions est généralement niée, et cette négation repose sur la constatation que l'homonymie est fréquente dans la langue. Singulier raisonnement: la catastrophe n'a pas eu lieu, parce qu'il y a eu de nombreux rescapés!» (Gilliéron 1918: 263).

(7) le déséquilibre entre désignation et conceptualisation (ce qui se produit par ex. dans l'étymologie populaire).

La pathologie est intenable parce qu'elle va à l'encontre de deux principes : l'un, qui est de l'ordre des grandes chaînes évolutives (englobant aussi les changements volontaires), et qu'on pourrait envisager comme un principe de nivellement, à savoir la régularisation, et l'autre, qui est de l'ordre de l'intervention volontaire, et qu'on pourrait désigner comme un principe d'efficacité, à savoir « le besoin de distinguer les uns des autres des homonymes de sémantique différente et des sémantiques différentes dans un seul et même mot » (Gilliéron 1918: 258).

C'est face à ce sentiment de gêne, de pression psychique engendrée par l'état pathologique de la langue que le locuteur intervient : le changement linguistique – par lequel on passe à un nouvel état – est une activité consciente, une véritable intervention thérapeutique. Celle-ci peut se faire par le recours à l'emprunt – solution parfois utile, mais que Gilliéron considère comme l'indice d'un manque de vitalisme dialectal –, ou par l'exploitation de moyens du « fonds indigène ». Dans ce dernier cas, plusieurs possibilités se présentent et on peut relever dans les écrits de Gilliéron neuf moyens thérapeutiques « intrinsèques » :

- (1) la substitution lexicale
- (2) l'étymologie populaire
- (3) la restauration phonétique
- (4) la thérapeutique flexionnelle
- (5) l'analogie
- (6) la morphologie lexicale (dérivationnelle)
- (7) la différenciation syntaxique
- (8) l'exploitation d'un état de fluctuation<sup>28</sup>
- (9) la dilation sémantique

Le changement linguistique participe de l'aspect psychologique individuel et de l'aspect social du langage. Il se déroule dans le cerveau (en tant que siège du psychisme humain) et non dans les organes phonateurs (Gilliéron 1918: 223-224; 1919: 66-67); sa nature essentielle est d'être un changement, non pas de sons, mais de mots (particuliers)<sup>29</sup>. La langue ne procédant pas par sauts dans son évolution,

<sup>28</sup> On y a recours quand les autres moyens thérapeutiques s'avèrent inefficaces; il s'agit d'une thérapeutique qu'on pourrait appeler « homéopathique ».

<sup>29</sup> Voir le renversement de perspective qui est formulé dans Gilliéron (1921b: 73): « Est-ce la phonétique qui permet de retracer l'histoire des mots, et ne serait-ce pas les mots qui permettent de retracer leur histoire et d'établir les lois phonétiques? »

Gilliéron décrit la vie des mots en termes de continuité et de répercussion propagée :

« Dans le monde lexical, il ne se produit pas la plus légère vibration qui n'ait sa répercussion dans le milieu où elle se produit, et si l'élément vibrant a cessé de vibrer, les ondes qui en sont émanées sont là pour témoigner de son existence » (Gilliéron 1922: 65).

La propagation continue et continuelle d'un changement linguistique, une fois celui-ci réalisé, s'explique par le contact des milieux sociaux. Une fois entré dans la langue, le mot subit des retouches phonétiques ou sémantiques selon les procédés d'imitation, d'adaptation, d'assimilation, de propagation « ayant pour cause l'identité ou la parenté des milieux sociaux » (Gilliéron 1919: 133). La propagation des changements prend des aspects différents selon les liens rattachant les parlers entre eux :

« Les produits de l'œuvre de réparation lexicale se répandent à des allures différentes, selon le degré d'étroitesse des liens qui rattachent les parlers isolés et plus ou moins inactifs à des parlers directeurs » (Gilliéron 1918: 58).

Vu la nature sociale de l'histoire des mots, les langues ne peuvent être conçues comme le produit d'une tradition phonétique pure. Gilliéron substitue au dogme de la régularité phonétique une conception sociale du changement linguistique, affirmant que la langue s'adapte au besoin du moment :

« Quiconque a lu avec attention les vicissitudes qu'a traversées **apis** pour aboutir à *abeille* en français comprendra aisément qu'il faut à la langue une bonne raison pour qu'elle se modifie » (Gilliéron 1919: 43).

#### 4. Conclusions

En conclusion, on tentera de répondre à deux questions : (1) comment peut-on caractériser la conception gilliéronienne du langage ; (2) y a-t-il chez Gilliéron une visée « structuraliste » ?<sup>30</sup>

4.1. Pour Gilliéron, la langue est avant tout un instrument de communication (de ce que les locuteurs perçoivent, sentent et pensent) ; la communication implique l'articulation de « la pensée ».

Comme instrument de communication, la langue doit en premier lieu être efficace ; or, l'efficacité dépend de principes dont la non-réalisation entrave son fonc-

<sup>30</sup> Voir aussi Chambon-Swiggers (1995: 492) à propos de l'interprétation des vues gilliéroniennes par Walther von Wartburg.



tionnement optimal. Ces principes sont : l'univocité, la régularité (transparence et conformité morphologiques), l'économie, la transparence étymologique et l'équilibre entre réalité désignée et conceptualisation.

De plus, le langage est un « être » psychique, ce qui implique qu'il a une existence réelle et une existence virtuelle. Pour Gilliéron, la langue a deux faces : une face manifeste, réelle, « en acte », et une face latente, virtuelle, en gestation ou « en gésine » (Gilliéron 1912 : 11 ; 1915 : 23 ; 1921b : 57). Tout fait linguistique, avant de se réaliser (formellement et sémantiquement), a eu une existence « mentale », « idéale ». Or, les mots qui restent dans les limbes, les « fantômes », ne manquent pas d'exercer une influence sur l'activité linguistique des locuteurs.

Gilliéron distingue les « fantômes » qui peuvent prendre corps et ceux qui sont condamnés à une existence idéale. Ces derniers sont de purs construits théoriques<sup>31</sup> : s'ils se lexicalisaient, ils transgresseraient les principes qui régissent la langue (comme par ex. certaines régularités dérivationnelles). Tous les fantômes contraints à rester en gestation sont dus à la dérivation instantanée, à l'analogie ou à l'étymologie populaire : il s'agit de créations entraînées par une force presque incontrôlée, mais contrecarrées par la réticence devant l'homonymie et le bisé-mantisme, et par les contraintes dérivationnelles. Ils ne passent pas le filtre de la conscience des locuteurs.

Quant aux fantômes qui peuvent prendre corps, Gilliéron distingue (a) une réserve générale, qui devient « effective » dès qu'il y a détresse lexicale<sup>32</sup> ; (b) le recours possible à des formules explicatives<sup>33</sup> (cf. les formules « mouche » ou « mouche à miel » pour désigner l'abeille) ; (c) un trésor lexical latent qui résulte de croisements et d'hypercorrections.

4.2. Gilliéron a pu être qualifié de structuraliste et d'anti-structuraliste (e.a. à cause de son programme de recherche, ciblé sur l'individualité des mots). Mais

<sup>31</sup> Ils ont donc une valeur explicative réelle ; voir le cas du fantôme *saim* postulé par Gilliéron : *essaim* est devenu *saim* « effectivement peut-être seulement un jour, une heure, mais c'est ce qu'il a fait assurément en théorie tout au moins. Il n'existe nulle part, mais il a peut-être existé et certainement a existé idéalement, car sans lui ESSAIMER ne serait pas devenu SAIMER. ESSAIM « abeille » est devenu SAIM « abeille » toutes les fois qu'il a pu et partout où il a pu le devenir » (Gilliéron 1918 : 112).

<sup>32</sup> Voir Gilliéron (1921b : 57) : « Dans la langue latente, en gésine, où la langue vivante va chercher des mots, lorsqu'un de ses éléments vient à succomber, et d'où elle les appelle à prendre part à sa lexicalité, JEUNE, appelé par ESSAIM qui est un groupe de jeunes abeilles, était un candidat désigné à la succession d'abeille, aussi bien que JEUNE, appelé par OISEAU (qui était 'père et mère d'oiseaux') était un candidat désigné à la succession d'oiseau ».

<sup>33</sup> Celles-ci peuvent ensuite se lexicaliser.

l'étiquette de structuralisme appelle, de la part de l'historiographe de la linguistique, une réflexion épistémologique : d'un côté, il ne suffit pas d'utiliser les termes *structure, fonction, système, Gestalt*, etc. pour se comporter en structuraliste et, de l'autre côté, on peut parfaitement faire œuvre de structuraliste sans brandir un jargon structuraliste. De plus, il existe des structuralismes à ancrage différent : à côté du structuralisme « de la langue », dont Saussure et Hjelmslev sont les figures emblématiques, il y a aussi un structuralisme de la parole (représenté par Ch. Bally). Le Cercle de Prague a élaboré un structuralisme de types systémiques (Troubetzkoy) et de séries évolutives (Jakobson). Rien de tel chez Gilliéron, chez qui on chercherait en vain une élaboration des dichotomies *axe paradigmatique / syntagmatique, signifiant/signifié, langue/parole*. Gilliéron est d'ailleurs l'incarnation du dépassement épistémologique des termes contraires (abstraits) : entre loi phonique et analogie, entre l'homonymie et la polysémie, entre le régulier et l'irrégulier, les bornes ne sont pas, dans la réalité concrète et quotidienne, très nettes. Pourtant on trouve chez lui, et de façon constante, une conception téléologique, la conscience d'oppositions – de rapports de valeur (même si le terme n'est pas employé comme terme technique) – et le souci de voir les faits dans leur ensemble<sup>34</sup>. Mais le structuralisme de Gilliéron n'est pas le structuralisme de systèmes auto-régulateurs : c'est un structuralisme de couches de locuteurs et de traditions de la parole, d'activités et de comportements de sujets linguistiques vis-à-vis d'une évolution complexe qui affecte les patois, dans leurs rapports mutuels et dans leurs contacts avec une langue nationale faisant d'incessants progrès. La linguistique gilliéronienne est, dans son essence, une description et une explication (par démontage-exercice qui est nécessairement spéculatif) des forces d'action et de réaction sur la plage continue des générations de locuteurs.

*Adresse de l'auteur:*  
(F.N.R.S. belge ; C.I.D.G., Louvain)  
Faculté des Lettres  
Blijde Inkomststraat 21  
B-3000 Leuven

---

<sup>34</sup> En effet, le principe essentiel de la géolinguistique gilliéronienne est que seule la vision de l'ensemble des données permet d'expliquer tous les détails. Cf. Gilliéron-Mongin (1905 : 3) : « Rien de plus imprudent que de spéculer sur un mot isolé : nous voulons dire placé dans l'isolement artificiel du lexique et comme arraché à son milieu naturel. »

BIBLIOGRAPHIE<sup>35</sup>1. *Travaux de Jules Gilliéron*

- 1880 *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*. Paris : Vieweg.
- 1881 *Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône)*. Paris : Champion.
- 1896 «Notes dialectologiques». *Romania* 25. 424-440.
- 1902 *Atlas linguistique de la France : Notice servant à l'intelligence des cartes*. Paris : Champion.
- 1902-1910 (& E. Edmont) *Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion. [17 vol. ; 1920 cartes) [Table de l'Atlas: publiée en 1912]
- 1905 (& J. Mongin) *Etude de géographie linguistique. «Scier» dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*. Paris : Champion.
- 1907 (& M. Roques) «Etudes de géographie linguistique». *Revue de philologie française et de littérature* 21. 107-149.
- 1908-9 (& M. Roques) «Les noms gallo-romans des jours de la semaine». *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques*, 5-30. [Paru d'abord, en 1908, dans *Revue de philologie française et de littérature* 22. 268-290]
- 1912 *Etude de géographie linguistique : L'aire **clavellus** d'après l'Atlas linguistique de la France. Résumé de conférences faites à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en 1912*. Neuveville : Beerstecher.
- 1912 (& M. Roques) *Etudes de géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- 1915 (& E. Edmont) *Atlas linguistique de la France : Corse*. Paris : Champion.
- 1915 *Etude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales*. I & II. Neuveville : Beerstecher.
- 1918 *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- 1919 *Etude sur la défektivité des verbes. La faillite de l'étymologie phonétique*. Neuveville : Beerstecher.
- 1921a *Etude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales*. III. Paris : Champion.
- 1921b *Pathologie et thérapeutique verbales*. Paris : Champion.
- 1922 *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*. Paris : Champion.
- 1923 *Thaumaturgie linguistique*. Paris : Champion.

<sup>35</sup> Nous n'avons pas repris ici les publications dont les références complètes sont données dans les notes.

2. *Etudes*

- Bloch, O. (1929). «Jules Gilliéron et l'Atlas linguistique de la France». *La Revue de Paris* 1<sup>er</sup> février. 642-658.
- Chambon, J.-P., Swiggers, P. (1995). «Autoperception d'une genèse: fragment d'une conférence inédite de Walther von Wartburg sur le FEW (1951)». *Revue de linguistique romane* 59. 483-501.
- Desmet, P., Lauwers, P., Swiggers, P. (1998). «Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron». (À paraître dans un recueil collectif).
- Engler, R. (1980). «Linguistique 1908: Un débat-clef de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes». Dans: K. Koerner (éd.), *Progress in Linguistic Historiography*, 257-270. Amsterdam: Benjamins.
- Gauchat, L., Jeanjaquet, J. (1920). *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, tome II. Neuchâtel: Attinger.
- Jaberg, K. (1937). *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*. Paris: Droz; Zürich/Leipzig: M. Niehans.
- Lauwers, P. (1996). *Contrainte et liberté dans le langage: la doctrine linguistique de Jules Gilliéron (1854-1926)*. [Mémoire de licence, Univ. de Leuven]
- Lauwers, P. (1998). «Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le changement linguistique». *Orbis* 40. [sous presse]
- Martel, J. (1959). «Hommage à Edmond Edmont». *Orbis* 8. 7-28.
- Meillet, A. (1916). Compte rendu de J. Gilliéron, *Etude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales*. I. *Chair et viande. La neutralisation de l'article défini. A propos de CLAVELLUS*. [Neuveville: Beerstecher, 1915]. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 20. 65-67.
- Meillet, A. (1921). «Jules Gilliéron et l'influence de l'étude des parlers locaux sur le développement du romanisme». Dans: A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, 305-309. Paris: Champion.
- Meillet, A. (1925). *La méthode comparative en linguistique historique*. Paris: Champion.
- Paris, G. (1888). «Les parlers de France». *Revue des patois gallo-romans* 2. 161-175.
- Pop, S., Pop, R.D. (1959). *Jules Gilliéron: vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs*. Louvain: Centre international de dialectologie générale.
- Roques, M. (1926). «Jules Gilliéron». *Romania* 52. 219-221.
- Roques, M. (1930). *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*. Paris: Droz.
- Schneider, G. (1973). *Zum Begriff des Lautgesetzes in der Sprachwissenschaft seit den Junggrammatikern*. Tübingen: Narr.

- 
- Spitzer, L. (1926). «Jules Gilliéron». *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 48. 506-511.
- Swiggers, P. (1982). «Hugo Schuchardt: Le point de vue d'un romaniste dans la querelle autour des lois phoniques». *Beiträge zur Romanischen Philologie* 21. 325-328.
- Swiggers, P. (1999a). «La canonisation d'un franc-tireur: le cas de Hugo Schuchardt». A paraître dans: J. Kramer *et al.* (éds), *Kanonbildung in der Romanistik*.
- Swiggers, P. (1999b). «La correspondance Gilliéron-Schuchardt». (A paraître).
- Terracini, B. A. (1926). «Jules Gilliéron». *Archivio Glottologico Italiano* 21. 152-163.
- Wilbur, T.H. (1977). *The Lautgesetz-Controversy: A Documentation (1885-86)*. Amsterdam: Benjamins.



Anne-Marguerite Frýba-Reber

PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE À L'AUBE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE :  
L'APPORT DE LA SUISSE\*

0. *Introduction*

C'est en 1891 que Ferdinand de Saussure quitte l'Ecole des Hautes Etudes pour inaugurer, à Genève, la chaire d'histoire et de comparaison des langues indo-européennes créée à son intention. Les intitulés des deux premiers cours « Sanscrit » et « Grammaire comparée des langues indo-européennes » semblent être en parfaite cohérence avec l'intitulé de la chaire. Pourtant, dès ses premières conférences, Saussure soumet la notion de comparaison et le terme de grammaire comparée à une sévère critique et dénonce fermement le préjugé consistant à définir le travail du linguiste par la méthode comparative : « Il est entendu que l'astronome observe et calcule, que le critique critique, que l'historien raconte, et que le linguiste *com-pare*. Pourquoi le linguiste comparerait-il, ou pourquoi serait-il condamné de <son métier> à *comparer*? »<sup>1</sup>

---

\* Nos remerciements s'adressent à Rudolf Engler et Gerold Hilty pour les utiles remarques qu'ils ont bien voulu nous communiquer sur une première version de ce texte.

<sup>1</sup> *Notes* 3286. Conservées à la *Bibliothèque publique et universitaire (BPU)* de Genève, ces conférences furent publiées par R. Engler en 1974 (*Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, dorénavant abrégé *Notes*).

On sent l'irritation du savant décidé à préciser la tâche et l'objet de la discipline dont il entend jeter les bases scientifiques<sup>2</sup>.

Au-delà de sa valeur anecdotique, cette péripétie terminologique résume l'orientation de ma recherche actuelle qui est encore fragmentaire: soit l'analyse du découpage des disciplines linguistiques tel qu'il a été pensé depuis l'avènement de la discipline. Le changement terminologique qu'effectue Saussure en critiquant la traditionnelle formule de «Grammaire comparée des langues indo-européennes» pour lui substituer un intitulé plus adéquat «Histoire des langues indo-européennes» révèle en effet un Saussure extrêmement soucieux de délimiter l'espace des différentes disciplines: tout se passe pour lui comme si l'existence et la nature de la linguistique tel qu'il tente de la penser était indissociable de la construction d'un champ définitoire. C'est pourquoi dès l'ouverture de son troisième cours de linguistique générale, Saussure s'improvise historien de sa discipline: il cherche à comprendre et à suivre l'émergence des différents mouvements linguistiques pour les délimiter par rapport à ce qu'il nommera la linguistique générale<sup>3</sup>. De ce point de vue, c'est surtout la distinction entre philologie et linguistique qui m'a paru être au centre de ce bref historique que Saussure oriente rétrospectivement par rapport au découpage du champ disciplinaire qu'il veut instaurer. Notre analyse prendra successivement en compte la signification de la distinction philologie et linguistique telle que la conçoit Saussure (1), l'origine de cette distinction chez les prédécesseurs de Saussure (2) et le destin qu'a connu cette distinction après le *CLG*, particulièrement en Suisse et jusqu'à la fondation de la Société suisse de linguistique (3).

## 1. *L'opposition linguistique/philologie chez Saussure*

### 1.1. Le *CLG*

Comment Saussure reconstitue-t-il après coup et dans sa perspective le passé de sa discipline?

Dans le deuxième cours, le linguiste genevois réduit l'histoire qui précède l'émergence de la linguistique générale en deux grandes périodes:

<sup>2</sup> Dans sa critique de *Programme et méthodes de la linguistique théorique* d'Albert Sechehaye, Saussure reproche à Max Muller, plus que son goût pour la vulgarisation, le fait qu'il ait négligé de penser à «une constitution des bases scientifiques de la linguistique» (*Notes* 3330).

<sup>3</sup> Le cours I (1907) s'ouvre par la définition de la linguistique de l'intérieur et de l'extérieur, le cours II (1908-9) par la définition de la linguistique par son objet et le cours III (1910-11) par l'aperçu historique que nous avons choisi de commenter.



1. la préhistoire qui va de 1810 à 1874 ou pour citer Saussure la « période de tâtonnements, de débuts. La période de jeunesse est fort longue, s'est prolongée pendant soixante ans (jusqu'en 1870/4) »<sup>4</sup>.
2. l'histoire proprement dite de la linguistique ou selon ses termes, la « seconde période où ayant reconnu son objet, elle est en possession à peu près de sa méthode: <une direction nouvelle a été donnée à cette science> »<sup>5</sup>.

On voit comment fonctionne la réflexion historique de Saussure: elle repose sur l'idée d'une coupure épistémologique d'inspiration quasi-hégélienne qui opposerait un moment dans lequel la linguistique n'est pas consciente d'elle-même et un moment où elle prend conscience de son esprit.

Dans le troisième cours, Saussure affinera encore sa vision historique en opérant des subdivisions supplémentaires (qui fonctionnent comme autant de coupures épistémologiques) dans les deux grands ensembles constitués dès le deuxième cours.

### 1.1.1. Préhistoire

La préhistoire en effet se trouve être elle-même subdivisée en trois phases selon l'expression même de Saussure: d'abord, la grammaire normative, ensuite la philologie et enfin la grammaire comparée. Dans cet étagement, on voit déjà apparaître la mention de philologie qui occupe une place intermédiaire entre grammaire normative et grammaire comparée, ce qui signifierait que pour Saussure, la philologie marque une première prise de conscience linguistique qui conduira à la percée significative qu'est, à ses yeux, la grammaire comparée.

Ainsi la linguistique se réduit-elle dans une première phase à la grammaire dont la préoccupation exclusive est d'ériger des règles sans réfléchir sur le fonctionnement propre de la langue ni sur la signification des phénomènes qui la constituent. Saussure d'ailleurs ne précise pas quels sont ces grammairiens: il évoque d'une façon générale les Grecs et les Français qu'il considère comme leurs principaux continuateurs.

En revanche, plus détaillée chez Saussure est la phase inaugurée par la philologie dont l'avènement se situe en 1777, date symbolique à ses yeux puisque c'est à ce moment que Friedrich August Wolf revendique pour la première fois l'appellation de *studiosus philologiae*. Cette philologie qui n'est pas à confondre avec la

<sup>4</sup> CLG/E, 74, II C 86.

<sup>5</sup> *Ibid.*

philologie humaniste, mais qui va ouvrir la voie à l'herméneutique allemande, innove, dans la mesure où la philologie dépasse l'étude des textes en fonction de leur simple correction grammaticale au profit d'une vision critique plus large et plus poussée et dans la mesure où sa préoccupation centrale devient ainsi l'observation méthodique des faits: «la philologie apportait ce nouveau principe: la méthode de l'esprit critique en présence des textes»<sup>6</sup>. Par rapport à la grammaire normative, la philologie inaugure l'ère de la méthodologie et de la critique.

Enfin vint la «phase sensationnelle»<sup>7</sup> que constitue la grammaire comparée, inaugurée par Bopp en 1816. Malgré les nombreuses réserves et critiques qu'il répète à l'égard du fondateur de la grammaire comparée, Saussure confère néanmoins à Bopp le mérite d'avoir perçu l'intérêt d'une étude qui porterait sur la mise en évidence des relations exactes qui existent entre les langues: «le phénomène de la diversité des idiomes lui [à Bopp] apparaît comme un problème digne d'être étudié pour lui-même»<sup>8</sup>.

C'est à propos de cette dernière phase que Saussure prend la peine de fournir plus précisément une série de noms, tous d'ailleurs d'Allemands, auxquels il accorde une importance particulière: Jacob Grimm auquel il confère significativement le titre de linguiste, son frère Guillaume étant considéré comme philologue, Friedrich Pott qu'il retient pour ses travaux étymologiques, les indianistes Theodor Benfey et Theodor Aufrecht, Adalbert Kuhn, le fondateur de la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*. De Max Müller, Saussure souligne ici le talent vulgarisateur qu'il relie à une absence de méthode («il n'a jamais péché, dit-il ironiquement, par excès de conscience»<sup>9</sup>). Une mention spéciale est faite par Saussure pour son maître Georg Curtius, «philologue distingué» qui a eu le mérite de réconcilier la philologie classique avec la grammaire comparée en démontrant l'intérêt des résultats du comparatisme pour la philologie classique. Enfin Saussure cite Auguste Schleicher, dont le mérite fut de codifier la science fondée par Bopp, même si cette tentative à ses yeux débouche sur «un essai risible»<sup>10</sup>.

Si Saussure n'a pas une vision téléologique en ce qui concerne le devenir de la langue, comme on l'a souvent fait remarquer, il a du moins une vision téléologique très nette en ce qui concerne l'émergence de la linguistique générale. Ainsi la place de la philologie dans le *CLG* est-elle conçue comme une période de transition dans le mouvement réflexif qui conduit à l'autonomie de la linguistique.

<sup>6</sup> CLG/E, 12, III C 1.

<sup>7</sup> CLG/E 17, III C 2.

<sup>8</sup> CLG/E 24, II C 86.

<sup>9</sup> CLG/E 47, G.2.38b.

<sup>10</sup> CLG/E 52 (Extrait 10).

Pour constituer la méthodologie d'une discipline, il est donc indispensable de connaître ses tâtonnements puisque l'analyse des erreurs est instructive dans la mesure où celles-ci peuvent guetter tout chercheur<sup>11</sup>.

Quelles sont ces erreurs méthodologiques commises par les comparatistes? Aux yeux de Saussure, elles se manifestent d'une part dans la pratique exclusive de la démarche comparatiste sans réflexion sur l'articulation et le but des comparaisons et d'autre part dans l'ignorance de la vision historique allant de pair avec l'assimilation du développement des langues à un phénomène naturel.

Aussi la période des tâtonnements de la linguistique peut-elle être définie par «l'absence générale de méthode»<sup>12</sup>, ou plus particulièrement par le désintérêt ou la méconnaissance des problèmes de la linguistique générale, notamment la nature de l'objet étudié.

### 1.1.2. Histoire

C'est avec la période historique que commencera à souffler cet «esprit de la linguistique»<sup>13</sup> que Saussure évoque toujours dans la perspective de son propre système. Saussure nous fournit trois points de repère qui marquent dans l'histoire la nouvelle impulsion et la direction nouvelle données aux sciences du langage: l'émergence de la linguistique romane, la parution du livre de l'Américain Whitney et la formation de l'école néogrammairienne.

La spécificité de la linguistique romane est soulignée à plusieurs reprises dans le *CLG*: la connaissance du prototype commun (en l'espèce le latin) avait en effet radicalement modifié la perception des linguistes qui n'avait plus besoin du recours systématique à la reconstruction par hypothèse, nouveauté qui donna à la linguistique romane «une autre physionomie»<sup>14</sup> qu'à la linguistique indo-européenne, à savoir un profil historique qui fut aussitôt adopté par les germanistes.

Mais c'est «Whitney [qui] donna le branle»<sup>15</sup>. Sans aborder la question de l'influence reconnue que Whitney a exercée sur Saussure, relevons simplement, qu'aux yeux de l'auteur du *CLG*, Whitney rompt à la fois avec la tradition alle-

---

<sup>11</sup> C'est le repérage des mirages linguistiques qui permet en définitive d'accéder à une «vision exacte de l'objet à étudier» dira Sechehaye dans sa leçon inaugurale («Les mirages linguistiques», *Journal de psychologie normale et pathologique* 27, 1929, 366).

<sup>12</sup> *CLG/E* 58, II C 110.

<sup>13</sup> *CLG/E* 16, III C 2.

<sup>14</sup> *CLG/E* 81, III C 3.

<sup>15</sup> *CLG/E* 87, II C 116.

mande et avec la philologie : « pas Allemand ni philologue »<sup>16</sup>. Enchaînant immédiatement après Whitney, l'historique saussurien évoque l'orientation nouvelle qui émerge ou *surgit* (pour reprendre le terme plus fort de Saussure) à Leipzig et Léna à la même époque, la « junggrammatische Richtung »<sup>17</sup>, insistant précisément sur cette notion d'orientation ou de tendance. Parmi ces néogrammairiens, sont cités comme protagonistes K. Brugmann, H. Osthoff, W. Braune, E. Sievers, H. Paul et A. Leskien, tous linguistes qui eurent le double mérite d'exploiter les résultats des comparatistes en les articulant dans une perspective historique et de reprogrammer la linguistique en tant que science historique : « Cette nouvelle direction rompait avec l'idée que la langue était une sorte de végétation (comme lichen sur l'arbre). La nouvelle école y reconnaissait un produit de l'esprit humain. La langue est l'œuvre de l'esprit collectif »<sup>18</sup>.

Dans ce jugement que Saussure porte sur les néogrammairiens, on perçoit sans peine un des présupposés épistémologiques fondamentaux du système que Saussure est en train de développer : la langue est conçue comme un produit de l'esprit humain et comme une œuvre collective. Il m'est impossible évidemment de développer cet aspect important de sa pensée que Saussure découvre rétrospectivement chez les néogrammairiens. Revenons à la place que Saussure accorde à la philologie dans l'émergence de la linguistique générale.

## 1.2. Les *Notes*

Si l'on s'en tient aux indications du *CLG* que je viens d'exploiter, la philologie est limitée à une fonction de phase transitoire à l'intérieur de la préhistoire de la linguistique, et n'a d'autre mérite que de préparer la coupure épistémologique entre la grammaire normative et la grammaire comparée. Le rapport qui lie la philologie et la linguistique, toujours d'après le *CLG*, n'est qu'un rapport de nature chronologique, mais jamais de nature systématique. Dans les *Notes* en revanche, Saussure construit, à la différence de ce qu'il fait dans le *CLG* un double système d'opposition binaire qui trace les frontières respectivement entre littérature et philologie d'une part, et philologie et linguistique de l'autre. Là encore Saussure fait de la philologie une phase intermédiaire comme dans le *CLG*, mais cette fois non plus du point de vue diachronique, mais du point de vue de la délimitation synchronique des compétences propres à chaque discipline. Dans le cas du *CLG*, la philologie est présentée comme un moment historique dépassé sur le chemin qui mène à la lin-

<sup>16</sup> CLG/E 87, II R 160.

<sup>17</sup> CLG/E 88, II C 115.

<sup>18</sup> CLG/E 93, II C 117.

guistique; dans le cas des *Notes*, la philologie est opposée *sub specie aeternitatis* dans une exclusivité de système à la linguistique, comme si Saussure voyait à son époque même dans la philologie une concurrente toujours dangereuse pour la linguistique.

Selon le premier système d'opposition, Saussure établit en effet une distinction entre l'érudition littéraire et l'érudition philologique laquelle traite « de tout ce qui contribue de près ou de loin à faire mieux comprendre l'esprit ou la lettre des auteurs »<sup>19</sup>. La philologie y est clairement considérée comme une connaissance auxiliaire, de caractère plus technique au service de la littérature et c'est précisément ce but qui soude les études les plus disparates comme l'archéologie, le droit, la géographie, la mythologie dans cette science unique qu'est la philologie: « la philologie n'[est] autre chose que le vaste commentaire qu'on appose au bas d'une littérature »<sup>20</sup>. Cette définition de la philologie rejoint celle de la philologie classique telle que l'a définie le *CLG*: elle tend à étudier et reconstituer la pensée d'un auteur ou d'une époque délimitée. C'est par ailleurs la définition usuelle, d'un Darmesteter par exemple<sup>21</sup>.

Un second système prévoit une opposition entre philologie et linguistique. Les deux clauses de la *Note* en question<sup>22</sup> formulent cette opposition sous une forme problématique: « Il arrive souvent en revanche qu'on est moins préparé à comprendre que la philologie à son tour demeure distincte de la *linguistique* » et « *Philologie et linguistique*: Si personne ne confond le littéraire et le philologue qui se touchent de très près, en revanche, il est très... »: c'est sur cette absence de prédicat que s'interrompt le texte.

Il est hautement significatif que dans le deuxième système d'opposition qu'elles instaurent entre philologie et linguistique, les *Notes* ne conduisent pas à son terme la distinction entre les deux disciplines. Elles s'interrompent sur un blanc: seule la frontière que la philologie entretient avec la littérature a été délimitée, mais celle qui la sépare de la linguistique demeure hautement problématique dans l'état d'inachèvement où se trouve pour nous les *Notes*. On peut reconstituer après coup cette opposition philologie/linguistique que prévoient les *Notes* à partir de la perspective saussurienne que développera plus tard le *CLG* et plus particulièrement à partir de la définition qu'il donne de la linguistique générale, définition d'où est absente

<sup>19</sup> *Notes* 3288.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> « Science qui étudie les langues comme organes de la vie intellectuelle des peuples. Philologie grecque, latine. Romane, celtique etc., (cf. linguistique) Philologie comparée, cf. grammair, linguistique », *Dictionnaire général de la langue française*, <sup>8</sup>1926.

<sup>22</sup> *Notes* 3288.

toute référence à la philologie. Si l'étude de la langue joue un rôle prépondérant dans les études philologiques comme elle le joue dans la linguistique, ce rôle n'est certes pas exclusif, puisque la philologie vise à éclairer la littérature. Il est donc nécessaire, selon le *CLG*, de distinguer la démarche philologique de la linguistique dont la nouveauté est, précisément, de poser comme objet d'étude exclusif le phénomène linguistique considéré non plus du seul point de vue de la langue écrite<sup>23</sup> mais dans toutes ses manifestations, point de vue qui permettra d'en dégager les lois générales.

De ce point de vue systématique, Saussure démarque très fortement la linguistique de la philologie qu'il considère comme l'envers négatif de la nouvelle science linguistique : c'est ce jugement négatif que rapporte Francis de Crue, historien et collègue de Saussure :

« Il nous avisait souvent, nous autres profanes, de ne confondre point la langue écrite avec la langue parlée, la vieille philologie avec la linguistique, cette science nouvelle, qui a des lois et que Ferdinand de Saussure a établies »<sup>24</sup>.

A Montpellier, un élève français de Saussure, Maurice Grammont, reprendra cette opposition entre une vieille pratique, la philologie, et une science nouvelle, la linguistique, en déployant sa verve contre tous ceux qui étaient perçus comme philologues, en particulier certains romanistes allemands : « Vider des tiroirs pour remplir des casiers », écrira-t-il au sujet de leur méthode<sup>25</sup>. Ou encore, comme le formule son collaborateur à la *Revue des langues romanes*, Jules Ronjat dénonçant « les pratiques – on ne saurait dire la méthode – généralement en honneur chez les philologues et consistant à présenter aux lecteurs à peu près uniquement des faits bruts sans aucune explication qui mérite ce nom »<sup>26</sup>.

En conclusion de cette étude sur la définition de la philologie chez Saussure, je dirais à titre d'hypothèse que l'opposition systématique sert dans les *Notes* à penser l'autonomie problématique de la linguistique que Saussure n'arrive pas à se formuler à ce moment de sa réflexion. Le linguiste genevois ne peut construire le nouvel objet qu'est la linguistique générale qu'à travers l'opérateur heuristique et

<sup>23</sup> Je signale que l'opposition de Saussure philologie = écrit et linguistique = oral est l'objet de discussions complexes que je n'aborde pas ici. Rappelons simplement que la philologie avait elle-même subi une mutation profonde au courant du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'importance croissante des néophilologies à partir de 1850 environ.

<sup>24</sup> *Ferdinand de Saussure 1857-1913*, Genève, 1962, 18.

<sup>25</sup> *RLR* 54, 1911, 101.

<sup>26</sup> Sur les rapports entre les disciples français et suisses de Saussure, cf. A.M. Frýba et J.-P. Chambon, « Lettres et fragments inédits de Jules Ronjat adressés à Charles Bally », *CFS* 49, 1995-6, 9-63.

méthodologique que constitue à ses yeux une opposition négative par rapport à la philologie qui lui sert de repoussoir. La difficulté de définir cette opposition que révèle le silence des *Notes* indiquerait que Saussure n'a pas encore réussi à penser le domaine propre de la linguistique et qu'il a encore besoin de la philologie, ce qui n'est plus le cas du *CLG* où la définition autonome de la linguistique relègue la philologie à n'être plus qu'une phase dans le développement historique de la linguistique. Si dans le *CLG*, la philologie n'est plus qu'une étape dans la genèse historique des disciplines linguistiques<sup>27</sup>, dans les *Notes* en revanche, elle fonctionne comme un moment décisif de la genèse conceptuelle qui conduira Saussure à l'élaboration épistémologique de son propre système.

Le problème des rapports entre philologie et linguistique s'insère dans un problème plus large qui trouve toute son acuité à l'époque de Saussure, le problème de la classification et de la délimitation des diverses disciplines, linguistiques ou autres. Je renvoie à cet égard à la réflexion du philosophe Adrien Naville, qui, en l'espace de près de quarante ans, a proposé trois versions importantes de la classification des sciences, dont deux étaient connues de Saussure, on le sait, mais qui étaient bien familières aussi à Sechehaye qui conçut l'audacieuse tentative de délimiter le programme et les méthodes de la linguistique sur le modèle de la classification des sciences<sup>28</sup>.

## 2. *Les métamorphoses de la philologie*

Il serait intéressant maintenant de connaître d'où Saussure hérite de cette distinction entre philologie et linguistique abordée sur le plan historique dans le *CLG* et sur le plan systémique dans les *Notes*. Dans son panorama historique des origines de la linguistique, Saussure ne remonte guère avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle, où la philologie, à travers la réflexion des Allemands, devient une science de pointe. Comme le Chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*, Saussure semble totalement négliger la conception traditionnelle de la philologie, telle que l'Antiquité, le Moyen Age, voire la Renaissance l'avait définie, soit un savoir encyclopédique dominé par l'idée philosophique de *sapientia* (ce qu'on appelait la polymathie), soit par l'idée de sciences *liberales* ou *humanae* de la Renaissance. Saussure pouvait lire dans l'*Encyclopédie* ce jugement négatif sur la philologie

<sup>27</sup> La déclaration peremptoire qui figure au début du chapitre 2 de l'édition De Mauro (« quant à la philologie, nous sommes déjà fixés », 1975, 21) prouve que la philologie se réduit à son apport historique et qu'elle n'est plus en concurrence directe avec la linguistique qui l'englobe dans sa propre démarche.

<sup>28</sup> *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, 1908 : cet ouvrage est dédié, rappelez-le, à Ferdinand de Saussure.

considérée comme une « espèce de science composée de grammaire, de poétique, d'antiquités, d'histoire, de philosophie, quelquefois même de mathématiques, de médecine, de jurisprudence, sans traiter aucune de ces matières à fond, ni séparément, mais en les effleurant toutes ou en parties » ou encore comme « une espèce de littérature universelle traitant de toutes les sciences et de leur histoire ». Comme l'*Encyclopédie* toujours, Saussure marque sa préférence pour la science qui a éclipsé en France cette philologie traditionnelle, à savoir la grammaire générale que Nicolas Beauzée définit, dans son célèbre article de l'*Encyclopédie* comme la science de la parole prononcée ou écrite en distinguant la grammaire générale qui est une science des grammaires particulières qui relèvent de l'art.

Mais s'il accorde un intérêt à la grammaire générale qui domine en France jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Saussure est plutôt attiré par le renouveau de la philologie en Allemagne. Rappelons à cet égard la mention du nom de Wolf coïncidant avec une des grandes coupures épistémologiques dans l'histoire de la linguistique. L'affranchissement du joug théologique permet à Wolf d'élever la philologie au rang d'une science à laquelle il ne confère toutefois pas un statut d'autonomie puisqu'il l'intègre aux sciences de l'Antiquité dont il propose, en 1807, la première présentation systématique (*Darstellung der Altertumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Werth*): comprenant la grammaire, l'herméneutique et la critique, la philologie classique vise à reconstruire à travers les monuments littéraires et autres l'esprit et la vie d'une époque, en l'occurrence l'Antiquité. Comme on sait, ce nouvel essor de la philologie aura une incidence, à travers les programmes de l'enseignement universitaire, sur le découpage des disciplines du savoir et donc sur la méthodologie. Ce sera finalement un élève de Wolf, August Böeckh, qui détachera la philologie du domaine des sciences de l'Antiquité pour en faire la science humaine par excellence, la science de la reconstruction des savoirs humains ou « Erkenntnis des Erkannten »<sup>29</sup>. Simultanément on assiste à l'essor du comparatisme, accompagné de l'apparition d'une philologie comparée, ou philologie orientale et des trois néophilologies, la germanistique, la romanistique et la slavistique.

S'il est manifeste que Saussure a été fasciné par cet essor de la philologie allemande qu'il considère comme une étape importante dans le développement des sciences du langage, il a dû aussi se trouver dans l'obligation de se démarquer fortement de cette philologie qui dominait les études non seulement en Allemagne, mais désormais en France dès les années soixante. Dans la décennie qui précède la publication du *Mémoire*, on observe que l'opposition philologie et linguistique joue un rôle extrêmement important dans toutes les discussions sur le langage. Ainsi, dans un article peu connu sur les rapports entre la linguistique, la philologie et les

<sup>29</sup> *Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, Leipzig, 1877, 11.



sciences naturelles, le savant appenzellois Ludwig Tobler<sup>30</sup> conclut, après une discussion approfondie des thèses de son époque, en particulier celles de Schleicher et de Müller, que la linguistique est à rattacher à l'histoire, parce que son objet, la langue, est historique et non naturel. En effet même si la langue puise son origine dans la nature, cette nature est la nature de l'esprit et non la nature qui fait l'objet des sciences naturelles : « Aus der Natur also stammt die Sprache, aber aus der Natur des Geistes, welcher in seinem Naturzustande nicht verharret und auch die Sprache auf die Bahn des Fortschrittes mit sich reisst. Darum muss die Sprachwissenschaft nicht den Naturwissenschaften, sondern den geschichtlichen angehören »<sup>31</sup>.

Reste à distinguer à l'intérieur de cette dichotomie l'approche philologique et l'approche linguistique : Tobler considère les deux sciences comme deux éclairages distincts, mais complémentaires et conjoints d'un même objet, la langue. Reprenant l'idée que Georg Curtius, un des maîtres de Saussure, exprime dans sa leçon inaugurale à Leipzig, Tobler estime que la langue peut être en effet étudiée soit dans ses ramifications avec les autres langues, – fonction transnationale qui constitue l'objet propre de la linguistique – soit comme expression de l'esprit d'une nation – fonction nationale qui définit l'objet propre de la philologie. Aux yeux de Tobler, c'est cette articulation de la philologie et de la linguistique conçue dans leur complémentarité nécessaire qui permettra l'avancée des sciences du langage. En voulant réconcilier philologie et linguistique, Tobler a significativement dépassé les distinctions qu'opère à la même date le dictionnaire Larousse lequel distingue et oppose nettement la philologie et la linguistique traitées sous deux entrées différentes : la première n'est qu'une collection de faits, la seconde repose sur la méthode. Se référant à la *Science du langage* de Max Müller, Pierre Larousse insiste avant tout sur le fait que dans cette science nouvelle qu'il appelle linguistique ou science du langage (tout en citant d'autres dénominations usuelles comme philologie comparée, phonologie, glossologie, etc.), le langage « n'est plus considéré comme un moyen, mais comme l'objet même de la recherche scientifique »<sup>32</sup>.

Autre date importante que nous retenons comme significative, parce que Saussure la cite dans son aperçu historique : celle de la publication de la monumentale *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland* de l'indianiste Theodor Benfey en 1869. Benfey aborde la question des rapports de la linguistique avec les disciplines annexes, en particulier avec la philologie en soulignant lui aussi leur complémentarité. Idéalement, le philologue

---

<sup>30</sup> « Ueber das Verhältnis der Sprachwissenschaft zur Philologie und Naturwissenschaft », *Neues schweizerisches Museum* 5, 1865, 193-214.

<sup>31</sup> Tobler, *op. cit.*, 209.

<sup>32</sup> P. Larousse, « Linguistique », *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1866.

devrait être linguiste et le linguiste philologue, mais la maîtrise de ces deux vastes domaines dépasse incontestablement, selon Benfey, les forces intellectuelles et physiques de l'homme. Ce qui n'empêche pas le philologue de s'imprégner le plus possible du point de vue purement théorique («rein theoretischen Standpunkt») qui est propre à la linguistique, ni le linguiste de tenir compte du traitement philologique d'une langue: «So treten denn auch Sprachwissenschaft und Philologie in ein Verhältnis gegenseitiger Hülffleistung: Für die Sprachwissenschaft ist die Philologie, für die Philologie die Sprachwissenschaft eines ihrer wichtigsten, im ersten Fall ein unentbehrliches Hülfmittel.»<sup>33</sup>

L'année où Saussure publie son *Mémoire* en décembre 1878, Michel Bréal adresse au directeur de la *Revue de philologie de littérature et d'histoire anciennes* une clarification des rapports entre la linguistique – identifiée à la grammaire comparée – et la philologie. Bréal s'insurge contre une « proposition » colportée par la revue en question « qui me paraissait inexacte et qui aurait eu pour effet d'établir entre linguistique et philologie une séparation fâcheuse pour les uns comme pour les autres »<sup>34</sup>. Bréal critique d'abord fortement la célèbre distinction opérée par Schleicher selon laquelle la linguistique étudierait un « organisme en voie de formation et de développement » – ce par quoi elle ressortirait aux sciences naturelles – alors que la philologie n'étudierait somme toute qu'« un corps en proie à la décomposition » – ce qui la rattacherait aux sciences historiques. Pour Bréal au contraire, la linguistique et la philologie ressortissent les deux à l'étude de l'homme, ce qui implique une vision historique. Cependant le souci principal de Bréal n'est pas de présenter une meilleure classification des disciplines, mais de mettre en valeur la complémentarité de la philologie et de la linguistique: la grammaire comparée, affirme-t-il, n'a cessé de se rapprocher de la philologie en introduisant dans les recherches philologiques une dimension diachronique et en la faisant profiter des acquis de leurs recherches phonétiques, morphologiques et syntaxiques: « Il a suffi des premiers travaux de la linguistique pour élargir l'horizon et pour mettre la langue grecque à sa vraie place. »<sup>35</sup> Ce rapprochement tend même sinon à une identification des deux sciences, en tous cas à une grande intimité, faisant de la linguistique la meilleure alliée de la philologie: « la linguistique a repris en sous-œuvre, avec des moyens perfectionnés, certains travaux qui étaient autrefois du ressort exclusif des philologues. »<sup>36</sup>

<sup>33</sup> Th. Benfey, *op. cit.*, 8.

<sup>34</sup> M. Bréal, « Sur les rapports de la linguistique et de la philologie », *Revue de philologie de littérature et d'histoire anciennes* 2, 1878, 242. Je cite le texte d'après la remarquable édition de P. Desmet et P. Swiggers, *De la grammaire comparée à la sémantique*, Louvain, 1995.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 246.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 250.

Je choisirai une dernière date significative: la leçon inaugurale de Louis Havet au Collège de France, événement auquel il est presque assuré que le jeune Saussure, ami et élève de Havet, a assisté<sup>37</sup>. Rappelons que Havet participe, avec Bréal et Gaston Paris, à l'introduction, en France, de la philologie allemande, ce «souffle d'Allemagne» qui conduira à la fondation de l'École pratique des Hautes Études comme lieu d'épanouissement de cette nouvelle pensée scientifique qui s'oppose à l'esprit de la Sorbonne où règne une pensée trop empêtrée dans sa tradition belle-lettrienne. Il n'est pas possible, dans le cadre de cette étude, d'approfondir la question des échanges universitaires franco-allemands qui eurent un effet décisif sur la réorientation de la linguistique<sup>38</sup>. Venant de la part d'un des premiers auditeurs de Bréal et du premier rapporteur du *Mémoire* de Saussure, la définition systématique que Havet propose dans sa leçon inaugurale ne peut manquer de figurer dans notre aperçu. S'appuyant sur deux idées fortes (la classification des sciences d'une part, la mise en relation des concepts «science» et «méthode» d'autre part), Havet se refuse ainsi à réduire la philologie tant à l'étymologie, qu'à la critique verbale (ou établissement de textes). Pour saisir le domaine de la philologie, il faut, selon lui, la situer par rapport aux autres sciences: Havet propose de substituer à la division traditionnelle des sciences en sciences naturelles et historiques, une division entre les sciences étudiant des lois (les mathématiques, la physique, la chimie) et les sciences étudiant des faits temporaires, dites aussi sciences chronologiques. Ce second groupe est à son tour subdivisé en trois parties: les sciences reconstituant le passé du monde, celles reconstituant le passé des créatures vivantes et enfin celles reconstituant le passé de l'humanité qu'on appelle histoire. Comment définir la philologie dans ce répartitionnaire? Pour Havet la philologie, c'est la méthode de l'histoire. Or, si toute méthode est, selon Havet, «l'envers, laid et confus à voir, mais où la main travaille»<sup>39</sup>, comme l'échafaudage invisible, mais indispensable de l'édifice harmonieux que constitue une science, alors la philologie doit être considérée comme la méthode de toutes les sciences humaines, suivant en cela le modèle de l'herméneuticien allemand Auguste Bœckh. Un enseignement

<sup>37</sup> L. Havet, «La philologie (1). Sa définition», *Revue politique et littéraire* 35, janv.-juillet 1885, 633-5.

<sup>38</sup> Il est connu que les séjours de Michel Bréal et de Gaston Paris en Allemagne ont eu des conséquences considérables, tant sur le plan de la science du langage que sur le plan de la réforme universitaire elle-même. Depuis quelques années, ces échanges font l'objet d'études interdisciplinaires d'un groupe franco-allemand de chercheurs, en particulier Michel Espagne et Michael Werner.

<sup>39</sup> «La science même est comme le devant d'une tapisserie, un bel arrangement de couleurs et de formes que l'œil admire. La méthode de recherche est l'envers, laid et confus à voir, mais où la main travaille. La science est ce dont on peut le mieux jouir; la méthode de recherche est ce qui se passe le moins d'être enseigné» (L. Havet, *op. cit.*, 634).

sera historique s'il se présente sous la forme d'une simple reproduction de ce qui a été dit; il sera philologique s'il met à nu la méthode de recherche employée. La linguistique, faisant partie des matières historiques, est un domaine où la méthode «importe nécessairement plus que les résultats qu'elle donne», conception que Havet formulera de manière plus pointue encore, vingt ans plus tard en disant que «la méthode est tout en linguistique»<sup>40</sup>. C'est dans ce cadre qu'il faut d'ailleurs situer la remarque de Saussure qui dira dans l'introduction à son deuxième cours de linguistique générale «M. Havet est avant tout philologue, mais en linguistique mérite aussi une grande considération»<sup>41</sup>. Saussure fait sans doute allusion, dans ce jugement mitigé émis dans le *CLG*, aux fluctuations de Havet qui, en dépit de l'intérêt qu'il porte à la méthodologie linguistique et qui lui a permis de faire un compte rendu prémonitoire et visionnaire du *Mémoire* de Saussure, se rallie en définitive, malgré cette connivence avec la pensée de Saussure, à la philologie. C'est ce qui ressort d'une lettre que Saussure adresse à Madame Havet, à l'occasion des articles publiés par Havet dans le *Journal de Genève* en l'honneur de Saussure, et où il traite amicalement Havet en transfuge qui a abandonné la linguistique pour la philologie: «Ces articles seront la véritable consécration donnée au Volume de *Mélanges Linguistiques* qu'on a bien voulu me faire l'honneur de m'offrir, et – laissez-moi vous le dire –, ils auront procuré aux linguistes la joie de voir un instant M. Havet revenir à ses anciens domaines et à ses anciennes amours, à la déesse Linguistique qui pleure son départ, et reste fort jalouse de la déesse Philologie.»<sup>42</sup>

### 3. *L'exposition de 1943*

Que devient, après Saussure, la distinction entre philologie et linguistique, dont Saussure a hérité et qu'il a peut-être rendu plus aigu et problématique dans la mesure où cette distinction devait avoir à ses yeux une valeur stratégique lui permettant de construire un nouvel objet qui était la linguistique saussurienne? Il serait long d'exposer ici le devenir de cette distinction après Saussure et d'analyser son incidence sur le découpage des disciplines dans les institutions universitaires et dans la réflexion méthodologique en Suisse. Comme je présente ici les résultats fragmentaires d'une recherche qui est en cours, je me contenterai de choisir une date allégorique et symbolique, soit l'année 1943, année où la Bibliothèque Nationale de Berne organise l'exposition intitulée *Die Schweiz als Pfliegerin der Sprachen* dont l'ambition est de faire un état des lieux de tous les courants de la

<sup>40</sup> L. Havet, «Mélanges de linguistique offerts à F. de Saussure», *BSL* 57, 1909, XXI-LIV.

<sup>41</sup> *CLG/E* 506, II R 10.

<sup>42</sup> G. Redard, «Ferdinand de Saussure et Louis Havet», *BSL* 71, 1976, 344.

linguistique et de la philologie en Suisse. Le choix de la date de 1943 n'est sans doute pas fortuit ni anodin : l'intention des organisateurs n'est pas dénuée d'arrière-plan politique puisque l'exploration d'un esprit de la linguistique suisse, au sens où Hjelmslev avait parlé, quelques années auparavant, de « tradition linguistique danoise »<sup>43</sup>, vise, à travers l'unification des courants de la linguistique de l'époque, à mettre en évidence l'unité intellectuelle et transrégionale de la Suisse dans cette période de crise (notons que les quatre langues nationales sont dûment représentées à cette exposition)<sup>44</sup>.

Le discours inaugural que Karl Jaberg rédige à cette occasion pour le catalogue de l'exposition est riche d'enseignements : parmi les quatre critères qui selon le linguiste bernois permettent d'imaginer un espace homogène regroupant les différents courants de la linguistique suisse d'alors, Jaberg insiste d'une part sur l'idée d'un enracinement de la linguistique suisse dans son terroir, cette « Heimatliebe » dont témoignent les nombreuses recherches sur les dialectes et d'autre part sur son ouverture sur le monde extérieur (c'est cette « Weltweite » qui a poussé de nombreux chercheurs à essaimer, comme Saussure par exemple, dans l'Europe et au-delà)<sup>45</sup>.

Il est intéressant de prêter attention au découpage du savoir tel que l'effectue le plan de cette exposition : la mention de la philologie est en effet totalement absente de la table des matières du catalogue. Sous le titre générique de *Schweizerische Sprachforschung*, cette table des matières se présente plutôt comme une succession de disciplines ou de domaines de recherche dont le critère de classification ressortit, à côté des divisions usuelles héritées du XIX<sup>e</sup> siècle (« Klassische Sprache », « Romanische Sprachen »), tantôt à la délimitation géographique de l'objet quand la rubrique regroupe les « Aussereuropäische Sprachen » ou les « Mundarten der Schweiz », tantôt à des innovations méthodologiques plus ou moins récentes (« allgemeine Sprachwissenschaft », « Wörterbücher », « Sprachatlanten », « Namenforschung »). Une des originalités de cette classification, qui peut être imputée à l'influence épistémologique de Saussure, c'est la place prépondérante, en tête de ce catalogue, d'une rubrique intitulée « linguistique générale » (« Allgemeine

---

<sup>43</sup> Dans sa leçon inaugurale en 1937, Hjelmslev caractérise la tradition danoise d'« heureux mélange d'indépendance, de réalisme et de rationalisme » (« Introduction à la linguistique », dans *Essais linguistiques*, 21).

<sup>44</sup> Le catalogue de l'exposition « Die Schweiz als Pflgerin der Sprachen » fut publié sous le titre *Schweizerische Sprachforschung* en 1943.

<sup>45</sup> Une des traditions de la linguistique suisse selon Jaberg serait d'exporter ses chercheurs à l'étranger. Cf. aussi A. Frýba-Reber, « Linguistique et philologie romanes : Karl Jaberg et la romanistique suisse », dans *Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès international de Linguistique et Philologie romanes*, à paraître.

Sprachwissenschaft»<sup>46</sup>) qui regroupent la philosophie du langage (« Sprachphilosophie »), la linguistique générale de l'École genevoise et le problème de la langue universelle. Cette classification appelle encore deux remarques intéressantes : d'une part le catalogue lie la linguistique générale de Saussure et la philosophie du langage représentée par le Schwyzois Anton Marty et par le germaniste Wilhelm Wackernagel. On retiendra surtout à cet égard le nom de Marty, bien connu de Sechehaye, pour les relations qu'il établit entre logique, psychologie et langue (un de ses ouvrages est significativement intitulé *Psyche und Sprachstruktur*). D'autre part, une sous-rubrique est consacrée aux recherches sur la langue universelle, recherches redéfinies au début du siècle en fonction des percées de la linguistique générale : j'en veux pour preuve le fait que le catalogue mentionne les travaux de René de Saussure sur les langues artificielles<sup>47</sup> et que la question d'une langue artificielle comme langue auxiliaire avait été discutée lors du Deuxième Congrès international des linguistes à Genève en 1931<sup>48</sup>.

À l'examen de cette classification des disciplines, on a comme l'impression que l'opposition entre linguistique et philologie, précédemment observée chez Saussure, n'est plus pertinente en 1943, ce qui suggérerait une interpénétration des deux domaines autrefois séparés. D'un côté les philologues auraient intégrés les acquis de la linguistique générale et d'un autre côté les linguistes ne répugneraient pas à exploiter les données factuelles de la philologie, ce que Saussure faisait d'ailleurs pour sa part dans sa pratique, en dépit de la distinction qu'il établit pour des raisons méthodologiques liées à la clarification de son approche théorique. C'est probablement ce que prétend signifier le critère proposé par Jaberg selon lequel la linguistique suisse se caractériserait par une oscillation entre la recherche du détail et la réflexion systématique. L'exemple qui vient à l'esprit est celui de la linguistique géographique de son maître Jules Gilliéron : partant de données factuelles fournies par des enquêtes sur le terrain, Gilliéron n'en recherche pas moins l'organisation systématique de ces faits sur le modèle des sciences géographiques, renouvelant par là les méthodes néogrammatiques.

Cette omission de toute référence à la philologie dans le catalogue de 1943 ne fournit toutefois, de la linguistique suisse, qu'une représentation relevant davan-

<sup>46</sup> Il pourrait paraître contradictoire que Jaberg n'aborde le problème de « Allgemeine Sprachwissenschaft » seulement à la fin de son discours, dans la mesure où, dit-il, la pensée spéculative (« Geist ») qu'elle représente n'est pas étrangère (« fremd ») aux linguistes suisses, malgré l'orientation résolument empirique (« Sachlichkeit ») de ces derniers.

<sup>47</sup> En particulier *La structure logique des mots dans les langues naturelles, considérés au point de vue de son application aux langues artificielles*, 1918.

<sup>48</sup> Comme question subsidiaire à la deuxième question : « Que pensez-vous de l'adoption d'une langue artificielle comme langue auxiliaire ? »

tage de la volonté d'établir un consensus qu'elle ne s'inscrit effectivement dans les faits. Selon mon hypothèse, le but de ce catalogue est de réconcilier opportunément tous les mouvements linguistiques, mouvement de réconciliation qui n'est peut-être pas sans rapport avec la période troublée de la guerre. Une enquête plus large révélerait à cet égard un décalage entre le découpage consensuel du catalogue d'exposition et la réalité des répartitions traditionnelles des disciplines linguistiques telles qu'elles émanent de l'observation des intitulés des chaires dans les universités suisses: on trouve l'année même de l'exposition de 1943, l'appellation «linguistique générale» («Allgemeine Sprachwissenschaft») à Genève seulement sous une forme indépendante, et à Neuchâtel sous une forme mixte (la chaire de Max Niedermann porte un double intitulé: «Linguistique générale et linguistique et philologie latine»). A Berne, à l'exception des langues indo-européennes qui sont regroupées sous le terme de «Indo-germanische Sprachwissenschaft», les enseignements de linguistique portent toujours le label philologie: Karl Jaberg, qui, dans son catalogue de 1943, parle de «Romanische Sprachwissenschaft» occupe lui-même la chaire de «Romanische Philologie», comme d'ailleurs son homologue à Bâle et à Zurich. A Zurich toujours où Jud consacre un cours à la lecture du *Traité* de Bally – ce qui témoigne de la réconciliation évoquée –, l'enseignement de toutes les langues et littératures, y compris la «Romanische Sprache und Literatur» est subsumé sous l'intitulé général «Philologische Wissenschaften»<sup>49</sup>.

1943: cette date symbolique marquerait donc la prise de conscience d'une unité des disciplines par delà l'opposition philologie et linguistique. Le résultat le plus tangible qui sortira de cette exposition, en sera, quatre ans plus tard, la fondation du *Collegium Romanicum* et celle de la *Société suisse de linguistique*<sup>50</sup>. Ainsi donc, la naissance de la SSL est historiquement liée au désir de ne plus opposer en son sein philologues et linguistes.

*Adresse de l'auteur:*  
Université de Berne

---

<sup>49</sup> Tandis qu'à Lausanne, l'enseignement de sémantique de P. Aebischer est rattaché au département de langue et de littérature françaises (le programme des cours de 1943 ne mentionne aucun autre enseignement de linguistique à Lausanne).

<sup>50</sup> Cf. à ce sujet, S. Heinimann, «Jubiläum des Collegium Romanicum», dans *VoxRom.* 46, 1987, 374-9.





Johannes Fehr

SEMILOGIE

IM SPANNUNGSFELD VON SPRACHE UND SCHRIFT

I.

Die Sommermonate des Jahres 1906 verbringt Saussure, wie gewohnt, auf Schloss Vufflens. Er ist völlig in Beschlag genommen von der Suche nach einem geheimen Gesetz, dem seiner Vermutung nach die gesamte indoeuropäische Dichtung gehorchte. Seit seinem Erholungsurlaub zu Jahresbeginn in Rom, während welchem er sich, auf Ablenkung bedacht, den Kopf mit dem Entziffern der antiken Inschrift des Forums zerbrach, ist er diesem Gesetz und seiner konzisen Formulierung auf der Spur. Nach wochenlangem Kreisen glaubt er, endlich den Durchbruch geschafft zu haben. In einem auf den 17. Juli datierten Brief teilt er es Charles Bally nach Genf mit. Dieser ist in sein Geheimnis eingeweiht, denn schon mehrfach musste ihn Saussure um die Zusendung von Büchern nach Vufflens bitten, deren er dort zur Überprüfung seiner Hypothesen dringend bedurfte:

Vufflens, 17 juillet 06

Cher Monsieur

Vous m'avez rendu grand service en m'envoyant le Rig-Véda désiré, j'espère que cette expédition ne vous aura pas coûté une interminable station au guichet de la poste comme il arrive d'ordinaire.

Avant même de répondre aux observations très justes que vous faites à propos de ma dernière lettre, je puis vous annoncer que je tiens la victoire sur toute la ligne. J'aurai tourné pendant deux mois autour du Saturnien, que je ne savais trop par où attaquer, mais depuis deux jours la bataille est finie, l'ennemi en complète déroute<sup>1</sup>.

Saussures Siegesmeldung war, wie wir heute wissen, verfrüht und der Kampf mit dem « Saturnier » noch lange nicht ausgefochten. Dieser weitete sich vielmehr – was übrigens bereits aus der Fortsetzung des Briefs an Bally ersichtlich ist – schon bald aus in eine Auseinandersetzung auch mit anderen Versformen, mit lateinischer Prosa, ja mit indoeuropäischer Literatur überhaupt, und zog sich mindestens noch über zwei gute Jahre hin, bis zum unbeantwortet gebliebenen Brief an Giovanni Pascoli vom 6. April 1909. Was mich hier daher am eben zitierten Brief an Bally interessiert, ist nicht die darin über mehrere Seiten hinweg dargelegte Analyse der geheimen Gesetzmässigkeiten des Saturniers, sondern vielmehr der Einblick, den er in Saussures Arbeitsweise gewährt, und zwar insbesondere, was die Rolle betrifft, welche « Schrift » und Bücher darin spielen:

[...] Mais je considère tout ce que je viens de vous écrire comme très peu de choses à côté de la surprise qui m'attendait du côté du grec. Celle-là, il me serait impossible à moins de doubler ma lettre de vous en donner une idée. Préoccupé du vers lesbien, *et n'ayant aucun livre à ma disposition, j'ai cherché autant que possible par les fragments que je me rappelais de voir si Sapho n'avait pas observé la même loi, cela me parut probable, mais je ne puis, à l'heure qu'il est, rien en dire. Les fragments d'Homère que je pouvais écrire en texte continu de mémoire* étaient plus considérables, mais j'avais comme une pudeur de vouloir appliquer à un pareil texte l'épreuve de mes lois saturno-védiques, et cela à un texte épique, hors des autres raisons de regarder le jeu comme sans continueur probable en Grèce, où les formules hiératique ont eu peu d'influence sur l'art.

Certes ce n'est pas du premier coup que j'y suis arrivé, – mais je suis arrivé. De toutes les choses que je viens de vous exposer, la plus absolument certaine pour moi maintenant est que le texte entier des poèmes homériques (ou, s'il n'est pas entier, ce sera un moyen facile de voir quelles parties ont été rajoutées) repose sur une loi secrète, <où> la répétition des voyelles et des consonnes en nombre absolument fixe, d'après un « Stichwort », un mot-thème, est observée de vers en vers, avec une admirable et totale précision.

<sup>1</sup> Zitiert nach: Aldo L. Prosdocimi und Anna Marinetti (1990), « Saussure e il saturnio. Tra scienza, biografia e storiografia », in: *CFS* 44, 1990: 45.

J'en suis certain dès maintenant rien que par les fragments *que tout le monde se rappelle*, je pars pour Lausanne *afin de me procurer un texte* et je ne vous écrirai que si par hasard je vois que je me suis trompé.

Votre bien dévoué

F. de Saussure<sup>2</sup>

Dieser Brief steht also im Intervall zwischen zwei Büchern. Zwischen dem einen, das aus Genf ihm zuzusenden Saussure gebeten hatte, «le Rig-Véda désiré», an dem sich seine Vermutung zu bestätigen schien, und einem andern, dem Werk Homers, das zu beschaffen sich Saussure nun selbst nach Lausanne auf den Weg macht, um sich der Richtigkeit seiner Hypothese endgültig zu versichern. In Ermangelung dieses Texts hat er, wie er von Vufflens schreibt, die Homerfragmente, an welche er sich gerade erinnern konnte, als fortlaufenden Text aus dem Gedächtnis notiert. Doch genügte dieses Verfahren offenbar nicht, und so war Saussure, trotz seiner verblüffenden Gedächtnisleistung, bei seiner Suche letztlich nicht nur auf die gedruckten Texte angewiesen, sondern seine Arbeit bestand überdies, wie wir aus der beeindruckenden Masse der aus dieser Zeit stammenden Notizen wissen, über weite Strecken darin, dass er die von ihm untersuchten Verszeilen zunächst fein säuberlich niederschrieb, um dann darunter, oft durch farbige Tinte besonders markiert, die zu zählenden Laute und Lautfolgen festzuhalten<sup>3</sup>. Aber obschon er, was er in Büchern zu bestätigen sucht und auf Blättern und in Briefen notiert, wiederholt als «Anagramme» bezeichnet, hatte das, worum es ihm ging, gemäss seiner ausdrücklichen Auffassung nichts mit Schrift zu tun:

«TERMINOLOGIE. En me servant du mot d'*anagramme*, je ne songe point à faire intervenir l'écriture ni à propos de la poésie homérique, ni à propos de tout autre vieille poésie indo-européenne.»<sup>4</sup>

<sup>2</sup> *Ibid.*: 52 f., Hervorhebungen hinzugefügt.

<sup>3</sup> Vgl. dazu etwa das Faksimile aus Ms. fr. 3967 (BPU Genf) in Jean Starobinski (1971), *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, Essai*, Paris: Gallimard, 1971 [hinfort zitiert: MSM]: 140 ff. bzw. Jean Starobinski (1980), *Wörter unter Wörtern. Die Anagramme von Ferdinand de Saussure*, Frankfurt/Berlin/Wien: Ullstein, 1980 [deutsche Übersetzung von MSM, hinfort zitiert: WUW]: 112; oder die Wiedergabe eines Ausschnitts von Ms. fr. 3969 (BPU Genf) in Ferdinand de Saussure (1997), *Linguistik und Semiologie. Notizen aus dem Nachlass*, Texte, Briefe und Dokumente, gesammelt, übersetzt und eingeleitet von Johannes Fehr, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1997 [hinfort zitiert: LUS]: 216.

Die in diesem Aufsatz vorgeschlagene Neuinterpretation von Ausgangspunkt und Aufgabe der Semiologie stützt sich auf die in LUS in deutscher Übersetzung gegebene Textauswahl aus Saussures Nachlass.

<sup>4</sup> MSM: 27.

Das, worum es ihm zu tun ist, waren nicht die Buchstaben, die er notierte, sondern, wie Saussure an anderer Stelle schreibt, «die *lautliche Paraphrase* irgendeines Wortes oder Namens»<sup>5</sup>, «la *paraphrase phonique* d'un mot ou d'un nom quelconque»<sup>6</sup>, welche gemäss seiner Formulierung «eine parallele Aufgabe [war], die dem Dichter neben dem Metrum sich stellte»<sup>7</sup>. Doch die in diesem Sinne treffendere Bezeichnung «*Anaphonie*»<sup>8</sup> verwirft Saussure dennoch, um statt dessen eine ganze Reihe anderer in Erwägung zu ziehen, wie etwa «*Hypogramm*»<sup>9</sup>, «*Paragramm*»<sup>10</sup>, «*Logogramm*»<sup>11</sup>, «*Antigramm*»<sup>12</sup>, «*Homogramm*»<sup>13</sup> oder «*Kyptogramm*»<sup>14</sup>.

So verwirrend nun diese Bewegung von einer zur anderen Umbenennung auch sein mag, so ist dabei doch eines kaum zu übersehen: Zwischen der in unablässiger Variation auf «Schrift» verweisenden Terminologie und der ausdrücklichen Auffassung des untersuchten Gegenstandes als eines lautsprachlichen macht sich etwas bemerkbar, was gemäss Saussure nicht nur speziell für den Umgang mit Versdichtung und Literatur, sondern für jedwelche sprachwissenschaftliche Arbeit bestimmend war – das Spannungsfeld von «Sprache» und «Schrift».

Er wird es, nur wenige Monate später, in seiner ersten Vorlesung über allgemeine Sprachwissenschaft betonen und auch in den beiden nachfolgenden Vorlesungen, 1908 und 1910, wiederholt darauf hinweisen: Zwar war die «Schrift» als allgemeines Verfahren der Darstellung und Dokumentation konkreter «Sprachen» unverzichtbar – «nous ne les connaissons généralement que par l'écriture»<sup>15</sup>. Doch Gegenstand der Linguistik ist allein die gesprochene «Sprache»:

«Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier; l'objet linguistique n'est pas

<sup>5</sup> WUW: 107.

<sup>6</sup> MSM: 134.

<sup>7</sup> WUW: 107/MSM: 134.

<sup>8</sup> WUW: 20/MSM: 27.

<sup>9</sup> WUW: 106/MSM: 133.

<sup>10</sup> WUW: 24/MSM: 31.

<sup>11</sup> WUW: 25/MSM: 32.

<sup>12</sup> WUW: 25/MSM: 32.

<sup>13</sup> WUW: 105/MSM: 132.

<sup>14</sup> Vgl. Peter Wunderli (1972), *Ferdinand de Saussure und die Anagramme*, Tübingen: Max Niemeyer, 1972: 51.

<sup>15</sup> Ferdinand de Saussure (1972), *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration de Albert Riedlinger [1916], édition critique préparée par Tullio De Mauro, Paris: Payot, 1972 [hinfert zitiert: CLG/D]: 44.

défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé; *ce dernier constitue à lui seul cet objet.*»<sup>16</sup>

Diese Bestimmung des Gegenstands der Linguistik als «gesprochenes Wort» verlangt allerdings noch eine zusätzliche Präzisierung. Denn wohl war es unabdingbar, sich von der «Tyrannei des Buchstabens»<sup>17</sup> zu befreien, doch mit Sprachlauten allein war, umgekehrt, noch keine Linguistik zu betreiben, und zwar aus folgendem Grund:

«Une suite de sons n'est linguistique que si elle est le support d'une idée; prise en elle-même elle n'est plus que la matière d'une étude physiologique.»<sup>18</sup>

Was für die Linguistik zählt, sind also gemäss Saussure nicht Sprachlaute als solche, sondern allein die Korrelation von Laut und Bedeutung, bzw. deren Zeichencharakter:

«[...] la langue n'a conscience du son que comme signe.»<sup>19</sup>

Wird aber derart der Gegenstand der Linguistik als Zeichen bestimmt, stellt sich umgehend die Frage, weshalb ausgerechnet und inwiefern genau Sprache in spezifischer Weise an akustische Zeichenträger gebunden war. Saussures Antwort auf diese Fragen ist bekannt – und sie ist bestimmt: Was das sprachliche Zeichen ebenso auszeichnet wie seine Beliebigkeit, das ist seine *Linearität*, und diese wiederum ist aufs engste an die akustische Form seiner Übertragung gebunden. Die folgende Formulierung dieses Prinzips stammt aus einer Mitschrift zu Saussures erstem Cours, und gehört somit ebenfalls zur hier behandelten Periode seines Schaffens:

«Toute syntaxe remonte à un principe tellement élémentaire qu'il semble puéril de l'évoquer: <c'est> *le caractère linéaire de la langue*, c'est-à-dire l'impossibilité de prononcer à la fois deux éléments de la langue.»<sup>20</sup>

<sup>16</sup> CLG/D: 45, Hervorhebung hinzugefügt.

<sup>17</sup> CLG/D: 53.

<sup>18</sup> CLG/D: 144.

<sup>19</sup> Ferdinand de Saussure (1974), *Cours de linguistique générale. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 2, fascicule 4, Wiesbaden: Otto Harassowitz [hinfort zitiert: CLG/E (II)]: 17, N 7, Nr. 3293. Vgl. dazu auch LUS: 288 f.

<sup>20</sup> Ferdinand de Saussure (1967), *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden: Otto Harassowitz, 1967 ff. [hinfort zitiert: CLG/E (I)]: 278, I R 2.33, Nr. 1985.

Und weiter:

«*La linéarité* de la langue est la garantie primordiale que l'ordre aura toujours à voir dans le mot; de cette linéarité découle la nécessité pour le mot d'avoir un commencement et une fin, de ne se composer que d'éléments successifs.»<sup>21</sup>

Aus dem Umstand also, dass sich nicht zwei Laute gleichzeitig *aussprechen* lassen, leitete sich als grundlegendes Ordnungsprinzip der Sprache ab, dass sie nur aus durch Anfang und Ende genau begrenzten Reihen linear-aufeinanderfolgender Elemente bestehen konnte<sup>22</sup>. Nun mag die Formulierung dieses Prinzips zwar durchaus einleuchten – und damit auch Saussures Bestimmung des Gegenstands der Linguistik als «*gesprochenes Wort*». Doch angesichts der gleichzeitig verfolgten Anagramm-Studien, von denen wir ja ausgegangen sind, ergibt sich hier unübersehbar ein Problem: Auf den Blättern aus seinem Nachlass stellte sich nämlich die von Saussure vermutete «lautliche Paraphrase» als eine Art Buchstabenpartitur dar, in welcher jeweils unter der in linearer Abfolge notierten Verszeile parallel mehrere andere Lautlinien liefen. Sicher, auch in der anagrammatisch gebauten Versdichtung konnten nicht zwei Elemente gleichzeitig ausgesprochen werden, doch Anfang und Ende der einzelnen Wörter und Zeilen wurden dabei unentwegt überschritten und unter den Verszeilen wurden Lautfolgen vermerkt, welche deren lineare Anordnung dreist unterliefen. Wurden also die von Saussure für Sprache und Sprechen als allgemein gültig postulierten Prinzipien vom «ersten Prinzip der indoeuropäischen Poesie» aufgehoben? War insbesondere das Prinzip der Linearität des sprachlichen Zeichens doch nicht so grundlegend, wie es Saussure in seiner Vorlesung lehrte? Oder spielte, andersherum gefragt, die Schrift bei der anagrammatischen Dichtung – und zwar nicht nur bei deren Analyse, sondern bereits bei ihrer Hervorbringung – doch eine andere, weitaus bedeutendere Rolle als ihr Saussure zugestehen wollte?

Die «homerischen Dichtungen», so lesen wir in seinem eingangs zitierten Brief an Bally, «beruhten auf einem geheimen Gesetz, demzufolge die Wiederholung von Vokalen und Konsonanten mit absolut fixen Zahlen ... von Vers zu Vers beachtet wird, mit einer bewundernswerten und totalen Präzision». Im tags zuvor verfassten Entwurf zu diesem Brief fragt sich Saussure, «woher die Autoren dieser

<sup>21</sup> CLG/E (I): 300, I R 2.40, Nr. 2100.

<sup>22</sup> In einem Fragment der *Notes item* spricht Saussure in diesem Zusammenhang auch von der «Unispatialität» sprachlicher Zeichen:

«*Item*. Le sème linguistique fait partie de la famille générale des *sèmes uni-spatiaux*, dont fait partie nécessairement tout sème basé sur la transmission acoustique. <Mais ce n'est pas la transmission acoustique qui est importante, c'est l'unispatialité.> (CLG/E (II): 39, N 15, Nr. 3318.3/LUS: 368).

Verse... die Zeit hernahmen, um sich einem solchen Kopfzerbrechen hinzugeben»<sup>23</sup>. Jedenfalls aber musste sich, gemäss seiner Vorstellung, dieser Entstehungsprozess in der folgenden Art und Weise abgepielt haben:

«Le poète doit... mettre devant soi, en vue de ses vers, le plus grand nombre de *fragments phoniques* possibles qu'il peut tirer du thème; par exemple, si le thème, ou un des mots du thème, est *Hérolei*, il dispose des fragments *-lei-*, ou *-cō-*; ou avec une autre coupe des mots, des fragments *-öl-*, ou *ēr*; d'autre part de *rc* ou de *cl* etc.

Il doit alors composer son morceau en faisant entrer le plus grand nombre possible de ces fragments dans ses vers, par ex. *aflecta* pour rappeler *Hercolei*, ainsi de suite.»<sup>24</sup>

Wie hoch auch immer man die Bereitschaft der Dichter einschätzen mag, «sich einem solchen Kopfzerbrechen hinzugeben», es ist nicht zu übersehen, dass dem von Saussure vermuteten Verfahren auch hier eine den linear-zeitlichen Charakter des Zeichens aufhebende Repräsentation des sprachlichen Materials zu Grunde liegt. War es also nicht naheliegend, die Schrift als Basis des supponierten anagrammatisierenden Verfahrens anzuerkennen? Mehr noch: War es, ohne Schrift, überhaupt vorstellbar, sich «die grösste Zahl möglicher Lautfragmente zurechtzulegen», die es zur Komposition «mit absolut fixen Zahlen» brauchte? Oder anders gefragt: Beschäftigte Saussure mit den Anagrammen nicht ein genuin und spezifisch literarisches, ein an Schrift gebundenes und von ihr getragenes skripturales Verfahren, dessen Effekte nicht einfach unabhängig von ihr als lautsprachliche bestanden, um durch die «Schrift» im nachhinein nur noch abgebildet zu werden?

## II.

Ein möglicher Weg zur Beantwortung dieser Fragen führt über ein drittes Arbeitsfeld Saussures, von dem hier bisher noch nicht die Rede war. In den Monaten vor dem Beginn seiner ersten Vorlesung über allgemeine Sprachwissenschaft gab es nämlich neben den Anagrammen noch anderes, was ihn, wie wir aus seinem auf den 12. November 1906 datierten Brief an Antoine Meillet erfahren, nicht minder beschäftigte als die «Prinzipien der Linguistik»:

«Je vois, par parenthèse..., que vous mentionnez les *Nibelungen* comme un de mes sujets d'étude. C'est exact! Mais vous en ai-je écrit? Je ne crois pas

<sup>23</sup> WUW: 15/MSM: 21.

<sup>24</sup> MSM: 24/WUW: 17.

l'avoir fait, cela eût comporté vis-à-vis de vous, un minimum de vingt-cinq pages dont je n'ai pas le souvenir. Assurément si le temps m'est donné de reprendre cette étude, j'aimerais autant avoir une fois à parler à Paris de cette légende que des principes de la linguistique.»<sup>25</sup>

Allem Anschein nach waren es philologische Beobachtungen an Ortsnamen in der Romandie, an welchen sich Saussures schon lange schwelendes Interesse für die germanischen Legenden spätestens um 1901 von neuem entfacht hatte. Doch führten ihn seine Nachforschungen schon bald aus dem Gebiet der Toponomastik weg und konfrontierten ihn von neuem mit dem Verhältnis von «Sprache» und «Schrift». Wie seinen Entwürfen zu einem Buch und den dafür erwogenen Titeln, etwa «*La Légende des Nibelungen comme Légende Burgonde. Nouvel essai d'interprétation historique du poème*»<sup>26</sup> zu entnehmen ist, vermutete Saussure, dass die germanischen Legenden auf historische Ereignisse aus der Zeit des Königreichs von Lyon zurückgingen, und nicht, wie bisher fälschlich behauptet, auf Ereignisse im rund ein Jahrhundert älteren Königreich von Worms. Um nun diese kulturhistorisch brisante Vermutung zu begründen, wollte und musste Saussure aber beweisen, dass das *Nibelungenlied* «das getreue Abbild war von Ereignissen, die sich im rhodanischen Burgund – «la Burgonde rhodanienne» – von 495 bis 534 abspielten»<sup>27</sup>.

In seinem Nachlass zeugt eine eindruckliche Zahl dichtbeschriebener Blätter vom grossangelegten Versuch, diesen Beweis anhand des Vergleichs historischer Chroniken mit den verschiedenen überlieferten Versionen des *Nibelungenlieds* zu führen. Doch wie sich herausstellte, war dies kein gangbarer Weg, und zwar nicht mangels des für den Vergleich verfügbaren Materials, sondern, weil, wie Saussure sich eingestehen musste, er die *Legenden*, ihrem Namen nach, unbedacht als zu *lesende* behandelt hatte, als geschriebenen Text also, und sich nicht hinlänglich Gedanken gemacht hatte über ihre Herkunft aus einem Prozess mündlicher Überlieferung. Wie in der folgenden Notiz anhand des Vergleichs mit einem literarischen Werk erläutert, konnte jedoch ein geschriebener Text nicht als Modell für die Verfasstheit von Legenden gelten:

«Les personnalités créées par le romancier <le poète>, ne peuvent être comparées pour une double raison; – au fond <2 fois> la même. – Elles ne sont

<sup>25</sup> Zitiert nach Roman Jakobson (1971), «La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes», in: *Homme* 11 (2), 1971: 15 f. Zur Entstehungs- und Rezeptionsgeschichte von Saussures Nachforschungen zum *Nibelungenlied* vgl. LUS: 94 ff., 417 ff. und 573.

<sup>26</sup> LEG: 116/LUS: 424.

<sup>27</sup> Ferdinand de Saussure (1986), *Le leggende germaniche*, Scritti scelti e annotati a cura di Anna Marinetti e Marcello Meli, Este: Zielo, 1986 [hinfort zitiert: LEG]: 18/LUS: 418.



pas un objet lancé dans la circulation avec abandon de l'origine: la lecture <de Don Quichotte> rectifie continuellement ce qui arriverait à Don Quichotte <dès qu'on le laisserait courir sans recours à Cervantes> ce qui revient à dire <que ces créations> ne passent ni par l'épreuve du *temps* ni par l'épreuve de la <socialisation> [...].»<sup>28</sup>

Sobald also, wie zum Beispiel beim *Don Quijotte*, ein Werk als geschriebener Text vorliegt, auf den jederzeit zurückzugreifen war, konnten dessen Stoff und Wortlaut als gesichert gelten, das heisst deren Authentizität wurde auch über grössere Zeiträume hinweg nicht grundlegend gefährdet. Genau dies aber war für die Legenden, welche erst nach jahrhundertelanger mündlicher Überlieferung niedergeschrieben worden waren, nicht der Fall, auch wenn die epischen Erzähler noch so darum bemüht sein mochten, den erinnerten Stoff möglichst genau zu reproduzieren:

«– Il ne faut surtout jamais se défier, sauf cas particulier, de l'intention de l'auteur <ou du narrateur> de suivre ce qui était dit avant lui, tant qu'il le peut, et c'est de ce côté qu'une tendance conservatrice profonde règne à travers tout <le monde de> la légende. <Mais> Imagination *sur lacune* <de mémoire> est le principal facteur de changement avec volonté de rester autrement dans la tradition.»<sup>29</sup>

Weil die Legenden über Jahrhunderte nur mündlich überliefert, weil sie von Erzähler zu Erzähler weitergegeben wurden, sind sie durchsetzt mit erzählerischen Versatzstücken:

«Manque de mémoire. L'invention de *quelque chose* pour remplacer <une autre chose> qui ne revient pas à la mémoire <du conteur> au moment voulu, est pour le conteur une petite humiliation passagère qu'il essaie de dissimuler <à son public>, pour la destinée générale de la légende [c'est] un des plus énormes <et des plus réguliers> facteurs de transformation. On peut dire que l'*oubli agit ici comme un facteur <psychologique> positif* (parce qu'il faut à tout prix réparer l'oubli), [...].»<sup>30</sup>

Auch wenn es sich also beim *Nibelungenlied* ursprünglich um eine gereimte Chronik gehandelt haben mochte, war es nicht möglich von dem, was es erzählte, auf die historischen Ereignisse zurückzuschliessen, von denen es einmal ausgegangen war. Legenden waren keine «Abbilder», sondern bestanden aus

<sup>28</sup> LEG: 192 f./LUS: 429.

<sup>29</sup> LEG: 220/LUS: 431 f.

<sup>30</sup> LEG: 440/LUS: 435.

Substituten – «l'invention de *quelque chose* pour remplacer une autre chose» –, die aus dem Prozess ihrer mündlichen Weitergabe hervorgegangen und nur auf diesen zurückzuführen waren. Im Hinblick auf die uns hier beschäftigende Frage nach dem Verhältnis von Sprache und Schrift lässt sich das, was aus dieser Einsicht folgt, auch so formulieren: Für den Entstehungsprozess und die Verfasstheit der Legenden, so wie sie Saussure schildert, war es offenbar entscheidend, dass sie nicht schriftlich fixiert waren. Denn das Nichtvorhandensein eines Textes, auf den die Erzähler hätten zurückgreifen können, wird von Saussure nicht einfach negativ als Mangel verstanden, sondern geradezu als Grundbedingung für den Prozess dem die Legenden schliesslich ihre überlieferte Form verdanken.

So formuliert treten aber die Überlegungen, die Saussures Notizen zu den germanischen Legenden nahelegen, in merkwürdigen Kontrast zu jenen, welche sich aus seinen gleichzeitig entstandenen Anagramm-Studien ergaben: Im Falle der Legenden nämlich bestand Saussures Arbeit darin, den von der schriftlichen Form und dem Modell des literarischen Textes verdeckten Prozess der mündlichen Überlieferung als den für die Transformation von Stoff und Wortlaut der Legenden bestimmenden Faktor freizulegen. Damit erwies sich zwar seine historisch ausgerichtete Ausgangsthese als unhaltbar oder zumindest als nicht nachweisbar, doch gelangte er so zugleich zur Einsicht, dass es sich bei den Legenden – «objets lancés dans la circulation avec abandon de l'origine» – um Grössen handelte, welche nicht unabhängig vom Prozess ihrer sozialen Zirkulation denkbar waren.

Im Falle der Anagramme hingegen drängt sich der genau gegenläufige Schluss auf: Wie schon erwähnt, stellt Saussure hier von Beginn weg in Abrede, dass das, was er sucht, etwas mit «Schrift» zu tun haben könnte:

«Ni anagramme ni paragramme ne veulent dire que la poésie se dirige pour ces figures d'après les signes écrits; [...]»<sup>31</sup>

Doch nicht allein die von ihm gewählte Terminologie, auch der Umstand, dass seine Arbeit mit dem Entziffern von Inschriften begann, und nicht zuletzt Formulierungen wie – «cette habitude était une seconde nature pour tous les Romains éduqués *qui prenaient la plume pour dire* le mot le plus insignifiant»<sup>32</sup> – legen es nahe, dass nicht nur das Analysieren des Phänomens, sondern auch dessen Hervorbringung ohne Schrift schlicht nicht denkbar war.

Wenn nun Saussure aber einmal eine Tradition beschreibt, deren Eigenheiten sich dem Nichtvorhandensein bzw. der Nichtverfügbarkeit schriftlicher Doku-

<sup>31</sup> MSM: 31/WUW: 24.

<sup>32</sup> MSM: 117, Hervorhebung hinzugefügt/WUW: 94. Vgl. dazu ebenso MSM: 23/WUW: 30 f., MSM: 30 ff./WUW: 38 ff., WUW: 92/MSM: 115, WUW: 124/MSM: 151.

mente verdankt, während er umgekehrt und zugleich nach einem sprachlichen Phänomen sucht, das, wenn überhaupt, nur in einer Schriftkultur denk- und tradierbar erscheint, wird dadurch eine These in Frage gestellt, die über Jahrhunderte weg nicht nur das sprachphilosophische Denken, sondern auch lange die sprachwissenschaftliche Praxis bestimmt hatte. Ich zitiere diese These – sie ist im zweiten Paragraphen von Aristoteles' Lehrschrift *Peri tīs hermēneias* formuliert – in der deutschen Übersetzung von Paul Gohlke:

«Die Sprache ist Zeichen und Gleichnis für die seelischen Vorgänge, die Schrift wieder für die Sprache. Und wie nicht alle dieselben Schriftzeichen haben, bringen sie auch nicht dieselben Laute hervor. Die seelischen Vorgänge jedoch, die sie eigentlich bedeuten sollen, sind bei allen die gleichen, und auch die Dinge, die jene Vorgänge nachbilden, sind die gleichen.»<sup>33</sup>

Gemäss der traditionellen Lesweise dieser Stelle kann Schrift als ein sekundäres Zeichensystem für die Repräsentation von Sprache aufgefasst werden, welche ihrerseits das primäre Zeichensystem für die Repräsentation der seelischen Vorgänge ist. Die Zeichen des sekundären Zeichensystems können zwar, je nach Schrift, verschiedenartig sein, wie sich auch die Zeichen des primären Systems von Sprache zu Sprache unterscheiden; doch sind diese Unterschiede insofern vernachlässigbar, als beide, Sprache und Schrift, im Horizonte der ihnen vorgeordneten und für alle Menschen gleichen seelischen Vorgänge, bzw. letztlich, der Dinge, welche diese nachbilden, gedacht werden können.

Es ist etwas radikal anderes, was sich im Nebeneinander von Saussures Arbeiten zu Legenden und Anagrammen abzeichnet: Statt «Laute» und «Schriftzeichen» von dem her zu denken, wofür sie stehen sollen, nämlich die die «Dinge» «nachbildenden» «seelischen Vorgänge», machen diese Arbeiten deutlich, dass sich, je nach dem, in welcher Form etwas tradiert wird, je nach dem also, ob «Laute» oder «Schriftzeichen» verfügbar sind, bzw. je nach dem, ob man es mit den einen oder den andern zu tun hat, ganz unterschiedliche Prozesse abspielen, welche je verschiedene Bedeutungseffekte produzieren. Was aus einem Text herauszulesen ist bzw. wovon eine Legende berichtet, kann somit weder einfach als «Nachbildung von Dingen» noch als reine Wiedergabe von «seelischen Vorgängen» verstanden werden, die «bei allen die gleichen sind», sondern erweist sich vielmehr als in spezifischer Weise an «Laut» oder «Schriftzeichen» gebunden.

<sup>33</sup> 16a3-8, zitiert nach Aristoteles, *Kategorien und Hermeneutik. Die Lehrschriften*, herausgegeben, übertragen und in ihrer Entstehung erläutert von P. Gohlke, Paderborn: Ferdinand Schöningh, 2. Auflage 1972: 86.

## III.

Eine der pointiertesten Äusserungen zu Saussures Projekt einer Semiologie – «*science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*»<sup>34</sup> – findet sich in der 1989 erschienenen *Introduction à une science du langage* von Jean-Claude Milner:

«[...] contrairement à l'attente de Saussure et de ses continuateurs, aucune lumière n'est jamais venue de la sémiologie générale; en fait, la relation a toujours fonctionné en sens inverse: c'est ce qu'on savait du langage qui permettait d'éclairer le fonctionnement de ce qu'on pensait comme un système de signes. La sémiologie n'a jamais eu d'autre contenu que ce que la linguistique lui prêtait.»<sup>35</sup>

Ob das hier gefällte Urteil der seit den fünfziger Jahren im Zeichen von Saussures Semiologie stehenden Theoriebildung gerecht wird oder nicht, soll hier einmal dahingestellt bleiben. Auf Grund der hier vorgetragenen Überlegungen ist aber klar, dass Milners Sentenz an der Problemstellung vorbeigeht, mit der sich Saussure konfrontiert sah: Wenn nämlich, einerseits, die «Schrift» aus dem Gegenstandsbereich der Linguistik ausgegrenzt wurde, sie aber andererseits wiederholt und an erster Stelle nach der «Sprache» als Gegenstand der Semiologie erwähnt wird<sup>36</sup>, dann konnte diese schwerlich nur aus Erkenntnissen bestehen, welche ihr von der Linguistik geliehen wurden. Für Saussure konnte es auch weder darum gehen, die Linguistik auf eine allgemeine Semiotik zurückzuführen noch umgekehrt darum, an den Sprachen gemachte Beobachtungen und Erkenntnisse einfach zu generalisieren und auf alle anderen Arten von Zeichensystemen zu übertragen.<sup>37</sup>

Nein, das Projekt der Semiologie, so wie es sich auf Grund von Saussures Nachlass rekonstruieren lässt, ist ein anderes: Es erforderte, in einem ersten Schritt, das zu denken, was zeichentheoretisch für die Sprache spezifisch war und was diese folglich auch von der Schrift unterschied. Doch war dieser Unterschied einmal verortet – im linear-zeitlichen Charakter des akustisch übermittelten

<sup>34</sup> CLG/D: 33. Zur Entstehungs- und Rezeptionsgeschichte von Saussures Semiologie siehe auch LUS: 117 ff. und 572.

<sup>35</sup> Jean-Claude Milner (1989), *Introduction à une science du langage*, Paris: Seuil, 1989: 132.

<sup>36</sup> In seinem 1894 entstandenen Entwurf zum Gedenkartikel für Whitney etwa schreibt Saussure:

«C'est [le langage] une institution humaine, mais de telle nature que toutes les autres institutions humaines *sauf celle de l'écriture*, <ne peuvent que> nous tromper sur sa «véritable» essence, si <nous> nous fi<ons> à leur analogie.» (CLG/E (I): 169, N 10, Nr. 1266/LUS: 314. Vgl. dazu auch CLG/E (II): 47, N 24a, Nr. 3342.1/LUS: 404.

<sup>37</sup> Vgl. dazu ausführlicher LUS: 117 ff.

sprachlichen Zeichens – und dessen Auswirkungen bestimmt – «La langue marche; l'écriture est immobile»<sup>38</sup> –, galt es in einem zweiten Schritt, auch das Nebeneinander von «Sprache» und «Schrift» zu denken, bzw. es galt, die Beziehung von «Sprache» und «Schrift» anders als eine Beziehung einfacher Repräsentation zu denken<sup>39</sup>. Welche Folgen hatte es für Sprachen, Gesellschaft und sprechende Subjekte, wenn diese zum sprachlichen Austausch nicht mehr bloss auf akustische Zeichenträger angewiesen waren, sondern zudem über solche verfügten, welche nicht mehr an Ort und Augenblick ihrer Hervorbringung gebunden waren? Und welches waren, umgekehrt, die Voraussetzungen dafür, dass durch «Schriftzeichen», trotz ihrer Verschiedenheit, Sprache nicht nur dokumentiert, sondern gegebenenfalls auch wieder im sprachlichen Austausch umgesetzt werden konnte?

Sicher, Saussure ist nicht der einzige Sprachwissenschaftler, der sich mit der Divergenz von «gesprochenem Wort» und «Schriftzeichen» am Ausgang des 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts beschäftigte, ganz im Gegenteil. Zu erwähnen ist hier zunächst die ganze Bewegung der Dialektforschung, die sich mit dem Problem konfrontiert sah, wie die verschiedenen Regional- und Lokalsprachen zu notieren waren<sup>40</sup>. Und zu erwähnen sind hier weiter, worauf Saussure in seinen Vorlesungen ja auch mehrfach hingewiesen hat<sup>41</sup>, die Einrichtung phonographischer Laboratorien, etwa in Wien oder Paris<sup>42</sup>, oder, schliesslich, die von Alexander Graham Bell unternommenen Versuche zur Visualisierung von gesprochener Sprache, welchen die Erfindung des Telephons zu verdanken ist<sup>43</sup>. Was aber Saussures Arbeit auszeichnet, ist einerseits, dass er das unauflösbare Miteinander und zugleich unaufhebbare Nebeneinander von «Sprache» und «Schrift» im

<sup>38</sup> CLG/E (I): 78, S 1.23, Nr. 547.

<sup>39</sup> Vgl. dazu auch Johannes Fehr (1992): «Die Theorie des Zeichens bei Saussure und Derrida oder Jacques Derridas Saussure-Lektüre», in: *CFS* 46, 1992: 35-54.

<sup>40</sup> Vgl. dazu etwa Sylvain Auroux (1979): «La catégorie du parler et la linguistique», in: *Romantisme* 25/26: 157-178.

<sup>41</sup> Vgl. CLG/D: 44.

<sup>42</sup> Vgl. dazu etwa Michel Bréal (1898): «Des lois phoniques. A propos de la création du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France», in: *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, Bd 10, 1898: 1-11, sowie Louis-Jean Boë (1997), «Sciences phonétiques et relations forme/substance. 1. un siècle de ruptures, négociations et réorganisations», in: *HEL* XIX/1, 1997: 5-41.

<sup>43</sup> Vgl. etwa Michael Reuter (1990): *Telekommunikation. Aus der Geschichte in die Zukunft*, Heidelberg: R. v. Deckers's Verlag, G. Schenck, 1990: 83 ff. oder Rolf Oberliesen (1982): *Information, Daten und Signale. Geschichte technischer Informationsverarbeitung*, Deutsches Museum, Kulturgeschichte der Naturwissenschaften und der Technik, Reinbek bei Hamburg: Rowohlt, 1982: 129 ff.

Rahmen einer Semiologie zu fassen versucht, und andererseits, dass er mit seinen Arbeiten an Legenden und Anagrammen Überlegungen zum Problem von Oralität und Literalität vorwegnimmt, die erst Jahrzehnte später systematisch aufgenommen<sup>44</sup> und in ihrer kulturphilosophischen bzw. medientheoretischen Bedeutung erkannt werden sollten.

*Adresse de l'auteur:*  
Weinbergstrasse 2  
8703 Erlenbach

---

<sup>44</sup> Milman Parrys wegweisende Untersuchungen zu den Homerischen Dichtungen, welche den Nachweis erbrachten, dass diese aus einer oralen Tradition hervorgegangen sein mussten, stammen aus den zwanziger Jahren (*L'Épithète traditionnelle dans Homère*, Paris 1928), fanden aber erst in den sechziger Jahren durch die Arbeiten seiner Schüler (Albert B. Lord (1960), *The Singer of Tales*, in: *Harvard Studies in Comparative Literature* 24, und Eric A. Havelock (1963): *Preface to Plato*, Cambridge: Harvard University Press) die ihnen gebührende Beachtung. Eine gute Einführung in diese Thematik gibt Walter Ong (1982): *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London/New York: Methuen (deutsch: *Oralität und Literalität. Die Technologisierung des Wortes*, Opladen: Westdeutscher Verlag, 1987).

Gabriel Bergounioux

LA LANGUE ET LE CERVEAU

*Esquisse d'une histoire de l'aphasiologie d'un point de vue linguistique*

*(XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*

Dans l'histoire de la linguistique, la rupture introduite par la grammaire comparée est décisive en ce qu'elle accomplit la séparation – en même temps que, d'une certaine façon, elle l'invente – entre le langage comme faculté universelle et les langues. Tandis que s'opposaient jusqu'alors des approches vernaculaires centrées sur un seul idiome et des théories globales du langage<sup>1</sup>, le comparatisme déplace le travail d'observation dans l'entre-deux, vers les caractères commensurables de plusieurs langues, en abandonnant la tradition spéculative concernant la nature générale du langage. Le document, les inscriptions, l'attestation configureraient désormais le champ de recevabilité de la nouvelle philologie et frapperaient de discrédit une réflexion philosophique fondée sur la logique ou l'introspection. L'exclusion de toute discussion sur l'origine du langage, inscrite par la Société de Linguistique de Paris dans ses premiers statuts, constituait en ce sens autant un engagement symbolique de positivité que le résultat de difficiles négociations internes et administratives<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A la réserve de rapprochements hasardeux fondés sur la «conformité» de parlars vivants avec des ancêtres prestigieux (hébreu, grec...) ou mystérieux (le celte, par exemple).

<sup>2</sup> Statuts de la Société de Linguistique de Paris approuvés par décision ministérielle du

Ce renoncement libérait un champ d'investigation pour plusieurs disciplines qui, à la même époque, étaient en quête de légitimité sociale et qui, pour s'approprier ce domaine, cherchèrent à s'accommoder d'une conceptualisation de la langue ajustée à leur objet spécifique. Ralliant une problématique évolutionniste renouvelée de Lamarck à Darwin, la psychologie positive, l'anthropologie et la neurologie, dont l'émergence est à peu près contemporaine, interrogèrent, chacune à leur façon, ce qu'il y a d'humanité dans l'homme, rivalisant avec une philosophie universitaire<sup>3</sup> dont les développements avaient été paralysés, depuis les années 1830, par l'affrontement du spiritualisme et du comtisme.

Quels que soient l'accès au fait, la mesure des paramètres ou l'administration de la preuve, les savants s'accordaient à reconnaître la signature de l'humanité dans le surcroît d'intelligence de l'espèce; la démonstration en était apportée par l'étendue des comportements possibles (notamment la parole, mais aussi les mécanismes du somnambulisme ou de la folie) ou, sur un plan physiologique, par le développement de l'encéphale au-dessus des orbites. Ce dernier critère présentait l'avantage de permettre une vérification empirique par les méthodes médicales du diagnostic et de la dissection. La matérialité du cerveau assurait aux praticiens une référence ostensible dans des débats sur la pensée qui s'étaient autrefois perdus dans les brumes de l'Idéologie. Les exposés à la Société d'Anthropologie, fondée en 1859, portèrent inévitablement sur l'existence de corrélations entre la capacité crânienne et l'intelligence; à la suite d'une communication de Gratiolet le 21 février 1861 sur: «La forme et la cavité crânienne d'un Totonaque, avec réflexions sur la signification du volume de l'encéphale», Broca et Auburtin furent conduits à réaffirmer, au cours de la discussion, leur doctrine localisationniste dont Broca soutint la pertinence dans ses «Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole)»<sup>4</sup> dans les semaines qui suivirent.

---

8 mars 1866, article 2: «La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle.» Sur ce point, cf. Bergounioux (1996).

<sup>3</sup> L'œuvre de Bergson peut être appréhendée comme une réponse de la métaphysique à ces concurrents.

<sup>4</sup> *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, août 1861, 2<sup>e</sup> série, tome VI, p. 330-357. Cet article a été précédé d'une communication cursive de Broca sur le sujet: «Perte de la parole, ramollissement chronique et destruction partielle du lobe antérieur gauche du cerveau», p. 235-237 de la même revue. L'ensemble des textes est reproduit dans Hécaen H. et Dubois J. (1969), *La naissance de la neuropsychologie du langage (1825-1865)*, Flammarion.



### 1. Broca : la découverte de l'aphasie

Les manuels de médecine reconnaissent à Paul Broca (1824-1880)<sup>5</sup> le titre de fondateur de l'aphasiologie. La clinique en conserve le souvenir dans la désignation, entre autres éponymes, d'une « aphasie de Broca » sans que soit interrogé ce qu'apportait de véritablement neuf le travail du professeur de Bicêtre dont, rétrospectivement, le principal mérite semble être réductible à l'élaboration d'une formulation topique à l'intérieur du champ médical. En effet, rien de ce dont on pourrait créditer sa démonstration ne lui appartient. Il ne fut pas le premier à observer des troubles du langage connus depuis l'Antiquité et aucune des hypothèses successivement avancées dans ses rapports ne lui est plus attribuée :

- le *parallélisme* – l'affirmation que tout trouble mental correspond à une affection physique assignable dans l'organisme – est une idée ancienne renouvelée au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Cabanis et défendue par de nombreux membres de l'Académie de Médecine ;
- le *localisationnisme* – l'assignation des différentes capacités humaines à une certaine zone corticale – est une théorie illustrée en premier par la phrénologie de Gall et continuée par ses élèves (Bouillaud, Auburtin) ;
- la *dominance hémisphérique* – la spécialisation de chacun des hémisphères cérébraux dans l'accomplissement des tâches – avait été conjecturée par Marc Dax, à propos du langage, quelques années auparavant<sup>6</sup>.

Il est vrai que ce dernier point fut redécouvert indépendamment par Broca. Dax en avait réservé l'annonce à un congrès de médecine tenu à Montpellier en 1836 sans que sa communication ait été diffusée ou imprimée et lorsque son fils, Auguste Dax, en reprit l'idée dans un article paru en 1865, l'année même où, pour la première fois, Broca spécifia la localisation d'une aire de la parole dans l'hémisphère gauche, il est presque assuré que le professeur de Bicêtre n'en avait pas eu connaissance.

A reprendre les articles de l'époque, on serait conduit à juger que l'introspection de Lordat<sup>7</sup>, avec ses réflexions tangentes à la psychologie des facultés, avait un

<sup>5</sup> Sur Broca, cf. Schiller (1979).

<sup>6</sup> Cf. Hécaen & Dubois (1969), p. 93-123.

<sup>7</sup> Lordat Jacques (1773-1870), professeur à la faculté de médecine de Montpellier, a consacré une partie de son cours de physiologie de l'année 1842-1843 à l'« Analyse de la parole pour servir à la théorie de divers cas d'ALALIE et de PARALALIE (de mutisme et d'imperfection du parler) que les Nosologistes ont mal connus » dont la matière lui est fournie par une attaque d'aphasie (avec rémission) dont il fut lui-même victime en 1825. L'essentiel du cours paru dans les tomes VII et VIII du *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier* en 1843 est repris dans Hécaen & Dubois, *op. cit.*, p. 129-170.

caractère plus stimulant que les comptes rendus d'autopsie de Broca mais celui-ci, à défaut d'imposer un nom<sup>8</sup> pour l'affection, sut inscrire l'aphasie comme diagnostic dans un registre particulier de la nosographie, caractérisant simultanément un symptôme et une pathologie: le symptôme était l'absence d'émission sonore malgré la préservation de la faculté de langage et des organes de la phonation et la pathologie, en conformité avec les exigences scientifiques de la médecine du temps, élucidait l'étiologie de la maladie en pronostiquant une lésion. Ce faisant, Broca apportait l'argument décisif qu'attendaient les partisans de la localisation.

Depuis que Gall, au temps du Premier Empire, a soutenu à Paris des thèses localisationnistes<sup>9</sup>, projetant autant de facultés psychiques qu'il découpe de compartiments sur la surface du cortex, reconnaissant vingt-sept territoires dans l'encéphale, deux écoles s'affrontent. D'un côté, Flourens et les holistes soutiennent que le cerveau est omnifonctionnel, sans spécialisation particulière, chaque partie intervenant indifféremment quelle que soit la tâche à accomplir; de l'autre, Bouillaud, reproduisant les enseignements de la phrénologie, affirme au contraire qu'il existe, dans le cortex, des aires dévolues à des aptitudes spécifiques. Moins dogmatique que Gall qui n'hésitait pas à reconnaître dans l'encéphale des zones dévolues au «goût pour les rixes et les combats», au «penchant à la circonspection et à la prévoyance», au «sens de la mécanique et de la construction» ou à l'«esprit causative», Bouillaud s'engage dans la recherche d'une démonstration qui serait exemplaire si elle prouvait que l'une des propriétés irréductibles de l'homme, facilement vérifiable de surcroît, celle qui se manifeste par le langage, dépendait de la différence observable des crânes et partant, des circonvolutions cérébrales. Le raisonnement procède par analogie: le langage qui fait défaut à l'animal doit occuper la partie du crâne qui s'est développée de façon spécifique chez l'homme, à l'avant du front (le déverrouillage des lobes frontaux dans la terminologie de Leroi-Gourhan) et l'observation de lésions à cet endroit doit s'accompagner, chez le blessé, de troubles de la parole. L'angle ouvert entre l'arcade sourcilière et le front, égal à peu près à 180° chez l'homme, ménage une cavité crânienne derrière l'os frontal que la matière cérébelleuse aurait occupée et où serait logé ce surcroît de la compétence humaine qu'est le langage.

La relation établie entre le processus d'hominisation et le cerveau rend la neurologie – qui n'est encore qu'une phrénologie –, l'anthropologie et la psychologie, au-delà de leurs différences d'origine ou de méthode, concurrentes pour l'élucida-

---

<sup>8</sup> Avec la caution philologique de Littré, Trousseau substitue «aphasie» à «aphémie» lors d'une série de leçons faite à l'Hôtel-Dieu et malgré une réponse immédiate et très argumentée de Broca (janvier 1865), c'est cette forme qui s'est imposée.

<sup>9</sup> Cf. Hécaen & Lantéri-Laura (1977).

tion d'une faculté de langage dont les comparatistes ne s'occupent plus. Dans cette perspective, le parcours scientifique de Broca qui fut autant le fondateur de l'aphasiologie que le créateur d'une école anthropologique dont l'incidence en linguistique aurait pu représenter une alternative aux néogrammairiens<sup>10</sup>, prend une autre signification. La naturalisation « organique » du langage (le langage comme produit d'un organe physique : le cerveau) coïncide avec la confrontation entre les partisans d'une linguistique rattachée, via la philologie, aux disciplines historiques, et les tenants de Schleicher qui se revendiquent des sciences naturelles. Dans les années 1860, alors que s'enchaînent les communications de Broca, les comparatistes français renoncent au modèle darwinien et se rapprochent des historiens comme le prouve la subdivision en sections de l'École Pratique des Hautes Études fondée en 1868<sup>11</sup>. Tout en manifestant quelque intérêt pour les essais de Schleicher, les linguistes abandonnent une perspective naturaliste et reviennent massivement aux inscriptions, aux textes voire, plus directement, à la littérature classique. Au contraire, Broca, fidèle en cela à la méthode de Claude Bernard, démontre la part de l'expression langagière qui est assignable au physique en appuyant sa démonstration sur la pathologie, c'est-à-dire la décomposition de la fonction suite à la lésion de l'organe, la maladie étant conçue comme une expérimentation naturelle.

Les holistes eurent beau jeu d'opposer la multiplicité des troubles qui apparaissent en cas de lésion, l'approximation de certains déficits comportementaux qui firent l'objet de présentations, le contre-exemple des gauchers, il leur était impossible de réfuter leurs adversaires par des cas d'affection grave des lobes frontaux sans conséquence sur la parole et si un clinicien proche de Broca, tel que Charcot, put démentir ponctuellement l'existence d'une dominance hémisphérique (celle de l'hémisphère gauche) par l'observation et l'anatomie, la démonstration finale du localisationnisme est faite en 1870, confirmant ainsi l'hypothèse paralléliste et, indirectement, la dominance.

A ce moment, l'aphasie se résume à une incapacité d'émettre des sons du langage articulé sans qu'il y ait paralysie (le diagnostic commence par un examen de la gorge et de la bouche) ou atteinte des capacités intellectuelles. Ce second point est justifié par la préservation de capacités de compréhension que démontrent des mimiques et des actes accomplis par le malade à la demande. Broca en déduit que la parole intérieure est intacte, ce qu'il prouve en priant ses patients d'indiquer combien de syllabes comprennent les mots qu'ils ne peuvent proférer. Simple infir-

<sup>10</sup> Cf. Desmet, Piet (1996). *La Revue de Linguistique et de Philologie comparée* fut dirigée par Abel Hovelacque assisté de Julien Vinson.

<sup>11</sup> La IV<sup>e</sup> section réunit, sous cet intitulé, les « Sciences historiques et philologiques ».

mité de la commande motrice, l'aphasie ne touche pas ce qu'il y a d'intellectuel dans le langage: c'est proprement ce que désigne la locution «aphasie de Broca».

Broca se conforme à un certain mode de relation déjà établi entre la médecine et la linguistique. Tandis que la physique et la musicologie ont donné à la phonétique acoustique son cadre théorique et son lexique, portant l'accent sur l'audition, la description de la production sonore (à commencer par celle des organes d'articulation) a été l'affaire de médecins et de physiologues, plus intéressés par la parole prononcée. Le physicien cherche à saisir le phénomène dans son objectivité quand la médecine, fidèle en cela à la tradition humaniste, centre ses investigations sur la personne. En ce sens, l'attention de Broca pour le pied de la troisième circonvolution frontale gauche ne diffère pas substantiellement de celle de Czermak (l'inventeur du laryngoscope) pour les cordes vocales ou de celle de Rosapelly<sup>12</sup> pour la langue et les lèvres.

Quoiqu'il en soit, à la mort de Broca, ses idées, pourtant partiellement réfutées, se sont imposées et constituent une première approche des pathologies du langage discutées dans toute l'Europe comme point de départ d'une réflexion qui diverge substantiellement de celles de John H. Jackson en Angleterre et de Wernicke en Allemagne.

## 2. *Wernicke et le centre auditif*

L'œuvre de Wernicke (1848-1905) commença par un coup d'éclat. Un jeune médecin allemand de vingt-six ans, au fait des résultats de Broca et de la cartographie des centres établie par Fritsch et Hitzig<sup>13</sup>, reprenait l'hypothèse du neurologue Meynert selon laquelle les zones sensorielles et motrices s'opposent le long du sillon rolandique. Il en apportait la démonstration en publiant *Der aphasische Symptomencomplex* où il caractérisait une variété d'aphasie conditionnée par la déficience de la zone auditive – *Klangfeld* – située logiquement dans l'aire de projection du nerf auditif. Dès lors, un deuxième centre devenait opératoire pour la parole, bouleversant la perspective ouverte quinze ans plus tôt: l'infirmité de la langue, jusqu'alors liée à une commande motrice de profération, préservant le fonctionnement psychique, s'élargissait à une compétence sensorielle dont le

<sup>12</sup> Elève de Marey, le docteur Rosapelly participe avec Louis Havet, dûment mandaté par la Société de Linguistique de Paris, à une première tentative d'exploration de la parole en laboratoire dans les années 1870.

<sup>13</sup> A partir de 1870, Fritsch et Hitzig, ayant intégré l'analogie de l'influx nerveux avec un courant électrique, ont procédé à des expériences d'application de courant galvanique sur l'encéphale d'un chien, démontrant la précision des répartitions fonctionnelles dans le cortex et la pertinence d'une distribution sensori-motrice.

déficit atteignait la faculté de langage elle-même, désorganisant les capacités mentales. Le langage devenait un « complexe » neurologique et non plus un module contenu dans quelque circonvolution.

L'existence de deux centres distincts posait la question de leur corrélation ; la faculté de langage, qu'on avait décrite comme une réserve de mots ou de sons, se transformait en commande organisant l'échange intra-psychique entre l'audition et la phonation avec des effets de rétroaction. La bipolarité servait de prétexte à une modélisation des fonctions de l'esprit qui dépassait largement l'effet mécanique des mouvements des lèvres ou des vibrations des cordes vocales. Wernicke refusait également l'équipotentialité corticale et le localisationnisme extrême. Il répartissait les zones impliquées dans la langue entre différents centres interconnectés, organisés autour de l'aire de Broca et de l'aire de Wernicke (*gyrus temporalis*). Entre la parole articulée et le bruit buccal, il échelonnait les manifestations vocales en introduisant dans la description des symptômes le concept de *paraphasie*. En revanche, il n'attachait guère d'importance aux troubles de l'écriture (*agraphie*) dans l'examen des patients, déclarant que la graphie requiert l'intercession obligée du son.

A la différence de son prédécesseur français, marqué surtout par la perspective anthropologique, une ambition nouvelle se profilait, annoncée de façon programmatique par le sous-titre de son livre : « Ein psychologische Studie auf anatomischer Basis », ce que confirmerait l'application de Wernicke à composer sa vie durant des *Fondements de psychiatrie* qui firent de lui l'un des adversaires désignés de Kraepelin. Dans ce détour par le champ médical, le langage devenait la référence fondamentale pour définir la portée et les domaines de la psychologie, une intuition exploitée ultérieurement par l'école de Würzburg, spécialement par Wilhelm Wundt, suivant une approche expérimentale.

Au risque d'une simplification, on pourrait caractériser les acquis de Wernicke en les disposant sous quatre rubriques :

- *séméiologie*: la paraphasie est isolée comme un symptôme à part entière, à mi-chemin de l'aphasie et de la parole contrôlée<sup>14</sup>, justiciable d'un classement et d'une appréciation raisonnée (c'est-à-dire d'une caractérisation interne qui y reconnaisse une valeur de compensation, et pas seulement la manifestation symptomatique d'une dégradation) ;
- *anatomie*: Wernicke circonscrit l'aire de l'audition dans la circonvolution temporale gauche et, après avoir proposé une connexion avec l'aire de Broca en

<sup>14</sup> Les questions que posent les paraphasies à la linguistique sont trop souvent renvoyées à la pathologie, ce qui dispense d'en saisir la dynamique dans le processus de dérégulation linguistique.

traçant un trait au plus droit à travers l'insula, il se rallie à l'hypothèse d'une jonction établie par le faisceau arqué;

- *nosographie*: le rôle dévolu à la liaison entre les centres induit la conjecture d'une opposition entre deux types d'aphasies: les aphasies centrales (aphasie motrice dite de Broca en cas d'atteinte des zones motrices, aphasie sensorielle dite de Wernicke en cas de lésion de la zone d'audition) et les aphasies de conduction (*Leitungsaphasie*) dont l'étiologie relève d'une rupture de la transmission entre zones;
- *diagnostic*: l'analyse du trouble est conduite par des séries systématiques de tests auprès du patient. La « surdité verbale »<sup>15</sup> est posée comme diagnostic en cas de non compréhension de consignes orales simples, avec présence de paraphasie ou d'aphasie, mais maintien de la parole intérieure<sup>16</sup>.

### 3. Diagram makers: *Bastian, Broadbent, Kussmaul, Lichtheim, Exner*

Wernicke est revenu à plusieurs reprises sur son premier travail, notamment pour en affiner les repérages corticaux, sans modifier substantiellement l'image d'ensemble. La démonstration, dans sa rigueur et dans sa simplicité, confortait définitivement les hypothèses de ceux que Head, en 1926, a baptisés avec quelque dédain les « faiseurs de diagramme » (*diagram makers*)<sup>17</sup>. Le premier visé, chronologiquement, est Bastian qui, dès 1869, avait présenté plusieurs hypothèses concernant la distinction de l'aphasie et de l'amnésie et qui, ayant posé l'équivalence des mots et de la pensée, supposait, sans apporter aucune preuve par la clinique ou l'autopsie, qu'il devait s'en déduire quatre centres :

- deux centres sensoriels correspondant aux mots entendus (affectés par l'aphasie de Wernicke ou surdité verbale) et aux mots lus (atteints par la cécité verbale);
- deux centres moteurs intervenant dans la parole (devenant inopérant dans l'aphasie motrice, dite de Broca) et dans l'écriture (perturbée dans l'agraphie)<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Une aphasie est classée dans la surdité verbale lorsque, sans que les capacités d'expression ou de raisonnement soient atteintes, le patient n'exécute pas les opérations demandées, gardant cependant le contact dans la communication orale en répondant « à côté » ou en cherchant véhémentement à s'expliquer. La dénomination de *surdité verbale* a été forgée par Lichtheim en 1885.

<sup>16</sup> En 1927, Goldstein ajoutera à cet ensemble un test de répétition qui constitue aujourd'hui l'un des repères pour conjecturer la localisation de la lésion.

<sup>17</sup> Sceptique quant à la vraisemblance anatomo-pathologique de l'aphasiologie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Henry Head insinue que les conjectures et les classements de ses prédécesseurs ne seraient que l'application mécaniste d'un schéma pré-construit (*diagram*) où quelques facultés décidées aprioriquement seraient projetées sur une représentation des circonvolutions du cerveau.

<sup>18</sup> Les centres sont ici désignés au moyen d'expressions qui se sont imposées ultérieurement.

Cette conception<sup>19</sup> a été pérennisée dans le champ scientifique, rediscutée par Broadbent (1872) à partir de cas concrets qui illustraient les différentes sortes d'aphasies. A la quadripartition parole/audition/écriture/lecture, Broadbent ajouta un cinquième centre d'intégration, celui de l'idéation du langage qu'il divisa, en 1879, en un *naming centre* (signification lexicale) et un *propositioning centre* (signification syntaxique), une figuration en partie reprise à d'autres fins par Charcot à partir de 1883. Wernicke (1874), en faisant la démonstration scientifique qu'il existait une deuxième zone pour le langage, rendait licite l'existence de ces aires conjecturelles, par application à l'expression et à la réception phoniques de sectorisations repérées par Fritsch et Hitzig. En même temps, il s'opposait à Finkelnburg qui, en 1870, avait proposé de réintégrer le langage dans une fonction sémiologique plus générale sous le nom d'« asymbolie ». Pour Finkelnburg, l'aphasie, qui inhibait les réalisations langagières, concernait aussi l'ensemble des facultés de symbolisation, une intuition qui préfigurait la théorie des agnosies mais marquait une régression en confondant ce qui relève du linguistique et du psychique.

Tandis que Wernicke tentait de définir un exercice spécifique du langage comme relation à un *sensorium* mettant en jeu la vision ou l'audition, Kussmaul (1876) se faisait le défenseur d'une conception plus hypothétique encore. Il décomposait à l'intérieur de sept rubriques nosographiques les faits décrits au chapitre des aphasies en prenant pour point de départ la description clinique des carences verbales. Il distinguait de cette manière :

- l'*aphasie ataxique* assimilée à une *anarthrie* (atteinte des commandes articulaires);
- l'*aphasie amnésique* correspondant à l'« oubli » des mots;
- la *surdité verbale* (sans être sourd, le patient ne reconnaît plus les mots de sa propre langue);
- la *cécité verbale* (incapacité de lire suite à une lésion);
- la *paraphasie* (formation d'une parole incohérente);
- l'*agrammatisme* qui désigne un trouble de la formation verbale;
- l'*akataphasie* lorsque le trouble affecte la syntaxe<sup>20</sup>.

---

ment; Bastian préfère d'autres désignations, se référant par exemple à un « centre ch iro-kines-th sique ».

<sup>19</sup> Sur les recherches de la fin du XIX<sup>e</sup>, cf. André Ombredane, *L'Aphasie et l'élaboration de la pensée explicite* (1950).

<sup>20</sup> La spécificité de l'agrammatisme centré sur le mot peut être corrélée au mode de composition morphologique de l'allemand.

L'existence d'un centre graphique étant fort discutée – il était difficile de proposer une localisation pour une compétence qui était absente, sans dommage pour l'intelligence, chez les analphabètes –, Exner proposa, en 1881, de trancher la question en reconstituant une localisation déterminée à partir d'un recouplement des lésions observées dans des descriptions anatomiques d'aphasiques affectés d'un handicap dans la lecture ou l'écriture. En 1884, Lichtheim proposait à son tour une synthèse des travaux de ses prédécesseurs et, ramenant en un graphe les diverses variétés distinguées, il retrouvait les sept formes d'aphasie de Kussmaul dans un schéma où se surimposaient topologie corticale, symptomatologie et diagnostic. Ce furent les sept formes sur quoi Wernicke s'accorda dans les années 1885-1886 au moment de refondre son premier ouvrage, quatre aphasies correspondant aux quatre centres (de l'articulation, de l'audition, de l'écriture et de la lecture) et trois autres à des troubles atteignant l'intelligence verbale (la mémoire, la composition morphologique et syntaxique).

Le progrès accompli par Wernicke tient d'une part à la réorientation acoustique d'une recherche centrée avant lui sur la production de la parole et d'autre part à sa réflexion sur la paraphasie comme non réductible à une simple désorganisation du langage. Mais ses conceptions restent dominées par l'organicisme et par un fonctionnalisme dont le modèle se trouve dans les travaux de Meynert: le schéma sensori-moteur et le rôle du mouvement volontaire demeurent l'objet de controverses nées des difficultés de conciliation de l'aphasiologie avec une psychologie dominée, en ce temps-là, par la fonction de synthèse des diverses facultés attribuée au moi. Une part de la difficulté semble provenir du paradoxe des processus impliqués dans la parole, lesquels sont à la fois volontaires et inconscients<sup>21</sup>. Inversement, le modèle du langage qui oriente la recherche clinique ne ressemble pas à l'objet construit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par les grammairiens à partir d'une comparaison diachronique des éléments sonores. Pour les cliniciens, la langue consiste en un stockage de mots sous différentes formes – synchronisation de gestes articulatoires ou graphiques, épellation auditive ou visuelle –, qui laisse en suspens l'énigme du sens, dont le statut ne se départage pas de l'idée, donc de la pensée.

Dans les théories de l'époque, l'aphasiologie constituée à l'intérieur du champ médical et la linguistique<sup>22</sup> dessinent deux univers cognitifs suffisamment distincts pour qu'on en puisse contraster les attendus dans un tableau à double entrée.

---

<sup>21</sup> Parler est indéniablement un acte volontaire mais les commandes articulatoires, la maîtrise de la grammaire, la disponibilité du vocabulaire et les processus d'interprétation en jeu dans l'audition impliquent rarement la conscience réflexive du locuteur. L'adjectif «inconscient» n'est pas à prendre ici au sens de Freud.

<sup>22</sup> En incluant dans la linguistique aussi bien les apports des néogrammairiens que les résultats de la phonétique expérimentale ou de la psychologie du langage.



**LINGUISTIQUE**

filiation **philologique** (étude des documents)  
 primat de la **diachronie** (linguistique historique)  
 décomposition par **niveaux**  
 (phonétique-lexique-syntaxe)  
 répartition **vernaculaire**  
 (dialectes, langues, familles, groupes)  
 épreuve des **textes** (philologie)  
**verbocentrisme**  
 (étymologie puis sémantique)  
 centrée sur les **idiomes** (fonction sociale)

**APHASIOLOGIE**

filiation **clinique** (examen et autopsie)  
 théorie **spatiale** (localisation corticale)  
 décomposition par **fonctions**  
 (sensorielle vs motrice)  
 faculté **universelle**  
 définitoire de l'anthropologie  
 épreuve des **tests** (séméiologie)  
**phonocentrisme**  
 (de la phonation au son entendu)  
 centrée sur le **patient**  
 (pathologie)

En un temps où le modèle des sciences historiques était dominant, le diagramme proposé par les médecins anticipait sur une description synchronique de la parole : la projection sur le cerveau d'un circuit de la parole parcourant une succession d'aires bien circonscrites s'opposait à la figure en arbre (*Stammbautheorie*) qui figurait une généalogie des langues indo-européennes, ses ramifications équivalant à la succession des « dialectes » dans le temps. Orienté chronologiquement dans son déploiement vertical, l'arbre peut offrir horizontalement une certaine analogie avec l'espace<sup>23</sup> mais le linguiste persiste à ne rien savoir des locuteurs individuels à quoi l'aphasiologue – quant à lui aussi sourd à la diversité des langues que l'est le comparatiste à la définition d'une faculté universelle du langage – se consacre exclusivement.

Les linguistes n'ont pu éviter la question des rapports de la langue et de la pensée, la relation du langage comme *facultas signatrix* à la raison cartésienne mais, fascinés par une perspective dominée par l'historicisme, ils réduisirent la signification à une reconstruction étymologisante en racines primitives ou bien, suivant un modèle ethnographique, ils conjecturèrent la permanence d'impressions premières dans les croyances figées d'une mythologie qui se prêtait à toutes les

<sup>23</sup> La famille des langues indo-européennes est traditionnellement déployée de gauche à droite dans les terminaisons de l'arbre de façon à reproduire la distribution des parlers d'ouest en est.

comparaisons<sup>24</sup>. Le projet positif d'une sémantique liée à la grammaire historique revenait à exclure, dans et par les faits de langue, l'intercession de la conscience à quoi se substituaient le jeu des formes et le « progrès » bréalien. Pour les aphasiologues, au contraire, dès lors que la parole circulait entre quatre centres (Bastian, 1869), la tentation était grande d'y adjoindre un cinquième qui les subsumait. S'il existe quelque chose de la langue après que le son (ou toute autre manifestation sensorielle) en a été soustrait – ce qui est l'effet d'une aphasie –, ce reste doit s'inscrire à l'intérieur d'une sphère idéelle, objet d'une psycho-physiologie annoncée dans le champ médical depuis que, selon l'aphorisme célèbre, le cerveau a été réputé sécréter la pensée comme le foie la bile. L'analogie entre la fonction de synthèse du moi – coordonnant des facultés hétérogènes – et la fonction de synthèse du mot comme idée ne pouvait pas demeurer sans conséquences.

#### 4. Charcot ou l'infléchissement psychologique

La psychologie a exercé un attrait épistémologique continu sur les linguistes. Dans *La vie des mots*, Darmesteter appelait encore *psychologie historique* ce que Bréal nommait *sémantique* et la *Sprachpsychologie* de Wundt, ou l'essai de Sechehaye<sup>25</sup>, témoignent d'une tentative de reconstruction de la linguistique à partir d'une théorie de la signification qui n'est pas séparable d'une certaine conception de l'esprit. La psychologie à quoi il est fait référence se présente le plus souvent comme une tentative de conciliation entre les bases anatomiques nouvellement découvertes – les descriptions neurologiques de Meynert – et une série d'assertions élaborées au cours de l'histoire de la philosophie : par exemple, les travaux de Maine de Biran sont reformulés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les termes d'une primauté reconnue aux fonctions motrices contre la dominante sensorielle de l'empirisme sensualiste anglais ou du représentationnalisme kantien, en exploitant la découverte d'une opposition entre les aires corticales tandis que le déterminisme mécaniste des Lumières (La Mettrie, Helvétius) est justifié par le fonctionnement de l'arc réflexe. Il existe par ailleurs une autre psychologie, plus concernée par la pathologie, à quoi convient le terme de « psychologie clinique » apparu selon Prévost<sup>26</sup> dans les années 1890, par une crase du nom du « Laboratoire de *psychologie* de la *clinique* de la Salpêtrière » que Janet dirigeait auprès de Charcot.

<sup>24</sup> La mythologie comparée est le plus souvent présentée, notamment chez Max Müller, comme une *pathologie* des mots, en quoi elle est bien symétrique de l'aphasie comme pathologie de la langue.

<sup>25</sup> Sechehaye, C.A. (1908).

<sup>26</sup> Prévost, C.M. (1988).

Ses travaux sur la moelle épinière et la matière grise font de Jean-Martin Charcot (1825-1893) l'un des fondateurs de la neurologie. A partir d'enregistrements photographiques, d'autopsies, de manipulations hypnotiques, il étendit aux manifestations de l'esprit les symptômes consignés dans l'observation de troubles mentaux (spécialement de l'hystérie) et langagiers (les aphasies) liés à une atteinte physique<sup>27</sup>. La carrière d'aphasiologue de Charcot s'est déroulée en deux temps. En 1861 et 1862, par l'examen de patients hébergés à la Salpêtrière, il avait rapporté six cas confirmant la théorie de Broca qui n'en avait, à cette époque, présenté que deux mais, en 1863, dans une lettre à la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, il démontrait au contraire qu'une aphasie peut survenir sans lésion du pied de la troisième circonvolution frontale gauche et Broca, convié à procéder à l'examen *post mortem*, avait confirmé le fait<sup>28</sup>. La polémique s'était apaisée rapidement, d'autant qu'à partir de 1866 l'école française s'éloignait d'un domaine où l'Angleterre et l'Allemagne se distinguaient à leur tour.

Une vingtaine d'années plus tard, peu après la disparition de Broca survenue en 1880, Charcot reprenait à nouveaux frais son investigation dans l'aphasiologie. Au deuxième semestre de l'année 1883, et à plusieurs reprises dans les années qui suivirent, il fixa le cadre et les méthodes pour une nosographie qui s'imposa jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et dont certains principes (notamment la distinction des visuels et des auditifs) se lisent encore dans la vulgarisation psychologique. On ne trouve trace en français ni dans les neuf volumes d'œuvres complètes<sup>29</sup>, ni dans les livraisons du *Progrès Médical*, ni sous forme de livre ou d'article, des séances consacrées à établir cette doctrine qui eut en son temps un immense retentissement et qui nous serait parvenue de seconde main sans deux traductions parues en Italie<sup>30</sup>. On peut expliquer les réticences de l'auteur à une édition française par l'ampleur des polémiques que ses affirmations anti-métaphysiques n'auraient pas manqué de soulever de la part des philosophes ou, aussi bien, par la fragilité de certaines preuves que l'écriture n'aurait pas si bien protégées que ne l'avait fait l'emphase d'une péroraison. Il semble surtout que Charcot se réservait de rassembler cette partie de son travail dans une synthèse qui aurait couronné sa doctrine en réunissant

---

<sup>27</sup> L'hystérie était alors considérée comme une maladie ayant son siège, comme son nom l'indique, dans l'utérus.

<sup>28</sup> Pour Charcot, il s'agissait moins de contredire Broca que de répondre à une polémique engagée par Auburtin dans le même périodique. Le détail de l'affaire est exposé par Gasser (1995).

<sup>29</sup> En dépit de leur titre, les *Œuvres complètes* ne regroupent qu'une partie des écrits de Charcot. Les sources sont consultables à la bibliothèque médicale Charcot à la Salpêtrière.

<sup>30</sup> Cf. Charcot (1884) et (1885). Une version était prévue en allemand mais Freud qui s'était proposé pour la traduction s'occupait finalement d'un autre texte.

ses découvertes en psychiatrie, en neurologie et en aphasiologie dans une psychologie dont il n'a jamais donné le dernier mot mais qui lui semblait consubstantielle à son projet comme il l'évoque à l'occasion en 1888 :

« Quand vous avez un aphasique devant les yeux, l'analyse que vous avez à faire est une analyse que j'appellerai psychologique, parce que le langage, en somme, appartient, c'est clair, à la psychologie. »<sup>31</sup>

Ainsi, et de l'initiative même du représentant attiré de la méthode anatomopathologique, l'aphasie se séparait de l'anatomie pour se ranger dans des catégories mentalistes, participant à la fondation d'une école française de psychologie voulue par Ribot à équidistance de l'école anglaise centrée sur l'introspection et de l'école allemande axée sur la physiologie et l'expérimentation<sup>32</sup>. Face à la concurrence de l'Ecole de Nancy, dont les thèmes recoupaient ceux de la Salpêtrière (statut et traitement des maladies mentales, recours thérapeutique à l'hypnose, rôle de la suggestion (Bernheim) et de l'automatisme mental)<sup>33</sup>, Charcot se proposait de construire un cadre d'interprétation des troubles fondé non plus sur une théorie de l'influence – qui resterait prise au niveau phénoménologique des effets d'une relation interindividuelle – mais sur la distribution a priori de capacités cognitives, et d'abord celles du langage qu'il affecte aux deux centres sensoriels de l'audition et de la vision (pour la lecture) et aux deux centres moteurs de la phonation et de l'écriture, la somme des quatre images contenues dans ces centres constituant l'image mentale du mot.

Une telle conception avait déjà été développée en 1748 par David Hartley (1704-1757) dans ses *Observations on Man, his frame, his duty, his expectations*<sup>34</sup>. Hartley, dont se sont inspirés Hume, Dugald-Stewart ou J. Mill, est revendiqué au XIX<sup>e</sup> siècle comme le fondateur de la théorie alors dominante dans la psychologie positive, l'*associationnisme*, et Ribot a soutenu sa thèse latine sur le sujet *Quid David Hartley de consociatione idearum senserit*<sup>35</sup> en 1872. Autrement dit, en rajoutant des considérations neurologiques et une justification localisationniste tirée de l'autopsie, Charcot systématise et corporéifie, avec l'approbation intéressée de Ribot, la théorie de l'association et de l'image mentale, développée depuis plus d'un siècle en philosophie. Le tableau souvent reproduit d'André Brouillet<sup>36</sup>

<sup>31</sup> Charcot, *Leçons du Mardi à la Salpêtrière*, I, 362, cité par Gasser, p. 142.

<sup>32</sup> Sur le projet de Ribot et la collaboration avec les élèves de Charcot, cf. Dwelshauvers (1920).

<sup>33</sup> Sur l'Ecole de Nancy, cf. Cuvelier, A. (1987).

<sup>34</sup> *Observations sur l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit faire, ce qu'il peut espérer.*

<sup>35</sup> *La pensée de David Hartley sur l'association des idées.*

<sup>36</sup> *Une leçon clinique à la Salpêtrière*, tableau exposé au salon de 1887.

permet d'identifier, comme un sociogramme, au fond de la salle où Charcot vient de démontrer l'effet de sa parole sur Blanche Wittman évanouie, entre Ribot à une extrémité et Jean-Baptiste Charcot – l'héritier présomptif –, à l'autre, Pierre Marie, l'iconoclaste, auteur en 1906 de l'article sacrilège «La troisième circonvolution frontale gauche ne joue aucun rôle spécial dans la fonction du langage» qui entendait clore la série des recherches commencée par Broca. En somme, le peintre a fixé la réunion de celui qui vient chercher une caution de la clinique pour sa psychologie à la française et celui qui, partant de la clinique, en démentira ultérieurement la portée.

La conception de l'aphasie que Charcot a imposée en France – où, partant, les travaux étrangers furent peu traduits – et qui est discutée dans toute l'Europe repose sur quelques principes qui feront son succès :

- distribution en centres distincts du langage et de la pensée (ou centre des idées);
- analogie typologique des types d'aphasies, des localisations correspondantes, des fonctions mentales et des *caractères* (opposition des «visuels», des «auditifs» et des «moteurs»);
- réduction du langage à une liste de mots, et des mots à des complexes d'images sensorielles et motrices réunies par le centre d'idéation.

Paradoxalement, cette conception devint un élément de doxa dans les traités de psychologie, chez les pédagogues et certains linguistes (notamment van Ginneken), au moment même où les élèves de Charcot récusaient ses théories dans le champ médical (Freud dès 1891, puis P. Marie, Babinski) alors que la philosophie de Bergson réorientait la recherche vers des conceptions intuitionnistes<sup>37</sup>.

APHASIE	INVENTEUR	FONCTION	CARACTÈRE
aphasie d'articulation	Broca	commande motrice	moteurs
agraphie	Exner	commande motrice	moteurs
cécité verbale	Kussmaul	lecture	visuels
surdité verbale	Wernicke	audition	auditifs

(N'ont pas été reprises les localisations proposées. On les trouvera *in* Gasser, *op. cit.*)

Dans sa démonstration, Charcot ne s'embarrasse guère de preuves anatomiques censées pourtant apporter la preuve de la supériorité de sa démarche : ses exemples

<sup>37</sup> Notamment *Matière et mémoire* après *Les Données immédiates de la conscience*.

sont souvent de seconde main, les références empruntées à des auteurs peu accessibles, quant à sa conception d'ensemble, il la résume dans un schéma dit de la cloche, recourant à l'évidence de l'expérience immédiate qu'une cloche se voit et s'entend comme se voit et s'entend le mot qui la désigne<sup>38</sup>. Le point le plus litigieux, qui a l'avantage de soustraire l'aphasie au registre des démences mais crée au moins autant de problèmes qu'il est censé en résoudre, concerne le *centre d'idéation*. Pour trancher entre ce qui appartiendrait au langage et ce qui serait de l'ordre de la pensée, après avoir exposé les quatre modalités sensori-motrices, Charcot soutient que la pensée existe indépendamment grâce à deux arguments symétriques et complémentaires : en premier, qu'il existe des mots sans idées, ce qu'il illustre dans son cours par les productions des perroquets et des candidats aux examens. Le rire qui devait suivre cette plaisanterie permettait de suspendre l'interrogation sur la véritable portée d'un tel exemple. Qu'il existe au rebours des idées sans mots, Charcot l'illustre en prenant une de ses divagations hypnagogiques où se voyant circuler dans une ville italienne dont il ne retrouve pas le nom et qui est Pérouse, il parvient à l'identifier en faisant un détour par le nom du Pérugin : une idée sans mot est en somme une image au sens visuel du terme, sans que rien ne soit dit sur ce que serait une idée en dehors de cette apparence sensible.

##### 5. *Trois écoles nationales*

Les écoles allemande et anglaise, également engagées dans une relation conflictuelle avec la psychologie et la psychiatrie, sont très différentes de l'école française.

L'aphasiologie anglaise est résolument philosophique. Plutôt qu'une investigation du cortex, elle s'attache à rendre compte des manifestations de l'aphasie à partir des présupposés du pragmatisme – William James et H. Spencer – et de la théorie darwinienne de l'évolution. Son plus éminent représentant est John Hughlings Jackson. Dans ses travaux<sup>39</sup>, la parole est conçue comme un processus dynamique – et non comme un produit –, combinant des aspects volontaires (ou *langage supérieur*) et involontaires (ou *langage archaïque*) qui réapparaissent à travers le jargon de l'aphasique, la stéréotypie de locutions figées interférant avec la volonté expressive du malade dans une *intoxication*, une persévération de séquences récurrentes qui se substituent au discours attendu en sorte que les effets de la lésion se trouvent partiellement compensés par des éléments phrastiques issus

<sup>38</sup> On peut se référer à ce que dit Saussure de l'*onymique*: le commentaire de Charcot confond systématiquement le mot et la chose, le signe et la référence.

<sup>39</sup> Rassemblés après sa mort, ils font l'objet d'une analyse détaillée par A. Ombredane (*op. cit.*, p. 185-200).

de la désinhibition des centres inférieurs. Le langage archaïque se substitue au langage supérieur. De même, Jackson distingue un moment volontaire et un moment automatique de la perception, refusant toute distinction tranchée entre parole intérieure et parole extérieure, entre perception et représentation. Les aphasies, classées selon que l'atteinte concerne les compétences perceptives (représentationnelles) ou verbales (linguistiques), dépendraient selon lui de zones du cerveau qui ne sont considérées ni comme des centres du langage, ni comme des réceptacles d'association d'images.

On est aux antipodes du dogmatisme de H. Head qui, en 1926, dans *Aphasia and kindred Disorders of Speech* se revendique plus explicitement de la linguistique et reprend le thème d'une quadripartition entre aphasies *verbales* (formation défectueuse des mots), *syntaxiques* (désorganisation dans la composition de la phrase), *nominales* (non compréhension des mots) et *sémantiques* (non compréhension des propositions). Postulant l'homologie de la grammaire du locuteur et de la grammaire métalinguistique du grammairien, Head projetait les niveaux de l'analyse linguistique sur l'observation des aphasies plutôt que de s'intéresser au mode opératoire de combinaison des unités entre elles, quelque soit leur degré de pertinence, du phonème à la phrase, ce que proposera Jakobson en 1941 en établissant une correspondance terme à terme entre la désorganisation de l'expression linguistique et le processus d'apprentissage chez l'enfant.

En simplifiant, l'aphasiologie anglaise se situerait plus résolument du côté de la fonction que de l'organe, de la description des manifestations langagières que de l'anatomie, du comportement que de la localisation, répétant en cela les leçons d'une psychologie dynamique organisée à partir de l'observation phénoménologique du courant de conscience (*stream of consciousness*). Deux distinctions, celle de la volonté et de l'automatisme et celle de la genèse opposée à la dégénérescence, sont ici centrales.

L'aphasiologie allemande semble plus influencée par la psycho-physiologie, par l'exploration anatomique et les observations de laboratoire ; la recherche médicale s'y conforme au modèle des sciences expérimentales en sorte que Freud, décidant de se consacrer au traitement des maladies psychiques, se croit tenu de parfaire sa formation en France faute de trouver un équivalent dans les pays germaniques. Le travail accompli en neurologie<sup>40</sup> est complété par des investigations biologiques, notamment des expériences animales, et par des hypothèses conjecturales fondées sur la statistique en sorte que les progrès seront longtemps plus sensibles en corticologie ou en biochimie qu'en aphasologie proprement dite.

---

<sup>40</sup> A quoi il faudrait ajouter, en Espagne, les travaux de Ramon y Cajal.

Il fallut le développement de la philosophie de Husserl et son retentissement dans la psychologie clinique pour que se renouvelle un domaine dans lequel Goldstein et Gelb se distinguèrent.

A partir de 1900, l'école française se divisa. Certains, plus proches de l'école allemande, insistaient sur la dimension physiologique et se proposaient d'élucider l'ancrage cortical de la lésion (Déjerine, Babinski); d'autres, plus sensibles aux formules de la philosophie bergsonienne et au mentalisme, effaçaient les spécificités de l'aphasie, ramenée à une forme particulière d'amnésie (P. Marie) ou se désintéressaient du fait de langue, pour se consacrer exclusivement au fonctionnement de la sensation (Piéron) ou aux mécanismes de la pensée (Binet, Janet). A la division du linguistique et du clinique, des recherches sur l'acquisition sans parallèle avec la désorganisation des fonctions du langage, seul fait exception, dans la collaboration d'une phonéticienne et de deux médecins, le travail d'Alajouanine, Durand et Ombredane sur *Le syndrome de désintégration phonétique dans l'aphasie* (1939).

### *Conclusion*

Le parcours s'avère trop dispersé, entre les pays comme entre les disciplines, pour le contenir en quelques mots. Plus d'un siècle après le premier exposé de Broca, la pertinence des classements reste discutée et la thérapeutique extrêmement limitée<sup>41</sup>. Dans le grand partage décidé au XIX<sup>e</sup> siècle entre les maladies physiques et mentales, l'aphasie n'a pas encore trouvé sa place. Même si une lésion est à son principe, l'aphasique n'est pas un malade dont il s'agirait de réparer un organe impliqué dans le déficit. Ce n'est pas une maladie mentale qui tiendrait à quelque comportement pathologique du sujet, à quelque perturbation venue de l'inconscient. Pathologie acquise – mais est-ce même une pathologie? –, elle ne constitue pas non plus la manifestation d'un déficit initial comme le sont les déficiences intellectuelles congénitales.

En fait, l'aphasie est une atteinte dont on ne sait que faire, ce que les façons de dire reconnaissent à leur manière. On n'*a* pas une aphasie, on ne *fait* pas une aphasie, on *est* aphasique, c'est-à-dire qu'on situe la portée de l'atteinte du côté de l'absence de l'homme au moment de savoir ce qu'est encore un homme quand la langue vient à lui faire défaut, non pas une question de cerveau mais une question d'être pour autant que l'*être* humain est indissociable de sa langue.

*Adresse de l'auteur:*  
29, rue Basse-d'Ingré  
F-45000 Orléans

---

<sup>41</sup> Sabouraud, O. (1995).



## BIBLIOGRAPHIE

- Alajouanine, Théophile, Durand, Marguerite & Ombredane, André (1939). *Le Syndrome de désintégration phonétique dans l'aphasie*, Masson, Paris.
- Bergounioux, Gabriel (1994). *Aux Origines de la linguistique française*, Agora, Pocket, Paris.
- (1996). «Aux origines de la Société de Linguistique de Paris (1864-1876)», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, I, XCI (1996), fasc. 1, pp. 1-36.
- Bergson, Henri (1889). *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Alcan, Paris.
- Bergson, Henri (1896). *Matière et mémoire*, Alcan, Paris.
- Broca, Paul (1861). «Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole)» *Bulletin de la Société d'Anthropologie* II, août 1861, p. 330-357.
- Broca, Paul (1864). «Sur les mots aphémie, aphasie et aphrasie, lettre à M. le Professeur Trousseau» *Gazette des Hôpitaux civils et militaires*, 1864, p. 35-36.
- Broca, Paul (1865). «Sur le siège de la faculté du langage articulé» *Bulletin de la Société d'Anthropologie* VI, 15 juin 1865, p. 337-393.
- Charcot, Jean-Martin (1884). *Differenti forme d'Afasia*, édité par G. Rummo, Vallardi, Milan.
- (1885). *Lezione cliniche: malattia del sistema nervoso*, éditées par D. Miliotti, Vallardi, Milan.
- Cuvelier, André (1987). *Hypnose et suggestion*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy.
- Desmet, Piet (1996). *La Linguistique naturaliste en France (1867-1922)*, Peeters, Orbis/Supplementa, Louvain.
- Dwelshauvers, Georges (1920). *La Psychologie française contemporaine*, Alcan, Paris.
- Freud, Sigmund (1891). *Zur Auffassung der Aphasien*, traduction française: (1983) *Contribution à la conception des aphasies*, PUF, Paris.
- Gasser, Jacques (1995). *Aux Origines du cerveau moderne*, Fayard, Paris.
- Head, Henry (1926). *Aphasia and kindred disorders of speech*, Macmillan, New-York.
- Hécaen Henri & Dubois Jean (1969). *La Naissance de la neuropsychologie du langage (1825-1865)*, Flammarion, Paris.
- Hécaen, Henri & Lantéri-Laura, Georges (1977). *Evolution des connaissances et des doctrines sur les localisations cérébrales*, Desclée de Brouwer, Paris.

- Jackson, John Hughlings (1932). *Selected Writings*, édités par James Taylor, Hodder & Stoughton, Londres.
- Jakobson, Roman (1969). *Langage enfantin et aphasie*, Minuit, Paris [1<sup>ère</sup> édition en allemand: 1941].
- Kussmaul, Adolf (1884). *Les Troubles de la parole*, Alcan, Paris.
- Marie, André (1906). «La troisième circonvolution frontale gauche ne joue aucun rôle spécial dans la fonction du langage», *Semaine Médicale*, numéro du 23 mai.
- Ombredane, André (1950). *L'Aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*, PUF, Paris.
- Prévost, Claude-M. (1988). *La Psychologie clinique*, Que sais-je ?, PUF, Paris.
- Ribot, Théodule (1872). *Quid David Hartley de consociatione idearum senserit*, Ladrance, Paris.
- Sabouraud, Olivier (1995). *Le Langage et ses maux*, Odile Jacob, Paris.
- Schiller, Francis (1979). *Paul Broca*, University of California Press, Berkeley – traduction française parue chez Odile Jacob.
- Sechehaye, Ch. Albert (1908). *Programme et méthodes de la linguistique théorique – psychologie du langage*, Champion, Harrassowitz, Eggimann, Paris, Leipzig, Genève.
- Wernicke, Carl (1874). *Der aphasische Symptomencomplex*, Breslau.

## ARTICLES



Simon Bouquet

LES DEUX PARADIGMES ÉDITORIAUX  
DE LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE DE FERDINAND DE SAUSSURE

1. *La «linguistique générale» de Saussure,  
dans l'optique de la philosophie des sciences*

Tout d'abord, je voudrais préciser le titre de mon exposé. Ce que je désigne par l'expression «la linguistique générale de Ferdinand de Saussure» est un corpus constitué par trois types de textes : (1) des textes autographes de Saussure<sup>1</sup>, (2) les notes prises par ses étudiants lors des trois sessions de cours intitulées «linguistique générale» données à Genève entre 1907 et 1911, (3) le texte publié en 1916

---

<sup>1</sup> Parmi ces textes, je laisse de côté les travaux techniques de grammaire comparée (réédités pour une leur majeure partie dans le *Recueil des publications scientifiques* de 1922), les recherches sur les légendes et les anagrammes et d'autres textes de réflexion philosophique ou psychologique comme les textes sur la philosophie hindoue (manuscrits de Harvard, publiés partiellement dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle), même s'il apparaît sporadiquement dans ces travaux des propositions pouvant être considérées comme de «linguistique générale». Il en va de même d'autres cours genevois (notamment le cours sur l'étymologie grecque et latine de 1911-1912 et les deux cours sur la grammaire comparée – phonétique et morphologie – de 1909-1910). J'ai également laissé de côté la correspondance (publiée de manière partielle et dispersée) qui peut parfois comporter des éléments intéressant la linguistique générale saussurienne.

sous le titre *Cours de linguistique générale*. De l'expression *linguistique générale* elle-même, ici, on peut dire ceci : c'est l'intitulé administratif, donné semble-t-il par Saussure lui-même, des sessions de cours genevoises. Cette expression – influencée par l'*Allgemeine Sprachwissenschaft* allemande – est, certes, courante en français au tournant du siècle ; son contenu n'en est pas pour autant stabilisé. Sylvain Auroux a montré, à partir d'un examen des ouvrages produits en allemand, en anglais et en français de 1870 à 1930, qu'elle se rapporte à cinq classes non disjointes de référents : (i) des présentations de la linguistique et de ses résultats ; (ii) des traités sur le langage à tendance plus ou moins vulgarisatrice ; (iii) des encyclopédies concernant l'ensemble des langues ; (iv) des discussions méthodologiques ; (v) des monographies sur des catégories utilisées par la discipline<sup>2</sup>. Pour ce qui est de Saussure, il ne se sera jamais préoccupé, ni lors de ses cours, ni dans aucun écrit connu, de définir de manière explicite cette expression. Ses étudiants témoignent qu'il évoquait plutôt la visée de cet enseignement comme « une philosophie de la linguistique »<sup>3</sup>. Pour mon propos, qui concerne l'histoire éditoriale des textes, je prendrai le parti de considérer l'expression *linguistique générale* comme étant propre à désigner un ensemble de réflexions *au sein du domaine spécifique de la production intellectuelle de Saussure*. Et j'adopterai, pour délimiter les champs de ce domaine, l'optique de la philosophie des sciences. Selon ce parti et selon cette optique, la linguistique générale saussurienne peut être regardée comme correspondant à trois champs de savoir.

Le premier champ est celui *d'une réflexion sur les principes d'une science existante, dont le linguiste genevois était un expert* : la grammaire comparée, incluant, crucialement, ce qu'on appelait alors la *phonétique historique*. La réflexion de Saussure, en ce qu'elle a en l'occurrence de *général*, porte sur les conditions de possibilité de cette science. On peut parler ici, strictement, d'une pensée relevant elle-même de la philosophie des sciences, ou de l'épistémologie (au sens français de ce mot) – dans la mesure où, répétons-le, c'est d'une science *existante* qu'il s'agit. Le deuxième champ est celui *d'une réflexion sur une discipline à venir, conçue comme susceptible de devenir aussi scientifique que la grammaire comparée – ou, si l'on veut, une réflexion sur la réorganisation scientifique d'une discipline embryonnaire et dispersée*. Cette discipline nouvelle est, selon Saussure, promise à traiter scientifiquement du signifié : autrement dit, dans ses propres termes,

<sup>2</sup> « La notion de linguistique générale », *Antoine Meillet et la linguistique de son temps, Histoire, Epistémologie, Langage*, 10-II, 1988, p. 43.

<sup>3</sup> Cf. entretien Riedlinger du 19 janvier 1909 (cité par R. Godel : *SM*, p. 30) et P-F. Regard, préface à *Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament*, E. Leroux, Paris, 1919, p. 6.

d'une *sémantique* linguistique<sup>4</sup> propre à retrouver notamment des objets de la lexicologie, de la morphologie et de la syntaxe. Il a évoqué, à plusieurs reprises, pour cette science l'appellation de *grammaire* – ce terme étant pris dans une acception très large. On ne peut plus parler ici, *stricto sensu*, d'*épistémologie*, dans la mesure où il ne s'agit plus d'analyser les conditions d'existence d'une science actuelle, mais de faire le pari d'une science future.<sup>5</sup> On pourra, en demeurant dans l'optique de la philosophie des sciences, parler de *pari épistémologique* ou encore d'*épistémologie programmatique*. Le troisième champ de la linguistique générale saussurienne est celui d'*une réflexion primitive sur le fait de la signification linguistique*, réflexion étendue parfois à la question plus générale de l'existence des systèmes de signes humains. Cette réflexion, Saussure la qualifie lui-même, à de nombreuses reprises, de *philosophique*, la distinguant par là, de façon tranchée, de son épistémologie programmatique (alors même que cette dernière s'appuie sur cette réflexion). Pour désigner ce troisième champ, j'emploie le terme de *métaphysique*, pris dans une acception, fondée sur la philosophie des sciences, dans laquelle ce terme désigne un champ de savoir complémentaire – au sens ensembliste – de celui dont répond l'épistémologie. (On peut ici, de façon peut-être plus intuitive bien que moins claire, parler de *philosophie du langage*, comme il est arrivé à Saussure de le faire.<sup>6</sup>)

C'est donc à l'ensemble de ces domaines que j'attacherai l'étiquette de *linguistique générale* – et qu'a été couramment attachée, de fait, cette étiquette, quand bien même la partition de ces domaines n'était-elle pas évoquée dans les termes que je propose. Il est clair, par ailleurs, que si ces trois domaines de réflexion de la pensée saussurienne, pris proposition par proposition, obéissent à une logique qui permet de les distinguer, il arrive, bien souvent, que leurs propositions s'entrecroisent au sein des mêmes textes. Outre le fait que la logique de la philosophie des sciences est, par définition, applicable rétroactivement à des textes qui parlent de science du langage, on notera que Saussure était, visiblement, fort intéressé par le mouvement philosophique du tournant du siècle communément appelé *la critique*

<sup>4</sup> Cf. mon *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, Paris, 1997, p. 262, n. 2.

<sup>5</sup> Cf. cet aphorisme des *Notes Item*:

S'il y a des réalités psychologiques, et s'il y a des réalités phonologiques, aucune des deux séries séparées ne saurait donner naissance au moindre fait linguistique. – Pour qu'il y ait fait linguistique, il faut l'union de deux séries, mais une union d'un genre particulier, – dont il serait absolument vain de vouloir explorer en un seul instant les caractères, ou dire d'avance ce qu'elle sera. (*Cours de linguistique générale*, Edition Engler, tome 2, p. 36, fragment 3310.6)

<sup>6</sup> Cf. entretien Gautier du 6 mai 1911, cité par R. Godel dans *Les sources manuscrites*, p. 30.

*des sciences*, mouvement qui a participé à la naissance de l'épistémologie moderne. Une note inédite de sa main témoigne de cet intérêt<sup>7</sup> : c'est une liste d'ouvrages qu'il a établie – probablement en vue d'un achat de volumes par la bibliothèque de l'université de Genève dont il a assumé un moment la direction. On voit la place importante qu'y tient la philosophie contemporaine des sciences.<sup>8</sup> Au verso de cette liste, on trouve une classification des domaines philosophiques, manifestement spontanée, qui témoigne également de la place accordée par Saussure à la philosophie des sciences.

Avant d'aborder l'histoire des *éditions* des textes saussuriens de linguistique générale, ce qui constitue mon propos central, je vais rappeler très brièvement l'état des textes existants.

## 2. *Les textes saussuriens de linguistique générale*

Je répartis ces textes, ainsi que je l'ai précisé en commençant, en trois catégories.

*1<sup>re</sup> catégorie de textes : les textes autographes de Saussure.* Parmi ces textes, on trouve : le manuscrit des trois leçons inaugurales de la chaire de grammaire comparée, lues en novembre 1891 à l'université de Genève, qui constitue, avec les aphorismes, le seul texte autographe achevé de linguistique générale dont nous disposons ; plusieurs séries d'aphorismes consécutifs de datation incertaine (au total, une centaine de séquences dont la forme et la dimension évoquent à certains égards les *Investigations philosophiques* de Wittgenstein), qui, de par le genre qui est le leur, peuvent être considérés comme des textes passablement achevés (Saussure en donne par ailleurs une définition : « Quelques vérités qui se retrouvent []. – Ne parlons ni d'*axiomes*, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations* – des limites entre lesquelles se retrouve constamment la vérité, d'où que l'on parte »<sup>9</sup>) ; le brouillon d'un long article inachevé, écrit en 1894 sur la demande de l'*American Philological Association*, pour un recueil d'hommage au sanskritiste Whitney ; de nombreux textes plus courts, généralement fragmentaires et inachevés mais toujours très denses, parmi lesquels figurent plusieurs séries d'ébauches pour un livre (ces textes

<sup>7</sup> Bibliothèque publique et universitaire de Genève, note manuscrite Ms. fr. 3957/4.

<sup>8</sup> Le mouvement de la critique des sciences, initié dans les années 1870 par des penseurs comme Emile Boutroux, produira au tournant du siècle des réflexions comme celle d'Henri Poincaré et d'André Lalande. Ce mouvement est à l'origine notamment de l'œuvre d'Emile Meyerson et de sa critique par Alexandre Koyré. Boutroux, Poincaré et Lalande figurent dans la liste de la note manuscrite de Saussure.

<sup>9</sup> *Cours de linguistique générale*, Edition Engler, tome 2, p. 42, fragment 3328.5.



ne peuvent, en général, pas être datés avec précision)<sup>10</sup>; enfin, des notes prises en vue de cours, notamment en vue des cours genevois intitulés «linguistique générale» (ces notes ayant été, dans leur majorité, détruites au fur à mesure de leur utilisation). Ces textes sont conservés en grande majorité à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Certains sont conservés à la Houghton Library de l'université d'Harvard.

*2<sup>e</sup> catégorie de textes : les notes d'étudiants des cours genevois de linguistique générale.* Il en demeure aujourd'hui : 2 versions pour le cours de 1907 ; 3 versions pour le cours de 1908-1909 ; 5 versions pour le cours de 1910-11 (toutes conservées à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève).

*3<sup>e</sup> catégorie de textes : le texte rédigé par Bally et Secheyay intitulé Cours de linguistique générale.*

### 3. Les éditions de ces textes et le «double paradigme éditorial»

J'en viens maintenant aux éditions de ces textes. Mon intention n'est pas de prendre en compte toutes les parutions des textes saussuriens de linguistique générale<sup>11</sup>, mais de relever les événements éditoriaux qui, en langue française et, en règle générale, sous la forme achevée d'un livre, auront balisé la diffusion de la pensée saussurienne et auront servi de référence à la critique (ou devraient se montrer propre à lui servir de référence, si l'on considère les éditions les plus récentes et *a fortiori* les futures éditions). Selon ce critère, on pourra considérer les événements suivants : (1) 1916 : le *Cours de linguistique générale* rédigé par Bally et Secheyay avec la collaboration d'A. Riedlinger<sup>12</sup>; (2) 1957 : R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*<sup>13</sup> – publication à laquelle il convient d'ajouter celles, procurées en 1954 et 1957, toujours par Godel, de l'introduction du deuxième cours (en 1954) et de certains autographes de Saussure (en 1957); (3) 1968 : le tome 1 de l'édition critique de R. Engler titrée *Cours de linguistique générale*<sup>14</sup>; (4) 1974 : le tome 2 de l'édition

<sup>10</sup> Ces textes concernent la phonétique et la phonologie, la morphologie, la grammaire comparée, l'épistémologie programmatique de la linguistique, la sémiologie, etc.

<sup>11</sup> Par exemple – et au premier chef – les documents publiés dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. On trouvera un relevé des publications dans les bibliographies saussuriennes de R. Engler, K. Koerner et G. Redard.

<sup>12</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* publié par C. Bally et A. Secheyay avec la collaboration d'A. Riedlinger, Payot, Lausanne-Paris.

<sup>13</sup> Droz, Genève (ci-après : *SM*).

<sup>14</sup> Otto Harrassowitz, Wiesbaden.

critique de R. Engler titrée *Cours de linguistique générale: appendice*<sup>15</sup>; (5) 1993/1997: l'édition des premier et troisième cours, puis du deuxième cours, par Eisuke Komatsu<sup>16</sup>; (6) 1999/2001: l'édition critique à venir des trois cours et des écrits dans leur ordre naturel<sup>17</sup>. Je voudrais développer la thèse suivante: *ces événements auront concouru, de façon parfois assez paradoxale et mêlée, à créer deux objets distincts – correspondant à ce que j'appellerai deux paradigmes éditoriaux.*

Le premier paradigme éditorial – duquel relèvent l'édition de 1916, les *Sources manuscrites* de R. Godel et les deux tomes de l'édition de R. Engler – peut être nommé ainsi: celui du *Cours de linguistique générale comme œuvre*. Le caractère remarquable de ce paradigme est qu'il revient, fondamentalement, à construire et à légitimer la pensée de Saussure dans sa dimension d'une épistémologie programmatique de la linguistique. Le second paradigme peut être nommé, par contraste, celui des *leçons orales et des autographes de Saussure comme œuvre*. Ce second paradigme éditorial, auquel contribuent aussi les travaux cités de Godel et d'Engler, trouve son aboutissement logique dans la publication des notes de cours et des textes autographes dans leur continuité originale. Son caractère spécifique est qu'il sert la pensée saussurienne, sans opérer aucun tri, dans toutes les dimensions qui sont les siennes: celle d'une épistémologie programmatique de la linguistique, mais aussi celle d'une philosophie des sciences (en l'occurrence d'une épistémologie de la grammaire comparée) et celle d'une philosophie du langage (ou, pour utiliser ma terminologie, d'une *métaphysique*).

Je vais maintenant étayer la thèse de ce double paradigme en examinant l'histoire des éditions – et en commençant par envisager l'événement fondateur du premier paradigme, la publication du *Cours de linguistique générale* en 1916<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Otto Harrassowitz, Wiesbaden.

<sup>16</sup> *Cours de linguistique générale, premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Collection Recherches Université Gakushuin, Gakushuin, 1993; *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, Edited & translated by E. Komatsu & G. Wolf, Oxford, Pergamon Press, 1997.

<sup>17</sup> S. Bouquet; S. Bouquet et R. Engler, éd. Bibliothèque de philosophie, Gallimard, Paris.

<sup>18</sup> Mon analyse, quant à au premier paradigme, peut sembler *a priori* paradoxale. En effet: d'une part, le texte de 1916 n'exclut pas totalement les dimensions d'une épistémologie de la grammaire comparée et d'une métaphysique inhérentes à la pensée saussurienne; et d'autre part, surtout, les éditions de 1957, 1968 et 1974 permettent justement un accès plus complet à ces dimensions. Mais l'analyse que je propose doit s'entendre comme celle d'une *tendance de fond* qui aura présidé aux choix faits dans l'élaboration de ces éditions et qu'aura confirmé l'histoire de leur réception. C'est pourquoi j'emploie le terme de *paradigme*, emprunté à un courant « sociologique » d'histoire des sciences.

#### 4.1. Le Cours de linguistique générale de 1916

La question de l'attribution du *Cours*, dans son ensemble et dans le détail de ses propositions, à Ferdinand de Saussure aura suscité, à côté de l'étude méticuleuse, de nombreuses controverses sans grand intérêt. Car les choses sont claires: d'une part le nom de Ferdinand de Saussure figure comme celui de l'auteur du livre, d'autre part ce sont Bally et Sechehaye qui l'ont rédigé. J.-C. Milner résume élégamment la situation: «En fait, le *Cours* fonctionne bien comme une œuvre depuis sa publication; pourtant, il n'en est pas une, si une œuvre est conçue comme un texte attribuable, de part en part et dans le détail, à un auteur. Il est vrai qu'on peut renverser la proposition: puisque le *Cours* fonctionne de fait comme une œuvre, alors il prouve matériellement que la notion d'œuvre ne suppose pas, contrairement à ce qu'on croit, l'auteur comme préalable. C'est bien plutôt l'inverse: Saussure est devenu rétroactivement l'auteur du *Cours*, bien qu'il n'en ait, au sens strict, pas écrit une ligne.<sup>19</sup>» Que le nom de Ferdinand de Saussure figure comme celui de l'auteur du *Cours* n'a pas empêché ceux qui ont été appelés – et qui se sont appelés eux-mêmes –, de façon un peu singulière en l'occurrence, ses *éditeurs* de présenter de manière très claire leur situation vis-à-vis de ce texte. A partir des notes d'étudiants, ils se sont livrés, disent-ils, à «une récréation», à «un travail d'assimilation et de reconstruction», à la tentative de «dresser un tout organique». Ils écrivent encore dans leur préface que «sur chaque point, en pénétrant jusqu'au fond de chaque pensée particulière, il fallait, à la lumière du système tout entier, essayer de voir sous sa forme définitive en la dégageant des variations, des flottements inhérents à la leçon parlée, puis l'enchâsser dans son milieu naturel, toutes les parties étant présentées dans un ordre conforme à l'intention de l'auteur (*c'est moi qui souligne ce terme*)». Et ils concluent en revendiquant «la responsabilité tout entière» du texte – non seulement quant à leur interprétation des notes d'étudiants, mais quant à la conception même du livre –, ce qui, dans le cas présent, est bien loin d'être une simple formule conventionnelle.

Aussi, si le *Cours* peut être considéré comme l'œuvre de Ferdinand de Saussure, c'est en tout cas comme une œuvre bien particulière. Cette particularité s'enracine dans la vision et dans la volonté de Bally et Sechehaye. Ceux-ci, quelques semaines après la mort de Saussure, après avoir consulté des notes d'étudiants et quelques autographes du linguiste disparu, vont, d'une part, imaginer *un livre* et, d'autre part, infléchir le contenu de ce livre vers une pure épistémologie programmatique de la linguistique, élaguant quelque peu ce qui dans les textes originaux ressortit à une réflexion épistémologique au sens strict (autrement dit à une épistémologie de la grammaire comparée) et, bien plus systématiquement, ce qui

<sup>19</sup> «Retour à Saussure», *Lettres sur tous les sujets*, *Le perroquet*, N° 12, avril 1994, p. 4.

ressortit à une métaphysique (la conséquence en sera une réduction, dans le *Cours*, de la place tenue par la sémiologie dans les leçons orales et dans les autographes). Si la rédaction du *Cours* aura été une œuvre menée conjointement par les deux collègues (et si, comme le note Godel, Bally se sera souvent rangé à l'avis de Secheyne dans l'interprétation des notes d'étudiants), Bally semble avoir joué un rôle crucial dans le projet initial – dans la conception de l'œuvre à créer. Deux témoignages récemment retrouvés en attestent. Ils datent tous deux de 1913 (Saussure étant mort le 22 février 1913). Un premier témoignage remonte au mois de mai. C'est une lettre de Bally à Meillet (que j'ai découverte dans les papiers de ce dernier au Collège de France il y a quelques années). Bally y prend vigoureusement parti contre un projet d'édition des leçons de Saussure d'après les cahiers d'étudiants – projet conçu avec l'appui de Meillet par un auditeur des cours de linguistique générale, Paul Regard<sup>20</sup>. Ce projet consistait en une publication, partielle, des notes de Regard. Si, par retour de courrier, Meillet répond à Bally : «(...) le projet que j'avais esquissé avec le jeune Regard est abandonné; ce projet a toujours été subordonné à votre agrément, et, dès l'instant que vous avez d'autres vues, il ne doit pas en être question»<sup>21</sup>, l'examen de la correspondance entre Bally et Meillet, tout au long des années suivantes, n'en montre pas moins que le savant parisien aurait, sans aucun doute, préféré une édition philologiquement fidèle aux leçons.<sup>22</sup> Bally, lui, ne voit pas les choses ainsi et, lorsqu'il critique le projet de Regard en mai 1913, c'est déjà sa vision qu'il défend : un livre reconstruit, et non la publication des notes d'étudiants. Un second témoignage, issu lui aussi des archives Meillet, corrobore le premier. C'est une lettre de Marie de Saussure, veuve de Ferdinand, remerciant Meillet pour sa notice nécrologique. La lettre, datée du 30 novembre, se termine ainsi : «Quant au cours de linguistique générale, je crois que Monsieur Bally fera pour le mieux et qu'en tout cas il vous soumettra son projet.»<sup>23</sup> Ainsi, en novembre 1913, le titre du livre, qui reflète sa conception, existe

<sup>20</sup> «Correspondance Bally-Meillet (1906-1932)», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 43, 1989, p. 102-103.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 103-104.

<sup>22</sup> Cf. la lettre du 31 mai : «En principe, j'ai de très gros scrupules contre les publications posthumes, et c'est en grande partie pour cela que j'avais indiqué à Regard le projet que vous savez. J'aurais peut-être un peu plus de scrupules encore contre la contamination de cours divers» (*ibid.*, p. 104). Cette position puriste s'exprime aussi à propos du *Recueil* (qui, publié en 1922, était prêt des 1914 et dont la publication fut retardée par la guerre) : «Pourquoi ne pas garder la terminologie, un peu insolite de l'auteur?» (lettre à Bally du 24 mai 1914, *ibid.*, p. 110); «Je pense qu'il convient de laisser subsister la légère incohérence dans l'emploi des italiques. A mon avis, la réimpression doit être le plus fidèle possible» (lettre à Bally du 28 mai 1914, *ibid.*, p. 110).

<sup>23</sup> «Documents retrouvés dans les archives d'Antoine Meillet au Collège de France», *C.F.S. N° 40*, 1986, p. 9.

déjà: c'est «*le cours de linguistique générale*»; et Bally en est le maître d'œuvre incontesté.

La confrontation des positions de Meillet et de Bally met en évidence combien la vision de l'élève genevois de Saussure a dû être claire et ferme. Dans cette vision, plus encore que de dégager le propos saussurien «des variations et des flottements inhérents à la leçon parlée», il s'agissait d'unifier et de simplifier ce propos: là où Saussure, dans ses écrits et dans ses cours, élaborait une méditation de philosophie des sciences à propos de la grammaire comparée, ou se livrait à une réflexion métaphysique parfois effilée et hésitante, le *Cours* se devait de réduire la pensée saussurienne au pur programme méthodologique d'une linguistique future. C'est à ce prix que la «recréation» du *Cours* pouvait avoir lieu. Aussi le *Cours* ne pouvait-il naître, et accomplir la virtualité de l'épistémologie programmatique saussurienne, qu'en tronquant de son caractère multiforme et foisonnant, lié à son esprit exploratoire, la parole qui avait tenu ses auditeurs sous son charme. On se souvient que Meillet retraçait ainsi les cours parisiens du jeune auteur du *Mémoire*: «Il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus saisissante encore.»<sup>24</sup> Ce style du discours oral de Saussure – qui n'est pas sans offrir bien des parentés avec le style de ses écrits, inachevés, biffés, modifiés, et avec l'obscur clarté de ses aphorismes –, on en a, par chance, une trace écrite dans les cahiers d'étudiants. Et, à lire ces cahiers, on comprend que Regard ait pu dire après la parution du *Cours*: «Un élève qui a entendu lui-même une part importante des leçons de Ferdinand de Saussure sur la linguistique générale, et connu plusieurs des documents sur lesquels repose la publication, éprouve nécessairement une désillusion à ne plus retrouver le charme exquis et prenant des leçons du maître. Au prix de quelques redites, la publication des notes de cours n'aurait-elle pas conservé plus fidèlement la pensée de Ferdinand de Saussure, avec sa puissance, avec son originalité? Et les variations elles-mêmes que les éditeurs paraissent avoir craint de mettre au jour n'auraient-elles pas offert un intérêt singulier?»<sup>25</sup> Si Regard est déçu par le *Cours*, il en va de même de Riedlinger, quand bien même ce dernier, contrairement à Regard, n'a jamais fait ouvertement part de sa déception; une lettre (inédite à ma connaissance) écrite en 1957, soixante ans après qu'il a entendu les

<sup>24</sup> *Nécrologie de Ferdinand de Saussure.*

<sup>25</sup> *Contribution à l'étude..., op. cit., p. 11-12.*

cours de linguistique générale, en conserve cependant la trace. C'est une réponse à son ancien condisciple Gautier qui l'a prié d'écrire un article sur Saussure pour la Tribune de Genève. Riedlinger décline l'invitation en ces termes, bien injustes à l'égard de Bally : « Il me serait impossible de donner une idée de la vraie grandeur de F. de S. sans le comparer à Bally et, par conséquent, rabaisser ce dernier. Je m'explique : Bally a sabré la linguistique générale, ce que le travail en cours de Godel démontrera sans discussion possible. (...) Plus grave encore est la suppression complète de la magnifique introduction de 100 pages du deuxième cours, que Godel m'a demandé par lettre l'autorisation de publier *in extenso* d'après mes notes. Vous vous rappelez sans doute que Bally avait décrété que le chapitre sur 'unités et identités' n'était pas clair, et vous l'aviez soutenu. Godel, lui, voit dans cette introduction la quintessence de la pensée saussurienne. Mais Bally, très doué par ailleurs pour l'observation des faits linguistiques, n'avait pas le sens philosophique de son maître. »<sup>26</sup> Ainsi s'exprime le sentiment secret du collaborateur à l'édition du *Cours*. Riedlinger, comme Regard, n'a pas retrouvé dans le texte de Bally et Sechehaye cet enseignement que Saussure lui-même, dans un entretien privé en 1909, lui avait présenté comme « un cours philosophique de linguistique » – ce que le professeur appelait encore, selon le témoignage de Regard, « une philosophie de la linguistique ». Et c'est à juste titre que les auditeurs des leçons ont été déçus : quant à deux des champs de réflexion que j'ai mentionnés – une épistémologie, au sens strict, et une métaphysique, au sens que j'ai proposé – le *Cours* a en effet amputé des rameaux de la parole originale du maître genevois.

Mais si la nostalgie des étudiants s'explique, leur critique du texte de 1916 porte à faux. Car on ne peut pas reprocher cette amputation à Bally et Sechehaye. Cette amputation était nécessaire, en cela qu'il était nécessaire de n'être pas fidèle à la lettre des leçons et des écrits, de n'être pas fidèle, même, à la complexité de la pensée saussurienne, pour être fidèle à Saussure d'une autre manière : en simplifiant son discours et en l'unifiant, pour accomplir l'énonciation de l'épistémologie programmatique de la linguistique contenue dans cette pensée. On peut penser que Bally et Sechehaye ne portaient pas à la philosophie des sciences le même intérêt aigu que leur maître, et ont agi ici de manière intuitive, à partir d'un simple point de vue de linguiste – le plus pertinent qui soit en l'occurrence. Quoi qu'il en soit, l'acte audacieux qui a été le leur – concevoir et recréer l'épistémologie programmatique saussurienne comme un tout organique – ne saurait être jugé qu'à l'aune de ce qu'il a produit : et il a produit le livre de linguistique le plus prestigieux de son

<sup>26</sup> Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Papiers L. Gautier – C'est à l'obligance de Madame C. Mejia que je suis redevable de la connaissance de cette lettre.

époque. On ne doit pas pour autant cacher que le texte de 1916 – indépendamment du point de vue monolithique nécessaire qui a présidé à sa rédaction – prête parfois le flanc à des erreurs d'interprétation, et ceci à propos de questions importantes, comme la définition de l'arbitraire linguistique, la définition de la valeur, ou la définition du rapport entre la langue et la parole. Ces points faibles sont le corollaire de la hardiesse des éditeurs, qui n'ont pas hésité à entrer véritablement dans le rôle de coauteurs pour créer le livre qu'ils avaient imaginé. Il convient de se rappeler que leur préface se termine par ces mots: «La critique saura-t-elle discerner entre le maître et ses interprètes? Nous lui saurions gré de porter sur nous les coups dont il serait injuste d'accabler une mémoire qui nous est chère» et de ne pas tenir cette déclaration, ici encore, pour une formule de convention, mais de la considérer comme l'expression d'une pleine conscience. Permettre cette critique du *Cours* que souhaitaient Bally et Sechehaye, c'est l'œuvre à laquelle se sont voués R. Godel et R. Engler.

#### 4.2. Les *Sources manuscrites* de R. Godel

Si les positions respectives de Meillet et de Bally, qui ont été évoquées, préfigurent les deux paradigmes éditoriaux, il ne s'agissait en 1913, évidemment, que d'objets éditoriaux virtuels. Il en va tout autrement dans les années 50. Le paradigme du *Cours* est établi: le livre a connu le succès qu'on sait, et ce succès ne se dément pas. Ceci étant, la théorie saussurienne fait l'objet de critiques et on y relève d'apparentes contradictions. Une exégèse du texte de 1916 est devenue nécessaire. Le travail de R. Godel va être le point de départ et le guide de cette exégèse. Son ouvrage de 1957 – *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* – demeure toutefois d'une irréductible singularité: d'une part, inventaire philologique, cet ouvrage répertorie tous les manuscrits disponibles (notes d'étudiants et textes autographes), établit leur correspondance avec le *Cours*, et esquisse un index de leur terminologie; d'autre part, il présente ces textes en panachant des résumés, des citations, des analyses de leurs divergences avec le *Cours*, ainsi qu'à travers un long chapitre discutant, d'un point de vue théorique, de problèmes d'interprétation. Dans l'optique d'une histoire éditoriale vue comme la concurrence du paradigme du *Cours en tant qu'œuvre* et de celui des *leçons orales et des autographes en tant qu'œuvre*, il est clair que Godel a contribué aux deux, les ayant en outre thématés. Ce sont d'ailleurs ces deux paradigmes qu'il évoque d'entrée dans sa préface, après avoir fait mention des documents saussuriens nouveaux auxquels il a eu accès: «Il eût été naturel de présenter le résultat de ces recherches sous la forme d'une édition critique du *Cours de linguistique générale*, ou dans une introduction à une édition des manuscrits. Des

circonstances toutes personnelles m'ont imposé un procédé différent.<sup>27</sup>»<sup>28</sup> Et, si le spécimen d'édition critique donné par Godel est celui d'une édition du *Cours*, non des manuscrits, il n'en mentionne pas moins qu'«une édition critique du *Cours* est difficilement séparable de la publication des principaux manuscrits: le lecteur de l'apparat critique [*tel que Godel en a proposé le spécimen (S.B.)*] n'y trouverait trop souvent que des fragments distraits de leur contexte original et n'aurait pas le moyen de juger dans quelle mesure l'arrangement nouveau [*c'est-à-dire celui du Cours (S.B.)*] reflète exactement une pensée dont la démarche, à tout moment, a été corrigée.»<sup>29</sup> Ainsi, chez Godel, les deux paradigmes éditoriaux sont parfaitement désignés: d'une part, il y a lieu de réaliser une nouvelle édition du *Cours*, comportant en notes de bas de page des informations sur les sources manuscrites: c'est l'édition dont il présente le spécimen (cette édition étant probablement vouée, dans son esprit, à remplacer l'édition Payot); d'autre part, les manuscrits doivent être publiés sous forme de livre – il en avait lui-même donné un avant-goût en présentant dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* la centaine de pages de l'introduction du deuxième cours, puis une partie des notes autographes.

Certains indices révèlent toutefois que Godel, en 1957, alors même qu'il prône le développement des deux paradigmes éditoriaux, manque de recul vis-à-vis du paradigme du *Cours* – en d'autres termes qu'il demeure influencé, dans la lecture des manuscrits qu'il découvre, par l'image monolithique d'un Saussure penseur d'une épistémologie programmatique de la linguistique, c'est-à-dire, en bref, penseur du *Cours*. Le premier indice est le titre même de son livre, les *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*. Ce titre est parfaitement ambigu au regard d'une des analyses que contient l'ouvrage: celle des textes que Godel intitule *Notes concernant la linguistique générale* – que j'ai appelés plus haut *textes autographes*. Ces écrits de Saussure, comme Godel le remarque et comme leur étude le montre, n'ont, pour la plupart, pas servi à Bally et Sechehaye dans l'élaboration de leur texte. À être présentés sous l'appellation générale de *sources manuscrites du Cours*, ces textes voient leur importance et leur dimension originale dans la pensée saussurienne implicitement réduites, alors que, de fait, ils témoignent, souvent plus que les notes de cours, du caractère polyphonique de cette pensée: ce sont, tout particulièrement, des textes cruciaux au regard de l'épistémologie de la grammaire

<sup>27</sup> *SM.*, p. 10 (Préface).

<sup>28</sup> Godel ne considère son ouvrage que comme préparatoire de ces éditions critiques: «Il va de soi que des observations générales et des exemples, même nombreux et soigneusement choisis [des procédés des éditeurs] ne mettent pas le lecteur du *Cours* en mesure d'apprécier exactement [leur] apport et de discerner, dans le texte par eux rédigé, ce qui provient des manuscrits et ce que leur zèle y a introduit» (*SM.*, p. 121).

<sup>29</sup> *SM.*, p. 102.



comparée et de la métaphysique que développe le linguiste genevois. Le second indice est l'appellation même de *Notes* choisie par Godel pour désigner l'ensemble des autographes (et spécialement l'appellation *Notes Item* choisie pour titre des cahiers d'aphorismes). Ce terme, *notes*, met subrepticement ces écrits sur le même pied que des notes de cours (notes du professeur ou notes des étudiants), renforçant un statut, trompeur en l'occurrence, de « sources du *Cours de linguistique générale* ». Deux autres indices tiennent, plus profondément, à la position critique dans laquelle Godel aborde la lecture des textes. D'une part, il laisse explicitement de côté, dans sa présentation des textes, « beaucoup de développements sur les langues indo-européennes, les familles et les groupes, la géographie linguistique et la question des dialectes [qui peuvent] sans inconvénient être simplement signalés à leur place »<sup>30</sup>, autrement dit, il contribue, à sa manière, à ce que la dimension d'une épistémologie de la grammaire comparée soit méconnue dans la réflexion saussurienne. D'autre part, alors même qu'il a vu dans l'introduction du deuxième cours « la quintessence » de la pensée de Saussure, il passe à côté de ce qui est longuement thématiqué dans cette introduction comme la « base sémiologique ». Il en fera ainsi lui-même l'aveu vingt-cinq ans plus tard : « J'ai eu tort de ne pas mettre à la place qui lui était due la *sémiologie* et de n'en parler en quelque sorte qu'en passant (...) C'est l'introduction du deuxième cours qui laisse voir le mieux comment devrait s'ordonner une présentation de la linguistique saussurienne : la sémiologie devrait y être au premier plan. »<sup>31</sup> Autrement dit, il contribue à renforcer l'éviction de la dimension métaphysique de la pensée saussurienne – ou si l'on veut parler dans les propres termes de Saussure : de la dimension *philosophique*. Si tous ces indices témoignent de ce que Godel reste pour une part sous l'influence du *Cours*, cela explique que son ouvrage, tout en faisant connaître les textes originaux, aura, parfois contre la leçon des manuscrits, renforcé le paradigme du *Cours comme œuvre*. Que la lecture de Godel soit influencée par le *Cours*, cela se comprend aisément, à l'époque surtout : l'épistémologie programmatique énoncée par le livre de 1916 demeurerait, en soi, un objet fascinant et une spéculation propre à inspirer la science linguistique vivante. En d'autres termes, il y avait lieu de défendre cette épistémologie programmatique, et la défense à la fois la plus urgente et la plus efficace consistait à renforcer le paradigme du *Cours*. Cela est explicite dans la préface de l'ouvrage de 1957, qui se présente comme « une confrontation du *Cours* avec ses sources manuscrites »<sup>32</sup>, entendant permettre « la preuve de la conscience et de l'intelligence que les deux disciples ont mises au service de la pensée de leur

<sup>30</sup> *SM.*, p. 10-11 (Préface).

<sup>31</sup> R. Godel, « *Retractatio* », *C.F.S.* N° 35, 1982, p. 30.

<sup>32</sup> *SM.*, p. 9 (Préface).

maître»<sup>33</sup>. Cette présentation de Godel aura influencé toute une génération de réflexions théoriques sur la pensée saussurienne – nombre de ces réflexions ayant, y compris après la parution de l'édition critique de R. Engler, trouvé dans l'ouvrage de Godel leur seule référence quant aux textes saussuriens originaux.

#### 4.3. L'édition critique de R. Engler

Le projet d'édition critique conçu par Godel, et dont son travail a jeté les bases, sera, on le sait, repris et mené à bien par R. Engler – aboutissant à la parution, en 1968, d'une imposante édition critique du *Cours de linguistique générale*, complétée par un *Appendice* en 1974. On peut considérer qu'avec Engler, les études saussuriennes entrent, après ce qu'on peut appeler leurs « années de jeunesse » godéliennes, dans leur phase de maturité : contrairement à l'ouvrage de 1957, l'œuvre d'Engler distingue nettement critique philologique et critique théorique. Son travail philologique (principalement l'édition critique de 1968-1974 et le *Lexique de la terminologie saussurienne* de 1968<sup>34</sup>) s'est accompagné d'un travail de critique théorique capital pour les études saussuriennes (comprenant plus de 30 articles parus entre 1962 et 1997, sans compter l'analyse critique de la bibliographie saussurienne qu'il a procurée tout au long de cette même période). Pour ce qui est de l'édition critique, il s'agit d'un ouvrage qui va bien au-delà du principe que Godel avait illustré par un spécimen<sup>35</sup>, puisqu'il présente, de manière synoptique, sur une double page, toutes les sources du *Cours de linguistique générale*<sup>36</sup>. Cette édition est explicitement l'édition critique du *Cours de linguistique générale*. Elle s'inscrit, de ce fait, dans le premier paradigme éditorial. A cette logique, répond la discontinuité des fragments des cahiers d'étudiants, distribués selon l'ordre linéaire des séquences du *Cours* auxquelles ces fragments sont rattachés. A cette logique répond également l'architecture de l'édition en deux tomes, le second tome servant d'appendice au premier et soumettant de nouveau certains textes autographes

<sup>33</sup> *SM.*, p. 11 (Préface).

<sup>34</sup> Spectrum, Utrecht-Anvers.

<sup>35</sup> D'une certaine manière, c'est T. De Mauro qui réalisera le projet de Godel dans ses notes de commentaire données en 1967 pour l'édition du *Cours de linguistique générale*.

<sup>36</sup> Le texte de 1916 est donné dans sa continuité en première colonne, fragmenté en 3281 segments, en regard desquels figurent les sources : fragments des cahiers d'étudiants issus des trois cours (auxquels s'ajoutent des cahiers inconnus de Bally et Sechehaye), brouillons de cours de Saussure et quelques rares autres fragments de textes autographes – tous ces fragments (parfois limités à quelques mots) étant rapprochés du texte du *Cours* sur la base de l'analyse établie par Godel. L'appendice, titré *Cours de linguistique générale* et sous titré, dans la tradition godélienne *Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, donne le reste (c'est-à-dire la grande majorité) des autographes.

(comme les conférences de 1891 ou l'article sur Whitney) à une fragmentation consécutive à l'utilisation, dans le premier tome, d'une partie de ces textes.

Si cette édition, prise dans son ensemble, appartient donc bien au premier paradigme, elle n'en participe pas moins au second en cela qu'elle donne accès, pour la première fois, aux textes originaux dans leur quasi-intégralité. On y trouve en effet, d'une part, tous les écrits de Saussure sur la linguistique générale disponibles à l'époque de sa parution<sup>37</sup>, d'autre part, tous les cahiers d'étudiants des cours de linguistique générale disponibles – cahiers qu'elle permet en outre de comparer entre eux<sup>38</sup>. Elle n'en autorise pas pour autant une lecture aisée de ces cahiers – donc des leçons de Saussure – dans leur continuité naturelle; on ne peut bien évidemment pas lui en faire grief: son but premier demeure le rapprochement du *Cours* et de ses sources. En cela, elle peut être considérée comme l'achèvement du premier paradigme éditorial.

#### 4.4. Les éditions des cours dans leur continuité naturelle

Le second paradigme, imaginé par Meillet et par Godel, celui des leçons publiées dans leur continuité, est longtemps resté largement virtuel: de fait, il aura fallu attendre jusqu'en 1993 pour que paraisse, sous forme de livre, la première édition (partielle) des leçons genevoises dans leur continuité. Cette édition, établie par E. Komatsu, concerne une partie du premier cours et le troisième cours, se limite à un seul cahier d'étudiant et ne comporte ni variantes, ni réel appareil critique, ni – ce qui est plus handicapant – aucun système de correspondance permettant de rapprocher le texte de l'édition de 1968. Il en va de même de l'édition Komatsu/Wolf du deuxième *Cours* (1997).

Je mentionnerai enfin l'édition critique à laquelle je travaille – que nous avons conçue, R. Engler et moi, rejoignant en cela l'esprit du projet de R. Godel, comme le complément naturel de l'édition critique du *Cours*. Cette édition présentera les trois sessions de leçons genevoises de linguistique générale dans la continuité naturelle de leur énonciation. Un cahier d'étudiant – Riedlinger pour le premier cours, Constantin pour le deuxième et le troisième cours – constituera le texte de base, complété en notes de bas de page par les variantes significatives des autres cahiers. De fait, c'est le principe dont Godel a donné un spécimen pour une édition critique du *Cours* qui est appliqué ici à une édition critique des manuscrits. Un appareil de correspondance permettra d'utiliser, en complément de cette édition, l'édition cri-

<sup>37</sup> A l'exception des manuscrits de Harvard.

<sup>38</sup> A l'exception des fragments numérotés 3348, 3349 et 3350, prévus pour une livraison ultérieure.

tique synoptique de 1968, pour avoir accès aux divers cahiers d'étudiants dans leur texte intégral et, du même coup, au *Cours de linguistique générale*. De la sorte, si cette édition à venir apparaît comme une mise en œuvre du second paradigme, elle se relie aussi, par son système de correspondance, au premier paradigme

### 5. *En conclusion*

Pour conclure ce survol de plus de 100 ans d'histoire des textes saussuriens de linguistique générale, puisque le premier texte remonte à 1891, et de leur édition, je voudrais insister sur un point. Si l'on parle parfois aujourd'hui, à propos de Saussure, d'un «retour aux textes», et si les écarts entre le *Cours* et les textes originaux continuent d'être un objet d'analyse, il doit être bien clair, à mon sens, que ce type de démarche ne devrait avoir pour motivation et ne saurait avoir pour conséquence de remplacer un paradigme par un autre: il y a bien (j'espère l'avoir montré) en l'état actuel de l'histoire des idées en linguistique deux paradigmes éditoriaux – deux paradigmes textuels – entretenant des rapports étroits et complexes. De fait, aucun linguiste ne peut méconnaître l'importance du premier paradigme – le paradigme du *Cours en tant qu'œuvre*. Les textes originaux, s'ils sont les objets privilégiés du second paradigme, apportent d'ailleurs aussi des arguments très sérieux confirmant la valeur de la pensée saussurienne comme épistémologie programmatique de la linguistique, voire des arguments ajoutant de la valeur à cet aspect de cette pensée, et permettant notamment de dépasser une appropriation de Saussure par le structuralisme. De ce point de vue, le «retour aux textes», alors même qu'il remet en question telle ou telle interprétation de Bally et Sechehaye, atteste, à chaque fois avec de nouvelles raisons, que ces deux linguistes ont fait œuvre de visionnaires en créant le livre de 1916. Quant au second paradigme, on peut faire le pari qu'il aura, dans les décennies à venir, un rôle à jouer au regard de l'histoire et de la philosophie des sciences humaines et des sciences cognitives – en d'autres termes, que ces domaines sont voués à être fécondés par la redécouverte de la réflexion de Saussure, considérée dans ses dimensions, quelque peu sous-estimées voire méconnues, d'une épistémologie au sens strict et d'une philosophie (ou une métaphysique) de la linguistique.

*Adresse de l'auteur:*  
13, rue Dispan  
F-94240 L'Haÿ-les-Roses  
bouquet@ext.jussieu.fr.

E.F.K. Koerner

NOCH EINMAL ON THE HISTORY OF THE CONCEPT  
OF LANGUAGE AS A «SYSTÈME OÙ TOUT SE TIENT»\*

For Peter Wunderli on the occasion  
of his 60th birthday on 30 May 1998

0. *Preliminary remarks*

As it well known among Saussure scholars, Peter Wunderli and I have worked on Saussure's ideas during the 1970s and 1980s in parallel fashion, but coming from quite different backgrounds. His is that of a Romance scholar which solid training in traditional philology (while at the same time keeping literary interests alive), but also well familiar with French-oriented structuralist approaches to language; mine is that of a (former) Germanist and Anglicist, who switched from literature and Indo-European philology to what I took for 'modern linguistics', but soon felt a strong desire to delve into what I soon called historiographical research

---

\* Although my interest in the subject can be traced to my studies during 1970-1972 (Koerner 1973[1971] and 1975[1972]), this paper goes back to my presentation, «Noch einmal on the Sources of the Phrase *où tout se tient*: A puzzle in the history of linguistics and its solution», read at the joint annual meeting of the Linguistic Society of America and the North American Association for the History of the Language Sciences, held in Chicago, 2-5 January 1997.

into both European and American linguistics. Early on in my doctoral studies in North America (1968-1971), I recognized the centrality of Saussure's linguistic thinking, and since I never felt comfortable or satisfied with a functional explanation, I also started investigating the sources of Saussure's ideas, and not only the primary texts provided by the late Robert Godel (Godel 1957; Saussure 1957) and Rudolf Engler (notably Engler 1967-1968, 1974; 1968) or unpublished papers by Saussure, especially those deposited at the Geneva Public Library. Indeed, my own major preoccupation, apart from offering fora, both in linguistics generally and in the history of the field specifically, has been, for almost thirty years now, what I term 'the historiography of the language sciences' or 'linguistic historiography' for short. What I mean by these terms is a methodologically sound and intellectually broadly informed manner of engaging in researching and documenting the *res gestae* of the disciplines concerned with language, in my case usually those of the 19th and 20th centuries. Given time constraints that have been, alas, the bane of my engagements as chief editor of two journals and a handful of monograph series, the only thing I am able to offer our distinguished colleague at this time is an attempt, in the form of a fairly short sketch, to present the ways in which the phrase announced in the title of this paper evolved since the last quarter of the 19th century. I thus hope to offer a clarification of the question asked by a number of our contemporaries as to where the 'où tout se tient' idea emanated from, much less what it has become in 20th-century thought, since this job has already been done by others (e.g., Hewson 1990:788-793).

Wunderli's approach to Saussure has been quite distinct from mine (compare the papers collected in Wunderli 1981 with those in Koerner 1988), offering textual analyses of Saussureana with what Germans call 'philologische Akribie', on the one hand, while on the other not shying away from interpretations, reinterpretations, and further developments of ideas that in my view go far beyond the intentions of *le maître de Genève*. While we managed to avoid clashes of views, with rare exceptions, meeting points between us were few; I consciously stayed away from Wunderli's semiotic and literary (particularly those concerning Saussure's work on anagrams) interests for example, and he might have taken comparable measures to avoid collisions between the two of us over the years<sup>1</sup>. We last saw one another on 9 December 1982, when I gave a paper, quite characteristically, on «Probleme der Saussure-Interpretation» under the auspices of the 'Romanisches Seminar', at his home base since 1976, the University of Düsseldorf, as my files tell me.

---

<sup>1</sup> Still, it should not be overlooked that there are quite a number of references to my work in Wunderli (1980), almost all of them positive even if critical, far more than there are citations to Wunderli in Koerner (1988).

Yet I hope that my little offering will be received in the spirit in which it has been intended, namely, as a token of my respect for Wunderli the Saussure scholar, who readily followed, back in 1973, my invitation to submit a paper for the inaugural issue of *Historiographia Linguistica* (Wunderli 1974), which celebrates its twenty-fifth anniversary in 1998.

1. *In search of the origin of 'où tout se tient'*

More than a quarter-century ago, William Gamwell Moulton (b.1914), one of the very few direct students of Leonard Bloomfield (1887-1946) – who himself read Saussure's *Cours* with great interest (cf. Bloomfield 1923) – made the following statement at the outset of a review of four books devoted to Swiss German dialectology, an area in which he had distinguished himself greatly:

It is a tenet of 20th-century linguistics that language is systematic. This has been expressed variously in such statements as that language is 'un système où tout se tient'<sup>(1)</sup>, that the grammar of a language is a 'system of rules', and that the use of language is 'rule-governed behavior'. (Moulton 1971: 938-939)

Hardly anyone would want to quibble with such an affirmation about the broad use of this idea today. In the present context, the footnote which Moulton appended to this characterization makes for more interesting reading, and we'll see in what follows the quotation why:

Although the famous phrase is customarily attributed to Ferdinand de Saussure, in a reasonably careful rereading of the *Cours* I was unable to find it. The earliest occurrence that I have been able to locate is in Maurice Grammont, *Traité de phonétique* (Paris, 1933), p. 167. Did Meillet also say it? Was Saussure the first to say it? Can anyone help me?

To be sure, Moulton was neither the first nor the last to have been frustrated in his search for this turn of phrase in Saussure's *Cours*. Apart from the common observation one can make, namely that, with rare exceptions, good practitioners of the craft tend to be poor historians (if they take any active interest in the history of their discipline at all), it also seems that at least part of the reason for this frustration is due to the long-standing amnesia of American linguistics with regard to European scholarship, from what Thomas Sebeok once characterized as 'the smug thirties' to at least the 1960s, which included a lack of familiarity with or disdain for the work of Saussure, Meillet, Trubetzkoy, Hjelmslev and other European linguists (cf. Haugen 1951, for an early critique). Indeed, following Bloomfield's *opus magnum* of 1933, we can also notice a considerable lack of interest among his followers in historical-comparative linguistics. (Note that those who were fairly

well read in Indo-European linguistics – or Romance philology for that matter – and who kept the subject alive were more often than not, if not exclusively, refugees from Nazi persecution, not American born.<sup>2</sup>)

Moulton's queries are even more interesting for other reasons, as he seems to have been the first scholar to publicly challenge the traditional ascription of the phrase «où tout se tient» to Saussure. He also suspects that Meillet used it, and he refers to an author and a book which both are at least in some way relevant to the subject of this paper: like Antoine Meillet (1866-1936), Maurice Grammont (1866-1946) was a student of Saussure's in Paris during the 1880s, and the subject of his 1933 book, contrary to what the title suggests, was devoted to phonology, not phonetics. As regards the urgency with which Moulton expressed his request for help, one cannot but hope that some reader of his note came to his relief soon after this fourth 1971 issue of *Language* was published, probably at exactly the same moment that I defended my thesis on Saussure which was published fifteen months later, with only minor changes, a new preface and an index of names (Koerner 1973). In it, Moulton might have found at least a partial answer to his questions, for it says – in an explanatory footnote to a passage from Meillet's «Leçon d'ouverture du Cours de Grammaire comparée au Collège de France» of 1906, in which the characterization of language as «un système où tout se tient» figures quite prominently (Meillet 1921[1906]: 16; Koerner 1973: 231):

This phrase defining language as «un système [...] où tout se tient» was frequently employed by Meillet and can also be found in the writings of his pupils, notably in J. Vendryes'. Cf. Meillet's pamphlet, *La Linguistique* (Paris, Larousse, 1916 [1915]), p. 7: «Toute langue est un système rigoureusement agencé..., tout se tient dans le système d'une langue.» It is interesting to note that Meillet uses this formulation in connection with Saussure's teaching at Paris (1881-1891); Meillet then was apparently not aware of the fact that Saussure's lectures on general linguistics were about to be published. (Koerner 1973 [1971]: 240 n. 23)

One reason for citing this note is also to defend myself against the accusation (e.g., by Szemerényi 1980: 160) that I had attributed this famous phrase to Saussure, a charge against which Brogyanyi (1983: 143-144) defended me, referring in

---

<sup>2</sup> I am thinking in particular of Henry M. Hoenigswald (born in Breslau in 1915) among Indo-Europeanists, and of Yakov Malkiel (born in Kiev in 1914) and the Vienna-born Henry Kahane (1902-1992), both of which were doctoral students of the Romance philologist Ernst Gamillscheg (1887-1971), but also of the Viennese Ernst Pulgram (b.1915), who did his second doctorate at Harvard under British-born Joshua Whatmough (1897-1964) in 1946.



addition to other places in the same book of mine as well as to Koerner (1975 [1972]: 746, 797), a study with which Szemerényi was also familiar (cf. his review in *Phonetica* 36. 162-165 [1979]), in which similar observations had been made. Indeed, following the publication of Peeters' 1990 paper, which supplies further evidence of my subsequent research into the question (e.g., Koerner 1984, 1987), I think there is no need anymore to publically claim ownership of my original findings. (Perhaps I should add that my 1971 dissertation was devoted to the *Cours* and its impact on 20th-century linguistic thought, not to his *Mémoire*; this interest of mine is more evident in Koerner 1987.)

Still, as the record shows, this often-used *tournure* has received further historical investigation following Brogyanyi's 1983 paper (Toman 1987, Hewson 1990, Peeters 1990), in part also because the phrase – and the idea – is still widely attributed to Saussure in the critical literature, at times against Saussure and 'structuralism' generally (cf. Brogyanyi 1983: 145-146). Even the Indo-Europeanist Oswald Szemerényi (1913-1996), who was so well familiar with the essential tenets of Saussure's *Mémoire* (Szemerényi 1973), went so far to regard the phrase as «absurd» (1980:160). While I do not think that the idea of language as a system of interrelated terms needs to be defended – I would find it hard to believe that there is any serious linguist around who'd challenge such a view – it seems that a more detailed analysis of the primary sources concerning its early use is still desirable to set the record straight, and to permit future (careful) users of this famous dictum the benefit of an historical accounting of its evolution and proper application to the facts of language.

## 2. *Attributions of 'où tout se tient' to Saussure*

Brogyanyi (1983) made no mention of his one-time mentor's characterization of this phrase as 'absurd', but he showed (145-146), as I just noted, that some linguists used the quote to criticize (Saussurean) structuralism generally as not giving an adequate picture of living languages. Others, who ascribe it to Meillet, not Saussure, like Lepschy (1970: 34), remarked that when Meillet stated in the preface to his *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* that language was «un ensemble où tout se tient» (Meillet 1903: x), «he was expressing a commonplace idea rather than an original one».

The key term here (and the source of Lepschy's derision), it appears, was Meillet's use of the word *ensemble* rather than *système*<sup>3</sup> in this passage as the

<sup>3</sup> Even though the context shows that Meillet in fact used the term 'système linguistique indo-européen' right before the passage Lepschy refers to.

former has a seemingly lengthy tradition in French thought. Bogyanyi (p. 145) quotes the definition which Emile Littré (1803-1881), in his *Dictionnaire de la langue française* had given under the entry of 'système' (1869: 2119)<sup>4</sup>, namely, as an «Ensemble de choses qui se tiennent», and which harks back, according to Mounin (1972: 43), to the entry for the same term in the French *Encyclopédie* of 1765, which in turn is quoted by Walther von Wartburg (1888-1971) in his *Französisches etymologisches Wörterbuch* as an «ensemble de choses qui se tiennent d'une manière ou d'une autre, considérées sous l'angle de leurs relations» (1966:504). However, Lepschy (b.1935) did not go much further in his investigations and, as a result, missed Meillet's much more forceful definitions in his many other, earlier as well as later, writings, including the revealing passage in the 1912 edition of Meillet's *Introduction*, which was retained in its many subsequent editions (see section 3.2 below).

### 2.1. Early attributions

The earliest reference to Saussure as the originator of the phrase appears to have come, interestingly enough, from the pen of his one-time student at the University of Geneva and later co-editor of his lectures on general linguistics, Charles Bally (1865-1947). In the first edition of his influential *Linguistique générale et linguistique française* Bally noted (1932: 9 = 1944: 17): «Dans un système, tout se tient [...] : ce principe, proclamé par Saussure, conserve pour nous toute sa valeur.» This affirmation seems to have been the source of Nikolaj Sergeevič Trubetzkoy (1890-1938), who in his programmatic, if not propagandistic, article of 1933, «La phonologie actuelle», cites the phrase characterizing language as «un système où tout se tient» altogether four times (Trubetzkoy 1933: 241-244 = 1969: 159-163), each time identifying Saussure as the originator and suggesting (without offering a particular locus – of course) that the phrase in question could be found in the *Cours*, from which he quoted elsewhere, for instance when referring to the following famous phrase from the *Cours*: «Les phonèmes sont avant tout des entités oppositives, relatives et négatives» (Saussure 1931 [1916]: 164). It seems that on the authority of Bally and then possibly also on that of Trubetzkoy, it became fairly commonplace to attribute the phrase to Saussure. Whatever the (secondary or tertiary) source of this ascription, it seems that the phrase in question fitted well into the argument of those post-Saussurean linguists who took the *Cours* as a textbook of structuralism rather than as an original attempt at an overall general linguistics in which both synchrony and diachrony would find their proper place.

<sup>4</sup> Erroneously, Toman (1987: 404) misquotes Brogyanyi (1983) twice when substituting 'système' by 'structure'.

## 2.2. Later ascriptions

By the 1960s, when linguistics had become a popular subject of university instruction, the expression of language as a ‘système où tout se tient’ and its congeners had become widely used in the classroom and in the textbook literature. It was a handy phrase if one was to argue in favour of a structural approach to language. It would probably be useful to check all sorts of modern textbooks to make an accounting of more recent ascriptions of this ‘tour de phrase’. These are more likely due to a kind of oral, classroom transmission than the result of original research as, for instance in Fishman’s ‘brief introduction’ to sociolinguistics (1970: 9), where he makes a general reference to the *Cours*, obviously without having read it. Given limitations of space, reference to just two more places may suffice where the phrase is credited to Saussure: in Jan Mulder’s Martinet-inspired *Foundations of Axiomatic Linguistics* (1989: 135) and an article by Jacob Mey on ‘semoisis’, where the author even goes so far as to supply of a page reference to the *Cours*<sup>5</sup>, affirming:

Perhaps one of Saussure’s most important (and at least most widely quoted) statements has been that in language, everything holds together: «dans le langage, tout se tient» (1966: 72). The immediate corollary of this statement is that in language everything is possible, as long as one knows, and sticks to, the rules of the game, [...] (Mey 1992: 229)

It’s obvious that the author has no idea where this phrase has come from and in what context it was originally conceived. Still, Mey is largely correct in his belief that comparable ideas can be found in the text compiled by Bally and Sechehaye, but not where his reference leads us to, namely, to a discussion of phonetics («Classification des sons d’après leur articulation buccale»)<sup>6</sup>.

## 3. *On the heels of the sources of ‘où tout se tient’*

It appears to me that most teachers of linguistics did not particularly care as to where the phrase had come from. Indeed, it didn’t really matter. It was a useful way to explain the nature of language structure, and this usually sufficed. We know of

<sup>5</sup> Here and in several other instances I owe such *loci* to the keen eyes of Bert Peeters of the University of Tasmania who was kind enough to send me various reviews of his in which he noted such offenders.

<sup>6</sup> In his bibliography (p. 238) Mey refers to the 1916 edition, and so one may speculate which edition – or translation? – he might have been referring to. Neither in the first French edition (whose pagination differs from all subsequent editions) nor in any later edition or, rather, uncorrected reprint is there anything said on page 72 about this matter; there is not even a mention of ‘système’ in either.

various other instances where concepts or a ‘joli mot’ (as Meillet called Baudouin de Courtenay’s 1881 creation of ‘morpheme’ by analogy to ‘phoneme’) are ascribed to the wrong person. The frequent ascription today of the concept of ‘markedness’ to Chomsky, and not to Trubetzkoy, is just a case in point, and only historians of linguistics may take exception to such misleading claims<sup>7</sup>. (‘Modern linguistics’ has been particularly successful in ‘borrowing’ important insights from others and then obscuring their sources: On presse l’orange et on en jette l’écorce !)

### 3.1. The circuitous history of ‘où tout se tient’

As we have already noted, there appears to be a fairly long list of scholars to whom the phrase has been credited. To be sure, the idea of language being a system is not a 20th-century discovery. The organicist view of language which permeated 19th-century historical-comparative linguistics implied that languages were open to systematic analysis. So when the French lexicographer Littré, an ardent follower of Auguste Comte’s philosophy of science, by the way, defined ‘système’ as an «[e]nsemble de choses qui se tiennent» in 1869, he may be said to have done little else than formulate a generally-held view.

As a result, it was not merely the context in which Littré’s definition appeared which was probably much less promising and influential than Antoine Meillet’s (1866-1936) *Introduction à l’étude comparative des langues indo-européennes*, which first appeared in 1903, was translated into German soon thereafter, and had six more editions during the author’s lifetime. It is probable that most readers of the book used later editions (notably the fifth dating from 1922), by which time the *Cours de linguistique générale* had appeared and begun to exert its influence. It would help explain why 20th-century linguists soon began to associate the phrase with Saussure and the *Cours*, and not Meillet and his *Introduction* – or Saussure and his *Mémoire* for that matter.

However, as we shall see, Meillet used this now well-known phrase much earlier in his career, a whole decade earlier, at least where the printed record is concerned. This is significant as we shall see later in the present discussion. In 1893, when the quote below appeared, Saussure had returned to Geneva less than two years earlier, and Meillet, then aged 27, was eager to establish himself as a scholar in his own right. It was no surprise that the article was devoted to an *exposé* of the main pillar of historical-comparative linguistic theory and practice since 1876, the question of the regularity of sound change as emphasized by the young scholars of the

<sup>7</sup> For a well-researched corrective to this ‘now swollen notion’, see Chvany (1996). I owe this reference to – and a copy of – this article to Sylvain Patri of the Université de Lyon II.

Leipzig circle around Georg Curtius (1820-1885), notably Karl Brugmann (1849-1919) and Hermann Osthoff (1847-1909), precisely during the time Saussure was a student there (1876-1878, 1879-1880). In his paper on «Les lois phonétiques», Meillet noted – obviously well aware of the idea, first enunciated by Felix Franke (1860-1886), of *Artikulationsbasis* or modern-day ‘articulatory setting’):

Les divers éléments phonétiques de chaque idiome forment *un système où tout se tient*. Les personnes qui ont appris à prononcer une langue étrangère ont pu s’en rendre compte: ce n’est pas seulement parce qu’il prononce mal le *th* ou les consonnes finales que le Français est inintelligible en parlant l’anglais, c’est que ni la position des lèvres, ni celle de la langue ne sont les mêmes pour parler les deux langues, et que pas une seule des voyelles n’est rigoureusement identique dans les deux. Or l’enfant, en apprenant à parler, s’assimile non une articulation isolée, mais *l’ensemble du système*. (Meillet 1893: 318-319; Koerner 1989: 405; emphasis added: EFKK)

Two years later, we can read the following in an important and influential 215-page monograph of the phenomenon of ‘dissimilation’ found in Indo-European languages, by another former student of Saussure’s during his tenure as Maître de conférences at the Ecole des Hautes Etudes in Paris (1881-1891), Maurice Grammont, where the author holds up the following principle maintained elsewhere by historical linguists at the time:

[...] si la dissimilation elle aussi obéit à des lois, tout se tient dans l’édifice, l’ensemble est complet et il ne reste qu’à parfaire les détails. (Grammont 1895: 10)<sup>8</sup>

As Meillet’s 1893 article appeared in a rather obscure place, and not in a regular linguistics journal, it is not surprising that Toman, looking for pre-1903 locations of the phrase, expected to have found reasons to attribute it to Grammont rather than to Meillet, of whom he only found a later (1899) attestation which, however, was much more detailed and so could have been taken as an elaboration on Meillet’s part of his *confrère*’s discovery. The latter, in a paper published in the prestigious *Indogermanische Forschungen*, on a fairly minute subject of Indo-European morphology, had given the following argument to explain a particular language change:

[...] tous les mouvements qui concourent à la formation d’un phonème étant solidaires, l’altération de l’un d’entre eux a chance d’entraîner, soit immédiatement, soit plus tard, l’altération d’une ou de plusieurs des autres. Du reste ce phonème n’est pas isolé dans la langue, il fait partie d’un système

<sup>8</sup> Toman (1987:404) took this passage as «the earliest variation on *où tout se tient*».

dont toutes les parties se tiennent et réagissent les unes sur les autres ; [...].  
(Meillet 1899: 64; Toman 1987: 403)

Apart from the fact that Meillet's statement is quite distinct from Grammont's, we may be safe in assuming, also based on Meillet's earlier use of the idea, that both had drawn inspiration from the same source, even if later readers might have seen Meillet as its originator, a possibility Toman (1987: 404-405) is willing to consider. Thus, it is interesting to note that Joseph Vendryes (1875-1960), one of Meillet's first students and not much later a close collaborator, should have revisited in a way Meillet's 1893 paper. In a programmatic paper on the 'sound laws', published in a Festschrift dedicated to Meillet (on the occasion of what appears to have been the 10th anniversary of his teaching at the Ecole des Hautes Etudes), he noted that the change of one phoneme presupposes the change of other phonemes in the evolution of a given language system («évolution du système»): «L'altération d'un phonème suppose l'altération concomitante de plusieurs autres phonèmes» (Vendryes 1902: 116). Even if the 'où tout se tient' phrase itself does not appear in Vendryes' paper, the underlying concept is clearly in evidence.

### 3.2. Getting closer to the sources of 'où tout se tient'

Given the now widely accepted ascription of the concept and phrase to Meillet, it becomes of interest to the historian of linguistics to look for clues of their genesis in Meillet's mature work, in particular his influential *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, published in a German translation in 1909, a considerable feat given Germany's preeminence in the field of comparative-historical linguistics at the time<sup>9</sup>. What we could have noted thus far is that nowhere in his writings did Meillet claim ownership to the phrase in question; there is no hint anywhere that he thought he was expressing a novel idea. Where his *Introduction* is concerned, we should note right from the start that the book carries, on a separate page, the following dedication:

A MON MAÎTRE

FERDINAND DE SAUSSURE

À L'OCCASION DES VINGT-CINQ ANS ÉCOULÉS DEPUIS LA PUBLICATION DU  
*MÉMOIRE SUR LE SYSTÈME PRIMITIF DES VOYELLES*  
*DANS LES LANGUES INDO-EUROPEENNES*

(1878-1903)

<sup>9</sup> In fact, Meillet's reputation had grown so much by then that the University of Berlin bestowed on him an honorary doctorate in 1910.

As we shall see from what follows, this dedication is much more than a polite gesture of a student to his former teacher; indeed, Meillet was very conscious of Saussure's influence on his linguistic thinking as may be gathered from his obituary of the *maître*. Referring to his own contribution to a volume of *mélanges* dedicated to Saussure in 1908, the thirtieth anniversary of the publication of the *Mémoire*, in which his former students were given an opportunity to indicate «leur dette vis-à-vis de leur maître», Meillet spoke of his own indebtedness in the following terms:

Pour ma part, il n'est guère de page que j'ai publiée sans avoir un remords de m'en attribuer seul le mérite: la pensée de F. de Saussure était si riche, que j'en suis resté tout pénétré. Je n'oserai, dans ce que j'ai écrit, faire le départ de ce que je lui dois; mais je suis sûr que l'enseignement de F. de Saussure est pour beaucoup dans ce que les juges bienveillants ont parfois pu trouver à y louer. (Meillet 1936 [1913]: 179)

A possible hyperbole aside, we can be sure that Meillet meant what he said. Characterizing Saussure's teachings at the Ecole des Hautes-Etudes, Meillet (p. 178) points out that what the student received was of «une valeur générale, ils préparaient à travailler et formaient l'esprit; ses formules et ses définitions se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles». This statement should be kept in mind too. Together with the dedication of his *Introduction*, which was retained in all subsequent editions, Meillet's acknowledgement of the profound impact that Saussure had on his training as a linguist is, in my view, significant for the resolution of our puzzle concerning the original source of the well-known phrase concerning the systematic nature of language, of which we find so many expressions in Meillet's writings. The following additional locus may suffice to illustrate this. In his 1906 inaugural speech as successor to Michel Bréal (1832-1915) in the Chair of Comparative Grammar at the Collège de France, Meillet chose to pronounce himself on «L'état actuel des études de linguistique générale [*sic*]». There, speaking about «la réalité d'une langue», he expatiates:

Elle est linguistique: car une langue constitue un système complexe de moyen d'expression, *système où tout se tient* et où une innovation individuelle ne peut que difficilement trouver place si, provenant d'un pur caprice, elle n'est pas exactement adaptée à ce système, c'est-à-dire si elle n'est pas en harmonie avec les règles générales de la langue. (Meillet 1921 [1906]: 16; emphasis added: EFKK).

Returning to Meillet's *Introduction* of 1903, we may read in his *Avant-propos* the following observation which, I believe, should lead us closer to the source of the idea:

Comme toute autre langue, les différentes parties du système linguistique indo-européen forment un ensemble où tout se tient et dont il importe avant tout à comprendre le rigoureux enchaînement. (Meillet 1903: x = <sup>8</sup>1937: ix)

Indeed, if a further piece of evidence was needed to demonstrate that Meillet had not merely comparative-historical Indo-European linguistics in mind but, specifically, Saussure's *Mémoire*, when he spoke of a language as a system of interdependent terms, we may refer to the article «Aperçu du développement de la grammaire comparée», which Meillet added to the third edition of his *Introduction* in 1912. There, after a detailed exposé of the discoveries made by Saussure in his *Mémoire* (Meillet 1937 [1912]: 473-474), which established «d'une manière définitive la théorie du vocalisme indo-européen» (p. 473), Meillet comes to the following judgment:

[...] le *Mémoire* apportait, par une innovation, un système cohérent qui embrassait tous les faits, mettait à leur place les faits connus et en révélait une foule de nouveaux. Dès lors il n'était plus permis d'ignorer, à propos d'aucune question, que chaque langue forme *un système où tout se tient*, et un plan général d'une pleine rigueur. (1937 [1912]: 474-475; emphasis added: EFKK)

Still in 1915, a year before the first appearance of the essentials from Saussure's Geneva lectures on general linguistics, Meillet, in a presentation of the state of the art of French linguistics for the San Francisco World Exhibition, emphatically reiterates the formulation whose genesis has been the subject of my paper, and clearly in connection with Saussure's teachings in Paris, when affirming «Toute langue est un système rigoureusement articulé [...], tout se tient dans le système d'une langue» (Meillet 1916 [1915]: 7; also quoted in Koerner 1973: 240 n. 23).

### 3.3. The place of 'system' in Saussure's linguistic thought<sup>10</sup>

Meillet had noted the following in his review of the *Cours de linguistique générale*, which should be kept in mind when pursuing our quest for the source or sources of this well-known phrase:

[...] la pensée de F. de Saussure s'était fixée très tôt, on le sait. Les doctrines qu'il a enseignées explicitement dans ces cours de linguistique générale sont celles dont s'inspirait déjà l'enseignement de grammaire comparée qu'il

<sup>10</sup> Given time restrictions, this section lacks the kind of detail that I believe an *article de fond* requires to settle the issue once for all, though I trust the drift of my argument is clear enough to make the point.



donné vingt ans plus tôt à l'Ecole des Hautes Etudes, et que j'ai reçu. Je les retrouve telles qu'il était souvent possible de les deviner. (Meillet 1916: 32; Mounin 1968: 163)

This observation is of importance to my argument as it suggests that Meillet picked up the idea and probably also the felicitous phrase in Saussure's courses in Paris during the 1880s. It was during this time that Saussure was very much pre-occupied with Indo-European linguistics, which was the subject of his courses, but also with defending the findings of his *Mémoire* which had not yet become widely accepted and, by some in Germany, even attacked. Saussure appears to have used the *Mémoire* as a textbook; indeed, a second edition of the volume appeared in Paris in 1887. From Saussure's papers it is clear that he intended to add an answer to his critics (notably Osthoff), but was dissuaded by his colleagues from doing so (cf. Redard 1978: 34). It is also important to note that Saussure referred to the *Mémoire* as 'mon Système des Voyelles', the first paragraph of which should be quoted in full to illustrate the clear-headedness of this twenty-one-year old genius:

Etudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste ce qu'on appelle l'*a* indo-européen, tel est l'objet immédiat de cet opuscule [of 302 pages!]: le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatifs à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivé au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que nous le voyions se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est clair qu'en fait c'est le *système des voyelles dans son ensemble* qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit être inscrit à la première page. (Saussure 1879 [1878]: 1; emphasis added: EFKK)

There can be no doubt that Saussure's entire argument is based on the idea of 'system' and the interrelationship between the parts. No surprise when in the final paragraph of his *Mémoire* Saussure speaks of « structure considérée en elle-même » (p. 283). Indeed, the idea of language as a system may be regarded as the *fil conducteur* of Saussure's entire work in matters linguistic. Already in his *enfance* (Saussure's term in retrospect) of 1872, when he was less than fifteen years old, the schoolboy wrote a 40-page « Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin & de l'Allemand à un petit nombre de racines » which can be seen as foreshadowing Saussure's later preoccupation with discovering or building on the assumption of the presence of 'system' in language<sup>11</sup>. In the *Cours*, Mounin (1968:61)

<sup>11</sup> In fact, in his reminiscences of 1903 or thereabouts, Saussure (1960:17) reports: « La marotte linguistique me travaillait évidemment dès cette époque, car je n'eus pas plus tôt appris

reports, the term *système* shows up 138 times, and if we add Saussure's use of 'organisme grammatical' and similar expressions which he employed as synonyms, we'd probably arrive at an occurrence of the concept on every second page.

### 5. *Concluding remarks*

In his 1990 paper, «Un système où tout se tient: Origin and evolution of the idea», John Hewson – who back in 1976 felt the need to respond to Wunderli's 1974 paper – quoted the following remark by the late Jean Stefanini (1917-1985): «L'idée que la langue est un système a toujours été considérée par toute l'école de Paris, de Meillet à Benveniste, comme l'apport fondamentale de Saussure» (Stefanini 1973: 322), elaborating on this observation in the following manner (pp. 787-788):

The notion of system is indeed fundamental to all of Saussure's work, both synchronic and diachronic; in fact, as Guillaume points out, it is fundamental to the whole comparatist enterprise (1986:10). The centrality of the notion of system in Saussure's work is to be found, in fact, as early as his 1879 *Mémoire sur les voyelles*: in that work he proposed a system of three laryngeals entirely on regular correspondence in the Indo-European languages<sup>12</sup>.

While we may regard this statement as *un peu rapide*, it summarizes fairly adequately what I tried to expatiate on in this little note, namely, that there is a fairly straight line from Saussure's early comparatist work down to his last lecture on general linguistic theory in the summer of 1911. There are definitely not two Saussures, one of the *Mémoire*, another of the *Cours*, and not only with regard to the notion of 'système' which is so central to his linguistic theory. That he struggled with it well into his series of lectures on general linguistics may be gathered from what he responded to one of his most assiduous students, Albert Riedlinger (1883-1978), who had asked him pointed questions about the nature of a synchronic approach to language on 19 January 1909:

La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue. Là est le point difficile, car ce n'est rien de poser à la suite

---

quelques rudiments de grec à l'école, que je me sentis mûr pour esquisser un *système général du langage*» (emphasis in the original).

<sup>12</sup> As is typical of Hewson's pedagogical bent, he subsequently (p.788) explains this observation as follows: «Implicit in this approach is the conclusion that a certain kind of sound change is the product of systemic change: change a letter on a typewriter (change in the system) and the text will be affected in regular fashion. If one replaces the *s* by a dollar sign, for example, a word such as *stress* would appear as \$tre\$\$».

l'une de l'autre des affirmations, des vues sur la langue; le tout est de les coordonner en un système. (Godel 1957: 29)

*Author's address:*  
119 Chemin des Capucines  
HULL, Québec  
C a n a d a J9A 1S8  
E-mail: koerner@uottawa.ca

## REFERENCES

- Bally, Charles. 1932. *Linguistique générale et linguistique française*. Paris: E. Leroux. (2nd ed., Berne: A. Francke, 1944.)
- Bloomfield, Leonard. 1923. Review of Saussure (1916; <sup>2</sup>1922). *Modern Language Journal* 8.317-319. (Repr. in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21.133-135 [1964].)
- Brogyanyi, Bela. 1983. «A Few Remarks on the Origin of the Phrase 'où tout se tient'». *Historiographia Linguistica* 10.143-147.
- Chvany, Catherine V. 1996 [1993]. «The Evolution of the Concept of Markedness from the Prague Circle to Generative Grammar». *Selected Essays by Catherine V. Chvany* ed. by Olga T. Yokoyama & Emily Klenin, 234-241. Columbus, Ohio: Slavica Publishers.
- Engler, Rudolf, ed. 1967-1968, 1974. *Ferdinand de Saussure: Cours de linguistique générale*. Edition critique, 4 fasc. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- 1968. *Lexique de la terminologie saussurienne*. Utrecht & Antwerp: Spectrum.
- Fishman, Joshua A. 1970. *Sociolinguistics: A brief introduction*. Rowley, Mass.: Newbury House.
- Godel, Robert. 1957. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Geneva: Droz.
- Grammont, Maurice. 1895. *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*. Dijon: Imprimerie Darantière.
- 1933. *Traité de phonétique*. Paris: Delagrave.
- Guillaume, Gustave. 1986 [1945/46]. *Esquisse d'une grammaire de la langue française IV*. Publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle & André Joly. (= *Leçons de linguistique*, 7.) Québec: Presses de l'Université Laval.
- Haugen, Einar. 1951. «Directions in Modern Linguistics». *Language* 27.211-222.

- Hewson, John. 1976. «Langue and parole since Saussure». *Historiographia Linguistica* 3.315-348.
- 1990. «Un système où tout se tient: Origin and evolution of the idea». *History and Historiography of Linguistics: Proceedings of the Fourth International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS IV), Trier, 24-27 August 1987* ed. by Hans-Josef Niederehe & Konrad Koerner, vol. II, 787-794. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Koerner, E. F. K[onrad]. 1973[1971]. *Ferdinand de Saussure: Origin and development of his linguistic thought in Western studies of language. A contribution to the history and theory of linguistics*. Braunschweig: Friedrich Vieweg & Sohn.
- 1975[1972]. «European Structuralism – early beginnings». *Current Trends in Linguistics* ed. by Thomas A. Sebeok, vol. XIII: *Historiography of Linguistics*, 717-827. The Hague: Mouton.
  - 1984. «French Influences on Saussure». *Canadian Journal of Linguistics / Revue canadienne de Linguistique* 29.20-41. (Repr. in Koerner 1988.67-88.)
  - 1987. «The Place of Saussure's *Mémoire* in the Development of Historical Linguistics». *Festschrift for Henry Hoenigswald: On the occasion of his seventieth birthday* ed. by George Cardona & Norman H. Zide, 201-217. Tübingen: Gunter Narr. (Repr. in Koerner 1988.137-153.)
  - 1988. *Saussurean Studies / Etudes saussuriennes*. Avant-propos de Rudolf Engler. Geneva: Editions Slatkine.
  - 1989[1987]. «Meillet, Saussure et la linguistique générale». Koerner, *Practicing Linguistic Historiography: Selected essays*, 401-414. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Lepschy, Giulio C. 1970. *A Survey of Structural Linguistics*. London: Faber & Faber. (2nd enl. ed., London: André Deutsch, 1982.)
- Littré, Emile. 1869. *Dictionnaire de la langue française*. Vol.II, part 2: Q-Z. Paris: Hachette.
- Meillet, Antoine. 1893. «Les lois du langage I: Les lois phonétiques». *Revue internationale de sociologie* (Paris) 1.311-321.
- 1899. «A propos du groupe -ns». *Indogermanische Forschungen* 10.61-70.
  - 1903. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris: Hachette. (5th ed., 1922; 8th ed., with a foreword Emile Benveniste, 1937. Repr., University, Ala.: Univ. of Alabama Press, 1964.)
  - 1905. «Comment les mots changent de sens». *Année sociologique* 9.1-38. (Repr. in Meillet 1921:230-271.)

- 1906. «L'état actuel des études de linguistique générale: Leçon d'ouverture du Cours de Grammaire comparée au Collège de France lue le mardi 13 février 1906». *Revue des Idées* (Paris) 3.296-308. (Repr. in Meillet 1921:1-18.)
  - 1909. *Einführung in die vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Authorized transl. by Wilhelm Printz. Leipzig & Berlin: B. G. Teubner.
  - 1912. «Aperçu du développement de la grammaire comparée». Appended to the third ed. of Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 439-473. Paris: Hachette. (= 453-483 in 8th ed. of 1937.)
  - 1913. «Ferdinand de Saussure». *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Section des sciences historiques et philologiques) 1913-1914*, 115-125. (Repr. in Meillet 1936.174-183.)
  - 1915. «La Linguistique». *La Science française: Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique à l'occasion de l'Exposition Universelle de San Francisco*, vol. II, 117-124. Paris: Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts. (Separate publication, with a portrait of Saussure, Paris: Larousse, 1916.)
  - 1916. Review of F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Lausanne & Paris: Payot, 1916). *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 20.32-36. (Repr. in Mounin 1968.161-168.)
  - 1921. *Linguistique historique et linguistique générale*. [Tome I.] Paris: H. Champion.
  - 1936. *Linguistique historique et linguistique générale*. Tome II. Paris: C. Klincksieck.
- Mey, Jacob. 1992. «The Pragmatics of Semiosis». *Current Advances in Semantic Theory* ed. by Maxim Stamenov, 219-238. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Moulton, William G. 1971. Review of Rudolf Meyer, *Zur Morphologie und Sprachgeographie des Schweizerdeutschen* (Frauenfeld: Huber, 1967) [and three other monographs devoted to Swiss German dialectology]. *Language* 47:4.938-943.
- Mounin, Georges. 1968. *Saussure ou le structuraliste sans le savoir: Présentation, choix de textes, bibliographie*. Paris: Editions Seghers. (2nd corrected ed., 1971.)
- 1972. *La linguistique du XX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mulder, Jan W. F. 1989. *Foundations of Axiomatic Linguistics*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.

- Peeters, Bert. 1990. «Encore une fois ‘où tout se tient’». *Historiographia Linguistica* 17: 3. 427-436.
- Redard, Georges. 1978. «Deux Saussure?». *Cahiers Ferdinand de Saussure* 32.27-41.
- Saussure, Ferdinand de. 1879[1878]. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig: B. G. Teubner. (Repr., Paris: Friedrich Vieweg, 1887.)
- 1916. *Cours de linguistique générale*. Ed. by Charles Bally & Albert Sechehaye, with the collaboration of Albert Riedlinger. Lausanne & Paris: Payot. (2nd ed., Paris: Payot, 1922; 3rd and last corrected ed., 1931.)
  - 1957. «Cours de linguistique générale (1908-1909): Introduction». *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15.6-103. (Published, on the basis of students' notes, by Robert Godel.)
  - 1967-68, 1974. – See Engler (1967-68, 1974).
  - 1960[c.1903]. «Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études». Ed. from Ms. by Robert Godel. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17.15-25.
  - 1978[1872]. «Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin & de l'Allemand à un petit nombre de racines». Ed. from Ms. by Boyd H. Davis. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 32.77-101.
- Stefanini, Jean. 1973. «Sur la conception guillaumienne de l'opposition langue/discours». *Travaux de Linguistique et de Littérature* 11.319-328.
- Szemerényi, Oswald. 1973. «La théorie des laryngales de Saussure à Kurylowicz et à Benveniste: Essai de réévaluation». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 68.1-25.
- 1980. «About Unrewriting the History of Linguistics». *Wege der Universalienforschung: Sprachwissenschaftliche Beiträge zum 60. Geburtstag von Hansjakob Seiler* ed. by Gunter Brettschneider & Christian Lehmann, 151-162. Tübingen: Gunter Narr.
- Toman, Jindrich. 1987. «Not from 1903, not from Meillet: A final (?) remark on ‘où tout se tient’». *Historiographia Linguistica* 14:3.403-406.
- Trubetzkoy, Nikolaj S. 1933. «La phonologie actuelle». *Journal de Psychologie normale et pathologique* 30.227-243. (Repr. in *Essais sur le langage* présentés par Jean-Claude Pariente, 143-164. Paris: Editions de Minuit, 1969.)
- Vendryes, Joseph. 1902. «Réflexions sur les lois phonétiques». *Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet*, 115-131. Paris: C. Klincksieck. (Repr. in J. Vendryes, *Choix d'études linguistique et celtiques*, 3-17. Paris: C. Klincksieck, 1952.)

- Wartburg, Walter von. 1966. *Französisches etymologisches Wörterbuch*. Vol. XII: *Sk-S*. Zürich: Zbinden.
- Wunderli, Peter. 1974. «Zur Saussure-Rezeption bei Gustave Guillaume und in seiner Nachfolge». *Historiographia Linguistica* 1: 1.27-66.
- 1981. *Saussure-Studien: Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure*. Tübingen: Gunter Narr.

### ABSTRACT

It is still customary, at least among textbook writers, to attribute the definition of language as ‘un système où tout se tient’ to Saussure even though no one has ever found a *locus* of this famous phrase in the *Cours*. This seems surprising, especially when we find that both Bally in 1932 and Trubetzkoy in 1933 refer explicitly to the phrase as being Saussure’s. Many scholars have found this state of affairs puzzling, if not frustrating. This paper is intended to explain the reasons for the attribution to Saussure. It is important to remember that Saussure wrote only one major book in his life-time, the *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (published in Leipzig, in 1878), and that during 1881-1891 he taught at the Ecole des Hautes Etudes in Paris, where Antoine Meillet (1866-1936) was one of his students. Teaching on Indo-European linguistics Saussure used the *Mémoire* as a textbook; indeed, a second edition of the volume appeared in Paris in 1887. From Saussure’s papers it is clear that he intended to add an answer to his critics, but was dissuaded by his colleagues from doing so; it is also important to note that Saussure referred to the *Mémoire* as ‘mon Système des Voyelles’. Shortly after Saussure’s departure for Geneva, Meillet started to build up his own career, of which his 1893-1894 articles on ‘les lois phonétiques’ and ‘l’analogie’ were the first major statements. It is in the first of these two where Meillet, not surprisingly, used the famous phrase for the first time, without explicit reference to Saussure or the *Mémoire*. However, from 1903 onwards, in his *Introduction à l’étude comparative des langues indo-européennes*, which Meillet explicitly dedicated to Saussure on the occasion of the 25th anniversary of the publication of the *Mémoire*, we find Meillet using the phrase quite frequently and always either directly or implicitly in reference to Saussure’s 1878 book, and never to the posthumous *Cours*. However, it is clear from all the circumstances sketched in this paper that the concept, if not the phrase itself, derives from Saussure’s linguistic thinking and was disseminated through his students in Paris.





Markus Linda

SEMIOLOGIE, SIGNOLOGIE UND 'SEMATOLOGIE'  
IN DEN NOTIZEN F. DE SAUSSURES\*

In dem 1916 unter Ferdinand de Saussures Namen herausgegebenen *Cours de linguistique générale* – im folgenden kurz *Cours* genannt –, wird die Semiologie wie folgt eingeführt und bestimmt:

«La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est simplement le plus important de ces systèmes.

On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale; nous la nommerons *sémiologie* (du grec *sēmeîon*, 'signe'). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance.

---

\* Die folgenden Ausführungen basieren auf einem Vortrag, den ich am 10. Februar 1998 unter dem Titel «Zum Stellenwert der Semiologie bei Ferdinand de Saussure. Semiologie, Signologie und 'Sematologie'» im Rahmen des *Kommunikationswissenschaftlichen Kolloquiums* an der Universität Essen gehalten habe.

La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains.

C'est au psychologue à déterminer la place exacte de la sémiologie; la tâche du linguiste est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques.»<sup>1</sup>

Das Zustandekommen und die Rezeptionsgeschichte dieser Definition ist eine recht denkwürdige, die weder seinem angeblichen Autor, noch dessen Semiologie-Idee bis heute wirklich gerecht geworden ist:

Obwohl Saussure die Semiologie in seinen zu Lebzeiten veröffentlichten Publikationen, aber auch in seinen Vorträgen unerwähnt läßt, gilt sie heute in den verschiedensten geisteswissenschaftlichen Disziplinen als sein bedeutendstes Vermächtnis.

Die erste und einzige Erwähnung der Semiologie bis zu seinem Ableben am 22. Februar 1913, findet sich in der 1901 erschienenen zweiten Auflage des Buches *Nouvelle classification des sciences. Etude philosophique* seines Genfer Professorenkollegen und Cousins Adrien Naville. Genau auf dieses Buch verweisen auch die Herausgeber des *Cours* im letzten Absatz der oben zitierten Definition. Im Gegensatz zu dieser psychologischen Ausrichtung, hebt aber Naville insbesondere die sozialen Aspekte der Semiologie hervor und führt in seinem Buch aus<sup>2</sup>:

«La sociologie est la science des lois de la vie des êtres conscients – spécialement des hommes, – *en société*. Elle doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale. [...]

Une des plus apparentes, c'est l'existence de signes par lesquels les êtres associés se font connaître les uns aux autres leurs sentiments, leurs pensées, leurs volontés.

M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle *sémiologie* et dont l'objet serait les lois de la création et de

<sup>1</sup> Saussure 1916: 33-34. – Hervorhebungen hier und in den folgenden Zitaten, wenn nicht anders vermerkt, im Original.

<sup>2</sup> Die Ausführungen sind dem Abschnitt zur «Sociologie» (vgl. Naville 1901: 103-107) entnommen, dem die Ausführungen zur «Psychologie (proprement dite)» (vgl. Naville 1901: 101-103) vorangegangen sind, wo Naville aber die Semiologie mit keinem Wort erwähnt.

la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée c'est la *linguistique* ou science des lois de la vie du langage.»<sup>3</sup>

Navilles Bestimmung der Saussureschen Idee der Semiologie ist nicht nur wegen ihrer Betonung der Soziologie interessant, sondern auch deswegen, weil sie im Unterschied zur Definition im *Cours* als eine Wissenschaft gesehen wird, die die Gesetze der Hervorbringung und Veränderung der Zeichen und ihres Sinns (*sens*) untersucht. Seine Publikation ist wohl auch die einzige, in der Saussures Idee der Semiologie – offenbar mit seinem Einverständnis – überhaupt erwähnt worden ist. Saussure selbst hat nur in den Räumen der Genfer Universität, an der er von 1891 an bis zu seinem frühen Tod im Alter von 55 Jahren lehrte, seine semiologischen Überlegungen in ihren Grundzügen, vor allem aber in seinen zwischen 1907 und 1911 gehaltenen drei Vorlesungen zur allgemeinen Sprachwissenschaft, öffentlich dargestellt. Auf den studentischen Mitschriften dieser drei Vorlesungen basiert letztlich der *Cours*.

Doch widerstrebte es Saussure, die Vorlesung und die damit verbundene zusätzliche zweistündige Lehrverpflichtung im Winter 1906/1907 übernehmen zu müssen. Ihr hat er innerhalb seiner Lehre keinen besonderen Stellenwert eingeräumt, sondern sie vielmehr als eine Belastung empfunden, die ihn von seinen eigentlichen Forschungsinteressen abhalte.

Aus Protokollen, die einige Studenten nach Gesprächen mit ihm angefertigt haben, weiß man, daß er sich für die Vorlesung nicht sonderlich vorbereitete, sondern dort ältere Forschungsergebnisse und Erkenntnisse wiederholte und diese auch noch vereinfachend darstellte. Nach einem Gespräch mit einem seiner Studenten, Albert Riedlinger, am 19. Januar 1909 protokollierte dieser:

«L'introduction que M. de Saussure a faite jusqu'ici dans son cours de linguistique générale [1908-1909; M.L.] n'est qu'une causerie. Si le cours avait suivi, elle aurait dû être tout autre. [...] Ce sera une préparation pour un cours philosophique de linguistique.»<sup>4</sup>

Gegenüber einem anderen Studenten, Léopold Gautier, erklärte Saussure eineinhalb Jahre später ähnliches:

«Je suis toujours très tracassé par mon cours de linguistique générale. [...] Ce sont des sujets qui m'ont occupé surtout avant 1900. [...] Je me trouve

<sup>3</sup> Naville 1901: 103-104.

<sup>4</sup> Zit. n. Godel 1957: 30.

placé devant un dilemme: ou bien exposer le sujet dans toute sa complexité et avouer tous mes doutes, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas, je me trouve arrêté par des scrupules.»<sup>5</sup>

Offenbar aus pädagogisch-didaktischen Erwägungen vereinfachte Saussure seine Gedanken in der Vorlesung, um damit dem Wissensstand der Studenten und der anwesenden Nichtlinguisten gerecht zu werden. Über mögliche Pläne, seine eigentlichen Thesen zur allgemeinen Sprachwissenschaft niederzuschreiben und zu publizieren, hat sich Saussure gegenüber Gautier geäußert:

«Oui, j'ai des notes mais perdues dans des monceaux, aussi ne saurais-je les retrouver. [...] Ce serait absurde de recommencer de longues recherches pour la publication, quand j'ai là [...] tant et tant de travaux inédits.»<sup>6</sup>

Trotz seines Unbehagens, zur allgemeinen Sprachwissenschaft lesen zu müssen, trotz seiner deutlichen Ablehnung einer Veröffentlichung dieser Vorlesung faßten zwei seiner Schüler, Charles Bally und Albert Sechehaye, bereits wenige Tage nach Saussures Tod den Entschluß, die Vorlesung auf der Basis der studentischen Mitschriften publizieren zu wollen, und das, obwohl keiner der beiden auch nur eine dieser Vorlesungen gehört hatte. Saussures Ablehnung ignorierend, standen ihnen auch die beiden eben erwähnten Studenten, Albert Riedlinger und Léopold Gautier, bei der Edition unterstützend zur Seite und stellten ihnen neben anderen auch ihre Vorlesungsmitschriften zur Verfügung:

Unter dem Eindruck der Lektüre der Vorlesungsmitschriften Léopold Gautiers schrieb ihm Bally am 5. März 1913 auf einer Postkarte voller Enthusiasmus:

«Vos notes sont de plus haut intérêt; mais quels remords pour moi, à la pensée que j'aurais pu, moi aussi, tenir journal de mes entretiens avec notre maître; que de choses il m'a dites et que j'aurais dû noter. J'espère que vous avez en cartons d'autres observations analogues. De Meillet, pas de nouvelles; d'ailleurs il doit être aussi peu renseigné que moi sur la question *Nachlaß*.»<sup>7</sup>

<sup>5</sup> Zit. n. Godel 1957: 30.

<sup>6</sup> Zit. n. Godel 1957: 30. – Mit den «travaux inédits» weist Saussure auf seine nachgelassenen, z.T. für Publikationen angelegten, aber nicht vollendeten Forschungsarbeiten, Notizen und Skizzen hin, die nicht nur in der Rezeptionsgeschichte des *Cours* eine wichtige Rolle gespielt haben und heute noch spielen, sondern auch im weiteren als Basis meiner Darstellung seiner Semiologie-Idee dienen werden.

<sup>7</sup> *Bibliothèque publique et universitaire de Genève*, Ms. fr. 1599 / 3, f 8.

Schon zuvor, gerade einmal eine Woche nach Saussures Tod, hatte Bally in seinem Nachruf vom 1. März 1913 die Edition der studentischen Vorlesungsmitschriften vorgeschlagen und in Aussicht gestellt:

«Quiconque a assisté à ses cours de linguistique générale, enrichis chaque année de vues nouvelles, a pour toujours un guide sûr dans les recherches sur le langage. Ces leçons ont été pieusement recueillies par ses élèves; le livre qui en sortirait serait un beau livre; ne verra-t-il jamais le jour?»

Und weiter unten heißt es:

«Tant de ses leçons auraient pu être aussitôt imprimées; que d'idées enfouies dans des notes d'étudiants, que de richesses enterrées dans des manuscrits personnels, trop jalousement gardés! Tout cela ne montera-t-il jamais au jour?»<sup>8</sup>

Mit seiner Antrittsvorlesung vom 27. Oktober 1913, als Nachfolger auf Saussures Lehrstuhl, legt Bally schließlich die erste Interpretation von dessen Zeichen-Idee vor. Die Bedeutung dieses Vortrags und seiner anschließenden Publikation für die spätere Textgestalt, aber auch für die Rezeption des *Cours* ist bis heute unterschätzt worden. Bezüglich der Semiologie heißt es dort u.a.:

«En un mot, la définition saussurienne de la langue, et celle-là seule, confère à la linguistique le caractère d'une science autonome et une; distincte de la phonologie d'une part, de la psychologie de l'autre, elle est la science des signes linguistiques: elle est une partie de la sémiologie, et de beaucoup la plus importante.»<sup>9</sup>

Zwar kommt Bally im Verlauf seiner Antrittsvorlesung mehrfach auf Saussures Zeichen-Begriff zu sprechen, doch ist die zitierte Stelle die einzige, in der er die Semiologie erwähnt.

Drei Jahre nach Saussures Tod erscheint der *Cours* schließlich. Die darin festgelegte Definition der Semiologie bildet zusammen mit Navilles Erwähnung für mehrere Jahrzehnte die einzige Quelle zu Saussures Semiologie-Überlegungen, die eine kontroverse, manchmal sogar dogmatisch geführte Auslegung seiner Zeichen-Idee provozierte und eine umfangreiche Sekundärliteratur hervorgebracht hat. Als Ende der fünfziger Jahre ein wichtiger Teil seines Nachlasses der Genfer Bibliothek übergeben und öffentlich zugänglich gemacht worden ist und damit u.a. ein Vergleich zwischen den studentischen Mitschriften, aber auch zwischen den

<sup>8</sup> Bally 1913: 104-105.

<sup>9</sup> Bally 1913 / 1965: 152.

Saussureschen Originalen und dem *Cours* möglich wurde, konnte die quellenkritische Rezeption des Werks erfolgen. Doch erst rund zehn Jahre später, als nämlich Rudolf Engler eine kritische Edition publizierte und dem *Cours* die studentischen Vorlagen sowie Saussures Notizen aus dem Nachlaß synoptisch gegenüberstellte, wurden viele Verstellungen und interpretierende Eingriffe der Editoren erkannt und rekonstruiert.

Was jedoch die quellenkritische Diskussion von Saussures Semiologie-Idee betrifft, so steckt sie meiner Meinung nach bis heute in ihren Anfängen. Nicht nur, daß bisher die Differenz zwischen der soziologisch ausgerichteten Semiologie-Definition aus Navilles Buch von 1901 und der psychologisch orientierten Definition im *Cours* von 1916 kaum beachtet worden wäre, so daß beide häufig ohne Unterschied nebeneinandergestellt und zitiert werden. Genauso wenig störte es bisher jemanden, daß zwischen der im *Cours* eingeführten *allgemeinen* Wissenschaft der Zeichen und den sich daran anschließenden Ausführungen zum *sprachlichen* oder gar zum *sprachwissenschaftlichen* Zeichen eine erhebliche methodologische und inhaltliche Lücke klafft. Desweiteren hat bisher niemand nach dem Sinn für die angebliche Modifikation der Terminologie im *Cours* gefragt, wonach die zuvor erst neu eingeführten Termini «concept» und «image acoustique» durch neue Termini, nämlich «signifié» und «signifiant», ersetzt wurden, die von nun an die angeblichen Bestandteile des Zeichens bezeichnen sollen<sup>10</sup>.

Schaut man sich die verschiedenen Interpretationen genauer an, so stellt man fest, daß in der Vergangenheit nicht nur die Herausgeber des *Cours* in die Inhalte der Vorlesung eingegriffen haben, sondern es ihnen auch viele Exegeten gleichgetan haben, indem sie das eigentlich recht dürftige und überdies widersprüchliche Semiologie-Konzept des *Cours*, aber auch Saussures Nachlaß benutzten und so interpretierten, daß von Saussures Grundideen sehr oft nicht mehr viel übrig blieb.

Kurzum: Das Schicksal von Saussures Semiologie-Idee ist bestimmt worden durch die denkwürdige Rezeptionsgeschichte des *Cours*.

Um Saussures Idee also rekonstruieren zu können, kann man sich folglich nicht an den *Cours* halten, noch reicht es aus, allein auf die studentischen Mitschriften zurückzugreifen, deren Autoren – wie Saussure selber anmerkte – oft genug Nichtlinguisten gewesen sind. Man muß daher vielmehr auf die Originalmanuskripte seines Nachlasses, die von Saussure erwähnten «travaux inédits», zurückgreifen, durch die uns wesentliche Teile seiner Semiologie-Idee unmittelbar überliefert sind.

<sup>10</sup> Vgl. dazu Saussure 1916: 101.

Der heute öffentlich zugängliche, ca. 9.000 Blätter umfassende Nachlaß wird fast vollständig in den Bibliotheken von Genf (CH) und Cambridge / Massachusetts (USA) aufbewahrt. Doch sind sie nicht in ihrer ursprünglichen, d.h. von Saussure angelegten Aufbewahrung erhalten: Nach seinem Tode haben ihn zunächst die Herausgeber des *Cours* und anschließend nochmals die Beauftragten der Bibliotheken neu geordnet und betitelt. Nach meinen, aus mehrfachen Forschungsaufenthalten in Genf und Cambridge gewonnenen Erkenntnissen, muß man viele der heute gängigen Annahmen neu diskutieren, auch deshalb weil in der Zuordnung und Datierung der Papiere viele Zusammenhänge zwischen verschiedenen Fragmenten übersehen worden sind. Die Inhalte von Saussures Nachlaß präsentieren sich nämlich viel einheitlicher, als gemeinhin angenommen wird. Auf die Dokumente in den Bibliotheken gestützt, möchte ich im folgenden Saussures Semiologie-Idee in ihren Grundzügen rekonstruieren und so ein ganz anderes Bild zeichnen als das, was bisher vermittelt worden ist.

#### *Von der Krise der Sprachwissenschaft zur Semiologie*

In den Jahren um 1890 und 1895, also in der Zeit, als Saussure seine Lehrtätigkeit an der Pariser *Ecole Pratique des Hautes Etudes* beendet und einen Ruf als außerordentlicher Professor der *Histoire et comparaison des langues indo-européennes* an die Universität Genf angenommen hatte, war er mit seinen Forschungen in eine Krise geraten, für die er nicht sich alleine, sondern den allgemeinen Zustand der Sprachwissenschaft verantwortlich machte. Mit ihren damals üblichen Methoden, ihrer Terminologie und ihren Begriffen war für Saussure wissenschaftliches Arbeiten unmöglich geworden, da sie, wie er fand, ganz elementaren Irrtümern aufgesessen und so folglich zu Fehlschlüssen gekommen war. In dem berühmten, oft zitierten Brief an seinen Freund Antoine Meillet vom 4. Januar 1894 kommt Saussures ablehnende Haltung gegenüber der Sprachwissenschaft besonders kraß zum Ausdruck:

«Mais je suis bien dégoûté de tout cela, et de la difficulté qu'il y a en général à écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique. [...]

Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme[r], et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en

général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général.»<sup>11</sup>

Nicht nur in diesem Brief, sondern in seinen gesamten Forschungsarbeiten aus dieser Zeit kommt Saussures Unzufriedenheit, sein Zweifeln an den methodologischen Grundlagen der Sprachwissenschaft zum Ausdruck. Ständig versucht er ihre Methoden zu überprüfen und ihre Terminologie neu zu bestimmen, was ihn aber letztlich davon abhält, seinen eigentlichen Forschungsinteressen, der historisch-philologischen Arbeit, nachzugehen. Diese Krise der Sprachwissenschaft hat zur Folge, daß er sich schließlich über einige Jahre hinweg den allgemeinen bzw. philosophischen Grundlagen der Sprachwissenschaft widmet. Seine Publikationstätigkeit kommt in dieser Zeit fast vollständig zum Erliegen. Wie sich aus seinem Nachlaß schließen läßt, erkennt Saussure bei seinen Forschungen, daß es zur Neubestimmung der Sprachwissenschaft letztlich einer umfassenden, allgemeinen Neuordnung der Wissenschaften, ihrer Grundlagen und Voraussetzungen bedarf:

«La difficulté qu'on éprouve à noter ce qui est général dans la langue, dans *les signes de parole* <qui constituent le langage>, c'est le sentiment que ces signes relèvent d'une science beaucoup plus vaste que n'est la 'science du langage'. On a parlé un peu prématurément <d'une> *science du langage*.»<sup>12</sup>

Auf den ersten Blick, scheint es überraschend, welche Denkbewegung Saussure hier vollzieht, wenn er gerade im Zusammenhang seiner Kritik der Sprachwissenschaft auf die Idee «d'une science beaucoup plus vaste» kommt, die sich mit Zeichen beschäftigen soll. So ungewöhnlich diese Denkbewegung hier ist, so einmalig ist eine solche aber in Saussures Forschungen nicht. Es lassen sich viele Beispiele anführen, wo er, ausgehend von einem speziellen Problem der Sprachwissenschaft, scheinbar urplötzlich auf die Semiologie sowie auf eine Theorie der Zeichen zu sprechen kommt.<sup>13</sup>

Um die Krise der Sprachwissenschaft überwinden zu können, geht Saussure tatsächlich nicht nur von einer Neubestimmung der Sprachwissenschaft und ihrer Anwendungsbereiche, sondern von einer allgemeinen Neuordnung der Wissen-

<sup>11</sup> Zit. n. Benveniste 1964: 95.

<sup>12</sup> Zit. n. Engler 1974: 48 [3342.5]. – In den Zitatangaben, die sich auf den zweiten Band von Englers kritischer Ausgabe (1974) beziehen, füge ich nach den Seitenangaben in eckigen Klammern die Nummern des zitierten Fragments bzw. Manuskripts hinzu, während ich bei den Zitaten aus dem ersten Band (1968) nur die Fragmente nenne.

<sup>13</sup> In einem aus der gleichen Zeit stammenden Manuskript zur Morphologie heißt es z.B.: «*La morphologie est la science qui traite des unités de son correspondant à une partie de l'idée et du groupement de ces unités.* [...] Le vrai nom de *morphologie* serait: la théorie des signes – et non des formes.» (zit. n. Engler 1974: 17 [3293.2])



schaften aus. Genau dies ist schließlich auch Adrien Navilles Ziel, der in dem erwähnten Buch *Nouvelle classification des sciences* Saussures Semiologie-Idee erstmalig einführt. So geht es bei der Semiologie in erster Linie also um ein neues Gebiet der allgemeinen Wissenschaften. Grundfalsch ist daher die gängige Annahme, daß es sich bei der Semiologie nur um eine Theorie der Zeichen handele, was bei näherer Betrachtung auch den einfachsten wissenschaftstheoretischen Maximen widersprechen würde.

In einem kleinen, neun Blätter umfassenden Konvulut aus der Genfer Bibliothek, das erst nach Saussures Tod zusammengefaßt und schließlich mit «Sémiologie» betitelt worden ist<sup>14</sup>, bestimmt und positioniert Saussure die neue Wissenschaft wie folgt:

«On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences <qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le> nom de *sémiologie*, c'est-à-dire science des signes ou étude de ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire.»<sup>15</sup>

So zentral die Definition der Semiologie auch ist, man übersieht aber allzu leicht den hier dargestellten Ausgangspunkt von Saussures Überlegungen, nämlich daß es ihm letztlich um die Neuordnung, um eine neue Klassifizierung der Wissenschaften geht, wonach neben die Naturwissenschaften und die historischen Wissenschaften jetzt die Semiologie treten soll. Erst in einem zweiten Schritt geht er auf die Sprache (*langue*) ein, die für ihn das wichtigste System *unter* den verschiedenen semiologischen Systemen ist. Andere, das geht aus den studentischen Vorlesungsmitschriften hervor, sind z.B. die visuellen Schiffahrtssignale, die militärischen Trompetensignale, das Taubstummenalphabet, die Schrift etc., die Saussure, weil sie als solche konstituierende Elemente der sozialen Gemeinschaft sind, auch als «institutions sémiologiques» bezeichnet.<sup>16</sup> Über die Sprachwissen-

<sup>14</sup> Vgl. *Bibliothèque publique et universitaire de Genève*, Ms. fr. 3951 / 24. – Daß es sich bei diesem Konvulut um verschiedene, an sich nicht zusammenhängende Papiere handelt ist ein wichtiger Aspekt, der zwar durch Englers Editionsverfahren dargestellt ist, aber in der Sekundärliteratur kaum zur Kenntnis genommen wird.

<sup>15</sup> Zit. n. Engler 1974: 47 [3342.1].

<sup>16</sup> So heißt es in Georges Dégalliers Notizen der dritten Vorlesung von 1910/11: «Langue est ensemble de *signes*. D'autres institutions ont ce caractère (institutions rituelles), mais dans la langue, signes évoquent *directement* les idées comme dans d'autres systèmes également. Donc, il faut faire entrer la langue dans *institutions sémiologiques*: signaux maritimes visuels, signaux militaires de trompettes, alphabet des sourds-muets, écriture, etc.» (zit. n. Engler 1968: Fragmente 276, 281, 278)

schaft und ihrer Stellung innerhalb der Semiologie heißt es in dem Genfer Manuskript-Konvulut:

«<Parmi tous les systèmes sémiologiques> le système sémiologique 'langue' est le seul (avec l'écriture <dont nous parlerons en temps et lieu>) qui ait eu à <affronter cette épreuve [de]> se trouver en présence du *Temps*, qui ne se soit pas simplement <fondé> de voisin à voisin par mutuel consentement, mais aussi de père en fils par impérative tradition et *au hasard de ce qui arriverait en cette tradition*, chose hors de cela inexpérimentée, <non connue ni décrite>. <Si l'on veut, la linguistique est donc une science psychologique en tant que *sémiologique*, mais les psychologues n'ont jamais fait intervenir le TEMPS dans leur sémiologie [b.]<sup>17</sup>>. Ce fait qui est le premier qui puisse exciter l'intérêt <du> philosophe reste ignoré des philosophes; [...]. Et ce <même> fait accapare en revanche tellement l'attention des linguistes que ceux-ci en <sont [b.]> à croire <pour cela> que leur science est historique ou éminemment *historique*, n'étant rien d'autre que *sémiologique*: par là complètement comprise d'avance dans la psychologie, à condition que celle-ci voie de son côté qu'elle a dans la langue un objet s'étendant à travers le temps, et la forçant de sortir absolument de ses spéculations sur le signe momentané et l'idée momentanée.»<sup>18</sup>

In diesen wenigen aus Saussures Nachlaß dargelegten Ausführungen, insbesondere aber in der erwähnten Unterscheidung zwischen einer historischen und einer momentanen Analyse der Zeichen, ist bereits mehr über die Semiologie ausgesagt, als im ganzen *Cours* darüber zu finden ist. Somit ist sie auch eine Wissenschaft, die Zeichen untersucht, mit deren Hilfe die Menschen ihr Denken mittels einer notwendigen Konvention bedeuten. Und von daher umfaßt sie gleichermaßen eine soziologische und eine psychologische Herangehensweise. Innerhalb der Semiologie gilt es überdies, mehrere *semiologische Systeme* zu unterscheiden, wovon eines die *langue* ist. Sein bekanntes Axiom, wonach die *langue* ein System von Zeichen ist, entwickelt Saussure also nicht innerhalb der Sprachwissenschaft, sondern vielmehr als logischen Schluß im Rahmen der Semiologie.

### *Semiologie und Signologie*

In demselben Genfer Manuskript-Konvulut findet sich ein weiteres Fragment, wovon i.d.R. nur der zweite Teil zitiert, der erste aber zumeist übersehen wird. Hier

<sup>17</sup> Mit «[b.]» (=biffé) bedeutet Engler die von Saussure im Original gestrichenen Passagen.

<sup>18</sup> Engler 1974: 47 [3342.1].

führt Saussure nämlich jene Disziplin ein, die sich mit der sprachwissenschaftlichen Betrachtung des semiologischen Systems Sprache (*langue*) beschäftigt: die Signologie. (Bei dem folgenden Zitat sei darauf zu achten, wie Saussure das Kompositum *signologie* zerlegt. Das Fragment beginnt etwas unvermittelt wie folgt:)

«Le mot de *signologie* n'est, au point de vue de sa formation, pas plus choquant que ceux de *terminologie*, *sociologie*, *minéralogie*, et autres mots où on a greffé *-logie* sur un terme latin. Si ce terme semble <à tort avoir quelque chose [de]> particulier, c'est que depuis longtemps, dans l'état artificiel de notre langue, <on ne sait pas> s'il faut prononcer le *gn* comme dans *signe* ou comme dans le latin *signum*: mais de cela l'auteur est innocent, <la langue seule est coupable pour autant qu'on ne peut appliquer le nom respecté de langue à des conventions orthographiques dénuées de toute espèce de valeur historique ou logique.> On peut, si l'on veut, s'autoriser <académiquement> du terme juridique *cognat* (prononcé *cog-nat*) pour dire <pareillement> *signologie*, cela n'a pas la moindre importance. Des deux façons <on ne fera> jamais que du français, puisque <nous savons> que ni <notre *n* mouillé> ni *-gn-* ne correspondent à la prononciation <vraiment> latine de *gn* [...]. Le nom de *signologie* exige une explication. J'avais d'abord employé le mot de *sémiologie*. C'est sous ce nom que M. Ad. N[aville] dans sa nouvelle édition remaniée de [la *Classification des sciences*] a fait l'honneur à cette science de la recevoir pour la première fois [...].»<sup>19</sup>

An dieser Stelle brechen Saussures Ausführungen zum Verhältnis von Semiologie und Signologie ab. Es wird aber deutlich, daß Saussure die Semiologie nicht durch eine Signologie ersetzen will – schließlich hat er ja noch in seinen Vorlesungen zur allgemeinen Sprachwissenschaft den besonderen Stellenwert der Semiologie innerhalb der Wissenschaften hervorgehoben –, sondern *neben* der Semiologie eine Signologie begründen will, die folglich etwas verschiedenes sein müssen. Kern seiner Ausführungen ist seine etymologische Reflexion, die Nähe des Terminus *Signologie* zum lateinischen *signum*, und hiermit zu einem Terminus für «Zeichen», der nicht mit dem griechischen Etymem von Semiologie zu verwechseln ist. Um diese Differenz zu wahren, verweist er auch auf die Ausführungen in Navilles Buch.

Zur Erklärung: In der Vorlesung zur allgemeinen Sprachwissenschaft, das geht übereinstimmend aus den studentischen Mitschriften hervor, legt Saussure dar, daß

<sup>19</sup> Zit. n. Engler 1974: 48 [3342.6]. – Die entsprechenden Ausführungen in Navilles Buch sind bereits bekannt.

er den Terminus « sémiologie » vom altgriechischen Substantiv σημεῖον ableitet<sup>20</sup>, was aber ganz allgemein alle Arten von Zeichen bezeichnet. Daher dient er Saussure als Sammelbegriff, um die zu unterscheidenden Zeichenklassen zusammenzufassen. Folglich gilt es innerhalb der Semiologie jene Disziplinen zusammenzufassen, die diese verschiedenen Zeichenklassen untersuchen.

Die Etymeme von Signologie und Semiologie, und Saussure pocht gerade auf die sprachlichen Wurzeln der beiden Terme, sind also völlig verschiedene, so daß beide auch zu unterscheiden sind. Rufen wir uns die schon zitierte Definition der Semiologie ins Gedächtnis zurück, wo es heißt, daß es verschiedene « systèmes sémiologiques » gibt, wovon eines das « système sémiologique 'langue' » ist, so läßt sich auf dieser Basis schließen, daß sich die Signologie nach Saussure mit der Untersuchung jenes semiologischen Systems 'Sprache', also der *langue*, beschäftigt, dessen zentraler Untersuchungsgegenstand das « signe linguistique », das oben erwähnte *signum* ist, was eine spezifische Zeichenklassen unter den verschiedenen darstellt. Die Signologie ist also diejenige Disziplin innerhalb der Semiologie, die sich ausschließlich mit der sprachwissenschaftlichen Analyse der Zeichen der *langue* beschäftigt. Folglich handelt es sich beim « signe linguistique » nicht – wie zumeist angenommen wird – um ein sprachliches Zeichen, sondern vielmehr um ein *sprachwissenschaftliches* bzw. linguistisches Zeichen.

Daneben unterscheidet aber Saussure auch die *sprachlichen* Zeichen, wenn er von den « signes de parole » oder aber von den « signes vocaux » spricht, die sich auf den aktuellen Gebrauch innerhalb einer konkreten Situation beziehen<sup>21</sup>. Entscheidend für das Verständnis des *signe linguistique* als das *sprachwissenschaftliche Zeichen* ist jedoch Saussures strenge Unterscheidung der verschiedenen methodologischen Betrachtungsebenen in der Sprachwissenschaft, so daß das *signe linguistique* immer etwas ist, was sich erst und nur auf der Betrachtungsebene der *langue* konstituiert<sup>22</sup>. Diese Differenz zwischen sprachlichen und sprachwissenschaftlichen Zeichen bleibt jederzeit gewahrt. Nach dem Kollegheft Emile Constantins, hat Saussure dazu in seiner zweiten Vorlesung zur allgemeinen Sprachwissenschaft ausgeführt:

<sup>20</sup> Vgl. Engler 1968: Fragmente 287, 288.

<sup>21</sup> Vgl. dazu z.B. die Formulierungen Saussures « dans les signes de parole <qui constituent le langage> » (zit. n. Engler 1974: 48 [3342.5]) oder « De la psychologisation des signes vocaux » (zit. n. Engler 1974: 38 [3316.2]).

<sup>22</sup> Die doppelte Bedeutung des Adjektivs « linguistique », sowohl als « sprachlich », als auch als « sprachwissenschaftlich » übersetzbar, macht sich Johannes Fehr (1997) zu nutze, wenn er sie in seiner deutschen Übertragung durchweg als « sprachliches/linguistisches Zeichen » übersetzt.

«Du côté de la question matérielle du signe en linguistique, est-ce que c'est la voix humaine qui est décisive? Non. Le caractère capital de la matière phonique est de se présenter à nous comme <une chaîne de parole> acoustique.»<sup>23</sup>

Saussures Anlehnung an das lateinische Etymem *signum* kommt schließlich in seiner gesamten, die Signologie betreffenden Terminologie zum Tragen: Auch die Bestandteile des *signe linguistique*, *signifiant* und *signifié*, gehen auf dieses Etymem zurück. Beide führt er erst am Ende der dritten Vorlesung zur allgemeinen Sprachwissenschaft ein. Doch sollen sie nicht, wie die Editoren im *Cours* fälschlicherweise behaupten, die Termini *image acoustique* und *concept* ersetzen, denn diese beziehen sich einzig und allein auf die Ebene der *parole*. Sie hatte Saussure erst zuvor, im Rahmen seiner Ausführungen zum *circuit de la parole*, eingeführt und sie sind auch nur hierauf zu beziehen<sup>24</sup>. Mit ihnen bezeichnet er nämlich die konstituierenden Elemente des *circuit*, nicht aber den Kommunikationsakt, die Realisierung eines solchen Aktes oder, was häufig angenommen wird, gar ein Kommunikationsmodell.

Die angebliche Passage, wo Saussure die Ersetzung der Termini eingeführt haben soll, lautet in der Mitschrift Georges Dégalliers wie folgt:

«Le deuxième chapitre, dans son titre, pourrait d'abord porter: *La langue comme système de signes*; et alors nous <avons> relevé dans ce chapitre deux principes fondamentaux relatifs au signe linguistique.

Une amélioration peut être apportée à ces formules en employant ces termes: *signifiant*, *signifié*. Explication de cette modification de termes: Il peut être utile d'opposer le signifiant et le signifié en laissant de côté opposition d'image et concept. Le *signifiant* et le *signifié* sont les deux éléments composant le *signe*. Le signifiant est auditif; le signifié conceptuel.»<sup>25</sup>

In den Vorlesungsmitschriften ist also gar keine Ersetzung der Terminologie zu erkennen, wie uns die Editoren im *Cours* erklären wollen. Dagegen handelt es sich

<sup>23</sup> Zit. n. Engler 1968: Fragment 1705.

<sup>24</sup> Vgl. dazu die bei Engler (1968) abgedruckten Fragmente auf den Seiten 37-39. – Zur Unterscheidung der Bereiche notierte Georges Dégallier in seiner Vorlesungsmitschrift: «Donc, dans étude une partie comprend étude de la partie individuelle du langage, de la parole, comprenant phonation. Puis étude de la partie sociale, indépendante de l'individu: la langue. La première <étude> sera psychophysique; la seconde étude sera uniquement psychique. [...] Nous pouvons distinguer en linguistique de la langue et linguistique de la parole.» (zit. n. Engler 1968: Fragmente 340, 367)

<sup>25</sup> Zit. n. Engler 1968: Fragment 1122.

vielmehr um eine Neueinführung der beiden Termini *signifiant* und *signifié*, die sich hier auf die *langue* und als Bestandteile des *signe linguistique* auf die Signologie beziehen, wo – wie aus den Mitschriften eindeutig hervorgeht – es nicht (mehr) um die *linguistique de la parole*, wozu *image acoustique* und *concept* zu zählen sind, sondern um die *linguistique de la langue* geht und damit eine Verschiebung der Betrachtungsebenen einhergegangen ist.

In einem bisher wenig beachteten, in Genf aufbewahrten Manuskript, der sogenannten *Collation*, die von den Herausgebern des *Cours* angelegt und als Grundlage für deren Edition verwendet worden ist, wird der wissenschaftshistorisch überaus bedeutsame, aber verfälschende Eingriff der Herausgeber ganz deutlich, wo nämlich Albert Sechehaye in einer Randbemerkung seine Entscheidung, die Termini auszutauschen und zu ersetzen, offen darlegt. Im Manuskript extra durch Unterstreichung hervorgehoben, heißt es dort:

«*Cependant nous opérons partout la substitution proposée: signifié pour 'concept', signifiant pour 'image acoustique'.*»<sup>26</sup>

Die Signologie beschäftigt sich also ausschließlich mit den sprachwissenschaftlichen Zeichen und keiner anderen Zeichenklasse; mögliche Untersuchungsgegenstände sind daher – wie Saussure selbst darlegt – das «*signe grammatical*»<sup>27</sup> oder «*dans l'écriture phonétique un signe diacritique*»<sup>28</sup>.

### *Von der Signologie zur Psychologie der Zeichen*

In einem Fragment zu einer Besprechung von Albert Sechehayes Buch *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage* (1908), bezieht sich Saussure ein weiteres Mal auf die Signologie. In dem Manuskript beschränkt er sich nicht darauf, Sechehayes Buch zu rezensieren, sondern er will zugleich seine eigenen Gedanken zu einer «*psychologie de la langue*»<sup>29</sup> ausführen und über die – wie er es an anderer Stelle nennt – «*psychologisation des signes vocaux*»<sup>30</sup> zu einer «*psychologie des signes*»<sup>31</sup> gelangen, weil Sprachwissenschaft nach seiner Meinung letztendlich nichts anderes betreibt als

<sup>26</sup> *Bibliothèque publique et universitaire de Genève*, Ms. Cours univ. 433, f 299. Vgl. auch die vom Original leicht abweichende Transkription bei Engler 1968: Fragment 1122.

<sup>27</sup> Vgl. Engler 1974: 41 [3324.1], 38 [3315.7].

<sup>28</sup> Vgl. Engler 1974: 39 [3318.2].

<sup>29</sup> Vgl. Engler 1974: 43 [3330].

<sup>30</sup> Vgl. Engler 1974: 38 [3316.2].

<sup>31</sup> So lautet es in Dégalliers Mitschrift; vgl. das Zitat weiter unten.

Psychologie, wenn sie sich mit der gesprochenen Sprache und noch mehr mit ihren pathologischen Formen (wie z.B. der Aphasie) und anderen Sprach- und Sprechstörungen beschäftigt. So heißt es an einer Stelle in seiner Besprechung:

«Faisant une psychologie du langage, M. Sechehaye n'aurait pas dû, semble-t-il, se dispenser de parler de la localisation cérébrale de Broca, et des observations pathologiques <faites> sur les diverses formes d'aphasie, <lesquelles> sont du plus haut intérêt pour juger <non seulement> des rapports de la psychologie <avec> [ ]<sup>32</sup>, mais, ce qui a une autre portée, > avec la grammaire <elle-même>. Je rappelle par exemple les cas d'aphasie où la catégorie des substantifs tout entière manque, alors que les autres catégories établies du <même> point de vue de la logique restent à disposition du sujet. J'ajoute, par parenthèse, que rien ne donne une confirmation meilleure <ni> plus sérieuse que ces faits au point de vue que j'ai dû exposer comme celui que je croyais juste <d'après d'autres données. S'il est vrai, comme je le posais, il doit revenir à dire> *a priori*, si l'on apprend que la paralysie d'une case du cerveau frappe le langage, [...] c'est la signologie tout entière qui doit être atteinte [...] En effet 1<sup>o</sup> on voit tout le temps, à <la> lumière <des cas d'aphasie>, que la faculté de proférer des [sons] reste <une chose distincte> de la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier, ce qui correspond à notre affirmation.»<sup>33</sup>

Seine Haltung über die zentrale Rolle der Psychologie innerhalb der Semiologie, die, weil sie sich nicht wie die Signologie mit sprachwissenschaftlichen Zeichen unter einer historischen Perspektive, sondern mit dem momentanen, konkreten Gebrauch der Zeichen im sozialen Verkehr beschäftigen würde, formuliert Saussure in einem anderen Manuskript, das uns gleich ausführlicher beschäftigen wird, weil er in jenem die Grundzüge einer Psychologie der Zeichen ausgeführt hat. Dort heißt es auch:

«Peu à peu la psychologie prendra pratiquement la charge de notre science, parce qu'elle s'apercevra que la langue n'est non pas une de ses branches, mais l'ABC de sa propre activité.»<sup>34</sup>

Und entsprechend notierte schließlich Georges Dégallier während der dritten Vorlesung in sein Kollegheft:

«En faisant psychologie de ces différents systèmes de signes, on trouvera

<sup>32</sup> Mit «[ ]» bezeichnet Engler Lücken bzw. Auslassungen im Text Saussures.

<sup>33</sup> Zit. n. Engler 1968: Fragmente 184, 188, 187.

<sup>34</sup> Zit. n. Engler 1974: 38 [3315.3].

base générale. Cette psychologie des signes sera une partie de psychologie sociale et sera applicable à la langue.»<sup>35</sup>

Damit ist bereits das angedeutet, was ich in Anlehnung an einen Ausdruck Saussures «Sematologie» nennen und im folgenden näher erläutern will.

### *Semiologie und 'Sematologie'*

In der Genfer Universitätsbibliothek sind heute mehrere Fragmente aus Saussures Nachlaß aufbewahrt, in denen er die Grundzüge seiner Semiologie-Idee formuliert hat. Aus ihnen ergibt sich, daß er wohl um 1890 – 1897 eine Publikation geplant hatte, in der er die Semiologie, ihre Systeme, aber auch die Psychologie der Zeichen ausführlich behandeln wollte. In einigen Fragmenten dieses Manuskripts findet man Hinweise auf ein «chapitre *Sémiologie*»<sup>36</sup>. Glücklicherweise ist insbesondere mit den in Genf aufbewahrten sogenannten *Notes item* ein Konvolut erhalten, das – wenn ich Saussures Bezeichnung «item» recht verstehe – als skizzenhafte Vorüberlegung für jene Ausführungen zur Semiologie gedacht war<sup>37</sup>. Aus ihnen lassen sich trotz ihres un abgeschlossenen und fragmentarischen Zustandes die Grundgedanken des – wie er es nennt – «système psychologique de signes»<sup>38</sup> rekonstruieren. Es ist mir wichtig darauf hinzuweisen, daß Saussure auch hier, ähnlich wie beim sprachwissenschaftlichen Zeichensystem, nicht von einem «psychischen», sondern methodologisch korrekt, von einem «psychologischen Zeichensystem» spricht. Während in der Signologie das «signe linguistique», das *signum linguisticum*, im Mittelpunkt der Betrachtungen steht, ist es hier das *sème*.

Auf den ersten Blick scheint zwar nahe zu liegen, daß Saussure mit *sème* ganz allgemein das Zeichen benennen möchte und sich das Kompositum *Sémiologie* u.a. aus eben jenem Wort *sème* zusammensetzt und ableiten läßt. Bei genauerem Hinsehen zeigt sich jedoch, daß er das *sème* philologisch korrekt auf ein anderes Etymem zurückführt: nämlich auf das  $\sigma\eta\mu\alpha$ .

<sup>35</sup> Zit. n. Engler 1968: Fragmente 285, 291. – Im Gegensatz dazu hatten die Editoren in der Semiologie-Definition des *Cours* formuliert: «les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique» (Saussure 1916: 34).

<sup>36</sup> Vgl. Engler 1968: Fragment 1086; Engler 1974: 28 [3299].

<sup>37</sup> Daß auch diese Notizen für eine Publikation gedacht gewesen könnten, geht aus solchen kommentierenden Formulierungen hervor wie: «Mais *Item* ce n'est rien de cela que je voulais dire» (zit. n. Engler 1974: 38 [3315.4]) oder: «Mais ce n'était pas ce que je voulais dire d'abord. J'ai dévié.» (zit. n. Engler 1974: 38 [3316.1]).

<sup>38</sup> Vgl. Engler 1974: 37 [3313.2].



Wir hatten schon oben gesehen, daß Saussure den Terminus *Sémiologie* aus dem altgriechischen Wort  $\sigma\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$  ableitet, um damit ganz allgemein das Zeichen zu bezeichnen. Tatsächlich existiert im Griechischen ein zweiter, sehr ähnlicher Begriff,  $\sigma\eta\mu\alpha$ , der zwar auch «Zeichen» bedeutet, aber auf die individuellen psychischen Vorgänge verweist und die Bedeutung von «Merkzeichen», «Gedanke», «Erinnerung» hat. Diese etymologische Anlehnung hat Saussure in seinen Notizen mehrfach deutlich dargestellt. So heißt es z.B. in den *Notes item* dazu:

«Dans cette question difficile de l'adoption d'un mot faisant [plus ou moins] violence à..., nous ne pouvons du moins oublier parmi les choses qui consacrent le mot de *sème* les  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$   $\lambda\upsilon\gamma\rho\acute{\alpha}$ : sèmes graphiques, mais nous avons vu la parenté.»<sup>39</sup>

Tatsächlich gilt der hier erwähnte Ausdruck  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$   $\lambda\upsilon\gamma\rho\acute{\alpha}$  in der westlichen Welt, wie Saussure auch in einem Nachsatz hervorhebt, als die älteste Bezeichnung für Schrift und wird erstmals in der *Ilias* von Homer erwähnt. In der berühmten Passage heißt es über den König Proitos, der sich an Bellerophon rächen will: «Zwar vermied er den Mord, denn diesen scheut' er im Herzen, / Aber er sandt' ihn gen Lykia hin, und verderbliche Zeichen [ $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$   $\lambda\upsilon\gamma\rho\acute{\alpha}$ ; M.L.] / Gab er ihm, Todeswinke, geritzt [ $\gamma\rho\acute{\alpha}\psi\alpha\varsigma$ ; M.L.] auf gefaltetem Täflein: / Daß er dem Schwäher den Brief überbrächte, sich selbst zum Verderben.»<sup>40</sup>

Den Terminus *sème* leitet Saussure also nicht vom grch.  $\sigma\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$ , sondern vom grch.  $\sigma\eta\mu\alpha$  ab. Folglich müßte eine Disziplin, die sich mit den  $\sigma\eta\mu\alpha\tau\alpha$  beschäftigt, «Sematologie» heißen, wengleich dieser Terminus in dem bisher bekannten Nachlaß Saussures nicht belegt ist<sup>41</sup>.

Unter einem *sème* versteht Saussure die Gesamtheit, das funktionale und vor allem sinnintendierte Ganze eines konkreten menschlichen Ausdrucks, wie es z.B. eine komplexe Aussage oder auch eine konventionelle, nicht-sprachliche Geste ist. Bei der Bestimmung und Analyse des *sème* geht es ihm vor allem um den

<sup>39</sup> Zit. n. Engler 1974: 37 [3314.7].

<sup>40</sup> Homer (1994), 6. Gesang, Vers 167-171.

<sup>41</sup> Eine ähnliche Ableitung findet man in der von Benjamin Humphrey Smart herausgegebene Abhandlung *An outline of sematology. An essay towards establishing a new theory of grammar, logic, and rhetoric*. (London 1831) bzw. in der erweiterten Fassung *Beginnings of a New School of Methaphysics*. (London 1842). Es ist nicht überliefert, ob Saussure Kenntnis von diesen Büchern gehabt haben könnte. In seiner privaten Bibliothek haben sie sich wohl nicht befunden. – Dennoch war dieser Terminus in den 80er und 90er Jahren des vergangenen Jahrhunderts offenbar gebräuchlich und sollte zumeist diejenige linguistische Disziplin bezeichnen, die sich mit der Bedeutung und vor allem aber mit dem Bedeutungswandel von Wörtern beschäftigt. Vgl. dazu z.B. die Diskussion der Sematologie bei dem Romanisten Gustav Körting (1884: 151, 167-168).

aktuellen und konkreten Gebrauch der verschiedenen kommunikativen Mittel. Dabei steht bei Saussure natürlich die sprachliche Kommunikation im Mittelpunkt seiner Betrachtung, wenngleich er bei der Definition des *sème* und der Semiotologie die nicht-sprachlichen Kommunikationsmittel mitbedacht hat:

«On peut dire ainsi: *Sème* = signe participant aux différents caractères qui seront reconnus être ceux <des signes qui composent> langue (vocale ou autre) [ ].»<sup>42</sup>

Und so hebt Saussure in der Sematologie gerade auf eine diskursive, in die Richtung einer kommunikativen Betrachtungsweise zielende Analyse der Zeichen ab, während es im Gegensatz dazu in der Signologie um die Analyse von Worten und Lauten geht, die ihrer natürlichen, d.h. diskursiven Umgebung entrissen sind:

«La langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours*? [...] le discours consiste, fût-ce rudimentairement et par des voies que nous ignorons, à affirmer un lien entre deux concepts qui se présentent revêtus de la forme linguistique, pendant que la langue ne fait préalablement que réaliser des concepts isolés, qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée.»<sup>43</sup>

«Tandis qu'il faut une analyse pour fixer les éléments du mot, le mot lui-même ne résulte pas de l'analyse de la phrase. Car la phrase n'existe que dans la parole, dans la langue discursive, tandis que le mot est une unité vivante en dehors de tout discours dans le trésor mental.»<sup>44</sup>

Mithin ist die Sematologie diejenige Disziplin, die unter einer diskursiven Perspektive den aktuellen, konkreten Gebrauch kommunikativer Mittel, wie es die Sprache (*langue*) ist, innerhalb der sozialen Gemeinschaft untersucht. Die Sematologie beschäftigt sich also nicht wie die Signologie mit der Analyse isolierter Worte o.ä. So gilt es, die sprachwissenschaftliche von der psychologischen Analyse der Zeichen, also auf der einen Seite das *signe linguistique*, auf der anderen das *sème* radikal voneinander zu trennen:

<sup>42</sup> Zit. n. Engler 1974: 36 [3310.11].

<sup>43</sup> Zit. n. Starobinski 1971: 14.

<sup>44</sup> Zit. n. Engler 1974: 40 [3323.1].

«Entre autres, le mot de sème écarte, ou voudrait écarter toute *prépondérance* et toute séparation initiale entre le côté vocal et le côté idéologique du signe. Il représente *le tout du signe*, c'est-à-dire signe et signification unis en une sorte de personnalité.»<sup>45</sup>

«Tant il est vrai que dans le sème le son n'est pas séparable du reste, et que nous n'avons possession du son que dans la mesure où nous prenons *tout le sème*, donc avec la signification.»<sup>46</sup>

Das *sème* ist also eine konkrete Äußerung innerhalb einer konkreten kommunikativen Situation, wie es z.B. der in Worte gefaßte Gedanke ist, mit dessen Hilfe ein Subjekt einem anderen etwas bedeuten möchte.

Innerhalb dieses psychologischen Zeichensystems unterscheidet Saussure neben dem *sème* den ähnlich klingenden Terminus *sôme*, den er etymologisch vom griechischen *σῶμα* ableitet, was soviel wie «Körper» oder «Leib» bedeutet. Die Differenz zwischen *sème* und *sôme* erläutert er anhand einer Metapher:

«On ne peut vraiment maîtriser le signe, le suivre comme un ballon dans les airs, avec certitude de le rattraper, que lorsqu'on s'est rendu complètement compte de sa nature, – nature double, ne consistant nullement dans l'enveloppe et pas davantage dans l'esprit, dans l'air hydrogène qu'on y insuffle et <qui> ne vaudrait rien du tout sans l'enveloppe. – Le ballon, c'est le *sème*, et l'enveloppe le *sôme*, mais cela est loin de la conception qui dit que l'enveloppe est le *signe*, et l'hydrogène la *signification*, sans que le *ballon* soit rien pour sa part. Il est tout pour l'aérostater, de même que le *sème* est tout pour le linguiste.»<sup>47</sup>

<sup>45</sup> Zit. n. Engler 1974: 36 [3310.12].

<sup>46</sup> Zit. n. Engler 1974: 41 [3323.5].

<sup>47</sup> Zit. n. Engler 1974: 40 [3320.1]. – Nicht nur dieses Motiv, sondern ebenso die Termini *sème* und *sôme* hat Saussure Platons *Kratylos* (St. 399-400) entnommen, wo Sokrates in der Unterredung mit Hermogenes u.a. sagt: «Denn einige erklären den Leib für ein Grabmal (*σημα*) der Seele, als läge sie während ihres jetzigen Lebens im Grabe. Und weil die Seele durch ihn, den Leib, kund gibt, was sie kund zu geben hat, so werde er auch aus diesem Grunde mit Recht *σημα* (Zeichen, Kundgebung) genannt. [...] Der Leib aber sei eine sie festhaltende Umwallung, gleichsam ein Gefängnis, um darin bewahrt zu werden (*σώζηται*); es sei also dies, entsprechend der Benennung, das *σῶμα* (Behältnis, Gewahrsam) der Seele bis zur Abbüßung der Sünde [...]» (Platon 1993: 65)

Große Teile der von Saussure in die Semiologie eingeführten Terminologie, seine Metaphern, seine Vergleiche mit dem menschlichen Leib, dem Kadaver, dem Organismus, der Anatomie und der Physiologie etc. hat er, wie die erwähnten Beispiele aus Platons *Kratylos* und der *Ilias* von Homer zeigen, aus der antiken Philosophie und Literatur entlehnt. Ich bereite eine Publikation vor, in der ich die immer noch im Dunkeln liegenden Grundlagen von Saussures Semiologie und seiner Terminologie aufhellen und beleuchten werde.

Für den Luftschiffer ist der Ballon deshalb das Ganze, nicht weil er allein von seinem Funktionieren abhängig ist und andernfalls herabfallen würde, sondern weil er das Gas und die Ballonhülle als Ganzes benutzt und dieses sein Vehikel ist, mit dessen Hilfe er durch die Luft fahren kann. Es ist die Kombination des Gesamten, was den Luftschiffer befähigt zu fahren. Was in der Sprachwissenschaft, respektive der Signologie, die Teilbarkeit der Sprache in syntaktische und grammatikalische Einheiten ist, ist in der Sematologie das Prinzip der Unteilbarkeit bzw. – wie Saussure es nennt – der Gleichzeitigkeit des *sème*. Er verdeutlicht dies anhand der ideographischen Schrift<sup>48</sup>, wo es, wie bei einer Flagge auch – und Saussure erwähnt in seinen Notizen gleich zweimal das Beispiel einer Flagge<sup>49</sup> –, darauf ankommt, die Gestalt des gesamten materiellen *sôme* zu erkennen, um ihren Sinn verstehen zu können: Es reicht nicht aus, zuerst eine rote Flagge und dann ein weißes Kreuz zu hissen, um damit die Schweizer Fahne anzuzeigen; sondern einzig die gleichzeitige Kombination von rotem Tuch und weißem Kreuz macht sie aus. Das *sôme*<sup>50</sup>, obwohl es nur die materielle Substanz des *sème* ohne seinen intendierten Sinn ist, ist eben nicht in einzelne Stücke zerteilbar.

Daß Saussure von einem psychologischen Zeichensystem spricht, bedeutet also nicht, daß die Zeichen als solche psychisch oder psychologisch sind, sondern vielmehr, daß es um ihre momentane Verwendung im sozialen Verkehr geht. Die Verbform von  $\sigma\eta\mu\alpha$  ist  $\sigma\eta\mu\alpha\acute{\iota}\nu\omega$ ; – und dies bedeutet sowohl «bezeichnen» als auch «sich verständigen». Die sematologische Analyse des diskursiven Sprechens und Hörens stellt folglich das Ziel der beteiligten Subjekte in den Vordergrund, nämlich Verständigung zwischen ihnen zu erreichen.

<sup>48</sup> Vgl. Engler 1974: 38 [3317.2].

<sup>49</sup> Zum Prinzip der Kombination und Gleichzeitigkeit führt Saussure u.a. folgendes Beispiel an (vgl. auch das ähnliche Beispiel zit. in Engler 1974: 39 [3318.4]): «Toutes les choses dont nous admettons l'existence reposent sur une substance, matérielle ou immatérielle, mais SIMPLE. Il n'y a que la langue (plus généralement le SIGNE) qui se trouve dans <la> position singulière de reposer sur une combinaison, à moins que l'on ne renonce à dire qu'il existe.

Ex. un drapeau rouge et bleu, hissé pour indiquer telle chose. Je puis tant que je veux nier que cela 'existe' <en tant que> signe, et ce sera un morceau de drap rouge et bleu <une pensée>. Dès ce moment où l'on parle du mot *cheval*, on en est au même point que celui qui admet que

| drapeau bleu + pensée corresp. |

fait un tout  
qui est 'le signe'»

(*Bibliothèque publique et universitaire de Genève*, Ms. fr. 3952/4, f 5).

<sup>50</sup> Mit dem *sôme* ersetzt Saussure offenbar einen anderen Terminus, «Inertôme», den er wohl zuvor eingeführt hatte. «<En faveur d'*Inertôme*.> Même un terme comme *sôme* ( $\sigma\acute{\omega}\mu\alpha$ ) [...]» (zit. n. Engler 1974: 39 [3318.8]). Doch ist dieser Terminus «Inertôme» in Saussures Nachlaß nur noch durch ein zweites Satzfragment – «Le mot *inerte*...» (zit. n. Engler 1974: 38 [3317.6]) – belegt, was schließlich zu der Annahme führt, Saussure wollte damit ein totes, bzw. regungsloses Element bezeichnen, was i.d.T. mit der von ihm dargestellten Bestimmung des *sôme* ungefähr einhergehen würde.

Auch die weitere, sich an *sème* und *sôme* anschließende Terminologie, leitet Saussure aus dem Griechischen her: In einem kurzen, heute als «Anatomie et physiologie» betitelten Fragment greift er die bekannte Terminologie aus Platons *Kratylos* wieder auf und er erweitert sie. Auch hier geht es ihm um die Differenz zwischen *sème* und *sôme* und er führt anhand eines Beispiels, des grch. ἀπόδεικ-τος vor, daß es keine anatomische Analyse eines Wortes (wie z.B. in ἀπο-δεικ-το-ς) geben kann<sup>51</sup>. Doch handelt es sich hierbei nicht um ein von ihm willkürlich gewähltes Beispiel, denn seine Verbform δείκνῶμι (vgl. lat. *dīco*, got. *tīhan*, ahd. *tīhan*, nhd. *zeihen*; ahd. *zeigōn*, nhd. *zeigen*) ist dasjenige Etymem, aus dem sich der deutsche Ausdruck «Zeichen» ableiten läßt. Damit spielt Saussure auf eine ganz andere Tradition des Zeichenbegriffs an, ohne daß er sie weiter ausführt<sup>52</sup>.

Jenes griechische Präfix ἀπο- übernimmt Saussure, wenn er schließlich das *apo-sème*, als Derivat des *sème*, in seine sematologische Terminologie einführt: Während das *sème* z.B. die konkrete sprachliche Äußerung einschließlich ihres intendierten Sinns darstellt, bezeichnet Saussure mit *sôme* – wie in der Ballon-Metapher – die reine materielle Hülle des isolierten, dem Diskurs entrissenen *sème*, seine lautliche Substanz. Sinn entsteht also nur im Diskurs. Diese Beziehung zwischen dem im *sème* intendierten Sinn – und Saussure spricht nur im Rahmen der *semischen* Analyse vom Sinn (*sens*) – und dem sinnentleerten, lautlichen *sôme* ist nach seinen Worten schließlich arbiträr: «la relation du sens au sôme est arbitraire»<sup>53</sup>, heißt es dazu in dem eben erwähnten Manuskript. Und in den *Notes item* ähnlich:

«Lors même qu'on dépouille un signe de son sens, toujours l'esprit met au moins dans le signe (ou le sôme) au moins l'INTENTION qui met les MUSCLES en mouvement et prouve ainsi une volonté.»<sup>54</sup>

Hingegen ist das *aposème* die materielle – im Falle der Sprache, die lautliche – Hülle des diskursiven *sème*:

«Je crois que dans le discursif on peut parler d'aposèmes (de figures

<sup>51</sup> Vgl. bei Engler 1974: 41-42 [3327.1 – 3327.2], wo es u.a. heißt: «Prenons <maintenant> le mot privé de vie (sa *substance phonique*): forme-t-il encore un corps organisé? A aucun titre, à aucun degré. De par le principe central que la relation du sens au sôme est arbitraire, irrémisiblement il arrive que ce qui était tout à l'heure ἀπο-δεικ-το-ς n'est plus qu'une masse amorphe *a + p + o + d + e + .*»

<sup>52</sup> Vgl. dazu die Ausführungen Michel Bréals, «Le latin Signum dans les Langues Germaniques.» (1911) sowie den Eintrag in Gemoll (1991: 185).

<sup>53</sup> Vgl. Engler 1974: 42 [3327.1].

<sup>54</sup> Zit. n. Engler 1974: 39 [3318.8].

<sup>55</sup> Zit. n. Engler 1974: 36 [3311.2].

vocales).»<sup>55</sup>

«L'apostème est l'enveloppe du sème. <Et> non l'enveloppe d'une signification.»<sup>56</sup>

«*Apostème* à l'avantage qu'on peut le prendre comme on voudra: chose déduite et abstraite d'un *signe*, ou chose dépouillée de *sa* signification, <ou de signification>, cela revient au même pour la clarté.»<sup>57</sup>

Wir haben also auf der einen Seite das *sème*, das das komplexe Zeichen innerhalb des Diskurses inklusive des vom sprechenden Subjekts intendierten Sinns darstellt, also dem konkreten Gebrauch in der spezifischen Situation entspricht. Die phonische Substanz, die lautliche Figur eines sprachlichen *sème*, ist schließlich das *apostème*. «Les sujets parlants n'ont aucune conscience des *apostèmes* qu'ils prononcent, pas plus que de l'*idée pure* d'autre part. Ils n'ont conscience que du *sème*.»<sup>58</sup> – Dem gegenüber steht das *sôme*, das die materielle Hülle eines dem Diskurs entrissenen *sème* ist, so daß es sich folglich nicht mehr um ein Zeichen, sondern nur um eine isolierte phonische Substanz handelt. Denn ein Zeichen, so Saussure in seiner Semiologie-Definition, existiert nur im sozialen Verkehr der Menschen. Insofern nur dem *sème* ein Sinn intendiert ist, evoziert das *sôme* die Bedeutung (*signification*). Die Bedeutung eines *sôme* nennt Saussure *parasôme*. Die Verbindung des griechischen Präfixes *para-* mit *sôme* bedeutet, daß in einer extra-diskursiven Betrachtungsweise ein bestimmtes *sôme* durch ein gleichzeitig koexistierendes, gleichwertiges *sôme* dargestellt werden kann. Nichts anderes tun wir, wenn wir die Bedeutung eines Wortes durch ein anderes ersetzen oder durch eine andere Formulierung erklären wollen:

«Ce qu'on appelle la signification est ce que nous appelons le *parasôme*, et, à la différence du *sôme*, ne peut jamais être dégagée de manière à devenir elle-même un objet de recherche, ou d'observation.»<sup>59</sup>

Parallel zum *parasôme*, entwirft Saussure den Terminus des *parasème*, das sich – ebenfalls in Anlehnung an dasselbe griechische Präfix – auf die in dem psycho-

<sup>56</sup> Zit. n. Engler 1974: 36 [3311.1].

<sup>57</sup> Zit. n. Engler 1974: 36 [3310.14].

<sup>58</sup> Zit. n. Engler 1974: 38 [3315.2].

<sup>59</sup> Zit. n. Engler 1974: 40 [3320.3]. – Es sei hier angemerkt, daß Saussure vor der Einführung des *parasôme* zunächst offenbar den Terminus *contre-sôme* in Erwägung gezogen hat. Doch hat er ihn wohl deshalb wieder fallen gelassen, da es sich bei «contre» um ein lateinisches Präfix handelt und somit nicht an seine, dem Griechischen entlehnte Terminologie angeschlossen ist. Die entsprechende Passage in den *Notes item* lautet: «Le *contre-sôme* = signification, pourra-t-il jamais être traité pour sa part, – comme le *sôme*, – hors du *sème*? On pourrait le souhaiter [...]» (zit. n. Engler 1974: 40 [3320.2])

logischen Zeichensystem zu einem gegebenen Moment gleichzeitig vorhandenen Elemente bezieht, weshalb Saussure auch von einer «parasemischen Umgebung» spricht:

«Il n'y a probablement pas lieu de dire d'une époque à l'autre ce qui est le même sème, ni de moyen de commensuration pour cela, puisque le sème dépend <dans son existence> de tout l'entourage parasémique de l'instant même.»<sup>60</sup>

«*Les parasèmes.* Pour un mot quelconque <faisant partie de> la langue, un <second> mot, même n'ayant avec le <premier> aucune 'parenté', est un *parasème*. <La> seule et simple qualité <du parasème> est de faire partie du même système psychologique de signes, de manière que si l'on trouve, après observation, <qu'un signe donné a sa complète existence hors des signes concurrents du système>, <qu'il n'y a point d'importance à observer [b.]> pour un signe donné l'ensemble des signes concurrents, le mot de *parasème* devra tomber, et réciproquement <il devra> subsister si on constate qu'un mot n'est <point complètement> autonome dans le système dont il fait part[ie].»<sup>61</sup>

Bleibt als letzter Term das *antisôme*, das, weil es nur in einem Fragment der *Notes item* erwähnt ist, nicht aber näher beschrieben oder definiert wird, schwierig zu bestimmen ist. Saussure scheint damit jedoch die mögliche Umgebung, in der ein bestimmtes *sôme* vorkommen kann, bezeichnen zu wollen. Da es sich beim *sôme* z.B. um ein des sprachlichen Diskurs' entledigtes Analyseelement handelt, wären hierunter die möglichen sprachlichen Formulierungen zu verstehen, in denen ein bestimmtes *sôme* auftauchen kann. Daher wäre die Anzahl der möglichen *antisômes* äußerst vielfältig:<sup>62</sup>

«<Il s'agit> de limiter *dans leur sphère* <respective> le sôme ou l'anti-sôme. Or le sôme se limite facilement dans sa sphère, qui est toute physique. [...] L'antisôme n'est pas du tout limitable dans sa sphère.»<sup>63</sup>

### *Grundlagen einer Semiologie des Sprechens und Hörens, des Schreibens und Lesens*

Die besondere Stärke von Saussures Semiologie-Idee scheint mir zu sein, daß

<sup>60</sup> Zit. n. Engler 1974: 37: [3314.9].

<sup>61</sup> Zit. n. Engler 1974: 37: [3313.2].

<sup>62</sup> So wäre hierunter wohl die Untersuchung des möglichen Vorkommens einer Lautfolge wie «groß» zu verstehen (z.B. in einem Satz wie «Der Baum ist groß.» oder aber in Komposita wie «Das ist aber großartig!» oder «Großhandlung»).

<sup>63</sup> Zit. n. Engler 1974: 40 [3320.2].

sie die Verbindung zwischen einer psychologischen und soziologischen Betrachtungsweise nicht nur auf die Sprache (*langue*), sondern auf alle semiologischen Systeme, also auch auf die Schrift, Gestik, Flaggenzeichen etc. schafft. Mit den semiologischen Systemen der Signologie und dem, was ich in Anlehnung an seine Terminologie «Sematologie» genannt habe, ist Saussures Ansatz noch lange nicht ausgeschöpft, sondern es wird die zukünftige Erforschung weiterer semiologischer Systeme sein, die dieses Konzept der Semiologie ausbauen und ergänzen wird. Jedoch hat er gerade mit der Sematologie einen Bereich in seinen Grundzügen beschrieben, der eine Annäherung an eine kommunikative Betrachtungsweise des Prozesses der menschlichen Verständigung erlaubt und sie von einer extrakommunikativen Betrachtungsweise abgrenzt, die ebenfalls – wie es Saussure für die Sprachwissenschaft formuliert hat – grundlegend und wichtig ist, für die Erforschung menschlicher Kommunikation:

«Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits.»<sup>64</sup>

Mit dem *sème* bestimmt Saussure überdies einen Untersuchungsgegenstand, der den Prozeß der zwischenmenschlichen Verständigung – und das ist bei Saussure in erster Linie der sprachliche Diskurs – nicht in additive Einzelteile auflöst, sondern ihn in seiner Gesamtheit und als Ganzes betrachtet, das als Zeichen von Natur aus bestimmt ist, übermittelt zu werden:

«Ce sera la réaction <capitale> de l'étude du langage sur la théorie des signes, <ce sera> l'horizon <à jamais> nouveau qu'elle aura ouvert [ ], que de lui avoir appris <et révélé> *tout un côté nouveau du signe*, à savoir que celui-ci ne commence à être réellement connu que quand on a vu qu'il est une chose non seulement transmissible, mais de sa nature *destiné à être transmis*.»<sup>65</sup>

Mit seinen Ausführungen zum psychologischen Zeichensystem der Sematologie hat Saussure einen Bereich umrissen, der insbesondere den kommunikativen Prozeß des Sprechens und Hörens beleuchtet. Mit seinem Hinweis auf die Schrift<sup>66</sup> hat er schließlich auch den Prozeß des Schreibens und Lesens angedeutet und dessen Analyse in Aussicht gestellt. In den häufig verkannten, soge-

<sup>64</sup> Zit. n. Engler 1974: 38 [3315.3].

<sup>65</sup> Zit. n. Engler 1968: Fragment 1267.

<sup>66</sup> Vgl. dazu das Zitat auf. p.232.



nannten Anagramm-Studien hat er schließlich dasjenige angelegt, was man wiederum in Anlehnung an seine dem Griechischen entlehnte Terminologie als «Grammatologie» bezeichnen müßte, und womit er auf dessen ursprüngliche Bedeutung verweist. Teile der dort eingeführten Terminologie (wie z.B. *antigramme*, *paragramme* etc.), ihre inhaltliche Bestimmung und deren Verwendung weisen augenfällige Bezüge und Parallelen mit seinen Ausführungen zur Sematologie auf:

«[Logogramme] indique aussi, simplement, l'unité du sujet, du motif, et, à ce point de vue, se trouve cesser d'être choquant dans sa partie Logo- qui n'a plus nécessairement à être prise au sens de *mot phonique*, ni même de mot: c'est un 'gramme' (γράμμα) autour d'un sujet qui inspire l'ensemble du passage et en est plus ou moins le *logos*, la raison, et l'unité raisonnable, le *propos*.

Un passage est caractérisé par tel ou tel logogramme, ce qui n'empêche pas de parler plutôt d'antigramme quand on en vient au détail de la corrélation avec le mot à reproduire.»<sup>67</sup>

«Le terme d'*anagramme* est remplacé, à partir de ce cahier, par celui, plus juste, de *paragramme*.»<sup>68</sup>

Mit diesem Hinweis auf die Grundlagen einer «Grammatologie» in Saussures Nachlaß, will ich es belassen. Eine vollständigere Analyse bedarf einer größeren Arbeit, die ich seit einiger Zeit verfolge: nämlich die Rekonstruktion der Grundlagen einer Semiologie des Sprechens und Hörens, des Schreibens und Lesens aus dem Nachlaß Ferdinand de Saussures, die letztlich die Grundlagen einer Semiologie der Kommunikation bilden wird.<sup>69</sup>

*Adresse de l'auteur:*

Markus Linda

Universität GH Essen

FB 3 – Literatur- und Sprachwissenschaften

Universitätsstraße 12

<sup>67</sup> Zit. n. Wunderli 1972: 50-51.

<sup>68</sup> Zit. n. Wunderli 1972: 49.

<sup>69</sup> Ich beziehe mich hierbei insbesondere auf eine Formulierung Rudolf Englers, der zum Abschluß seines Saussure-Artikels in dem *Encyclopedic Dictionary of Semiotics* geschrieben hatte: «Buyssens and Prieto studied the narrower Saussurean field of social classification, while Barthes' transcending semiotics can be contrasted as a semiology of interpretation [...] to their *semiology of communication*. Other aspects still remain to be explored: for example, a Saussurean *semiology of the listener or receiver* in contrast to the more usual *semiology of the speaker or sender* [...]» (Engler 1986: 849; Hervorh. M.L.)

## BIBLIOGRAPHIE

- Bally, Charles. (1913) «Ferdinand de Saussure.» *La Semaine littéraire* (1.3.1913): 104-105.
- Bally, Charles. (1913 / 1965) «Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques.» In: ders. (1965) *Le langage et la vie*. 3<sup>e</sup> édition augmentée. Genève: Droz, 147-160. (Publications romanes et françaises; XXXIV).
- Benveniste, Emile. (1964) «Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet.» *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21: 91-130.
- Bréal, Michel. (1911) «Le Latin Signum dans les Langues Germaniques.» *Revue Bleue. Revue politique et littérature* 5<sup>e</sup> série. 49<sup>e</sup> année. 2<sup>e</sup> sem.: 771-773.
- Engler, Rudolf. (1968) *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale*. Edition critique. Tome 1. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Engler, Rudolf. (1974). *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale*. Edition critique. Tome 2: Appendice. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Engler, Rudolf. (1986) «Saussure, Ferdinand de (1857-1913).» In: Sebeok, Thomas Albert (Ed.). *Encyclopedic Dictionary of Semiotics*. Tome 2, N – Z. Berlin / New York / Amsterdam: Mouton de Gruyter, 846-850. (Approaches to Semiotics; 73).
- Fehr, Johannes. (1997) *Ferdinand de Saussure. Linguistik und Semiologie*. Notizen aus dem Nachlaß. Texte, Briefe und Dokumente. Gesammelt, übersetzt und eingeleitet von Johannes Fehr. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- Gemoll, Wilhelm. (1991) *Griechisch – Deutsches Schul- und Handwörterbuch*. 9. Aufl. Durchges. u. erw. v. Karl Vretska. Mit einer Einführung in die Sprachgeschichte von Heinz Kronasser. München: Oldenbourg / Wien: Holder-Pichler-Tempsky.
- Godel, Robert. (1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz / Paris: Minard. (Publications romanes et françaises; LXI).
- Homer. (1994) *Ilias*. Griechisch und deutsch. Übertr. v. Hans Rupé. Mit Urtext, Anhang und Registern. 10. Aufl. München / Zürich: Artemis & Winkler. (Sammlung Tusculum).
- Körting, Gustav. (1884) *Encyclopaedie und Methodologie der romanischen Philologie mit besonderer Berücksichtigung des Französischen und Italienischen*. Zweiter Teil. Die Encyclopaedie der romanischen Gesamtphilologie. Heilbronn: Henninger.

- 
- Naville, Adrien. (1901) *Nouvelle classification des sciences. Etude philosophique*. 2<sup>e</sup> édition entièrement refondue. Paris: Alcan. (Bibliothèque de philosophie contemporaine).
- Platon. (1993) *Sämtliche Dialoge*. In Verbindung mit Kurt Hildebrandt, Constantin Ritter und Gustav Schneider hg. und mit Einleitungen, Literaturübersichten, Anmerkungen und Registern versehen von Otto Apelt. Bd. II. Menon – Kratylos – Phaidon – Phaidros. Hamburg: Meiner.
- Saussure, Ferdinand de. (1916) *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne / Paris: Payot.
- Starobinski, Jean. (1971) *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Essai. Paris: Gallimard (Le chemin).
- Wunderli, Peter. (1972) *Ferdinand de Saussure und die Anagramme. Linguistik und Literatur*. Tübingen: Niemeyer. (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft; 14).



Izabel Vilela\*

SAUSSURE PRÓ:

A UNIDADE SAUSSURIANA PRESENTE NO *CURSO*,  
NOS ANAGRAMAS E NA PSICANÁLISE DE LACAN\*\*

*A Rudolf Engler*

RESUMO

*Algumas considerações sobre Ferdinand de Saussure e a influência do Curso de Lingüística Geral nos diversos campos do pensamento científico nos últimos 80 anos. O artigo passa por pontos polêmicos como o da dualidade saussuriana (o lingüista do Curso e o «poeta» dos Anagramas) e faz um breve comentário sobre os conceitos de significado e significante em Saussure e Lacan.*

Quem conhece Saussure apenas de reputação como fundador da Lingüística moderna, como incentivador de uma nova concepção de linguagem e como inspiração para antropólogos

---

\* Mestranda em Letras e Lingüística pela Universidade Federal de Goiás.

\*\* Estamos desenvolvendo atualmente – a título de trabalho final de Mestrado – uma pequena monografia intitulada *Ferdinand de Saussure: Esboço e Esfinge*. *Esboço* no que se refere ao aspecto de abertura e de inacabado que perpassa toda sua obra – resultado das reflexões cujas circunstâncias não permitiram a Saussure amadurecer – e *Esfinge* no que diz respeito à influência monumental e ao aspecto enigmático que caracterizam o pensamento e a obra saussurianos. Tal trabalho visa trazer para o português uma visão mínima de conjunto da obra, bem como uma bibliografia específica referente a Saussure, muito esparsa no Brasil.

e críticos literários, pode pensar que o *Cours de Linguistique Générale* seja um livro cheio de amplas generalizações, de observações portentosas sobre a natureza da linguagem e do pensamento, de trabalhadas e eloqüentes teorias sobre o homem como ser social e comunicativo. Na verdade, nada estaria mais distante da verdade. *O que impressiona sobretudo no Cours é a preocupação ativa e escrupulosa de Saussure com os fundamentos de sua matéria.* (Jonathan Culler, 1979; o grifo é nosso).

### Introdução

Este artigo é resultado de leituras, discussões e análises sob forma de trabalhos acadêmicos como resenhas, seminários, provas, sobre Ferdinand de Saussure e o *Curso de Lingüística Geral* (CLG), tanto na graduação quanto na pós-graduação (Lingüística), desde meu ingresso no Curso de Letras da UFG em 1986<sup>1</sup>.

Objetiva ser um «coup d'œil» sobre Saussure e o CLG, como uma contribuição aos que se iniciam em sua leitura e uma reflexão a mais tanto para os que apreciam o mestre quanto para aqueles que, lingüistas ou não, se interessam pelo assunto.

Pensamos que em se tratando de Saussure e sua obra nunca se terão esgotado as leituras possíveis sendo, por isso, ainda atuais e oportunas as palavras de Tullio de Mauro na introdução de sua edição crítica do CLG: [Existem sempre] «fatos já conhecidos mas freqüentemente dispersos e pouco acessíveis sobre a vida cotidiana e particular, os estudos e os relacionamentos de Saussure»<sup>2</sup>.

Aqueles que, por uma razão ou outra, se interessam por Saussure fazem parte de uma ilustre e exaustiva lista: Benveniste, Martinet, Hjelmslev, Labov, Lacan, Lévi-Strauss, Barthes, Safouan, Mannoni, Bourdieu, Derrida, Ricœur... (Gadet, 1990). No que se refere ao domínio específico da Lingüística poderíamos acrescentar a esta lista Rudolf Engler, Michel Arrivé, René Amacker, Claudine Normand, Simon Bouquet, Sylvain Auroux, Françoise Gadet, para citar apenas França e Suíça. Aqui não mencionamos especialistas de países como Itália, Alemanha, Canadá, Japão,

---

<sup>1</sup> Para a elaboração deste trabalho tiveram papel importante as discussões proporcionadas pelas disciplinas ministradas pelos Professores Dr.<sup>a</sup> Sônia B. V. da Mota – Mestrado em Educação, 1996 – e Dr. José Alves Zanatta – Mestrado em Lingüística, 1995. A primeira disciplina principalmente pelas discussões referentes às noções de psicanálise, e a segunda pela clareza e argúcia das exposições que nos fizeram recuar, numa visão panorâmica, até os fundamentos da cultura grega, alargando-nos os horizontes para a leitura, inclusive de Saussure. No que se refere ao acesso à bibliografia francesa especializada agradecemos aos professores Dr. Rudolf Engler, Professor Emérito da Universidade de Berna, Dr. Michel Arrivé e Dr.<sup>a</sup>. Claudine Normand, Professores na Universidade Paris X. Agradecemos também a colaboração gentil dos funcionários das bibliotecas das Universidades Paris X (em especial Jean-François) e Paris I. Ao colega Newton Murce (UNICAMP), também nosso carinhoso obrigado.

<sup>2</sup> Estas e as demais citações de obras consultadas nos originais foram por nós traduzidas.

Bulgária, Coréia... Uma evidência de que o pensamento de Saussure permanece vivo e profícuo é «a prodigiosa literatura, tanto no plano qualificativo quanto quantitativo, produzida por estes eminentes especialistas» (Kim, 1991).

De acordo com Sungdo Kim<sup>3</sup>, baseando-se nas informações de trabalhos bibliográficos pode-se fazer um cálculo aproximativo de cerca de 7.000 referências saussurianas<sup>4</sup>.

### 1. *Saussure e o Curso*

É sabido que inúmeras controvérsias tem surgido em torno da obra saussuriana nesses 82 anos da publicação do *Curso*. Essas controvérsias assumem importância considerável desde o seu *Mémoire sur les voyelles indo-européennes*, publicado em Leipzig em 1878, quando as sumidades da lingüística alemã da época reagiram desfavoravelmente (De Mauro, 1967). Estão presentes também nos comentários do CLG, no que concerne às circunstâncias de sua compilação póstuma (seleção de conteúdos, ordem de apresentação, interpretação, terminologia) e na própria pessoa do autor. Controvérsias e «inquietações próprias a um espírito que investiga» (Gadet, 1990). Contradições do mestre e do homem que experimentou todas as dificuldades de se fazer lingüística há um século atrás. Em uma carta a Antoine Meillet em 1894, Saussure afirma:

... estou bastante desgostoso de tudo isso, e da dificuldade que existe em geral de se escrever pelo menos dez linhas tendo o senso comum em matéria de fatos de linguagem... eu vejo cada vez mais a imensidão do trabalho que seria necessário para mostrar ao lingüista o que ele faz; reduzindo cada operação a sua categoria prevista, e ao mesmo tempo a grande nulidade de tudo o que se pode enfim fazer em lingüística... Incessantemente a inaptidão da terminologia atual, a necessidade da reforma... não existe um único termo empregado em lingüística ao qual eu atribua qualquer sentido (Gadet, *op. cit.*).

Gadet afirma então que «todos os conceitos saussurianos deram lugar a vivas controvérsias», surgidas dos próprios conceitos, das circunstâncias que envolvem sua compilação e da própria relação de Saussure com a lingüística que, segundo

<sup>3</sup> S. Kim, Ferdinand de Saussure: de la langue au mythe. (A propos de la continuité de la pensée saussurienne), thèse de Doctorat a l'Université de Paris X, 1991.

<sup>4</sup> Cf. Kim, *op. cit.*, nota 1, p. 529; Koerner, 1972, 1972 a; Engler, 1976 a, 1977 a, 1979, 1986, 1989; Genaus, 1976; Redard, 1974-1975; Sgroi, 1977

ela, não era ‘uma paixão muito feliz’, certamente devido às dificuldades já mencionadas de se trabalhar com a lingüística que antecede o CLG: «O *Cours* surgiu da insatisfação de Saussure com os fundamentos teóricos da Lingüística, tal como era praticada» (Culler, 1979). Sobre o mesmo assunto diz Starobinsk:

Diante do caos e complexidade inerentes à faculdade da linguagem, Saussure intenta por meio do *Curso* buscar uma terminologia adequada, gramática, sistema, ou como se queira, que fosse instrumento facilitador ou possibilitador da prática lingüística (Jean Starobinsk, 1971).

Ainda sobre a compilação do CLG Gadet afirma:

... sobre os editores do CLG poderia-se, no entanto, acusá-los de tentarem apresentar um Saussure perfeito: eles apagaram [...] tudo o que revela um pensamento que se questiona; do sábio inquieto, eles tendem a fazer um mestre [...] Mas a época é de mudanças e é tempo de interessar-se, o que não é possível, senão graças ao trabalho deles, pela inquietação que a lingüística geral causava em Saussure (Gadet, *op. cit.*).

Rudolf Engler, em sua Edição Crítica ao CLG, resume esse sisífico empreendimento de Ch. Bally e A. Secheyaye. Eles deveriam então a partir de anotações de outros colegas, com base em exposição oral – as conferências de Saussure, professadas alguns anos antes (1907, 1908-1909, 1910-1911) – e sobre um assunto fugidivo como a linguagem, fazer uma síntese do pensamento do mestre.

Vejamos, na íntegra, o que afirmam Bally e Secheyaye sobre a questão conforme a Edição Crítica de Engler:

Depois da morte do mestre, nós esperávamos encontrar em seus manuscritos colocados gentilmente a nossa disposição por Mme de Saussure a imagem fiel, ou pelo menos suficiente de suas geniais lições; nós entrevíamos a possibilidade de uma publicação com base em uma simples organização das anotações pessoais de Ferdinand de Saussure combinadas com as anotações dos estudantes. Grande foi a nossa decepção: nós não encontramos nada, ou quase nada que correspondesse aos cadernos dos discípulos; F. de Saussure destruíra regularmente os rascunhos apressados onde ele traçava dia a dia o esboço de sua exposição! As gavetas de sua secretária não ofereceram senão esboços bastante antigos, não sem valor evidentemente, mas impossíveis a uma utilização e a uma combinação com a matéria dos três cursos [...]. Era necessário então recorrer às anotações consignadas pelos estudantes ao longo dessas três séries de conferências. [...] O que iríamos fazer com esses materiais? Um primeiro trabalho crítico se impunha: para cada curso, e para cada detalhe do curso, era necessário, comparando todas as versões, recupe-



rar um pensamento do qual não possuíam senão os ecos, por vezes discordantes [...] E então? A forma de ensino oral, frequentemente contraditória em relação ao livro, nos reservava as maiores dificuldades. Além disso, F. de Saussure era um desses homens que estão sempre se renovando; seu pensamento se evoluía em todos os sentidos sem no entanto entrar em contradição consigo mesmo. Publicar tudo na forma original era impossível; as repetições, inevitáveis em uma exposição livre, o cruzamento de idéias, as formulações variáveis teriam dado à tal publicação um aspecto heteróclito. Restringir a apenas um curso – o qual? seria privar o livro de todas as riquezas disseminadas abundantemente nos outros dois. O terceiro, o mais definitivo, não poderia, por si só dar uma idéia completa das teorias e dos métodos de F. de Saussure (CLG, prefácio p. 7-9, *apud* Engler, 1989).

Após todo esse questionamento sobre o controvertido trabalho de compilação, pelo que se conhece do não entusiasmo de Saussure no que se refere à publicação de seus textos, certamente por não achar que estivessem suficientemente maduros para tal fim (cf. S. Bouquet, 1997; e entrevista de Saussure a Gauthier, cf. De Mauro, 1967), até por muito menos, se dependesse de seu aval, o CLG jamais teria visto a luz em semelhantes circunstâncias. O que não diminui, evidentemente, o inquestionável valor do livro, nem o impede de ser o maior veículo conhecido da influência do pensamento de Saussure. Trata-se na realidade do aspecto de esboço, de abertura e inacabado que perpassa toda a obra saussuriana. Aliás como afirma Simon Bouquet (1997), Saussure não havia escrito coisa alguma com o objetivo específico de publicar.

Apesar de tantas controvérsias, pode-se porém afirmar que o CLG inaugura de fato a era da Lingüística Moderna, também chamada Lingüística Estrutural.

O que teria então levado uma obra inacabada, produto quase exclusivo de três cursos dados na Universidade de Genebra, na primeira década deste século, a transformar os estudos da linguagem?

A resposta parece já advir da própria obra de Saussure, de seu caráter inovador e da peculiaridade de seu idealizador.

Com os conceitos de *língua*, *fala*, *signo*, *significado*, *significante* etc., estabelecidos por Saussure, a Lingüística desembaraça-se então de seu antigo apego ao real. Se antes os estudos lingüísticos resumiam-se em investigações histórico-filosóficas acerca da linguagem, da mente e do conhecimento (Culler, *op. cit.*), a partir de Saussure passa-se a considerar as unidades lingüísticas como entidades opositivas puras e relacionais e, em conseqüência, em sua «co-funcionalidade sistêmica». O que é lingüístico passa a ser explicado pelos próprios signos (lingüísticos) por meio de relações de diferença. A esse respeito afirma Culler:

Esta percepção fundamental que não se encontra em Whitney ou nos outros antecessores de Saussure, tem uma importância revolucionária. *O significado depende da diferença de significado* e é só através da diferença de significado que se podem identificar formas e suas qualidades definidoras. As formas não são algo dado, mas devem ser estabelecidas pela análise de um sistema de relações e diferenças.

Assim, o que por exemplo, faz com que «p» seja «p» é o fato de «p» não ser «b», «l», «d»... A palavra «cadeira», sob esse ponto de vista, não possui nenhum vínculo natural com o objeto onde se assenta: cadeira é simplesmente aquilo onde não se deita, não se escreve... ou seja, «cadeira» é aquilo que não é «cama», «quadro negro», «caderno», etc.

Ao estabelecer uma arquitetura geral da língua e propor um método para o estudo do sistema lingüístico, Saussure, por intermédio do CLG, firma definitivamente a Lingüística como ciência. Um breve mas excelente resumo do CLG é dado por Gadet:

A forma definitiva que eles dão a sua obra de 317 páginas apresenta cinco partes: uma introdução (onde são expostos os problemas concernentes ao objeto da lingüística), à qual é acrescentado um apêndice sobre a fonologia; uma primeira parte de 'Princípios Gerais' (onde são tratados o *signo* e a *sincronia*); uma segunda parte 'Lingüística sincrônica', de onde provêm todas as noções concernentes à determinação da unidade de identidade, do sistema, do valor, das relações e do mecanismo; uma terceira parte, 'Lingüística diacrônica', onde são tratados as mudanças, a analogia e a etnologia popular (com um apêndice das partes 2 e 3). Vem a seguir uma quarta ('Lingüística Geográfica') e quinta parte ('Questões de lingüística retrospectiva e conclusão') (Gadet, *op. cit.*).

Em Lingüística, a partir de 1930 praticamente todos os trabalhos passam pelo CLG.

Outra questão que surge obrigatoriamente quando se fala em Saussure é a que diz respeito a suas influências tanto sobre disciplinas afins quanto sobre áreas outras de conhecimento. Sobre isso afirma Cassirer:

... o aspecto decisivo e revolucionário da Lingüística moderna é a insistência de Saussure na primazia das relações e dos sistemas de relações. Aqui, em seus conceitos e premissas metodológicas fundamentais, a teoria saussuriana da linguagem é uma expressão excepcionalmente clara das estratégias formais pelas quais toda uma série de disciplinas, da Física à Pintura, transformaram-se no final do século XIX e começo do século XX, tornando-se

modernas. A estratégia pode ser formulada muito simplesmente como uma mudança de foco, dos objetos às relações. São as relações que criam e definem os objetos e não o contrário (Culler, *op. cit.*).

Texto base, ou como lemos em Gadet,

texto fundador do estruturalismo, o CLG abre caminho para a Antropologia Estrutural de Lévi-Strauss, a Semiologia de Barthes, aos trabalhos de Jakobson e Trubetsky, Safouan, Mannoni, Bourdieu, Derrida, Ricœur e Lacan, para mencionar apenas a França.

É preciso também mencionar que muitos autores utilizam-se de princípios saussurianos sem, no entanto, citar a fonte, embora a obra de Saussure hoje constitua-se de uma «circulação de escritos» (Gadet *op. cit.*) compostos pelos manuscritos, o CLG, os comentários de Godel, Rudolf Engler, Tullio de Mauro e todas as reflexões que suscitaram e continuam a suscitar o CLG.

Para uma melhor noção da influência da obra saussuriana ainda hoje, vejamos o CLG, conforme Gadet, em termos de reedições da versão original de 1916, e das múltiplas leituras que dele ainda são feitas – *pedagógicas, científicas, filosóficas*, bem como de suas traduções:

A primeira coisa a dizer então é que realmente ainda se lê o CLG. Primeiramente *leituras pedagógicas*: a maior parte dos professores de lingüística considera que uma introdução à lingüística comporta, de uma maneira ou de outra, uma leitura do CLG. Mas também *leituras científicas*, já que ao longo de todo o século XX a maioria das obras maiores da lingüística, para as aprovar, propor modificá-las, ou rejeitá-las, discutiram as proposições de Saussure<sup>5</sup>. E ainda leituras que se poderiam dizer *filosóficas*, no que concerne à língua e à linguagem, que ultrapassam as preocupações estritas de lingüistas.

A versão francesa é reeditada em 1922, 1931, 1944, 1955, cinco edições entre 1955 e 1963, ou seja 20.000 exemplares, e vinte e três edições de 1964 a 1985, o que significa 150.000 exemplares.

Até 1985, haviam 17 traduções do CLG: a tradução japonesa de 1928; a alemã de 1931; a russa de 1933; a espanhola de 1945; inglesa, 1959; a brasileira de 1969, para citar apenas oito entre as dezessete existentes.

---

<sup>5</sup> Estamos trabalhando em um artigo sobre o assunto intitulado *Saussure X Chomsky e Derrida*.

Parte do extraordinário sucesso alcançado pela obra de Saussure deve-se igualmente à amplitude de seus conhecimentos. Sua formação intelectual dá-se em ambiente excepcionalmente favorável: nascido em Genebra em 1857, de uma família de protestantes descendentes de imigrantes franceses do século XVIII, família de intelectuais e eruditos de tradição científica, quando vai para Leipzig em 1876, estuda com os maiores mestres do comparativismo europeu.

Sobre sua brilhante defesa de tese de doutorado, em 1880, E. Fabre, um de seus colegas de estudo comenta:

se ele não tivesse sido tão modesto, os papéis poderiam ter sido invertidos: o jovem examinando poderia ter ocupado o lugar de seus sábios examinadores [...] Ele era modesto, consciencioso, sincero e íntegro. Nós, seus colegas de estudo, o sabemos por experiência própria». (De Mauro, *op. cit.*)

Como professor ele era «étonnant».

Assim como já havia acontecido com os alunos franceses, os genebrinos ficaram igualmente tocados pela clareza de exposição sob a qual eles entreviam um método geral. Dar uma idéia de seu modo de exposição é coisa impossível por ser algo único: é uma imaginação científica a mais fecunda que se possa sonhar, de onde se soltam, como que em feixes, as idéias criadoras; é um método ao mesmo tempo suave e severo..., é... uma clareza de visão estonteante... (De Mauro, *op. cit.*).

Tullio de Mauro diz ainda que é impossível de se expressar do quanto Saussure significou para a escola lingüística francesa sem colocar em primeiro plano seus dons pedagógicos. Antoine Meillet, um de seus alunos na Ecole de Hautes Etudes e que mais tarde o substituiu por ocasião de uma licença entre 1889 e 1890 afirma:

F. de Saussure era de fato um verdadeiro mestre. Os ensinamentos que o estudante recebia tinham um valor geral, preparavam-no para a pesquisa e formavam o espírito; suas fórmulas e suas definições se fixavam na memória como guias e modelos. Ele fazia amar a ciência que ensinava; sua mente de poeta dava sempre a sua exposição uma forma que não se podia mais esquecer. Atrás do detalhe que ele indicava, advinhava-se todo um mundo de idéias e de expressões; por outro lado, parecia não dar jamais a sua aula uma verdade já acabada... o ouvinte ficava suspenso por este raciocínio em formação que se desenvolvia ainda diante dele... diante de sua graça aristocrática e jovem, não se podia imaginar alguém acusando a lingüística de ser sem vida.

Quanto às críticas ao CLG, estas iniciam-se como anteriormente mencionado, pela forma como foi redigido e editado. Compilado das anotações feitas por seus

alunos, acusa-se seus organizadores – Charles Bally, Albert Sechehaye e Albert Riedlinger – de haverem, em certas passagens, falseado o pensamento saussuriano, em outras mal interpretado ou alterado a ordem dos conteúdos presentes nos seus cursos, forçado, traído sua terminologia.

Ataca-se também a própria pessoa do autor, acusando-o de desconhecer satisfatoriamente a Psicologia, a Sociologia e algumas obras consideradas elementares em se tratando do repertório de um intelectual, por não terem sido encontradas em sua biblioteca particular. Acusam-no ainda de perseguir um modelo ideal de língua, alienado dos conflitos e diferenças inerentes a seus falantes, como também de retornar à noção de representação.

Tais críticas, parece-nos, são, no entanto, pouco consistentes. Louis – Jean Calvet, autor de *Saussure: Pour et Contre* afirma a respeito do trabalho de compilação que os erros flagrantes são raríssimos e que se restringem unicamente a exemplos. O alegado desconhecimento de Saussure de certas obras pelo simples fato de não terem sido encontradas em sua biblioteca particular parece também sem propósito, sobretudo quando se sabe que ele viveu em cidades como Leipzig e Paris, onde bibliotecas públicas de qualidade existem desde há muito. Sobre a biblioteca domiciliar de Saussure diz Tullio de Mauro:

... não se deve, com certeza, supervalorizar as ausências; basta observar que faltam na biblioteca de Saussure ‘L’Essai de Sémantique’, de Bréal e ‘Programme et méthode’ de Sechehaye, dois livros que ele conhecia a ponto de ter preparado um esboço de relatório.

Tullio de Mauro diz ainda que

uma reconstituição mais completa do que foi a biblioteca pessoal de Saussure necessitará, de qualquer forma, de uma exploração de fundo Bally, e que, por exemplo, o exemplar da *Sprachwissenschaft* de Gabelentz, pertencente a Saussure, acabou sendo encontrado entre os livros de Bally e não está registrado entre os 465 volumes catalogados como sendo os de Saussure. O caso não seria único, de acordo com R. Godel (De Mauro, *op. cit.*).

Parece-nos, contudo, que se Saussure não conheceu tais obras, isso não veio a empanar o brilho de sua própria obra.

Quanto à suposição de ele provavelmente não ter tido grandes conhecimentos senão de uma Psicologia «um pouco ingênua» e uma «Sociologia de Durkheim», como quer Calvet e se, «parece», não leu Karl Marx e não conheceu Freud – mesmo tendo sido seu contemporâneo – tais fatos também não prejudicaram a influência de seu pensamento. Vejamos o que diz Jonathan Culler a esse propósito:

... juntamente com seus dois contemporâneos, Emile Durkheim na Sociologia e Sigmund Freud na Psicologia, Saussure ajudou a dar nova base ao estudo do comportamento humano. Esses três homens compreenderam que não seria possível chegar a uma compreensão adequada do homem e de suas instituições se o comportamento humano fosse tratado como uma série de eventos do mundo físico[...]

Sobre o estudo do comportamento humano observa Culler que quando o estuda, o investigador não pode simplesmente rejeitar, como impressões subjetivas, o significado que o comportamento humano tem para os membros de uma sociedade. Se as pessoas vêem determinadas ações como grosseiras, este é um fato que o interessa diretamente, um fato social. Ignorar o significado que as ações e os objetos têm numa sociedade seria estudar meros eventos físicos. Qualquer um que analise o comportamento humano interessa-se não pelos eventos em si, mas por eventos dotados de significado.

E prossegue ainda o autor sobre os três mestres da modernidade:

Saussure, Freud e Durkheim perceberam que o estudo do comportamento humano perde suas melhores oportunidades quando tenta traçar as causas históricas dos acontecimentos individuais. Em vez disso, deve ele concentrar-se em primeiro lugar nas funções que os eventos têm numa estrutura social geral. Deve tratar os fatos sociais como parte de um sistema de convenções e valores. Quais são os valores e as convenções que capacitam os homens a viverem em sociedade, a comunicarem-se entre si e geralmente a comportarem-se como se comportam? Se alguém tentar responder a estas perguntas, o resultado será uma disciplina muito diferente daquela que responde a questões sobre as causas históricas de vários eventos. Saussure e seus dois contemporâneos estabeleceram a supremacia desse tipo de investigação, que procura um sistema subjacente e mais do que causas individuais e, assim, tornaram possível um estudo mais completo e mais adequado do homem (Culler, *op. cit.*).

Se a psicologia de Saussure parece hoje «ingênu» a alguém como afirma Calvet, diante dos avanços atuais da disciplina, não se pode no entanto esquecer, utilizando-se aqui as próprias palavras de Calvet que

... desde esses anos de antes da Primeira Guerra Mundial, a ‘psicologia’ e a ‘sociologia’ evoluíram de modo notável. A própria sociologia burguesa não pode mais ignorar Marx... a psicologia, abalada pela obra freudiana, e desde então marcada por trabalhos muito diversos, de Reich a Lacan, tudo isso faz com que seja impossível hoje sustentar seriamente a equação

psicologia = indivíduo, como o fazia Saussure, na época de seus cursos» (Calvet, *op. cit.*).

Desse modo, seguindo os próprios argumentos de Calvet, não se pode, certamente, exigir de alguém que viveu há quase um século o domínio do saber atual, o que seria equivalente a condenarmos Santos Dumont por não ter ido diretamente ao boeing 737 em lugar do «14 bis».

Quanto a ter perseguido um modelo ideal de língua, «alienado dos conflitos inerentes a seus falantes», continua Calvet:

... sabemos, com efeito, que existe uma psicologia de massa e que é, pois, legítimo investigar os seus reflexos na língua. De fato, o estruturalismo em lingüística se estabeleceu ao mesmo tempo sobre a vontade de autonomizar essa ciência e sobre a recusa de considerar as determinações sociais e psicológicas da linguagem. Ainda uma vez, a língua descrita (inventada) pelo lingüista é abstraída da sociedade na qual ela funciona, é cortada da prática social. Desse ponto de vista o estruturalismo aparece como profundamente a-histórico e, portanto, como reacionário (Calvet, *op. cit.*).

Saussure, entretanto, não ignora nem negligencia os múltiplos aspectos e manifestações da língua(gem), sejam conflitos, emoção ou poesia que lhe são inerentes; apenas não toma para si, através do CLG, a tarefa de explorar senão a estrutura, o sistema em si. A fala, como todos os outros aspectos da linguagem, evidentemente não lhe eram estranhos, mesmo porque para abstrair-lhes as leis gerais pressupunha-se-lhe um certo conhecimento desses aspectos. Ele chega a prometer a seus alunos do 3.º curso ministrado em 1911 estudos sobre a fala.

O estruturalismo em lingüística é a-histórico apenas na medida em que é conveniente isolar, recortar, abstrair o seu objeto de análise – a língua. Saussure como que «congela» a língua utilizando-se de uma estratégia puramente didática com o intento de «colocar um pouco de ordem no caos» que eram os estudos lingüísticos de sua época, através de um método, o CLG. Isolou, colocando em evidência, a espinha dorsal da língua, a sua base de sustentação para todas as manifestações lingüísticas. Abstrair, aliás, parece-nos uma atitude coerente com o fato de não se poder ter «uma visão absoluta e divina das coisas». Tal fato, a nosso ver, constituiu-se em uma das maiores provas da genialidade de Saussure. Pensamos com Françoise Gadet que «o todo da língua não é tarefa do lingüista» e com Tullio de Mauro que «o ensino do mestre jamais teve a pretensão de abordar todas as áreas da lingüística, nem de projetar sobre todas uma luz igualmente viva». Muito contrariamente,

*suas duas preocupações principais em relação aos estudos de linguagem eram: sistematizar, reorganizar os estudos lingüísticos e definir a especifi-*

*cidade do trabalho do lingüista em relação às diferentes disciplinas que dizem respeito à linguagem, e ao longo de toda a sua vida pesquisou ele, obstinadamente, as leis diretrizes que lhe poderiam orientar o pensamento através desse caos (Gadet, op. cit.).*

Finalmente, quanto a Saussure retornar à noção de representação, entendemos que ele o faz, porém ressignificando-a. Em lugar de tomar a linguagem como figuração do pensamento, que como tal poderia ser espelhado por meio de uma gramática lógica, posição esta que deu origem no século XVIII a trabalhos como a Gramática de Port Royal e o ‘Ensaio Sobre a Origem do Conhecimento Humano’, de Condillac,

Saussure discorda de seus antecessores imediatos e retorna, se bem que num nível diferente de refinamento e de maneira diversa, às preocupações do século XVIII. Antes de tudo retorna ao problema do signo, e uma vez mais concebe que não se pode definir as formas lingüísticas, a menos que elas sejam tratadas como signos; mas, colocando o problema do signo no contexto de sua pesquisa metodológica, evitou o atomismo de seus predecessores do século XVIII. (Culler, *op. cit.*).

cuja visão de signo fica circunscrita ao próprio signo. Contrariamente, a ênfase aqui é dada não aos signos em si, mas em suas relações. As palavras, letras, etc, deixam de ser estudadas unicamente sob a perspectiva de sua evolução histórica, recaindo agora a atenção sobre a visão de contexto, de sistema. O mais importante são as relações entre os elementos lingüísticos, as relações dos signos com os próprios signos.

Além disso, Saussure restabelece, pelo menos implicitamente a relação entre o estudo da linguagem e o estudo da mente mas em outro nível e num contexto metodológico diferente. O que o estudo da linguagem revela sobre a mente não é um conjunto de percepções primitivas ou idéias naturais, mas as operações estruturadoras e diferenciadoras gerais pelos quais se faz com que as coisas signifiquem (Culler, *op. cit.*).

Mas, em se tratando de se estudar a linguagem em relação à mente, não é justamente isso, guardando evidentemente as devidas proporções, o que se dá em Freud e Lacan – retomar a relação entre o estudo da linguagem e o estudo da mente?

Quando Saussure afirma que o significado é ‘diacrítico’ ou diferencial, baseado em diferenças entre termos e não em propriedades intrínsecas dos próprios termos, sua pretensão diz respeito não somente à linguagem mas ao processo humano geral pelo qual a mente cria significado por via distinção (Culler, *op. cit.*).



Saussure retorna de igual modo à noção de representação, porém ressignificando-a. Saussure não mais fundamenta a representação na continuidade – onde se valoriza um significado comum a toda uma série de formas mas, contrariamente faz da descontinuidade a base para a representação.

Saussure retornou à representação mas concebeu-a e empregou-a de maneira diferente.

Os significados só existem porque há diferenças de significado, e são essas diferenças de significado que possibilitam o estabelecimento da articulação de formas. As formas podem ser reconhecidas, não por sua persistência numa continuidade representativa ou histórica, mas por sua função diferencial: sua capacidade de distinguir e produzir assim significados distintos» (Culler, *op. cit.*).

## 2. Saussure x Lacan: «O inconsciente estruturado como uma linguagem»<sup>6</sup>

Este é um dos desdobramentos mais apaixonantes da teoria saussuriana da linguagem<sup>7</sup>, fato reconhecido até mesmo por opositores do CLG (cf. Calvet, *op. cit.*).

Segundo Lacan, o inconsciente é estruturado como uma linguagem, daí ter buscado nos conceitos lingüísticos saussurianos o embasamento para grande parte de sua teoria psicanalítica.

Lacan ressignifica a terminologia de Saussure, dando-lhe enfoque e aplicações próprios a sua disciplina.

Assim, se Saussure cuida do código lingüístico, do sistema que, como mencionamos anteriormente, é a base para a compreensão das múltiplas manifestações da linguagem, Lacan postula, de modo semelhante, a existência de um outro sistema – o inconsciente – que se estrutura de forma análoga à linguagem.

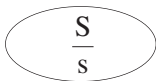
Se em Saussure a ênfase é centrada nas relações e no sistema como um todo significado e significante,



<sup>6</sup> Cf. Joël Dor (1992).

<sup>7</sup> Para uma leitura aprofundada sobre as semelhanças e diferenças entre Lingüística e Psicanálise, Michel Arrivé é o especialista incontestável no assunto. Ver particularmente M. Arrivé, *Lingüística e Psicanálise. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan e os outros*. Edusp, 1994; e *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, PUF, 1994.

em Lacan privilegia-se o significante,



situado acima da barra, entre outras razões porque é através do discurso, *desfile de significantes*, que se dá o processo da análise.

No discurso do paciente, entendido como uma «cadeia de significantes» (Joël Dor, 1992) o significado está como que oculto e não é apreendido de imediato pelo analista do conjunto de significantes. Há um constante deslizamento do significado em relação ao significante. Para que a significação seja encontrada é necessário, pois, que em certos momentos do discurso o significante interrompa o deslizamento do significado, possibilitando que o analista aí efetue pontuações. Esses pontos são como que interrupções do deslizamento de sentido e são chamados de ponto de estofo ou «point de capiton». No discurso do paciente, então, é possível estabelecer aqui e ali, ligação significativa entre o que é dito e o que foi por ele vivido. O analista, por exemplo, precisa estar atento aos significantes que dele advêm através do que é dito, mas também atento aos «significados que se organizam além do dito» (Joël Dor, *op. cit.*).

Pode-se afirmar, então, de acordo com a teoria de Lacan que existe uma estrutura comum em todas as formações do inconsciente – sonhos, esquecimento de nomes, chistes, ditos espirituosos etc. Para se compreender a origem destas formações e processos inconscientes é necessário compreender as leis de funcionamento da linguagem, uma vez que as formações do inconsciente «são isomorfas aos mecanismos de formação de sentido na linguagem». (Joël Dor, *op. cit.*). Nos dois casos, o sentido é formado a partir da ordem em que se combinam os significantes. Não que exista uma relação direta, evidente e simples entre os significantes enunciados no discurso do paciente e a «realidade» vivida pelo mesmo. Em uma analogia rudimentar e surrealista, seria como uma pérola que, depositada sob uma espessa camada de material orgânico acumulado através do tempo, porém protegida por uma espécie de redoma que a tivesse conservado limpa, ao se tentar retirá-la de lá para a superfície, sairia com certeza trazendo consigo resíduos diversos, tendo se rompido a redoma ao atravessar a camada que se lhe sobrepunha. De forma análoga, poderíamos dizer (?) que as lembranças guardadas de forma simultânea na *memória*, tal como vista por Freud, ao serem içadas através do trabalho com o discurso do paciente (inclusive por meio do silêncio, nos «pontos brancos»), seja no que diz respeito aos sonhos ou quaisquer manifestações do inconsciente, passam por alterações, através de processos de condensação (metafórico) e deslocamento (metonímico).

Um bom exemplo desta analogia aparece no dito espirituoso, onde, à semelhança de sua ocorrência nos processos lingüísticos, presidem as manifestações do inconsciente, os processos metafórico-metonímicos.

Vejam os dois exemplos de dito espirituoso em casos estudados por Freud, segundo nos apresenta Joël Dor: o célebre *familiário* e o caso da *viagem/velagem de núpcias*. No primeiro exemplo, o protagonista Hirsch Hyracinthe (um negociante de loterias em decadência), «ao relatar a seu interlocutor, como Salomon Rothschild (um milionário) o recebeu, em lugar de enunciar: ‘Ele me tratava de igual para igual, de maneira muito familiar’, ele formula: ‘Ele me tratou de uma maneira muito familiar’». Isto porque, na época, Hirsch Hyracinthe, em virtude de sua situação financeira, desejava «ter um milionário perto de si, para sustentá-lo numa situação longe de ser das mais prósperas».

No segundo exemplo, uma jovem, ao voltar da viagem de núpcias à África do Norte, diz a seu analista que fez uma *excitante velagem de núpcias*. No entanto, no decorrer da sessão, fica claro ao analista «o fato de o esposo não se ter mostrado verdadeiramente à altura da situação durante a viagem; frustrando-se dolorosamente suas expectativas amorosas. A *velagem* ligando-se ao uso do véu pelas mulheres da África do Norte e a um significante inconsciente do hímeme simbolizam sua miséria amorosa».

### 3. *O Curso e os Anagramas*<sup>8</sup>

Como já mencionado anteriormente, uma grande parte das críticas dirigidas a Saussure assenta-se sobre pontos teóricos dos quais ele não tratou em sua obra ou que tratou de forma secundária. Este é o caso dos *Anagramas*:

Em 1971, quando os *Anagramas* foram publicados pela primeira vez em seu conjunto por Jean Starobinsky, Roman Jakobson os saudou como uma «intuição de gênio». Surgiram desde então partidários de um Saussure «poeta», o dos *Anagramas*, em oposição a um Saussure lingüista, o do CLG<sup>9</sup>. Esta posição, a nosso ver, chega a ser um contrasenso se considerarmos o peso de cada uma dessas obras no legado de Saussure como um todo, onde é notória a primazia do CLG, cuja repercussão foi mostrada anteriormente.

As pesquisas sobre os anagramas – cerca de 150 cadernos de notas sobre o verso Saturnino (Virgílio, Homero, Lucrécio, Sêneca, Horácio, Ovídio) – foram escritos provavelmente entre 1906 e 1910, em seus «momentos de lazer».

<sup>8</sup> Para uma boa noção sobre o assunto consultar a tese de Sungdo Kim, mencionada anteriormente.

<sup>9</sup> Cf. Calvet. A esse respeito, ver também Gadet.

Na opinião de Tullio de Mauro, «as razões do interesse desses escritos saussurianos estão, além do interesse biográfico, no fato de que neles se encontram, aqui e ali preciosas indicações teóricas: por exemplo, a idéia da «consecutividade» e da «linearidade» dos signos lingüísticos que pela primeira vez é aí provada.

Autores como Jakobson e Julia Kristeva vêm nos Anagramas uma revisão da própria Lingüística e uma porta aberta para o estudo dos laços entre Lingüística e Psicanálise.

Françoise Gadet afirma que durante os anos 1906-1909, época da gestação dos primeiros cursos de lingüística geral, Saussure pesquisa a poesia latina saturnina porque acredita nela encontrar «traços de uma atividade secreta do poeta». No interior de cada poema, ou seja, subjacente ao texto, existiria um outro texto. A relação entre os dois seria descritível segundo certas regras: dado um tema de algumas palavras, geralmente um nome próprio, dele se extraía certo número de fragmentos fônicos. O poema era composto de modo a comportar o maior número possível desses fragmentos, de acordo com o exemplo que se segue:

Taurasia CI sauna Samn IO c e P I t → S C I P I O
---

Ampliando progressivamente sua pesquisa à poesia épica lírica e dramática grega e latina, posteriormente à prosa latina, Saussure «descobre em toda parte um fluxo de anagramas». Convencido de que a ocorrência não podia revelar senão uma atitude voluntária do poeta, ele escreve a um contemporâneo, escritor de poesia latina: «É por acaso ou com intenção que se encontram esses anagramas nessas obras»? (Starobinsk, *op. cit.*). O poeta não responde, e Saussure abandona imediatamente, à partir de então, o imenso trabalho que já havia ocupado mais de 140 cadernos.

Ao comparar o peso que ocupa o CLG e os *Anagramas* no conjunto da obra saussuriana Gadet afirma que «seus estudos sobre os anagramas permaneceram em suas gavetas». E continua:

Saussure é universalmente conhecido através do Curso de Lingüística Geral. É o texto do CLG, tal qual foi estabelecido, o texto fundador do estruturalismo: da lingüística onde ele nasceu aos empréstimos e reformulações que ele pôde conhecer na filosofia e nas ciências humanas, ao longo do século XX. É o mesmo CLG que tem sido retomado, comentado, citado, discutido, rechaçado, e finalmente freqüentemente mal interpretado, mas que influenciou tantos pensadores.

Sobre o mesmo assunto diz Jonathan Culler: «... seja qual for a importância geral de Saussure para o pensamento moderno – e ela é considerável – ele próprio

foi primeiramente, e talvez até exclusivamente, um lingüista, um estudioso da linguagem ».

Jean Starobinsk, que publica e analisa os *Anagramas* questiona: « certamente seria um grande benefício o de saber de onde parte o anagrama. Mas não partiria ele do fato de que Saussure decidiu ler como lingüista a poesia de Virgílio e de Homero? Economista, ele teria decifrado sistemas de troca; psicanalista, uma rede de símbolos do inconsciente...» (Starobinsk *apud* Calvet, *op. cit.*).

Quanto a nós, ousaríamos dizer que uma boa razão para Saussure ter empreendido tão extraordinária pesquisa sobre os anagramas deve ser buscada no fato de ter sido ele possuidor de talento e competência suficientes para pesquisar e ensinar qualquer assunto referente à linguagem, como o provam os próprios três cursos dados em Genebra. A respeito dos muitos dons do autor nos revela Tullio de Mauro: « Sua vasta cultura, o caráter universal do seu saber, nenhum assunto, nem poesia, nem literatura, nem política, nem belas artes, nem história, nem ciências naturais lhe era estranho; ele fazia versos, desenhava... ».

### *Considerações Finais*

Com base nos fragmentos de textos apresentados podemos concluir que embora a pesquisa empreendida por Ferdinand de Saussure sobre os *Anagramas* tenha tido o mérito de ser uma ponte entre os estudos lingüísticos e a Psicanálise, o que por si só não é irrelevante, a maior ênfase da obra Saussuriana recai, sem nenhuma dúvida, sobre o *Curso de Lingüística Geral*. É o lingüista, e não o poeta, o responsável pela grande influência de sua obra sobre as muitas disciplinas e áreas do pensamento científico moderno. É o *Curso*, e não os *Anagramas*, que o torna um entre os mestres da modernidade. É obra de um Saussure lingüista e não de um poeta, a descoberta de um objeto de estudo para a ciência da linguagem – a língua como um sistema – embora o sistema lingüístico em si não deixe de ser um poema, divino e subjacente, a governar silenciosamente todas as manifestações da linguagem. Obra porém de poeta apenas na medida em que, tal qual os anagramas que se ocultam sob o poema saturnino, também o sistema da língua se encontra subjacente a toda manifestação de linguagem, embora oculto e inconsciente para a maioria dos falantes.

Encerramos essa breve reflexão sobre Saussure e sua obra com as palavras de Benveniste, por ocasião da comemoração do cinquentenário de sua morte:

Dizemos aqui que Saussure pertence para sempre à história do pensamento europeu. Precursor das doutrinas que de cinquenta anos para cá transformaram a teoria da linguagem, lançou idéias inesquecíveis sobre a faculdade

mais alta e mais misteriosa do homem e, ao mesmo tempo, propondo no horizonte da ciência e da filosofia a noção de ‘signo’ como unidade bilateral, contribuiu para o advento do pensamento formal nas ciências da sociedade e da cultura, e para a constituição de uma semiologia geral. Abarcando com o olhar esse meio século decorrido, podemos dizer que Saussure cumpriu bem o seu destino. Além da sua vida terrena, as suas idéias brilham mais longe do que ele teria podido imaginar, e esse destino póstumo se tornou como uma segunda vida, que se confunde para sempre com a nossa.

#### ABSTRACT

Some considerations on Ferdinand de Saussure and the large influence of the *Course in General Linguistics* in several areas of scientific thought in the last 80 years. The article touches polemic issues such as the unity versus duality (the linguist of the Course and the «poet» of the Anagrams) and makes a brief comment on Saussure’s and Lacan’s concepts of *signifier* and *significant*.

Key-words: Saussure, «Course», «Anagrams»

#### NOTAS

\* As pesquisas feitas para a elaboração deste artigo resultaram no desejo e na possibilidade de um outro texto que trate mais amplamente da utilização por Lacan do aparelho conceitual de Saussure, tema de nossa tese de Doutorado a ser dirigida pelo Prof. Dr. Michel Arrivé na Universidade Paris X-Nanterre.

*Adresse de l’auteur:*  
Rua Regina, Gleba D1, Chácara Leopoldina  
Marques-Chácaras Samambaia  
74.645-970 Goiânia-Goiás Brasil

#### REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- Amacker, René, (1988). *Notules*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 42, Genève, p. 245-250.
- (1992). *Le combat de Bally*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 46, Genève, p. 57-71.
- Arrivé, Michel, (1990). *Signifiant saussurien et signifiant lacanien: continuité ou détournement?* In: René Amacker et Rudolf Engler (Eds.). *Présence de Saussure* (Actes du Colloque International de Genève-21-23 Mars 1988). Genève: Librairie Droz.

- (1994). *Langage et Psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris: PUF.
  - (1994a). *Linguística e Psicanálise. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan e outros*. São Paulo: EDUSP. Tradução de Mário Laranjeira e Alain Mouzat.
  - (1995). *Un intercesseur après-coup entre Saussure et Freud: Lacan*. In: Actes du Colloque Saussure Aujourd'hui. LINX. Université Paris X- Nanterre.
- Auroux, Sylvain, (1985). *Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique*. In: Travaux de linguistique et de littérature, XXIII, 1, Strasbourg, p. 295-299.
- Benveniste, Emile, (1991). *Problemas de Lingüística Geral*. (2 v.). Campinas: Unicamp.
- Bouquet, Simon, (1992). *Le Cours de Linguistique Générale et l'apprentissage linguistique*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 46, p. 73-90.
- (1992a). *La sémiologie linguistique de Saussure: une théorie paradoxale de la référence?*. In: Langages 107, p. 84-95.
  - (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot.
- CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE 21, 1964. Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, publiés par E. Benveniste, p. 89-130.
- Calvet, Louis-Jean, (1977). *Saussure Pró e Contra. Para uma Lingüística Social*. São Paulo: Cultrix. Trad. de Maria Elizabeth Leuba Salum.
- Candeaux, Jean Daniel, (1974-75). *Ferdinand de Saussure, linguiste à quatorze ans et demi*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 29, p. 7-12.
- Carvalho, Castelar de, (1987). *Para compreender Saussure*. 5.<sup>a</sup> ed. Rio de Janeiro: Presença Edições.
- Chemama, Roland, (org.) (1995). *Dicionário de Psicanálise – Larousse*. Porto Alegre: Artes Médicas.
- Chiss, Jean-Luc, (1978). *Synchronie/Diachronie: méthodologie et théorie en linguistique*. In: Langages 49, p. 91-111.
- Culler, Jonathan, (1979). *As idéias de Saussure*. São Paulo: Cultrix. Trad. de Carlos Alberto da Fonseca.
- Darmon, Marc, (1994). *Ensaio sobre a topologia lacaniana*. Porto Alegre: Artes Médicas. Trad. de Eliana A.N. do Valle.
- Derrida, Jacques, (1995). *A escritura e a diferença*. 2.<sup>a</sup> ed. São Paulo: Perspectiva. Trad. de Maria Beatriz Marques Nizza da Silva.
- (1973). *Gramatologia*. São Paulo: Perspectiva.
- Detoublon, Françoise, (1992). *Le rôle d'Antoine Meillet dans la linguistique européenne au début du vingtième siècle*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 46, p. 131-141.

- Dor, Joël, (1992). *Introdução à leitura de Lacan*. 3.<sup>a</sup> ed. Porto Alegre: Artes Médicas. Trad. de Carlos Eduardo Reis.
- Dubois, Jean e outros, (1986). *Dicionário de lingüística*. 2.<sup>a</sup> ed. São Paulo: Cultrix. Trad. de Izidoro Blikstein e outros.
- Duroizoi, Gérard e Roussel, André, (1993). *Dicionário de Filosofia*. Campinas: Papirus.
- Engler, Rudolf (1962). *Théorie et critique d'un principe saussurien: l'arbitraire du signe*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 19, Genève, p. 5-65.
- (1964). *Compléments à l' arbitraire*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 21, Genève, p. 25-32.
- (1968). *Lexique de la terminologie saussurienne*. Publication de la comission de la terminologie du Comité international permanent des linguistes, Utrecht/Anvers, Spectrum.
- (1974-75). *Sémiologies saussuriennes*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 29, Genève, p. 45-73.
- (1988). *La apport de Genève*. In: *La Linguistique Génétique: Histoire et théories*. Ed. André Joly. Lille: Presses Universitaires de Lille III, p. 115-141.
- (1989). *Bibliographie saussurienne*, 5. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 43, Genève, p. 149-275.
- (1995). *Niveau et distribution d'éléments dans le rapprochement de théories linguistiques*. In: Actes du Colloque Saussure Aujourd'hui. LINX, Université Paris X-Nanterre.
- (1995a). *La forme idéale de la linguistique saussurienne*. In: *Saussure and Linguistics today*. Editado por Tullio de Mauro e Shigeaki Sugeta. Waseda University, Tokyo e Bulzoni Editore, Roma.
- Favre-Richard, Hélène, (1992). *Charles Bally et l'apprentissage linguistique*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 46, p. 109-113.
- Fehr, Johannes, (1992). *La vie sémiologique de la langue: esquisse d'une lecture des Notes Manuscrites de Saussure*. In: Langages 107, p. 73-83.
- Gadet, Françoise, (1990). *Saussure. Une science de la langue*. 2.<sup>a</sup> ed. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gadet, Françoise; Pêcheux, Michel, (1981). *La langue introuvable*. Paris: Maspero.
- Garcia-Roza, Luiz A., (1995). *Introdução à metapsicologia freudiana*; vol. 3. Artigos de metapsicologia (1914-1917). Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor.
- Godel, Robert, (1957). *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure*. Genève/Paris: Droz/Minard.



- (1974-75). *Problèmes de linguistique saussurienne*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 29, p.76-89.
- Hombert, Isabelle, (1978). *Whitney: notes sur une entreprise théorique pré-saussurienne*. In: Langages 49, p. 112-119.
- Kim, Sungdo, (1991). *Notes sur la traduction de la terminologie saussurienne en écriture chinoise. Le cas de la terminologie saussurienne en coréen*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 44, p. 73-93.
- (1991a), Ferdinand de Saussure: de la langue au mythe. (A propos de la continuité de la pensée saussurienne), thèse de Doctorat à l'Université de Paris-X, 1991.
- Kurylowicz, Jerzy, (1978). *Lecture du «Mémoire» en 1978: un commentaire*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 32, p. 7-26.
- Labarthe, P.L. e Nancy, J.L., (1991). *O título da letra*. São Paulo: Escuta. Trad. de Sérgio Joaquim de Almeida.
- Lacan, Jacques, (1966). *Écrits*. Paris: Editions du Seuil.
- (1996), *Escritos*. 4.<sup>a</sup> ed. São Paulo: Perspectiva. Trad. de Inês Oseki-Depré.
- Laplanche, J.E.; Pontalis, J.-B., (1996). *Vocabulário da Psicanálise*. São Paulo: Martins Fontes.
- Lemos, T.B., Cláudia, (1995). *Da morte de Saussure, o que se comemora?* Campinas: UNICAMP. Departamento de Linguística. Instituto de Estudos da Linguagem [mimeografado].
- Malmberg, Bertil, (1993). *Histoire de la linguistique. De Summer à Saussure*. Paris: Payot.
- Médina, José, (1978). *Les difficultés théoriques de la constitution d'une linguistique générale comme science autonome*. In: Langages 49, p. 5-23.
- (1985). *Charles Bally: De Bergson à Saussure*. In: Langages 77, p. 95-104.
- Milner, Jean Claude, (1987). *O amor da língua*. Porto Alegre: Artes Médicas. Trad. de Angela Cristina Jesuíno.
- Mota, Sônia B.V. da, (1995). *O quebra-cabeça (a instância da letra na aquisição) da escrita*. Doutorado em psicologia da educação. PUC-SP.
- Mounin, Georges, (1970). *Introduction à la sémiologie*. Paris: Les Editions de Minuit.
- Normand, Claudine, (1978). *Langue/Parole: constitution et enjeu d'une opposition*. In: Langages 49, p. 66-90.
- (1978a). *Avant Saussure*. Paris: Complexe.
- (1985). *Le sujet dans la langue*. In: Langages n° 77, p. 7-19.
- (1985a). *Linguistique et philosophie: un instantané dans l'histoire de leurs relations*. In: Langages 77, p. 33-42.

- Puech, Christian et Radzinski, Annie, (1978). *La langue comme fait social : fonction d'une évidence*. In: Langages 49, p. 46-65.
- Radzinski, Annie, (1985). *Lacan/Saussure : les contours théoriques d'une rencontre*. In: Langages 77, p. 117-124.
- Redard, Georges, (1978). *Deux Saussure?* In: Cahiers Ferdinand de Saussure 32, Genève, p. 27-41.
- Robins, R.-H., (1967). *Brève histoire de la linguistique*. Paris: Editions du Seuil.
- Saussure, Ferdinand de, (1916). *Cours de linguistique générale*. Edition de 1969. Paris: Payot.
- (1922). *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, publiés par Charles Bally et Léopold Gautier: Genève, Sonor. Slatkine Reprints, 1970.
  - (1970). *Curso de lingüística geral*. São Paulo: Cultrix. Trad. de A. Chelini, José Paulo Paes e Izidoro Blikstein.
  - (1986). *Cours de linguistique générale*. Edition critique de 1967 préparé par Tullio de Mauro. Paris: Payot.
  - (1989). *Cours de linguistique générale*. Tome I. Edition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden: Otto Harrassowitz; reproduction de l'édition originale, 1968.
  - (1990). *Cours de Linguistique Générale*. Tome II. Edition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden: Otto Harrassowitz; reproduction de l'édition originale, 1974.
- Simone, Raffaele, (1972). *Sémiologie augustinienne*. In: Semiotica, v. 6, p. 1-31.
- Starobinsk, Jean, (1974). *As palavras sob as palavras. Os anagramas de Ferdinand de Saussure*. São Paulo: Perspectiva. Trad. de Carlos Vogt.
- Turpin, Béatrice, (1980). *Le jeu de la langue chez Saussure (Des cours aux recherches sur les anagrammes)*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle de l'Université Paris X.
- (1993). *Modélisation, Langage et Langue chez Saussure*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 47, p. 159-175.
- Watkins, Calvert, (1978). *Remarques sur la méthode de Ferdinand de Saussure comparatiste*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 32, p. 59-69.
- Wunderli, Peter, (1972). *Saussure et les anagrammes*. In: Travaux de linguistique et de littérature, X, 1, p. 35-53.
- (1982). *Problèmes et résultats de la recherche saussurienne*. In: Cahiers Ferdinand de Saussure 36, p. 119-137.

DOCUMENT



MANUSCRIT INÉDIT DE FERDINAND DE SAUSSURE  
À PROPOS DES NOMS  
DE *GENTHOD*, *ÉCOGIA*, *CAROUGE* ET *JURA*\*

Texte établi par Milorad Arsenijević

Un peu partout, l'étude des patois se voit amenée par toute espèce de liens intimes à embrasser dans sa sphère l'étude des noms de lieux, et réciproquement les recherches toponymiques ont besoin de s'appuyer continuellement sur les renseignements que lui fournit une dialectologie bien éclairée. Je fais ces remarques, non pour préparer ce que j'ai à dire, car il n'en vaudrait vraiment pas la peine, mais parce que je considère comme un devoir de saluer avec beaucoup de sympathie la publication, je n'ose pas dire prochaine, mais au moins décidée dès à présent d'une toponymie de la Suisse Romande, dépendant de l'œuvre du Glossaire des Patois Romands. Nous nous félicitons de compter parmi nos membres, dans la personne de M. Ernest Muret, un des travailleurs les plus distingués qui feront avancer ce nouvel ouvrage, annexé au grand œuvre, et qui, si je ne me trompe, ont déjà mis la main à l'œuvre en explorant complètement, et sur place, l'onomastique de plusieurs régions de notre pays. On ne peut pas dire à quel point le Dictionnaire Toponymique, quand il paraîtra, offrira à la fois un trésor linguistique et un trésor historique inépuisable. Et j'ajoute, puisque l'occasion nous amène à en parler, que

---

\* BPU de Genève, cote Ms. fr. 3956/4, 5 – Texte de la conférence prononcée devant l'auditoire de la Société d'archéologie et d'histoire de Genève le 29 janvier 1903.

tout le monde sera certainement d'accord sur l'urgence d'un pareil travail, non-seulement à cause de tous les services qu'il peut rendre, mais pour une raison plus matérielle, à savoir que les noms s'en vont, et s'en vont d'année en année.

Ce phénomène de destruction s'accomplit par plusieurs voies qu'il ne serait pas sans intérêt de suivre et d'étudier, s'il n'était surtout déplorable dans son résultat, et si nous ne voyions tous les jours ou bien un ancien nom oublié, un bien un ancien nom déformé et dont on ne pourrait souvent plus retrouver la valeur exacte d'ici quelques années quand il ne s'agit pas d'un nom très notoire et garanti par le souvenir d'un grand nombre de personnes.

On peut se rendre compte indirectement de toutes les destructions qui s'opèrent journellement sur les noms rarement prononcés, comme ceux de certains lieux-dits, en assistant simplement à ce qui se passe pour des noms connus et familiers.

Je vous demande la permission d'en prendre pour exemple le nom, familier à tout Genevois, du Creux de Genthod. – Est-il au fond si familier que cela? C'est-à-dire est-ce que le mot de Creux, qui certainement n'offrait aucune équivoque à nos pères, n'est pas déjà détourné de son sens, oublié de son sens, par nos Genevois de l'an 1903? Je vois que la plupart des personnes s'imaginent que c'est parce que le Creux de Genthod est (en effet) dans un dénivèlement de terrain, dans un *creux* par rapport au village de Genthod, qu'il arrive à être ainsi dénommé. Cela prouve donc que le mot très répandu et très important pour la toponymie, de *creux*, c'est-à-dire, une *sinuosité* du lac, un golfe ou baie, a commencé d'être gravement mécompris. Il n'y aura bientôt plus, dirait-on, que les bateliers et les chasseurs de canards, qui sachent encore ce qu'est le *Creux* de Coudrée, le *Creux* de Vernier, le *Creux* de Myes, et par conséquent aussi le *Creux* de Genthod, – le golfe de Genthod, donnant bon abri aux barques, et non du tout l'enfoncement du sol, qui est sous Genthod.

Voilà donc déjà le premier terme de ce nom si simple qui a cessé de représenter à la génération actuelle ce qu'il représente de fondation. Mais nous avons l'exemple d'un autre ordre de déformations en passant au second terme *Genthod*. On a toujours prononcé, ou du moins on prononçait encore universellement, il n'y a pas plus de 15 ans, *Gentou*. Depuis l'établissement d'une station de trains-tramways, donnant occasion aux employés du Jura-Simplon de crier Creux de Genthod, parce qu'ils ne sont pas du pays, on a déjà vu l'incertitude apparaître. Mais cette incertitude s'est changée en certitude depuis que l'école s'en est mêlée, cette-ci opérant par une autre méthode scientifiquement plus redoutable et déclarant que puisqu'on écrit *Genthod* il faut que les jeunes Genthodiens prononcent *Gentho*, et non *Gentou*.

Résultat comme je le disais: ce qui était la *baie de Gentou*, est devenu depuis peu d'années le *bas-fond de Gento*. Comment voudrait-on que des milliers de noms moins clairs et moins souvent usités, ne fussent pas exposés à des aventures encore

plus curieuses, et qui doivent nous porter à encourager de notre pouvoir, non seulement l'exécution, mais la prompte exécution du Dictionnaire que j'ai tenu à saluer de mes vœux.

Ma propre contribution de ce soir à la toponymie du canton sera très insignifiante, et surtout, à ce que je regrette, un peu plus perdue que je n'aurais voulu dans les détails phonétiques: que je prie d'avance mon auditoire d'excuser.

Puisque c'est le nom de Genthod qui s'offrait tout à l'heure à propos de la falsification de certains provenant d'après l'écriture, j'en profite pour poser une autre question, celle de l'étymologie du même nom de Genthod. Car, il est certain que même sous sa forme rectifiée *Gentou* et non *Gento*, on ne voit pas avec une extrême limpidité d'où peut provenir ce nom, plutôt singulier. Les éléments qui peuvent à ce que je crois, au moins guider vers une bonne solution, sans assurer absolument cette solution sont les mêmes que ceux dont il faut tenir compte à propos d'autres noms en *-ou* de notre pays, par ex. *Promentoux*.

Le nom de la pointe de Promentoux vient de *Promontorium*, ce qui est tout à fait certain à cause de la forme ancienne *Promentour*. Pourquoi n'avons-nous plus aujourd'hui Promentour? Ceci tient à un événement phonétique général, mais très récent dans nos dialectes, ou ne remontant guère qu'à 1400 environ, par lequel tous les *R* finals ont été supprimés. Ainsi aujourd'hui le patois dit, comme chacun sait, *la tsé* pour *la chair*, *la mō* pour *la mort*. – De même *Promentou* pour *Promentour*. (Par parenthèse cela fait voir que le nom de la petite rivière la *Promentouse* qui se jette dans le lac à Promentou n'a aucun titre à passer pour ancien. Il n'a pu prendre naissance que depuis que *Promentour* est devenu *Promentou*, et par voie de fausse analogie avec certains mots en *ou* qui avaient légitimement leur féminin en *-ouse*).

Appliquant simplement à Genthod (*Gentou*, car dépouillé de tout ornement orthographique, c'est cela la matière réelle dont se compose le nom)

(Promenthoux)	Promentou
(Genthod)	Gentou

Appliquant cela, nous voyons qu'assez probablement à priori: *Gentou* a pu être *Gentour*, et que c'est de ce côté qu'une étymologie peut être cherchée, en toute légitimité au moins. Heureusement nous n'avons pas même besoin de nous tenir à une hypothèse, car je remarque dans le volume, si précieux pour tout le monde, des Registres du Conseil que nous devons à M. Rivoire la forme *Gentour* attestée telle quelle à la date du 21 nov. 1413: **Fuerunt recepti in burgenses Guillelmus de Gentour**. A cette date de 1413, l'*r* était probablement tantôt encore prononcé, tantôt déjà oublié, on en était à peu près à l'instant de sa chute définitive, mais cela ne diminue en quoi que ce soit la valeur du témoignage.

Si nous reprenons maintenant *Gentour*, il n'est pas aussi facile que pour *Promentour* de lui découvrir une origine latine, mais cependant il n'y aurait aucune objection phonétique à y apercevoir le latin *janitorium*, la loge du janitor, la loge du portier, ou la grande entrée d'une propriété avec cabane du janitor. Je demande seulement ici à introduire une espèce de *Nota bene* sous le bénéfice duquel je suis. Je n'ai pas prétendu dire que *Gentou* vienne de *janitorium*, je dis seulement que *janitorium* donnerait directement *Gentou* [Jantou], s'il a existé dans notre région, ce qui est différent, mais ce qui est certain.

Je tiens à dire aussi que je n'ai pas étudié à fond la question de Genthod. Il y a les mentions de l'Obituaire de Genève qui portent: *Genthouz*. Ce n'est pas d'une très grande gravité en ce sens que la plupart des notes de l'Obituaire sont d'une main de 1388, donc époque voisine. En outre, peut-être à voir si la lecture est vraiment par *z*, ou s'il n'y a pas eu quelque erreur de lecture: *z* pour *r*.

Je quitte la colline de Genthod et me transporte sur l'aube rive de la Versoix, au joli plateau d'Ecogia, qui est à environ 15 minutes au-dessus de la gare de Versoix, mais tout à fait caché dans un vallon, tandis qu'au contraire on aperçoit depuis le chemin de fer le château moderne de St-Loup. Ecogia et St-Loup sont de toute antiquité, réunis non seulement par leur proche voisinage, mais aussi parce qu'ils furent tous deux, séculairement, des fiefs de l'abbaye de St-Maurice d'Agaune. C'est à cette circonstance que nous devons l'existence d'une très ancienne charte relative à Ecogia.

On dit que le roi Rodolphe I<sup>er</sup> avait fixé son séjour précisément sur la hauteur de St-Loup et d'Ecogia, de sorte que ces lieux agréables ne manquent pas même du charme et de l'auréole que peut leur procurer un souvenir historique attaché à la bonne dynastie qui nous a valu la reine Berthe, je ne sais pas du reste quel fonds l'on peut faire sur cette légende, et je serais charmé de savoir quelle peut en être la réalité par un de nos savants collègues plus instruit que moi des choses du royaume de Bourgogne.

Quoi qu'il en soit, et pour rentrer dans mon sujet, *Ecogia* est certainement un des noms les plus inattendus qu'on puisse rencontrer sur la carte genevoise. Il est extraordinaire pour deux raisons: d'abord parce qu'il n'a *pas* été francisé, c'est-à-dire que l'on n'a jamais dit *Ecogie*, comme on dit la *Bâtie* au lieu de la *Batia* du patois. Ensuite et surtout parce que, même en prenant *Ecogia* comme forme patoise, cette forme offre des difficultés, ou au moins des particularités qui rendent difficile la comparaison avec une finale analogue.

Aussi je vais plutôt présenter une «tentative d'étymologie» qu'autre chose. Et même plusieurs tentatives, en indiquant en quoi chacune me semble défectueuse ou bonne. Le prétexte à entretenir la Société de ces solutions diverses est que je me base d'une manière fondamentale sur la charte de l'an 1022, et que tout le sens de



ce que je veux dire est de demander quelle relation nous devons établir entre le nom figurant dans cette charte et le nom actuel d'*Ecogia* :

En l'an 1022, 28<sup>e</sup> du règne de Rodolphe, l'abbé de St-Maurice, Burchard, archevêque de Lyon, concède en précaire à un nommé Pierre la terre appartenant à ladite abbaye, terre «*que dicitur Adesgogia*» avec consentement du roi Rodolphe.

Il ne s'est jamais élevé de doute sur l'identité géographique de tel *Adesgogia* avec notre *Ecogia*. Si un doute se présentait, il serait levé d'abord par le fait qu'*Ecogia* n'a pas discontinué d'être la terre de l'abbaye de St-Maurice, mais ensuite lisons la fin de la charte : l'abbé reçoit à cette occasion deux chars de vin, et il est dit que : *illud vinum biberunt in castrum quod vocatur Versoi*. Ce vin fut consommé où? – à Versoix.

Donc, aucune incertitude sur la proximité de la terre d'*Adesgogia* avec Versoix – claire identité des lieux.

Jusqu'à nouvel ordre, le nom d'*Ecogia* vient ainsi d'un ancien *Adesgogia* qui, pris en lui-même, est fort satisfaisant l'effet d'un nom de propriété germanique des plus simples. Personne n'hésiterait presque à dire qu'il se décompose d'abord en : *gogia* correspondant à l'allemand moderne *Gau*, « le district » (*Aar-gau*, *Thur-gau*). La correspondance est en effet très exacte, parce que *gau* représente un vieux germanique *gauvja-*, lequel peut être à son tour représenté dans la latinisation romanesque par *gogia*.

D'autre part *Ades-* s'offre non moins naturellement comme génitif en *-es* : v.h. all. *wolf*, *wolfes* le loup. Donc, grammaticalement « District de Ad ».

Je ne pouvais pas me dispenser d'indiquer cette analyse naturelle d'après le germanique. Mais *autant* on pourrait se laisser prendre à cette étymologie germanique si l'on ne connaissait pas la forme moderne, autant la forme moderne la réfute radicalement. C'est peut-être ici un des plus curieux exemples des erreurs qu'on pourrait commettre en négligeant à un moment quelconque la forme moderne en toponymie. En effet, une finale romane *-ogia* ne serait pas aujourd'hui *-ogia*, même en patois.

Chacun sent, en dehors des formules phonétiques, que ce qui correspondrait aujourd'hui en français à une telle finale : *-oge*, *-ouge*, *-euge* et non français *-ogie*. Or, la particularité que j'ai déjà signalée dans la forme restée patoise d'*Ecogia*, c'est que ce serait en français *Ecogie* et non *Ecoge*, *Ecouge*.

Cette raison est tellement péremptoire que je ne m'arrête pas à la question qui se présente également de savoir ce que serait ce nom *Ades* (*Adolphe*, *Ado*, *en*).

Ces raisons me portent à croire que la *terra quae dicitur Adesgogia* représente simplement *quae dicitur «ad-Esgogia»* comme cent autres noms des chartes com-

mençant par *ad ou apud*, avec adhérence plus ou *moins* intime de la préposition avec le nom qui la suit.

Nous n'avons alors plus à tenir compte d'aucune étymologie germanique, et uniquement à voir ce que peut représenter *Esgogia* en fait de mot roman. (Je pars absolument de cette donnée, dès à présent, que *ad* n'appartient pas au mot, et qu'aucune étymologie n'est par conséquent encore \*\*\*<sup>1</sup>) L'étymologie germanique est pour moi nulle et non avenue.

*Esgogia* est alors, semble-t-il, presque certainement *Excubiae* ou *Excubia* «poste de veilleur». C'est le même terme *escubiare* etc., qui est employé, sans cesse, dans les Registres du Conseil de Genève pour les fonctions de veilleur de nuit; ayant à annoncer particulièrement l'heure de l'aube: *Stephanus Mejus / fuit ordinatus / escubiare cum aliis, / et juravit fideliter exercire / et anunciare arbam auroram / tempore debito*. Ainsi de suite. C'est le même *Excubiae* qui a donné dans les environs de Vienne en Dauphiné le nom d'*Ecouges*, sur la rive droite de l'Isère, entre Tullin et Romans. Et enfin c'est aussi *excubiae* qui presque seul est capable de résoudre la difficulté provenant de ce que l'on n'a pas en patois *Ekódze*, mais *Ekodziá* (c'est-à-dire pas en français – si l'on francisait – *Ecouge*, mais *Ecougée* ou *Ecougie*). En effet, pourvu qu'on admette une forme facile à supposer *Excubiáta*, elle rend absolument compte de toute la différence entre *Ekodze* et *Ekodzia*.

Voilà l'étymologie romane qui semble indiquée. Maintenant voici la seule difficulté assez grave pour me déterminer à mettre un point d'interrogation sur cette étymologie si simple d'*Excubiata*:

- 1° La forme patoise actuelle n'est pas *Ekodziá* mais *Egodziá* (j'écris *dz=d*).
- 2° Il se trouve que cela correspond singulièrement avec le document de 1022 qui lui non plus n'a pas et n'avait eu aucune raison d'écrire *sg* (*Ad esgogia*) sur la base d'*escubiae*.

A 900 ans de distance, les deux documents qui peuvent concourir à assurer la forme du mot concordent dans le *g* de la seconde syllabe, ce *g* étant parfaitement inattendu chez tous les deux.

Pour ce qui est du document moderne, il est presque plus difficile à déterrer aujourd'hui chez nous, j'entends dans le patois du lieu, qu'une charte de 1022, et non moins important pour fixer une forme. Je me suis toutefois aperçu, à mon agréable surprise, qu'il y a encore justement à 3 kilomètres d'*Ecogia*, un dernier coin du territoire genevois où les gens parlent patois (même sans s'adresser à des personnes de plus de 30 ou 40 ans); c'est le hameau-frontière de Sauvonnier, et

<sup>1</sup> Mot illisible, commençant par *ex-*.

c'est là que j'ai pu m'assurer de la forme *Egōdia* et non *Ekōdia*. Du reste, en confirmant du patois j'ai constaté que même à deux pas de Versoix les paysans qui ne parlent pas français disent en français *Egogia*.

De là mon incertitude sur une étymologie comme *Excubiata* qui me semble presque inattaquable au reste, et de là mon excuse si en dernier lieu je mentionne une possibilité extrême, qui rendrait fort bien compte au moins du *g* que nous ne réussissons pas à expliquer. Je vais aller chercher cette explication bien loin, comme vous allez voir, et elle sera inférieure sur un certain point, de même qu'*Excubiata* est inférieur aussi par un point.

La localité d'Écogia est sur toute la colline de Versoix le seul endroit où l'on trouve une source d'eau potable, de sorte qu'actuellement on vient d'assez loin à Écogia pour puiser de l'eau. La nécessité de trouver de l'eau, sans être obligé d'aller jusqu'au lac, a été du reste de tout temps un problème pour les habitants de Versoix comme en témoignent mieux que tout le reste deux faits, l'un moderne, l'autre antique. Lorsque le ministre Choiseul voulut faire de Versoix la grande ville que l'on sait, son premier soin fut de créer un canal de dérivation, prenant l'eau de la Versoix dans la hauteur et passant en écharpe sur la colline. Ce canal à ciel ouvert existe encore du reste et ne sert qu'aux besoins agricoles, vu la qualité douteuse de l'eau. Bien longtemps avant Choiseul, un canal romain souterrain avait dérivé l'eau de la Versoix, mais dans une direction perpendiculaire au lac, parallèle au cours de la Versoix. C'est le canal qui a été retrouvé lors de la construction de la maison du professeur Wartmann à Versoix, et dont quelques-unes des magnifiques briques sont conservées dans la campagne Wartmann (l'une portait l'empreinte des pattes de chien). On a dit à tort, parce que les briques trouvées à Nyon dans un canal semblable étaient de même fabrication, que Versoix et Nyon s'alimentaient tous les deux sur Divonne. Il n'y a au moins pour Versoix presque aucune possibilité de soutenir que le canal ait remonté jusqu'à Divonne, et la seule chose que je veuille retenir est ce besoin, permanent pour les villas près de Versoix, de se procurer de l'eau. Du moment qu'une source – pas très considérable, mais excellente et intarissable en toute saison existait à Écogia, on peut être certain qu'une conduite d'eau partait de cet endroit. Or nous ne pouvons tout à fait oublier qu'il y a un mot rappelant beaucoup *Esgogia* pour *conduite d'eau* et qui aurait l'avantage d'expliquer son *g*, c'est le grec ἐξάγωγι. On peut objecter dès l'abord que le terme n'est pas latin. Il est vrai mais *hypocaustum*, ou *catapulta* ne le sont pas davantage, c'est-à-dire que tout le monde est bien obligé de reconnaître que de nombreux termes d'ingénieur sont venus continuellement aux Latins des Grecs, et cela toujours plus en avançant vers la basse époque. Il faut peut-être supposer quelque chose comme un latin *exagogium* d'après l'usage évidemment technique de ἐξάγωγι dans ce passage d'Athénée: « Dans la ville d'Athènes, presque toutes les

piscines de bains sont rondes, avec le tuyau d'écoulement placé au centre (texte grec *Τασ ἐξαγωγῶσ ἐχσι κατα μεσον*). Autre mot voisin *ἐξαγωγῶσ* dans les *Mathematici veteres*, p. 100: (Il est question des moyens de parer à l'invasion des eaux dans certaines constructions, et il est dit qu'il faut) *ἐξαγωγῶσ ὄρυσσειν*, creuser des canaux d'écoulement. – La réalité des canaux d'eau potable qui ont dû partir d'Ecogia ne peut pas être douteuse quoique je n'en connaisse pas de reste antique, rien qu'en s'approchant de la fontaine actuelle. On est frappé d'une espèce de monument élevé, paraît-il en 1829, d'après l'inscription latine qui décore le marbre et dont voici par curiosité le texte:

**Hic sitiens viator sta: vinum non aqua plus anno 1829.**

(Je n'ai pas réussi à démêler s'il faut joindre *anno 1829* à ce qui précède, ce qui nous indiquerait que la vendange de 1829 ne valait pas plus que de l'eau, ou s'il y a un apophtegme plus général sur l'excellence du vin et de l'eau.) Quoi qu'il en soit tout l'aménagement remarquable de la fontaine qui n'offre par exemple aucun jet, mais seulement par en bas une dalle percée d'où l'eau monte dans le bassin, est un peu l'image de ce qui a dû exister de tout temps à cet endroit.

Le canal de captation et de dérivation de la source d'Ecogia a pu s'appeler, en admettant la base gréco-latine que j'ai déjà indiquée, de différents noms comme

*Exagogiáda* (sur *ἐξαγωγῶσ*)

*Exagogiáta* (avec latinisation)

ou simplement

*Exagogáta*

devenues

*Exíagogiáta* > *Esgogiáta*

et autres hypothèses qui ne peuvent intéresser que l'examen phonétique du mot.

Toutefois, je ne dissimule pas qu'il y a, en dehors de la finale exacte que l'on choisira, une grosse difficulté phonétique concernant le traitement du *second g*, et qui sera la toute première objection qu'on m'adressera.

Je rappelle que le *g* intervocalique ne donne en français qu'un *i* (*plaga* > *plai*e et non *plage*; *pagensens* > *pays* non *pagis*). Et de même *-gia-*. Et il en est de même de nos patois en général.

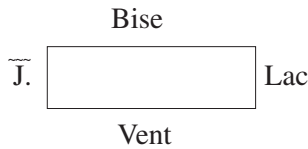
Aussi je n'aurais pas même osé préférer cette étymologie si je ne croyais avoir aperçu quelques irrégularités dans ce traitement chez nous, comme il en existe du reste ailleurs. Notre mot *luge* est un de ces exemples.

Tout près d'Ecogia: Chavannes-des-Bois (*Bugeium*), des Chartes, bien difficile à tirer.

*Carouge – Jura – Joux – Jorat*

Le nom de *Carouge* n'a pas grand-chose à voir avec celui d'Ecogia, et je n'ai pas l'intention d'en faire l'objet d'aucune discussion, étant bien établi que toutes les localités portant ce nom représentent un ancien *Quadrivium*, carrefour. Je profiterai seulement de l'occasion qui m'est donnée pour demander si un historien a relevé le fait que notre Carouge est une localité, pour ainsi dire, illustre par le fait d'avoir été l'endroit où eut lieu la proclamation de Sigismond, comme roi de Bourgogne, en l'an 516. Je n'ai pas trouvé cette identification dans les ouvrages que j'ai consultés, et elle est cependant à peu près indubitable, puisqu'il est dit que cette proclamation fut faite, par l'ordre du roi Gondebaud, son père, près de Genève *in villa quae dicitur Quadrivium*. Ce sont les termes de Frédégaire. Si par hasard la correspondance du passage avec le nom de Carouge était restée inaperçue, il vaudrait la peine de la mentionner, ne fût-ce que pour rendre ses titres de noblesse genevoise à un de nos faubourgs, mais, je le répète, il est possible ou probable que la chose est constatée, et je demande si un de nos collègues pourrait me confirmer qu'elle est relevée quelque part.

Le dernier nom sur lequel je retiendrai encore quelques instants l'attention de la Société, n'est pas précisément un nom de lieu, mais un nom de point cardinal, et cependant un nom tout à fait genevois. Dans les anciens plans cadastraux, ou disons plus exactement plans de propriétés, concernant la rive droite du lac, les points cardinaux sont désignés ainsi :



Cette quatrième désignation me semble des plus remarquables en ce sens qu'elle paraît consacrer le nom de Joux au sens précis de: *Jura*. Or, c'est précisément une des difficultés principales qu'on rencontre quand on essaye de refaire l'histoire du nom de *Jura* que le peu de certitude des dénominations pour cette chaîne de montagnes, existant dans la langue populaire de toutes les époques. Ou plutôt; car la chose est mieux exprimée ainsi: on ne sait jamais si les noms français populaires veulent dire *Le Jura* ou bien veulent dire « une forêt », ce qui est cependant assez différent soit pour la géographie historique, soit pour la bonne étude linguistique des mots. Il doit être bien entendu que rien n'empêche les deux mots

d'être finalement le même mot, seulement la particularité de la langue populaire, c'est qu'elle ne paraît jamais connaître le mot avec la valeur d'une expression géographique, se rapportant à une chaîne de montagnes que nous appelons *Jura*.

Je ne connais que deux mots populaires ou deux emplois populaires où le vieux nom (quel qu'il soit), pour *Jura* paraisse prendre plus ou moins une signification géographique. Le premier est le nom du *Joran* ou vent venant du Jura. Le second est la désignation dont je parlais, du point Ouest, par *La Joux*, qu'on peut comprendre comme *Le Jura*, en non simplement comme *la haute forêt*. Dès à présent je confesse que même sur ce point je ne serais tout à fait fixé et convaincu que si j'avais vu des plans cadastraux correspondants de l'autre côté du lac. C'est là qu'il deviendrait intéressant (puisque le lac passe à l'Ouest, et la montagne à l'Est) de voir si les Alpes sont aussi désignées sous le nom de la Joux.

Deux choses ne font aucun doute, d'abord que si *la joux*, pour «la forêt», est purement un mot commun, ce mot a un grand intérêt au point de vue du vocabulaire roman, car on ne connaît aucun mot latin qui ait pu donner *la joux*, la forêt. Ce mot se range alors parmi les restes certains, dont nous avons plusieurs exemples dans la Suisse française, de mots celtiques passés dans le dialecte local, tels que *le nant*, *la luge*.

Ce qui est non moins certain, (soit que *la joux* soit un nom commun, soit qu'il ne soit pas un nom commun, et originairement l'appellation du *Jura*) c'est qu'il a été à une époque encore récente orthographié *la jour* dans quelque sens qu'on veuille le prendre. *La joux* que nous devrions écrire tout simplement *la jou* comme Gentou, Promentou, est largement attestée avec son *r*: *la jour* dans tous les sens possibles, est-ce *Jura*, est-ce forêt? Je serais heureux en chaque passage que quelqu'un se chargeât de le décider.

On ne peut s'empêcher de se demander comment nous devons en définitive coordonner nos idées sur le nom du *Jura* et de la *Joux*. Je crois qu'il est impossible de les coordonner sans admettre incidemment trois ou quatre propositions que je vais me permettre d'énumérer, parce que dans cette question très complexe de ce qui s'est passé autour du nom du *Jura*, il est presque impossible d'être bref autrement qu'en résumant synthétiquement un point de vue :

*Premièrement*: Les populations celtiques de la Suisse connaissaient un mot qui désignait par sa signification fondamentale *une forêt de montagne*, et rien d'autre. Le mot dont ils se servaient, et que l'on peut fixer exactement, d'après *joux* comme ayant été *juris*, offre la particularité de n'être pas connu dans le reste du domaine celtique. Il s'ajoute non seulement au vocabulaire roman, mais aussi au vocabulaire celtique.

*En second lieu*, César apprend que les hauteurs du Jura sont appelées *Iur-a*, ce qui représente le mot en question «les hautes forêts», au pluriel neutre celtique transformé par César en féminin latin singulier *Iurae Montis*. Mais une forme plus

juste ou même tout à fait juste, *Iures Iuribus*, sur *juris*, et cette fois avec un pluriel bien déclaré, apparaît chez Pline l' Ancien qui est une des meilleures autorités pour les noms septentrionaux. Dès ce moment, on peut marcher d' accord entre *juris*, la forêt, qui donnera *la Jouz*, et *Jures*, les Joux, le Jura, qui n' en est que le pluriel.

*Tertio* (puisque j' ai demandé la permission de me remuer ainsi) la tradition savante reprend le Jura de César, qui est incompatible avec le mot *joux*, parce qu' il nécessiterait *la joure* (patois *dzora*). Il y a dès ce moment deux formes: la forme invariable *Jura* tirée des textes, et la forme populaire qui évolue:

Juris  
jour  
(1a) jou

*Quatrièmement*. L' indifférence des populations au sujet du sens précis de *la jour* étant non moins grande que celle des populations alpestres au sujet de *die Alp*, *l' alpage* ou *l' alpe*, ou *les Alpes*, on ne sait plus – ou plutôt on n' a su à aucun moment, depuis l' antiquité celtique – si *juris* signifiait le Jura, ou signifiait une forêt du Jura, ou simplement une forêt, comme le fait croire le fait de nombreuses *joux* dans les Alpes, *Jouplane*, etc. En France, sur le versant occidental du Jura on partage le Jura en deux zones: la Basse Joux, la Haute Joux, deux forêts ayant chacune 5 ou 6 kilomètres de largeur, mais quant à obtenir que *Basse-Joux* signifie *Bas-Jura* ou *Basse-Forêt*, il y faut renoncer, et c' est là l' image exacte (à ce que je crois) de ce qui a existé séculairement depuis les temps celtiques: *juris* dans les deux sens, et sans approximation des sens.

Enfin, quel est le singulier état produit par ces circonstances dans les dialectes modernes de notre région?

On constate, sans s' en étonner, qu' il n' existe pas la moindre trace d' un nom géographique du Jura, dans nos dialectes, parce qu' en effet ce nom ne pourrait purement pas être autre que celui de *la dzo*, la forêt, et c' est ce qui fait qu' il a péri, tandis que tous les dialectes connaissent le nom géographique beaucoup moins important du *Jorat* < *Jürattus* (car ceci est dérivé, caractérisé comme diminutif): *lou Dzorá*. On peut faire partout cette épreuve amusante, même au pied du Jura que:

	partout comme	hésitations
	Le Jorat	Le Jura
partout	lou <i>Dz o rá</i>	<i>lou Džürá</i>

Il est clair que le 1<sup>er</sup> est vraiment patois (dž), (dz), (o) –

Conclusion: *La Dzo* «la Forêt» est non seulement le seul nom que possède actuellement le Jura, mais il est bien authentiquement le seul qui lui ait jamais été donné même lorsque César croyait écrire un nom géographique en écrivant **Jura mons**.

*Le texte de F. de Saussure est suivi d'une note de L. Blondel, que voici :*

### *Jura*

Dans les différentes reconnaissances féodales, le mot Jura se rencontre sous les formes suivantes: *Jour, joux, jouz*. La première est, évidemment, la plus logique, les autres semblent une déformation de la première.

Ainsi dans les reconnaissances pour des terrains à Onex (Rouleau du chapitre N° 288 <sup>rouge</sup> ancien 11.130 A) de 1357, le mot *jour y* est fréquent.

«Item unam peciam vinee continentem unam fosseratam in territorio de fol chosal juxta terram perreti giron *a parte montis de Sallevo* et viam publicam tententem de horray versus Gebenis *a parte montis de Jour*».

Pour être sûr de la filiation du mot *jura*, j'ai fait la provention d'un même terrain à travers les siècles.

Amédée de la Cotasse, notaire, reconnaît pour Pierre Theobald et Nicolas de la Cotasse, ses fils (Châteauvieux et Confignon grosse N° 7 f° 389): 1534. Quondam peciam vinee sitam apud Marval ante Castrum ipsius loci de Marval, juxta vineam Guilliame filie quondam Anthoni Ballieti de feudo illustris et principis gebensem *a juria*, vinea Jane Ballietaz uxoris Mathei Guignardi *ab oriente*, et affrontat comunitati de Marval *a vento* et vinee Vouchesii Machonis alias Malyners et eius condvisorum que fuit Johanis Balliet *a borea*.

Même terrain: (Extrait 21 Châteauv. et Confignon, f° 270 et grosse même fief N° 29 f° 184): 1579. Reconnaissance de Luquius Rial et de Françoise, fille de feu egrège Nicolas de la Cotasse de Poirier.

Assavoir une pièce de vigne située à Marva devant le chosal du château dudit lieu jouxte la vigne de nobles Loys et Bernard de Livron S<sup>23</sup> de Matignin que fut de Guilliame fille de feu Antoine Balliet du fief de Puiey *devers la jouz*, la vigne de Rola Guignard de son maternel *devers le levant*, la commune de Marvaz *devers le vent* et la vigne de André Machan als Molinier, la vigne de Jehans et Pierre Poutex et de Michel et Bernard Poutex, un service entre *devers la bise*.

Même terrain (Extrait 35 Châteauv. et Jardagny f° 796 v°): 1614 Addition de reconnaissance de François Balliet, des biens dernièrement recogneus par Lucin rea agissant au nom de Françoise de la Cotasse sa femme etc...).



Assavoir une pouse de vigne sise à Marval dessous le chosal du chasteau audit lieu jouxte la vigne de N° de Livron 8° de Matignin *de joux*, la vigne de Roula Guignard *du levant* la vigne desdits 8<sup>23</sup> de Matignin que fut des Machou et la vigne de Jean et Pierre Poutex et autres un vionnet entre deux *de bise* et le commun *du vent*.

Je n'ai jamais vu employer le terme *joux* pour une autre montagne que le *Jura*. Seules de grandes forêts comme, par exemple, celles de Chancy, s'appellent aussi *la joux*.

le 17 novembre 1915  
Louis Blondel

Inventaire Madeleine N° 3 f° 55 N° 11 chapelle St Agnets:

Assept: Sus une mayson sise *en la ville de Gex* de pur et franc allod devant et apres le couvent des religieux des Cannes dudit Gex jouxte une autre mayson dudit fondateur de la part de *dessous ou soyt devers la jouz* la maison de Claude Bonzard *de dessoubs d'orient* et affronte la grande charrière tendant par le long de ladite ville *de la part de bise* et l'autre charrière tendant vers le four de ladite ville *du vent*.

Manuscrit 109 des Archives d'Etat f° 73.  
Histoire de Genève de Roset. On lit:

Elle est environnée des montagnes qui enferment aussi le lac comme une coronne. La plus prochaine est celle qu'on nomme Salevoz du coste d'orient distante touteffois d'une bonne lieue, *le mont jura qu'on appelle la Joux* de deux lieux devers occident.

*Adresse de l'auteur:*  
Prof. dr Milorad Arsenijević  
Département des langues romanes  
Université de Novi Sad  
Faculté des lettres  
Stevana Musica 24  
YU-21000 Novi Sad

## APPENDICE

Le texte de Saussure est précédé d'une page manuscrite signée 'J. R.' (Ronjat?), où l'on peut lire :

**\* exposé général, Genthod, Ecogia**

d'après les *Résumés de communications*, les dates de présentation à la Société et l'agencement des rédactions développées, il conviendrait de publier en deux articles :

I. Oron

II. Exposé général, Genthod, Ecogia, Carouge, Joux-Jura-Jorat

Au[x]quels on joindrait en appendice la notice rédigée depuis parution de l'article de Gauchat dans BGPSR.

\* prêt à imprimer sauf :

p. 16, l. 1 : on ne manquerait p.ê. pas de respect à la mémoire de S. en corrigeant *captage* au lieu de *captation* (captage de source, captation de testament)

la fin tourne court & demanderait une rédaction plus définitive.

p. 12 : si en patois en a *đ*, je ne vois pas pourquoi écrire dz & prévoir ensuite que cela vaut *đ*.

J. R.

## CHRONIQUE DU CERCLE POUR LES ANNÉES 1997 ET 1998

Le Cercle a connu d'importants changements à l'occasion de l'Assemblée générale du 31 mai 1997. Pour des raisons de santé, notre président, Rudolf Engler, avait souhaité être déchargé de son mandat. D'autres membres du comité – MM. Michel Burger, Félix Kahn et Georges Redard – ont choisi de renoncer également à leurs responsabilités à cette occasion statutaire. L'Assemblée générale a donc dû prendre acte, non sans regrets, de leur démission, après une activité de près de trente ans, pour certains d'entre eux, au sein du comité.

Le comité, tel qu'il a été élu par l'Assemblée générale, se compose désormais de Mmes et MM. René Amacker (président), Marie-Claude Capt-Artaud (vice-présidente), Claire-Antonella Forel (trésorière), Anne-Marguerite Frýba-Reber (secrétaire), Daniele Gambarara. Jusqu'à l'Assemblée générale 1998 de la Société suisse de linguistique, c'est M. Iwar Werlen qui a représenté ladite Société auprès de notre comité; depuis le 7 novembre 1998, cette fonction est assurée par M. Patrick Sériot.

L'Assemblée a en outre procédé à l'élection de M. Rudolf Engler à la fonction de délégué du Cercle auprès de la Société suisse de linguistique et de Mme Anne-Marguerite Frýba-Reber, comme remplaçante. Enfin, l'Assemblée a élu membres d'honneur les membres sortants du comité.

Le Cercle ne peut en rester à un tel constat, impersonnel et sec. Le rôle joué par MM. Redard, Kahn, Engler et Burger pour la bonne marche du Cercle ne saurait

être sous-estimé. On aura pu s'en faire une idée à la lecture de l'historique paru dans le volume précédent sous le titre «*Les Cahiers Ferdinand de Saussure* des origines à nos jours». Nous n'oublierons pas les conseils judicieux et amicaux de Michel Burger, ancien secrétaire du Cercle, patient médiateur lors des inévitables différends que le comité a connus. Que serait devenu le Cercle sans l'acribie de son ancien trésorier, Félix Kahn, qui a géré sagement nos finances, fût-ce en période difficile, et négocié efficacement nos rapports avec la maison Droz ? A Georges Redard, notre membre le plus ancien, le Cercle doit en particulier sa seconde naissance en tant que société savante issue de la Société genevoise de linguistique et un encouragement infatigable à nos activités scientifiques, ce qui s'est traduit notamment par l'organisation de plusieurs colloques internationaux. Quant à Rudolf Engler, qui s'est inlassablement consacré aux études saussuriennes depuis plus de trente ans, son rôle comme président du Cercle a révélé de remarquables qualités de modération et d'équilibre qui nous ont permis de garantir en toutes circonstances notre cohésion et notre ligne de conduite. A tous quatre, nous exprimons notre profonde reconnaissance.

## ANNONCE

Un colloque international «Ferdinand de Saussure et l'interdisciplinarité en sciences du langage» se tiendra à Zurich les 12 et 13 novembre 1999.

Organisée par MM. Simon Bouquet (Université de Paris X–Nanterre) et Johannes Fehr (Collegium Helveticum, Zurich), cette manifestation aura lieu à l'École polytechnique fédérale de Zurich, Schmelzbergstrasse 25.

Pour toute information, on s'adressera aux organisateurs :

### **Simon Bouquet**

Téléphone et télécopie +33 1 49 08 99 06

Adresse électronique : [Simon.Bouquet@cur-archamps.fr](mailto:Simon.Bouquet@cur-archamps.fr)

### **Johannes Fehr**

Téléphone et télécopie +41 1 632 73 07 ou +41 1 910 36 00

Adresse électronique : [fehr@collegium.ethz.ch](mailto:fehr@collegium.ethz.ch)



## ERRATA DU VOLUME 50

Pour des raisons techniques en partie indépendantes de notre volonté, les transferts de fichiers informatiques constituant notre dernier volume ne se sont pas effectués dans les meilleures conditions. Un nombre inhabituel de fautes, parfois assez graves, déparent ce numéro que nous aurions voulu plus digne de ses prédécesseurs. S'il n'est pas possible de les signaler toutes, voici du moins la liste de celles que les auteurs nous ont expressément demandé de corriger.

Marie-Claude Capt-Artaud, « Bifacialité et arbitraire »

p. 67, dernier alinéa : *la citation de Prieto doit être en retrait.*

p. 73, 3<sup>e</sup> alinéa : *la citation de Breton doit être en retrait.*

Marie-Claude Capt-Artaud, « Connotation et valeur »

p. 79, 2<sup>e</sup> alinéa : *la citation de l'abbé Girard doit être en retrait.*

p. 87, l. 7 : *sous le texte, introduire le schéma suivant :*

Schéma locutoire	Éléments oppositionnels		
	Convive	Client	Amateur
(émetteur) .....			
	Hôtesse	Producteur	Groupe d'amis
(récepteur) .....			
	« Je préfère le rouge »	« Je préfère le rouge »	« Je préfère le rouge »
(énoncé) .....			
	Choix d'un vin pour accompagner un mets	Stand de dégustation à une Foire aux vins	Conversation sur les plaisirs du vin
(circonstances) .....			

Claudia MEJÍA, «*Unde exordiar?*»

p. 93, l. 7 : *remplacer* Cette citation est extraite d'un *par* : Cette question a également été posée dans un

p. 96, l. 5 du bas : *le premier 'nu' doit être en caractères grecs. De même, p. 97, l. 11, second 'nu' ; note 8, l. 2 et l. 3, second 'nu'*.

p. 99, note 12, 1<sup>e</sup> ligne : *le F doit être remplacé par  $\text{F}^{\text{S}}$  (main qui pointe à droite)*.

p. 110. Sous le texte : *ajouter la référence de la note reproduite, soit : Ferdinand de Saussure, manuscrit Ms. Fr. 3951/9, pp. 1-9, qui se trouve à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.*

Jean WIRTH, «La place de l'image dans le système des signes»

p. 184, l. 3 : *lire* différence des caractères <a> et <b>

p. 184, l. 17 : *lire* «a» ↑ «b» ↑ «c»...

p. 184, l. 18 : *lire* on obtient par (3') : «a» ↑ «a»

p. 188, l. 1 : *lire* la copule «ε»

p. 188, l. 6 : *lire* (2) [abc]:a ε b.b ε c. → .a ε c

Compte rendu de *Saussure and Linguistics Today*

p. 228, l. 4 s. : *L'information donnée ne correspond pas à la vérité. Henri Frei ne s'est rendu au Japon que peu de temps avant la guerre ; ce n'est donc pas lui qui a fait connaître le Cours à Tokyo.*

p. 233, l. 9 du bas : *kamá* 'four'

p. 233, l.10 du bas : *kumá* 'ours'



**BIBLIOGRAPHIE SAUSSURIENNE, 6**

1990-1997

**Corrections****Linguistique générale**

- 89 CLG *trad.tchèque*, František CERMÁK → ČERMÁK  
 – čJlit → ČJlit  
 89/90 CLG/E, Réimpr, de l'éd. de 1968 → 19[67/]68  
 – Réimpr, de l'éd. de 1968 → 1974  
 93 CLG Cours I, CLG.COURS I → CLG [COURS I  
 93 CLG COURS III sources (cours d'étudiants et notes personnelles de Saussure)  
 connues alors) CLG.[COURS III → CLG [COURS III sources — cours d'étudiants  
 et notes personnelles de Saussure — connues alors)

**Linguistique indo-européenne / Grammaire comparée**

- 92 Fragments ling i.-e., 1-9 *Supplément absorption du phonème Δ* →  
 1-9 *Supplément absorption du phonème A*  
 95 Grammaire comparée, in [95], ABE → in [95] ABE

**Correspondance**

- HENRY, 93(94), Extraits [] électives → 93(94) Extraits [] électives  
 PARIS, 93(94), Lettre [] affinités → 93(94) Lettre [] affinités  
 STREITBERG, 90, 31 Octobre → 31 octobre

**Textes critiques**

- ACTAS, 96, HENRIQUEZ SALIDO → HENRÍQUEZ SALIDO  
 – GARCIA-GALLEGO → GARCÍA-GALLEGO  
 AMACKER, 92, CFS 46, (Actes → CFS 46 (Actes  
 ANGENOT, 91(92), 91(92) Les idéologies [] ne sont pas → 91(92) Les idéologies []  
 ne sont pas  
 ANTAL, 90, HL 17/3, 1990, ? → HL 17/3, 1990, 357-376  
 ARRIVÉ, 90 [b], PRÉSENCE DE SAUSSURE GENÈVE → PRÉSENCE DE SAUSSURE,  
 GENÈVE  
 – 94, Saussure et la littérature → [supprimer ! v. ARRIVÉ 91]  
 BÁEZ MONTERO, 96, BÁEZ MONTERO → BÁEZ MONTERO  
 BOLZ, 90, “Strukturen - []“ in → Strukturen - [] - Medien *in*

- BOUQUET, 92, CFS 46, (Actes → CFS 46 (Actes  
 BOYADJIEV, 92, živko → Živko  
 COSERIU, 97, variation. Place → variation ; place  
 COURSIL, 95, théorèmes<sub>in</sub> → théorèmes *in*  
 CRIPPA, 90, Glossolalia: Il linguaggi → Glossolalia: I linguaggi  
 DE MAURO, 91, MEZZELTIN/MEZZETLIN → METZELTIN  
 DOANY, 92, descriptive *linguistiquen* → descriptive *inguistique*  
 DOUAY-ROULLAND, 90, “Ces mots [] langage” *C.r. J.-Ph. S.-G. Bullentin* → Ces  
 mots [...] langage *C.r. J.-Ph. SAINT-GÉRARD Bulletin*  
 ENGLER, 90, PRÉSENCE → PRÉSENCE  
 GENTILHOMME, 95, hypothèses,*in* → hypothèses *in*  
 GIUGLIANO, 94, Dererida → Derrida  
 GLINZ, 94, Nzz → NZZ  
 GREGERSEN, 91, sociolinguistics KEITH PERCIAL → sociolinguistics KEITH PERCIVAL  
 GUSMANI, 93, Incontri ling. → IL 16, 1993  
 HASSLER, 91, KÆRNER → KÆRNER  
 HEGER, 92, Uebereinzelsprach-lichkeit → Uebereinzelsprachlichkeit  
 HENRÍQUEZ S., HENRÍQUEZ SALIDO → HENRÍQUEZ SALIDO  
 ICONICITY, 95, T. GIVÓN [] - R. AJELLO Isomorphisme → [einfügen:] [95] ENGLER,  
 39-45 ; Isomorphisme  
 JÄGER, 90, Heraus-forderung → Herausforderung  
 KIRSNER, 90, PRÉSENCE → PRÉSENCE  
 KOCH-ÆSTERR., 90, Peter, ÆSTEREICHER Arbeits-hefte Choimsky → Peter ;  
 ÆSTEREICHER Arbeitshefte Chomsky,  
 KÆFÆD, 92, subject.*in* 75 → subject *in* 75  
 LAZAR, 92, Que saisje? → Que sais-je?  
 LINGUISTES, 97, Gilléron → Gilliéron  
 LÓPEZ, LÓPEZ → LÓPEZ  
 LO PIPARO, LO PIPARO, F[] → FRANCO  
 LUBOTSKY, 92, taaltheorier. [From générale.*in* 75 → taaltheorier. [From générale *in*  
 75  
 MALMBERG, 91, J.-Ph.SAINT-GERARD Bulletin [] 26, 1991, 28-28 → J.-Ph. SAINT-  
 GÉRARD Bulletin [] 26, 1991, 26-28  
 NAVILLE, 91, classificatioin Bio-Bibliographie → classification Biobibliographie  
 NOORDEGRAAF, 92, discussie.*in* 75 → discussie *in* 75  
 NORMAND, 93b, 193 Questions → 93 Questions linguistiques  
 ÆLMÜLLER, 91, Indique/dit/omet//fait → Indiquent/disent/omettent//font  
 OHNO, 95, Tokiedan → Tokieda  
 PEETERS, 90, HL 17/3, 1990. → HL 17/3, 1990, 427-436

- POLO,, 92, hisp>nico → hispánico  
 PRAMPOLINI, 94, Teramo, → Teramo,  
 PRÉSENCE [], 90, PRÉSENCE REICHLER-BÉGUELIN → PRÉSENCE REICHLER-  
 BÉGUELIN  
 RAGGIUNTI, 90, Armin BURKHARDT → BURKHARDT  
 RHÉTORIQUE, 90, commentaire repectif → commentaire respectif  
 RIZZI, 91/92, S', p. 314- → S', p. 314.  
 SAVATOVSKY, 97, 247-257,406. → 247-257, 406.  
 SCHMITT, 90, SCHMITT V p. 14-16 V. [90.(9)] VILLANI → SCHMITT V. p. 14-16 V.  
 [90] VILLANI  
 SÉMIOLOGIE, 92, sémiologie, 112-? →  
 SIMONE, 92a/b, SIMONE Il sogno → SIMONE, Il sogno  
 – 92c, ILaterza ħfigli Spa → Laterza & figli Spa  
 SPRACHTHEORIE, 90, ARRIVÉ KÆRNER J.-P. SAINT-GÉRAND → ARRIVÉ, KÆRNER J.-  
 P. SAINT-GÉRAND  
 STAROBINSKI, 90, PRÉSENCE DE SAUSSURE → PRÉSENCE DE SAUSSURE  
 – 91(92), Action, réaction, → Action, réaction, interaction  
 STETTER, 92, Marcelo DASCALA → DASCAL [] Berlin-New York, de Gruyter, 1992.  
 (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationsforschung 7.1-2)  
 THÉORIE, 92, grammaire scoaire → grammaire scolaire  
 VAN D. HORST, 92, bekentnis.[] in → bekentnis [] in  
 VAN MARLE, 92, reconstructie.in 75 → reconstructie in 75  
 – 1908 à 1912 → 1907 à 1912  
 VIAPLANA (I LLEONART), 90, 92, VAN MARLE 92 De studie Pròleg in [90] SAUSSURE,  
 Ferdinand de, Cours de lingüística general, p. 5-21. → VAN MARLE, J.[] 92, De stu-  
 die [] VIAPLANA (I LLEONART) Joaquim 90, Proleg []  
 WERLEN, 90, 1990 alemanni-schen Dialekten → 90 alemannischen Dialekten  
 WÜEST, 90, SPRACH-WISSENSCHAFT → SPRACHWISSENSCHAFT  
 – 97, Synthèse, in → Synthèse in

### Abréviations

p. 295, **ZRPh**.Zeitschrift → **ZRPh** Zeitschrift



CFS 51 (1998 [1999])

TABLE DES MATIÈRES

I	HOMMAGE À PETER WUNDERLI à l'occasion de son soixantième anniversaire. . . . .	3
II	ACTES DU COLLOQUE «ÉPISTÉMOLOGIE HISTORIQUE DE LA LINGUISTIQUE» . .	5
	<i>Présentation et programme</i> . . . . .	7
	Dubravko ŠKILJAN, La pensée linguistique grecque avant Socrate . . . . .	11
	R. H. ROBINS, The Byzantine Grammarians . . . . .	29
	René AMACKER, Le rôle du sujet parlant dans le <i>de lingua Latina</i> de Varron . . . . .	39
	Olga POMBO, La théorie leibnizienne de la pensée aveugle en tant que perspective sur quelques-unes des apories linguistiques de la modernité . . . . .	63
	Jean BREUILLARD, Être linguiste en Russie au XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	77
	Jürgen TRABANT, Mithridates : de Gesner jusqu'à Adelung et Vater . . . . .	95
	Pierre SWIGGERS, La géographie linguistique de Jules Gilliéron : aux racines du changement linguistique . . . . .	113
	Anne-Marguerite FRÝBA-REBER, Philologie et linguistique à l'aube du XX <sup>e</sup> siècle : l'apport de la Suisse . . . . .	133
	Johannes FEHR, Semiologie im Spannungsfeld von Sprache und Schrift . . . . .	151
	Gabriel BERGOUNIOUX, La langue et le cerveau. Esquisse d'une histoire de l'aphasiologie d'un point de vue linguistique (XIX <sup>e</sup> -XX <sup>e</sup> siècles) . . . . .	165

III	ARTICLES .....	185
	Simon BOUQUET, Les deux paradigmes éditoriaux de la linguistique générale de Ferdinand de Saussure .....	187
	E. F. K. KOERNER, Noch einmal on the History of the Concept of Language as a « système où tout se tient » .....	203
	Markus LINDA, Semiologie, Signologie und 'Sematologie' in den Notizien F. de Saussures .....	223
	Izabel VILELA, Saussure pró : a unidade saussuriana presente no <i>Curso</i> , nos <i>anagramas</i> e na psicanálise de Lacan .....	251
IV	DOCUMENT .....	273
	Manuscrit inédit de Ferdinand de Saussure à propos des noms de <i>Genthod</i> , <i>Écogia</i> , <i>Carouge</i> et <i>Jura</i> (texte établi par Milorad ARSENIJEVIĆ) .....	275
V	CHRONIQUE DU CERCLE pour les années 1997 et 1998 .....	289
	<i>Annonce</i> .....	291
	<i>Errata du Cahier 50</i> .....	293



Mise en pages:  
Atelier de photocomposition Perrin  
CH-2014 Bôle

Impression:  
Imprimerie Médecine & Hygiène  
CH-1225 Chêne-Bourg

Février 1999



**PUBLICATIONS DU CERCLE  
FERDINAND DE SAUSSURE**

- |  | Fr.s. |
|--|-------|
| 3. Anne-Marguerite FR <sup>̄</sup> BA-REBER, Albert Secheyne et la syntaxe imaginative. Contribution à l'histoire de la linguistique saussurienne. 1994, 240 p., 5 ill., | 40,80 |
| 4. Claudia MEJIA, La linguistique diachronique: le projet saussurien. 1998, XII-212 p.   | 26,55 |
| 5. Henri FREI, Vingt-quatre écrits sur la syntaxe, suivi d'Introduction à la linguistique saussurienne. 1999, 390 p sous presse  |       |

**PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES**

Collection fondée par Mario Roques, puis dirigée par Alexandre Micha,  
maintenant par Jacques Monfrin

- |  |        |
|--|--------|
| 213. NYKROG, P., Chrétien de Troyes – romancier discuté. 1996, 232 p.<br>ISBN: 2-600-00110-7   | 66,30  |
| 214. MICHON, P., A la lumière du Merlin espagnol. 1996, 144 p.<br>ISBN: 2-600-00116-6  | 44,90  |
| 215. TRACHSLER, R., Clôtures du Cycle Arthurien. Étude et textes. 1996, 576 p.<br>ISBN: 2-600-00154-9  | 83,65  |
| 216. BLANCHARD, J., Comynnes l'Européen. L'invention du politique. 1996, 512 p.<br>ISBN: 2-600-00141-7   | 73,45  |
| 217. DARDEL, R. de, & DE KOK, A., La position des pronoms régimes atones – personnels et adverbiaux – en protoroman. Avec une considération spéciale de ses prolongements en français. 1996, 440 p.<br>ISBN: 2-600-00142-5 | 67,35  |
| 218. ZINK, G., Morphosyntaxe du pronom personnel (non réfléchi) en moyen français (XIV <sup>e</sup> -XV <sup>e</sup> siècles). 1997, 424 p.<br>ISBN: 2-600-00164-6   | 76,50  |
| 219. BERTIN, A., L'expression de la cause en ancien français. 1997, 256 p<br>ISBN: 2-600-00193-X   | 69,40  |
| 220. CORBELLARI, A., Joseph Bédier. Ecrivain et philologue. 1997, 800 p.<br>ISBN: 2-600-00238-3  | 71,40  |
| 221. MARCOTTE, S., La Coordination des propositions subordonnées en moyen français. 1997, 440 p.<br>ISBN: 2-600-00243-X  | 83,65  |
| 222. ROUSSEL, C., Conter de geste au XIV <sup>e</sup> siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans La Belle Hélène de Constantinople. 1998, 456 p.<br>ISBN: 2-600-00266-9                                       | 119,35 |
| 223. CAZAL, Y., Voix du peuple – Verbum Dei. Contribution à une étude du bilinguisme latin/langue vulgaire au Moyen Age. 1998, 336 p.<br>ISBN: 2-600-00274-X   | 63,25  |

**A NOUVEAU DISPONIBLE**

- |  |       |
|--|-------|
| 195. NÈGRE, E., Toponymie générale de la France, T. III: Formations dialectales (suite) et françaises. Nouvelle édition avec les addenda et corrigenda aux trois tomes. 1998, 480 p. | 102,— |
| 195bis. NÈGRE, E., Toponymie générale de la France. Addenda et corrigenda aux trois tomes. 1998, 18 p.   | 12.25 |